This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`

3 6105 126 586 283

ÉTUDES

SUR

L'AVENIR DE LA RUSSIE

NEUVIÈME ÉTUDE :

LE NIHILISME EN RUSSIE,

PAR

D. K. SCHÉDO-FERROTI.

BERLIN,
CHEZ E. BOCK (B. BEHR),
Unter den Linden, 27.

BRUXELLES,
F. CLAASSEN,
LIBRAIRE-COMMISSIONNAIRE,
Rue de la Madeleine, 88.

1867

LE NIHILISME EN RUSSIE.

LE

NIHILISME EN RUSSIE.

I

Définition du *nihilisme.* — Il se rencontre partout. — Sa base est le culte du *moi.* — Les nihilistes politiques ne se trouvent qu'en Russie. — Différence entre les socialistes de l'Occident et les nihilistes russes. — Le mal ne sévit que dans les classes éclairées, le peuple n'en est point atteint.

On retrouve souvent, non-seulement dans les journaux, mais même dans des pièces officielles émanant du gouvernement, cette affirmation qu'au sein de la société russe, et surtout parmi la jeunesse du pays, se manifestent des tendances incompatibles avec le maintien de l'ordre public. Voulant désigner ces hommes aux aspirations subversives par un nom générique, on les a appelés : « *les nihilistes* » et leur doctrine « *le nihilisme.* » D'où beaucoup de personnes, tant en Russie qu'à l'étranger, ont cru pouvoir conclure qu'il s'agissait d'une société organisée, d'une sorte de secte politique. Il y a là une

erreur des plus graves. Le nihilisme n'est point une secte politique, ce n'est pas même une doctrine, un enseignement faisant école et pouvant être l'objet d'une propagande. Le nihilisme est l'infirmité morale dont se trouve atteinte la société contemporaine, et qui se manifeste sous des formes diverses, selon le milieu dans lequel elle se produit. Ce n'est donc pas chez nous seulement que l'on voit des nihilistes; on en rencontre partout, dans l'ancien comme dans le nouveau monde, et si les nihilistes de la Russie ont été les premiers à faire parler d'eux et à fixer jusqu'à l'attention du gouvernement, cela tient à différentes raisons que nous aurons l'occasion de développer plus loin.

Ce qui forme le trait caractéristique du nihiliste, c'est le contentement de lui-même poussé aux dernières limites, et allant jusqu'à un sentiment d'admiration mêlé de surprise pour la lucidité de sa propre intelligence. Se croyant supérieur à tous les penseurs présents et passés, il rejette avec dédain les vérités que leurs recherches ont acquises à l'humanité, et n'admet comme immuables et éternellement vraies que les théories qu'il est parvenu à se forger lui-même. Comme il n'a foi qu'en son propre jugement qu'il regarde comme infaillible, il refuse de reconnaître n'importe quelle autorité en n'importe quelle matière, et finit par regarder comme autant de jougs attentatoires à sa dignité tout ce que la société dans laquelle il vit respecte comme étant la base du contrat social : la religion, la famille, le gouvernement établi.

Les dispositions au nihilisme se montrent en général de très-bonne heure et sont trop fréquentes pour que chacun de nos lecteurs n'ait pas eu l'occasion d'en observer les germes parmi la jeunesse de nos jours. Qui n'a pas connu quelque collégien exagérant les allures indépendantes qui tendent à s'introduire dans la plupart des écoles? C'est un petit jeune homme rempli de son propre mérite, qui n'a eu encore le temps de rien apprendre, mais qui croit tout savoir et qui juge

de tout avec une assurance imperturbable. Les questions les plus ardues ne lui semblent que des jeux d'enfant. Pour peu que vous le laissiez faire, il vous parlera des droits imprescriptibles de l'homme, de liberté, d'égalité, du droit de propriété, de garanties constitutionnelles, choses dont il ne connaît que les noms sans en avoir saisi l'essence, mais sur lesquelles il tranche en maître, en rejetant comme un tas de vieilleries tout ce que les plus grands penseurs ont avancé sur ces sujets. Quant à ce qui regarde les questions de la foi religieuse, s'il a quelque délicatesse, il évitera d'y toucher pour ne pas vous froisser en vous disant à quel point « *les préjugés* » que vous gardez encore lui semblent indignes d'une intelligence supérieure. Pour ce qui est de ses théories sur la famille, il se montrera moins réservé, surtout si vous êtes jeune encore et en puissance de père comme lui. Il vous avouera alors sans peine que les lois qui établissent le pouvoir des parents ou tuteurs sur leurs enfants ou pupilles lui semblent d'une absurdité révoltante. L'idée d'avoir à reconnaître une *autorité quelconque,* d'être gêné dans ses actions par une loi émanant d'une autre volonté que la sienne, lui est insupportable ; aussi, n'était la dépendance pécuniaire établie par le Code, se serait-il déjà libéré d'un joug qui lui paraît d'autant plus pesant qu'il ne peut s'empêcher de sentir de combien il est supérieur à son père, « brave homme s'il en fut, mais bourré de préventions arriérées, » ou à son tuteur qu'il qualifie de vieille ganache. L'unique influence qu'il subit sans trop regimber est celle de sa mère dont il tolère l'autorité par la raison même qu'elle ne lui est point imposée et qu'elle s'adresse à son cœur demeuré jeune et aimant, et non pas à son intelligence profondément faussée par un excès d'orgueil fondé sur la puérile idée de sa propre infaillibilité.

Tel est le nihiliste en herbe. S'il peut être arrêté sur le chemin de la perdition, ce n'est que la main d'une femme qui a la puissance de l'en détourner. C'est sa mère, une sœur aînée,

la jeune fille qu'il aimera d'un amour pur et sincère, qui, s'il a le cœur affectueux, parviendront à vaincre son orgueil en lui faisant sentir combien il est loin de la perfection à laquelle il prétend ; combien il y a de bonheur à sacrifier ses volontés au bien-être d'autrui, quelle douceur il y a dans l'existence de famille, et à quel point le maintien du principe d'autorité est indispensable dans la vie réelle. S'il a la chance de se trouver sous l'action d'une pareille influence féminine, le jeune homme que nous venons de dépeindre peut être sauvé et rendu à la société. Dans le cas contraire, il est perdu pour toujours, car aucun argument, aucun raisonnement émanant d'un père, d'un tuteur, d'un professeur, ou de n'importe quel homme investi d'une autorité quelconque, ne peut avoir prise sur une intelligence atteinte de la monomanie de se croire infaillible et seule en possession de la vérité. Tout ce que l'on pourrait dire pour démontrer la fausseté de ses opinions serait écouté sans déférence et rejeté comme bavardage indigne de la haute sagesse qui l'inspire. Les mesures de rigueur que l'on voudrait employer pour réduire son orgueil, loin de le rendre plus modeste, l'élèveraient à ses propres yeux au rang de martyr de la vérité ; aussi, se fortifiant dans l'idée de sa propre supériorité, finirait-il par devenir un membre actif de cette grande confrérie du nihilisme qui, par l'excès de l'orgueil intellectuel (духовная гордость), est arrivée à la négation des bases de la société humaine, à la négation de toute autorité, religieuse, morale et administrative, à la déification du *moi*, à l'insoumission admise comme principe, à l'indiscipline érigée en point d'honneur.

La définition que nous venons de donner du nihilisme et de la façon dont il se recrute conduit à la conclusion que ce n'est guère que les classes instruites qui sont atteintes de cette infirmité, conclusion pleinement confirmée par la pratique. Jamais on ne verra de nihilistes parmi les gens illettrés. Le nihiliste sait, pour le moins, lire et écrire, mais il tire peu de

profit de l'un et abuse souvent de l'autre de ces deux talents; aussi, le nihilisme n'est-il qu'une excroissance morbide sur l'écorce de l'arbre de la science, un fruit pourri avant de mûrir.

Autant le vrai savoir, qui s'acquiert à force de travail, est modeste dans la conscience de ce qu'il ignore, de ce que les bornes posées à l'entendement humain le laisseront à jamais ignorer, autant les connaissances superficielles du nihiliste s'étalent avec arrogance, en rejetant jusqu'à la discussion sur la valeur de leurs théorèmes. Autant le penseur consciencieux nous semble respectable, quelque opposées aux nôtres que soient les conclusions auxquelles il aboutit, autant le nihiliste nous inspire de pitié et de mépris avec sa sagesse toute d'emprunt, ses phrases compilées au hasard et débitées avec d'autant plus d'assurance qu'il n'en a jamais approfondi le vrai sens.

Le terrain sur lequel les nihilistes de l'occident de l'Europe s'exercent de préférence est celui des croyances religieuses. Ne pouvant obtenir de leur orgueil de se soumettre à l'autorité de n'importe quelle Eglise établie, ils se font ou plutôt se disent et se croient *libres penseurs*, sans s'apercevoir que ce qu'ils donnent pour *leurs* convictions, *leurs* sentiments, n'est au fond que la redite des doctrines de tel ou tel auteur en vogue dont ils n'ont qu'imparfaitement saisi les arguments et en faveur duquel ils font ce même *acte de croyance* qu'ils assurent ne pouvoir obtenir de leur conscience, lorsqu'il s'agit des enseignements de la religion dans laquelle ils ont été élevés. Nous avons connu bon nombre d'individus s'intitulant libres penseurs *par vanité plutôt que par conviction*, et nous avons été surpris de voir dans quel inextricable dédale d'absurdités et de contradictions ils étaient tombés. Il n'y avait chez eux ni principe ni logique, ni croyances ni convictions; ils voguaient au hasard, sans timon ni boussole, ayant perdu la notion exacte du bien et du mal, et n'avaient pour tout soutien que la puérile

illusion de leur propre supériorité. C'étaient de vrais nihilistes uniquement préoccupés du culte d'eux-mêmes et ayant fait le vide autour d'eux en reniant les bases de la société humaine.

Le nihiliste politique, si fréquent en Russie, est assez rare dans l'occident de l'Europe; on rencontre pourtant parmi les ultra-libéraux et les socialistes avancés des individus chez lesquels *l'horreur de toute autorité* est poussée si loin que les conditions d'existence qu'ils voudraient imposer au pouvoir constitué seraient de nature à rendre tout gouvernement impossible. Si les rêves de ces messieurs se réalisaient, la conséquence en serait la dissolution de tous les contrats sociaux. Ils sont donc nihilistes, en ce sens que l'application de leurs théories ramènerait l'humanité à l'état primitif, où l'homme vivait dans une liberté absolue, en se nourrissant de glands et de baies sauvages; mais ce résultat, tout inévitable qu'il soit, n'est pas celui qu'ils voudraient atteindre. Ils admettent la nécessité d'une société, et tout en demandant l'impossible, c'est-à-dire l'existence simultanée de la liberté absolue de l'individu et de la garantie que la société doit aux droits de chacun, ils se sont fait une idée plus ou moins précise de ce qu'ils voudraient mettre à la place des institutions qu'ils désireraient abolir. Ils ont en outre certains principes fondamentaux desquels ils ne se départissent jamais, comme la soumission au vote de la majorité et le respect dû à la loi existante. C'est là que se trouve une première dissemblance entre le socialisme de l'Occident et le nihilisme qui se développe en Russie. Le socialiste le plus déterminé s'est tracé d'avance le plan de ce qu'il veut ériger sur les décombres de l'édifice social. Quelle que soit son ardeur, il ne voudra commencer à rien casser avant d'avoir préparé les matériaux de la nouvelle construction; il tâchera donc d'amasser ces matériaux en faisant de la propagande, afin de s'assurer le suffrage de la majorité, et, s'il ne réussit point à se faire écouter, il ne se croira pas en droit d'imposer sa volonté à ses concitoyens, sous prétexte qu'il

comprend mieux qu'eux-mêmes ce qu'il faut pour les rendre heureux.

La manière de procéder du nihiliste politique russe est toute autre. Trop sûr de lui-même pour croire qu'il aurait besoin de réfléchir longtemps d'avance sur n'importe quel problème social, il est certain d'en trouver la solution le jour où il lui plaira de la chercher. Trop impatient pour consentir à attendre que les réformes entreprises aient porté leurs fruits, il veut *les résultats* sans rien avoir fait pour les amener. Enfin, trop violent pour ne pas céder à ses passions, il voudrait pouvoir imposer *de force* sa manière de voir à quiconque ne la partage point et serait prêt à recourir aux actes les plus arbitraires sous prétexte de liberté et de fraternité. De cette façon le nihiliste, tel que nous le voyons en Russie, n'a ni la conception précise de ce qu'il désire fonder, ni la conscience de ce qu'il est possible d'atteindre, ni aucun principe qu'au besoin il ne serait prêt à violer. L'unique conviction qui soit parvenue à se fixer dans son intelligence procède d'un sentiment rongeant de malaise dont il cherche la cause dans le milieu où il vit, dans la société qui l'entoure, dans la forme du contrat social qui régit le pays. Il est certain d'être malheureux, et comme il n'a ni assez de raison ni assez d'humilité pour comprendre que c'est en lui-même, dans son insuffisance absolue, dans son arrogance sans bornes que gît la raison d'être de son mécontentement, il espère arriver à la fin de toutes ses souffrances par un changement radical de l'ordre de choses établi. N'allez pas lui demander *ce qu'il veut,* vous l'embarrasseriez fort et il ne saurait vous répondre que par des lieux communs, des propos en l'air; mais il pourrait vous dire très-exactement *ce qu'il ne veut pas :* c'est, en cinq mots: *tout ce qui subsiste actuellement.* De là le nom de «*nihilistes*» qu'on a donné à cette singulière confrérie d'hallucinés. Les institutions du pays, les lois qui le régissent, la forme du gouvernement, l'esprit qui anime la société, tout leur déplaît,

tout leur est à charge, et, au lieu de travailler au perfectionnement de ce que le temps a institué et fortifié, ils voudraient pouvoir commencer par tout renverser et par faire table rase, sauf à aviser *après* à ce qu'on pourrait mettre à la place de ce qu'on aurait détruit.

Par sa nature même, incapable de créer, le nihiliste ne fait que démolir lors même qu'il croit édifier, et les plus doués, les plus érudits de la compagnie (car le talent et le savoir n'empêchent aucunement d'être nihiliste) ne sont jamais parvenus à élaborer aucun projet viable concernant n'importe quelle réorganisation. Quelques maximes générales empruntées à un moraliste quelconque, des phrases ronflantes sur la mission historique de la Russie, des sorties haineuses contre l'ordre des choses existant et contre ceux qui voudraient le modifier sans tout renverser, enfin un appel ouvert ou masqué à la force brutale, aux *moyens énergiques*, pour briser au plus vite les obstacles qu'il ne sait surmonter, voilà tout ce que vous pourrez obtenir du nihiliste le plus réfléchi, le plus raisonnable; car ceux qui ne le sont pas se passent de maximes, de précautions oratoires et de raisonnements spécieux pour demander la dissolution pure et simple de tous les liens sociaux actuellement établis.

Ajoutons à cela, comme un des traits les plus caractéristiques du nihiliste russe, qu'à force de dénigrer la valeur des lois existantes il en est venu à en nier la nature obligatoire. Selon lui, toutes ces prescriptions qui ordonnent ou défendent, qui permettent ou interdisent, sont bonnes pour la plèbe, la foule, les hommes ordinaires qui consentent à s'y soumettre, mais ne sauraient être appliquées aux intelligences privilégiées, à des hommes hors ligne tel que lui. Fort de cette conviction, le nihiliste se met au-dessus de la loi et ne la respecte ni dans les mesures qu'il recommande au gouvernement, ni dans les conseils qu'il donne à ses concitoyens. Quant à lui-même, il croirait manquer à sa dignité en se soumettant spontanément

aux prescriptions du Code, toutes les fois que ces prescriptions sont incompatibles avec ses intérêts personnels ou avec les exigences de sa vanité. S'il ne peut braver la loi ouvertement, il tâchera d'en éluder l'effet et de se soustraire à son action. Il luttera autant qu'il le pourra et, s'il parvient à circonvenir ses juges et à demeurer impuni, il regardera son succès comme le triomphe de la cause qu'il défend, sans s'apercevoir qu'aucun ordre de choses, ni celui qui subsiste ni celui qu'il voudrait introniser, ne saurait prospérer sans une législation également obligatoire pour tous ; sans réfléchir que des lois défectueuses que l'on respecte valent encore mieux que les plus admirables lois dont on fait fi.

C'est ce mépris pour la loi qui constitue la seconde dissemblance entre le socialisme occidental et le nihilisme russe. Le socialiste déclare que les lois sous lesquelles il vit sont mauvaises, il demande leur abolition, et serait heureux si la majorité du pays allait se prononcer en faveur des siennes, mais il veut que ces lois imparfaites soient *respectées tant qu'elles subsistent encore*, car il se dit que c'est la majorité de la nation qui les a votées par l'organe de ses représentants, et il se soumet sans réplique à cette autorité. Le nihiliste russe fait tout le contraire : *il nie la force obligatoire de la loi*, sous prétexte qu'elle n'a pas été approuvée par la nation à laquelle elle arrive toute faite, et néanmoins, quand il s'agit de la réalisation des rêves creux qu'il appelle ses plans pour la prospérité de la patrie, il s'inquiète si peu de la vraie majorité, du peuple, qu'il se met hardiment, lui et sa coterie, aux lieu et place de la nation et parle au nom de la Russie entière dont il se croit l'unique représentant. Cela fait que si le socialiste a la tête quelque peu fêlée, le nihiliste est bien plus malade encore, et que si une phalange de socialistes pouvait prospérer quelque temps, un Etat formé rien que de nihilistes ne saurait subsister pendant quinze jours, chacun y ayant la prétention de composer un Code pour le gouvernement d'autrui, et personne ne con-

contraire; il demande *le maintien de toutes les autorités* auxquelles il n'adresse qu'un seul reproche, celui de lui laisser trop de liberté. „Добрый человѣкъ но плохой начальникъ онъ народу слишкомъ много воли дасть“ (1), voilà ce qu'on entend dire au peuple chaque fois que quelque ancien de village, quelque préposé de commune, quelque chef d'arrondissement se départit des mesures de rigueur que la loi l'autorise à prendre pour corriger les gens adonnés à l'ivrognerie, pour contraindre les retardataires à payer leurs impositions, pour empêcher les vagabonds de circuler dans le pays, etc., etc. Ce que l'homme du peuple voudrait trouver dans ses chefs, c'est de la justice, de l'équité, mais il ne leur demande point de n'être pas sévères. Au contraire, plus un chef est sévère et ferme, pourvu qu'il soit juste, plus il sera aimé et estimé, car l'idée de l'*autorité*, le sentiment de l'absolue nécessité d'un pouvoir régulièrement établi, sont innés parmi le peuple russe, dont le gros bon sens a compris que le pire de tous les maux est l'anarchie.

Ceci nous explique pourquoi le virus du nihilisme, malheureusement si répandu dans les classes éclairées, est demeuré absolument inconnu chez le peuple.

---

(1) C'est un brave homme mais un mauvais chef, il laisse au peuple trop de liberté.

II

Naissance du nihilisme en Russie. — Il était inconnu au commencement du règne de l'Empereur Nicolas. — L'opinion publique en 1833. — Une matinée chez madame H... — L'esprit de la société en 1842. — Un dîner dans le grand monde. — Il devient de bon ton de déblatérer contre le gouvernement. — A force de blâmer tout ce qui émanait du pouvoir établi, on en vint à nier la nécessité d'une autorité.

En Russie, les premiers indices de la tendance du nihilisme à s'étaler au grand jour se rencontrent vers la seconde moitié du règne de l'Empereur Nicolas. Les hommes du 14 décembre 1826, quoique aspirant au renversement de l'ordre de choses établi, n'étaient point des nihilistes. C'étaient des utopistes, si leur projet de constitution était sincère; des ambitieux, s'ils ne songeaient qu'à usurper le pouvoir. En tout cas, c'étaient des rêveurs qui songeaient à réaliser l'impossible en oubliant qu'aucun peuple ne saurait être doté de plus de liberté. qu'il n'en peut porter, mais ce n'étaient point des nihilistes. Quoique leur première manifestation publique ait commencé par la tentative de renverser le pouvoir établi, ils ne démolissaient point pour le seul plaisir de démolir, ils ne blâmaient pas ce qui les entourait rien que pour se donner la satisfaction

de critiquer. A la place de ce qu'ils comptaient détruire, ils pensaient établir autre chose; ils avaient un plan tout fait de ce qu'ils voulaient édifier, plan de tous points inexécutable, nous le voulons bien, mais élaboré de longue main, ce qui est tout à fait contraire à la manière de procéder du nihiliste. Celui-ci, nous l'avons vu plus haut, voudrait tout briser sans s'occuper de ce qu'il fera des décombres amassés, et commence par dénigrer tout ce qu'il voit autour de lui, l'esprit qui anime la société, la direction que suit la presse, en s'attaquant de préférence aux actes émanant du gouvernement.

Cette disposition instinctive, nous disions presque maladive, de la société à blâmer, sans distinction aucune, toutes les mesures adoptées par les autorités constituées était absolument inconnue en Russie au commencement du règne de l'Empereur Nicolas. Qu'on n'aille pas nous dire que le pouvoir absolu exercé par une main habile au service d'une volonté de fer devait contribuer beaucoup à réprimer toute manifestation d'opposition. Ceci peut être vrai pour le petit nombre d'hommes assez entiers de caractère pour se former un jugement tout personnel et indépendant de celui de la foule, mais ce n'est pas de ces quelques individus isolés, c'est de la foule, du public que nous voulons parler. Celui-ci, le public, n'avait nullement besoin qu'on l'empêchât d'exprimer aucun blâme concernant les actes émanant du pouvoir suprême; il n'y était pas le moindrement disposé, l'opinion publique de ce temps se prononçant hautement en faveur de tout ce qu'entreprenait le gouvernement. Ce n'est pas l'appréhension d'être poursuivi par la police, c'est la crainte de se voir désavoué par l'opinion publique et tourné en ridicule qui empêchait toute critique désapprobatrice, surtout quand il s'agissait de n'importe quelle mesure ordonnée par l'Empereur. Le sang-froid et l'énergie dont il donna de si éclatantes preuves lors de la révolte armée du 14 décembre, de l'émeute populaire causée à St-Pétersbourg par la première apparition du choléra, et des scènes sanglantes

dans les colonies militaires de Novgorod, avaient entouré la tête de l'Empereur Nicolas d'une sorte d'auréole qu'augmentait encore le prestige de sa prestance majestueuse. C'était bien là le souverain tel que l'ancien régime le rêvait. Imposant jusque dans le moindre de ses gestes, plein de charme dans ses moments d'épanchement, terrible dans sa colère, magnifique quand il récompensait, inflexible quand il croyait devoir sévir; avec cela actif, d'un caractère notoirement indépendant, ayant la résolution prompte et une force de volonté à renverser tous les obstacles, l'Empereur Nicolas avait subjugué la société de son temps comme Louis XIV sut fasciner les esprits de son époque.

Ce n'est pas l'étiquette seule qui faisait que tous les fronts s'inclinaient sur le passage de Nicolas, c'est le respect et l'admiration qui faisaient courber la tête au public charmé des grâces du souverain. Le Russe était fier de son Czar; on ne parlait que de lui, et ses faits et gestes étaient notés comme autant d'événements de première importance. Un sourire de l'Empereur était une faveur enviée du pays entier, une parole sévère faisait l'effet d'un coup de foudre, toutes les imaginations gravitaient autour de ce centre unique et *l'idéal de la société était de se rapprocher de l'Empereur et de mériter ses bonnes grâces*. Aussi n'entendait-on en province comme dans les deux capitales qu'un concert non interrompu d'approbations de tout ce que disait et faisait l'Empereur Nicolas.

C'était ainsi en 1833 encore.

En ce temps, que le lecteur veuille bien me permettre de l'entretenir un moment d'un fait qui m'est personnel, en ce temps je venais de mettre ma première épaulette, et, empressé de la faire voir à mes amis et connaissances, j'étais allé un matin rendre visite à une des femmes les plus aimables et les plus spirituelles de St-Pétersbourg. Douée d'une intelligence hors ligne, d'un caractère des plus indépendants, parlant bien et possédant le talent si rare de faire causer les autres, ma-

dame Lise H... avait su attirer vers elle tout ce qu'il y avait de plus distingué dans la société. Sa fortune plus que médiocre ne lui permettait de donner ni bals ni festins, mais le matin la porte de son modeste hôtel était largement ouverte et on voyait se presser dans son salon les notoriétés des genres les plus divers. Point de jeune femme élégante qui ne vînt de temps en temps faire sa cour à madame H..., point d'homme en place qui ne tînt à venir la saluer, point d'auteur en renom, d'artiste en voyage qui ne s'empressât de demander à lui être présenté; aussi le salon de madame H... était-il l'endroit de St-Pétersbourg qui offrait le plus d'attrait pour un tout jeune homme désireux d'étudier les manières du monde élégant et de s'instruire par la conversation de gens d'esprit.

Le jour où je vins à m'y présenter, il n'y avait pas beaucoup de monde; quelques hommes de lettres, un lieutenant aux gardes, deux ou trois jeunes femmes et la fille mariée de la maîtresse de la maison, en tout une dizaine de personnes; aussi la conversation devint-elle bientôt générale. On causa nouvelles de la cour, théâtre, littérature; le prince W... récita une fort jolie pièce de vers qu'il avait composée la veille, et on en était encore aux louanges prodiguées à cette charmante bluette, lorsque survint une nouvelle visite. C'était une dame d'un certain âge, madame I..., veuve d'un général de l'armée des cosaques du Don, qui était venue à St-Pétersbourg accompagnée de son fils unique qu'elle avait l'intention de placer dans une des nombreuses écoles militaires qu'entretenait le gouvernement. Le rang qu'avait occupé son père donnant au jeune homme le droit d'opter entre tous les établissements du gouvernement, c'est de l'embarras du choix qu'était tourmentée la mère qui en était à demander à tout venant des renseignements sur le mérite des diverses maisons d'éducation. Les uns lui ayant vanté le corps des pages, les autres donnant la préférence à l'école des porte-enseigne de la garde, d'autres encore prônant l'école du génie militaire, l'indécision de ma-

dame la générale ne fit qu'augmenter, lorsque le prince W.... interpellé à son tour, lui dit que pour donner à son fils des connaissances vraiment solides et une instruction plus qu'ordinaire, elle ferait bien de le placer à l'institut des ingénieurs des ponts et chaussées. Cet éloge donné à l'école dont je sortais et une légère inclination pleine de bienveillance que m'adressa le prince comme pour me faire sentir qu'il me tenait pour un digne exemple à l'appui de son dire, me firent redresser la tête dans un sentiment fort naturel de satisfaction juvénile; mais quelle ne fut pas ma surprise lorsque madame I... se récria avec une sorte d'horreur contre cet avis, en déclarant que jamais elle ne consentirait à placer son fils à l'école des ponts et chaussées après ce qui s'y était passé.

Elle raconta alors comme quoi le fils d'une de ses amies, mariée à un officier supérieur de l'armée du Don, jeune homme plein de talent et l'un des meilleurs élèves de l'école des ponts et chaussées, avait été condamné à la peine infamante des verges, sous prétexte d'une faute de discipline tellement minime qu'on n'était jamais parvenu à la formuler d'une manière précise. Le fait dont il s'agissait s'étant passé quelques années auparavant, alors que j'étais encore élève de l'école des ponts et chaussées, je me crus autorisé à prendre la parole, ce que je fis en entrant dans une foule de détails qu'aujourd'hui je pense devoir épargner à mes lecteurs pour ne leur donner que le récit sommaire de cette affaire.

Un jour le général Schefler, commandant la 1re compagnie de l'école, étant entré dans la salle d'étude, crut s'apercevoir qu'une partie des élèves ne répondaient point par la phrase réglementaire (здравіе желаемъ Вашему Превосходительству) au salut également réglementaire (здарово ребята) qu'il leur avait adressé. Allant immédiatement aux informations pour découvrir les coupables, il trouva que l'excuse qu'on allégua de n'avoir pas entendu son salut, était tout à fait insuffisante, et jugea en outre que le ton que prenaient quelques jeunes gens

en répondant à son interrogatoire n'était pas aussi humble qu'il aurait voulu le voir. Furieux de ce qu'il regardait comme une offense toute personnelle, un manque de déférence pour le grade qu'il occupait, le général s'en fut chez le duc de Wurtemberg, chef du corps des ponts et chaussées, auquel il présenta la conduite des élèves de l'école comme un acte d'insubordination manifeste, une révolte ouverte à la suite d'un complot ourdi de longue main, et dont les chefs ne pouvaient être punis avec assez de sévérité. L'application de la peine corporelle qu'exigea le général étant contraire aux statuts de l'école confirmés par Alexandre Ier, l'affaire dut être soumise à l'Empereur, qui se rangea de l'avis de M. Schefler et confirma la sentence du conseil administratif portant que les cinq plus coupables seraient battus de verges, sentence qui fut exécutée le lendemain en présence du général Schefler. Ce fait, dis-je en terminant ma narration, tout déplorable qu'il est, ne doit pourtant pas ravaler l'école des ponts et chaussées dans l'opinion publique. Il n'y a là qu'un abus de pouvoir, un abus de confiance de la part du général Schefler, qui a surpris la religion du duc de Wurtemberg d'abord et celle de l'Empereur ensuite, en donnant les proportions d'une émeute à une simple boutade de quelques jeunes gens; mais semblable chose ne saurait se répéter, les statuts de l'école pour avoir été une fois arbitrairement violés ne seront que mieux respectés, et madame I... peut y placer son fils sans craindre de le voir déshonoré par une punition corporelle. Je sais de science certaine, ajoutai-je, que le général Bazaine, directeur de l'institut, absent au moment de cette triste exécution, a vivement protesté auprès de l'Empereur contre ce qu'il y avait de dégradant dans la peine des verges appliquée à des jeunes gens de 19 ans, et le crédit dont jouit le général est une garantie que ses avis seront écoutés. *Il est impossible que l'Empereur n'ait pas senti qu'il a été trop loin en confirmant une sentence contraire à une loi* (les statuts de l'école, inscrits au Code et ayant force de

loi), *sans avoir d'abord abrogé cette loi, on peut donc être certain que Sa Majesté, mieux conseillée, ne retombera plus dans la faute à laquelle des rapports inexacts l'ont entraînée.*

Mon petit discours, débité avec la fougue juvénile qu'on déploie à vingt ans en parlant de choses qui nous tiennent à cœur, fut écouté avec des marques évidentes de sympathie. Suivant avec attention les diverses scènes auxquelles je le faisais assister, mon auditoire sembla goûter mon récit et les observations dont je l'entremêlais, car tous me prêtaient une attention soutenue, et je remarquais avec une satisfaction mêlée d'un peu de vanité qu'involontairement on s'était penché vers moi comme pour mieux m'écouter et qu'un sourire approbateur errait sur toutes les lèvres. Que ce succès oratoire ait été réel ou imaginaire, il me semblait durer encore, lorsque, au moment où je prononçais les paroles que je viens de souligner, l'attitude de mon auditoire changea comme par magie. En un clin d'œil toutes les têtes s'étaient rapprochées des dossiers des divans et des chaises, tous les visages avaient pris un air composé, on ne me regardait ni ne m'écoutait plus, et quand, après avoir dit ma dernière phrase, je me tus, un morne silence régna dans le salon. D'applaudi que j'avais été, je me voyais subitement abandonné, je me sentais sous le coup d'une désapprobation unanime. Le froid glacial qui régnait autour de moi commençait à me gagner, j'étais tenté de crier au secours, et je cherchais en vain le moindre signe d'encouragement sur ces visages tout à l'heure encore si bienveillants. Personne ne fit semblant de me voir, l'embarras que j'avais causé à mon auditoire était tout aussi grand que celui que j'éprouvais; tout le monde continuait à garder le silence; on aurait pu entendre voler une mouche.

Cela dura ainsi une bonne demi-minute qui me parut un demi-siècle. Enfin un vieux monsieur, orné de deux crachats et de lunettes en or, eut l'heureuse idée de moucher un immense nez qui sonnait comme une trompette. Ça devint une

sorte de signal de départ. Madame I... se leva la première, le prince W... suivit son exemple, la comtesse F... et ses deux jolies voisines cherchaient leurs châles, tout le monde était debout, et je m'apprêtais à profiter de ce mouvement général pour me glisser hors du salon, lorsque, d'un rapide mouvement de tête, la maîtresse de la maison me donna à entendre que j'eusse à rester encore. Me soumettant à cet ordre, je vis défiler devant moi tous les convives de madame H..., mais sans que personne répondît à mon salut d'adieu, si ce n'est le vieux monsieur à lunettes qui me jeta un regard plein de mépris, et la comtesse F... qui eut la bonté de me tendre la main, en m'indiquant du regard sa mère comme pour me dire : faites bien attention aux conseils qu'elle va vous donner.

Cinq minutes après, le salon était vide; il n'y resta que le lieutenant S..., jeune homme de mon âge, et moi. Rentrant, après avoir reconduit sa dernière visiteuse, madame H... vint droit à moi, et, avec cette brusque franchise qui lui allait si bien, me tint ce discours : On m'a dit que vous étiez un garçon d'esprit, eh bien, mon jeune ami, je commence à en douter après l'équipée dont vous venez de nous régaler. Ne m'interrompez pas, je sais ce que vous pouvez m'objecter. Vous allez me dire que vous êtes dans le vrai, que les punitions corporelles infligées à des adultes en passe de mettre l'épaulette sont en contradiction avec les notions du plus simple bon sens, qu'on n'émousse pas, par une peine infamante, le point d'honneur de ses jeunes officiers, et qu'ainsi l'Empereur a eu tort, grand tort, de souffrir qu'on battît de verges les jeunes gens de l'école des ponts et chaussées, d'autant plus que les statuts de l'école s'y opposent. Je partage tout à fait votre opinion, et, maintenant que nous sommes seuls, je n'hésite pas à l'avouer. Je vais même plus loin que vous et je pense qu'il serait temps d'abolir la peine des verges dans toutes les écoles militaires dont les statuts l'admettent, et qu'il faudrait ne plus la tolérer, même pour les soldats. Il est illogique de

croire qu'un soldat qui a eu la schlague le matin aura, dans la journée, le sentiment d'homme tellement vil qu'il se laisse hacher en morceaux plutôt que de laisser prendre le drapeau qu'on lui aura confié, s'il le lui a fait faire de commettre d'avoir la schlague le soir. Vous voyez que je suis prêt à affirmer tout ce que vous venez d'avancer, je ne saurais donc vous reprocher de *penser* comme vous le faites, mais ce que je blâme en vous, c'est d'avoir *paru* comme tout à l'heure. Si vous avez l'esprit qu'on vous prête, comment n'avez-vous pas remarqué l'enthousiasme avec lequel le public accueillait tout ce qui venait de l'Empereur; comment n'avez-vous pas compris que c'est *la mode* de s'en dire enchanté? Quoi que fasse et quoi que dise l'Empereur, la société entière applaudit des deux mains, et la société n'aime pas qu'on la contredise. En parlant d'une résolution prise par Sa Majesté, non pas en termes irrévérencieux, grâce à Dieu, car le prince W... aurait eu une attaque de nerfs, mais en termes *insuffisamment louangeurs*, vous avez commis le plus condamnable des crimes, le crime de lèse-opinion publique, et la société vous en punira par la plus sévère des peines, celle de vous déclarer ridicule. Hélas! oui, mon jeune ami, vous ne pouvez vous flatter d'avoir paru ni téméraire ni dangereux, ni même haïssable à tout ce monde que vous avez fait fuir; vous lui avez semblé parfaitement ridicule. Pardonnez-moi les vérités que je viens de vous dire, ajouta madame H... en me donnant sa main à baiser, tâchez d'en faire votre profit et venez me voir quelquefois pour que je puisse m'assurer si vous suivez bien mes conseils.

Tout cela, je crois devoir le rappeler au lecteur, se passait en 1833.

Quoique radicalement guéri du défaut de raisonner en public, je n'eus pas souvent le plaisir d'aller prouver à madame H... que j'avais appris à me taire. Envoyé d'abord à Moscou et ensuite à Kiew et à Odessa, d'où je passais à Taganrog, Rostow et Ekaterinoslaw, je vécus fort longtemps en province

et ne revis la résidence qu'après une absence de neuf ans.

De retour à St-Pétersbourg en 1842, je rencontrai, le jour même de mon arrivée, le colonel B..., aide de camp de l'Empereur, dont j'avais fait la connaissance à Kiew. Ayant accepté l'invitation à dîner que me fit le colonel, je me rendis à l'hôtel du ministre de l'intérieur où je remis les dépêches dont j'étais chargé, mais où je ne vis personne, le ministre ne recevant point les dimanches. J'allai ensuite rendre visite à quelques-uns de mes anciens camarades de service, que je n'eus pas non plus la chance de trouver ce jour-là, de sorte qu'en entrant vers les cinq heures dans le salon de monsieur B..., je n'avais encore parlé à personne et qu'aucune communication, aucune observation dénotant les tendances de l'esprit public n'avaient pu me préparer aux surprises qui m'y attendaient.

Très-riche par lui-même, marié à la fille d'un des plus grands dignitaires de l'Empire, et faisant partie de la maison militaire de l'Empereur en sa qualité d'aide de camp, monsieur B... vivait dans le plus grand monde et recevait tout ce que la cour et la ville avaient de plus marquant. Dans son intimité, c'était l'élément militaire qui dominait, et à ses dîners, fort justement renommés, on voyait souvent les personnages les plus rapprochés du trône, les ministres en place et les anciens camarades de service de son père et de son beau-père. Somme toute, l'hôtel de monsieur B... devait être regardé comme l'endroit de St-Pétersbourg où l'on était le plus certain de ne rencontrer que des hommes parfaitement ralliés au gouvernement, des hommes comblés des faveurs de l'Empereur, et, par conséquent, tout disposés à chanter ses louanges.

C est en faisant ces réflexions et en me rappelant involontairement la leçon que m'avait donnée madame H... que je montais le magnifique escalier conduisant au salon d'attente, où presque tous les convives étaient déjà réunis. Madame B... me reçut de la manière la plus gracieuse, et me présenta aux plus importants de ses invités, l'aide de camp général comte S... et

le général de gendarmerie D..., en leur disant que j'étais pour elle un compagnon d'enfance, notre connaissance datant du temps où son père commandait le corps d'armée cantonné aux alentours de Mitau. Nous avions à peine échangé quelques mots et je parlais encore au comte S..., qui m'interrogeait sur le but de mon voyage et la durée de mon séjour, lorsque entra le dernier des invités, un des collègues du maître de la maison, et qu'on vint avertir madame B... qu'elle était servie.

Nous étions douze personnes à table, où, en fait de femmes, il n'y avait que madame B... Parmi les dix invités, il s'en trouvait trois qui portaient l'habit bourgeois, le prince K..., le comte T... et le sénateur J...; les autres étaient des militaires. Quand tout le monde fut à table et que le bruit inévitable d'un commencement de service se fut calmé, madame B... s'adressa à celui de ses convives qui était arrivé le dernier (capitaine au même régiment que monsieur B... et également aide de camp de l'Empereur), et lui demanda pourquoi il était venu si tard.

— J'ai dû assister à une revue que l'Empereur passait du régiment de Préobrajensk, répondit le capitaine, et comme il y avait des manœuvres qu'on fit répéter jusqu'à trois fois, cela a duré plus longtemps que d'ordinaire.

— Comment, demanda le général D..., l'Empereur a encore inspecté les préobrajenzi, mais il les a passés en revue la semaine dernière?

— Que voulez-vous, observa le comte S..., c'est devenu une sorte de manie, l'Empereur ne connaît d'autre passe-temps que de jouer au soldat; aussi les régiments de la garde sont-ils sur les dents à force d'être exercés et inspectés!

— Et cela l'absorbe au point qu'il n'a le temps de s'occuper de rien d'autre, ajouta le sénateur J...; voilà huit jours que le ministre de la justice sollicite en vain un moment d'audience pour avoir la résolution suprême concernant plusieurs affaires pendantes au Sénat.

— Si cela continue ainsi, toutes les affaires vont être en

souffrance, remarqua de l'autre bout de la table le prince K...; au ministère de l'intérieur, nous attendons parfois des semaines entières après une décision impériale qui n'arrive point, puisque Sa Majesté ne s'occupe plus que du militaire.

— En cela je me permettrai de vous contredire, objecta le comte S..., l'Empereur s'occupe de bien d'autres choses encore, quand ce ne serait que de sa fameuse ligne ferrée entre St-Pétersbourg et Moscou.

Ce mot du comte S... devint le signal d'un haro général, qui s'éleva de toutes parts contre ce qu'on appelait « *la malheureuse idée du chemin de fer de Moscou.* » Tous, à l'unanimité, condamnaient cette entreprise. On trouva illogique que dans un pays où les chaussées manquaient encore dans presque toutes les directions, on voulût construire un chemin de fer. On calcula que pour le prix qu'allait coûter ce « *joujou impérial* » on pourrait couvrir le pays entier d'un vaste réseau de routes macadamisées. On soutint que les marais entre Novgorod et Twer étaient absolument impraticables et engloutiraient les digues qu'on voudrait y jeter pour établir la ligne ferrée. Enfin on prétendit que la somme entière employée à réaliser « *le caprice du maître* » serait perdue sans résultat aucun, puisque en hiver les chasse-neige étaient tels que souvent ils empêchaient les diligences de circuler et que les locomotives seraient arrêtées à tout moment.

La longue kyrielle d'imprécations contre le chemin de fer de Moscou épuisée et les futurs voyageurs de cette ligne dépeints comme victimes des rigueurs du climat, madame B... se hasarda à demander comment il se faisait que personne n'eût représenté à l'Empereur les inconvénients de l'entreprise qu'il méditait, car à l'époque dont il s'agit la ligne ferrée de Moscou n'existait encore qu'à l'état de projet.

— Si vous croyez que c'est facile de rectifier les idées de l'Empereur, s'écria le comte T... Il ne démord jamais de ce

qu'il a résolu, et, dans cette question comme dans toute autre, personne n'aura osé le contredire.

— En thèse générale, vous avez raison, observa le comte S...; on ne dit à l'Empereur que ce qu'il désire entendre, mais le cas dont il s'agit était trop grave pour qu'on ne risquât pas quelques observations, et les avis salutaires ont si peu manqué qu'il en est venu de la part de toutes les autorités saisies de cette déplorable affaire. Le ministre des finances, celui de l'intérieur et le directeur en chef des ponts et chaussées se sont également opposés à l'exécution de cette folie, en présentant, chacun de son côté, des mémoires qui prouvent ce qu'il y a de désastreux dans cette entreprise au point de vue des finances, des intérêts de la population agricole et même des voies de communication, sacrifiées dans tout le reste du pays pour réaliser un chemin de fer inutile. Il y a plus, la presse même s'est émue du danger qui nous menace par ce gaspillage des fonds publics, et un des officiers du génie les plus distingués, le major P..., a publié une brochure admirable de lucidité, dans laquelle il démontre qu'avec notre climat il est impossible de jamais établir des trains d'hiver, qui s'arrêteraient net devant un de ces grands tas de neige qu'on voit sur nos routes, et où leur position ressemblerait à celle d'un bélier appuyant ses cornes contre un mur et s'amusant à ruer des pieds de derrière dans l'espoir de vaincre l'obstacle qui l'empêche d'avancer (1).

---

(1) Ce n'est pas seulement dans l'entourage de l'Empereur qu'on faisait de l'opposition contre les chemins de fer. La croyance qu'ils ne seraient d'aucune utilité et que le climat rendrait les trains d'hiver impossibles, était si généralement répandue que *l'opinion publique* s'était prononcée à l'unanimité contre les „нѣмецкіе затѣи“ (innovations étrangères), et qu'on accusait le général Destrème *de trahir les intérêts de la Russie*, en insistant, seul contre l'avis des ministres compétents, sur la nécessité des lignes ferrées. Comme dans ce temps l'opinion publique n'avait pas encore trouvé d'organe qui le déclarât infaillible, l'Empereur put passer outre. La ligne ferrée entre Moscou et St-Pétersbourg s'exécuta, et le public d'aujourd'hui, *le public in-*

— Je connais cette brochure, dit alors monsieur B..., mais est-il bien certain que l'Empereur l'ait lue?

— Je puis vous le garantir, répliqua le comte S..., car c'est mon frère qui la lui a portée et qui a obtenu qu'il la lût en entier.

— Et malgré cela, hasarda madame B..., malgré les preuves que vous dites si convainquantes, l'Empereur a persisté dans la résolution de faire exécuter son projet?

— On voit bien que vous ne connaissez pas l'Empereur, dit alors le général D..., c'est bien le plus entêté des hommes, et une fois qu'il s'est fait entrer quelque chose dans la cervelle, vous essayeriez en vain de le faire changer d'idée, dussiez-vous aiguiser un pieu sur sa tête! (хоть колъ на головѣ тѣши!)

Dès les premiers mots de cette conversation animée du plus malveillant esprit de critique, j'étais resté muet et comme abasourdi; la dernière observation du général D... mit le comble à ma stupéfaction. Comme je ne pouvais admettre que le hasard eût réuni autour de la table de monsieur B... rien que des ennemis personnels de l'Empereur, je compris que ce que je venais d'entendre n'était pas autant le sentiment personnel de ceux qui avaient parlé, que l'expression de l'esprit qui régnait dans la société de St-Pétersbourg, ce que mes observations ultérieures ne tardèrent pas à confirmer, et je me demandais ce qui s'était passé pour amener un tel changement dans l'esprit public? Était-ce l'Empereur qui avait modifié sa manière d'être, et les mesures datant du milieu et de la fin de son règne étaient-elles plus sévères, plus énergiques, plus

---

faillible, est tellement amoureux de chemins de fer, qu'il en demande chaque jour de nouveaux. En cela il a raison, mais dans son enthousiasme à célébrer l'ouverture des lignes récemment construites, il oublie une chose essentielle, il oublie de bénir la mémoire de l'Empereur Nicolas, sans « l'obstination » duquel nous en serions peut-être encore à construire notre premier chemin de fer, celui de Moscou à St-Pétersbourg.

cassantes que celles qui marquaient son arrivée au trône? Pas le moins du monde. L'Empereur Nicolas était un de ces caractères largement dessinés que l'histoire rangera un jour au nombre des apparitions les plus saillantes, un de ces hommes aux principes et à la volonté inébranlables que rien ne peut faire changer, ni le succès ni les revers, ni la flatterie ni le blâme. Immuable lui-même, il contemplait d'un œil calme les événements qui se pressaient autour de lui, mais qui n'avaient pas la puissance de l'émouvoir ne pouvant atteindre à la hauteur où son cœur avait placé les convictions qui guidaient ses actions. Ce qu'on lui a le plus reproché, c'est de n'avoir pas compris son siècle, d'avoir méconnu le degré de maturité auquel était arrivée la société qui l'entourait, d'avoir voulu gouverner la Russie de nos jours d'après le même mode que Pierre le Grand employait pour conduire la Russie de son temps. Il y aurait bien des choses à dire sur ce thème, bien des doutes à soulever contre notre maturité politique et notre aptitude au *self-government*, mais en admettant même que ces reproches soient pleinement fondés, encore n'y aurait-il pas là de quoi justifier les sorties furibondes auxquelles l'Empereur Nicolas a été en butte, les insultes gratuites qu'on a essayé de lancer contre sa tombe.

Nos convictions ne sont pas plus à la disposition de notre volonté que ne le sont nos souvenirs, et il est tout aussi impossible de se forcer à modifier une opinion qui s'est formée dans notre intelligence que de se contraindre à oublier un fait qui s'est gravé dans notre mémoire. On ne saurait donc condamner personne sous prétexte d'opinions erronées, car il ne dépend pas des autres d'accepter nos opinions; or, en fait d'opinions, chacun appelle *erronées* celles qui sont en contradiction avec les siennes. Tout ce qu'on a le droit d'exiger et ce que la morale nous impose comme un devoir, c'est que nos actions soient toujours conformes avec nos opinions, nos convictions, et que ni le besoin de l'approbation, ni la crainte du

blâme d'autrui ne nous fassent dévier de la direction qu'en notre âme et conscience nous croyons être la meilleure. Sous ce rapport, l'Empereur Nicolas est sans reproche. Qu'il ait eu raison ou qu'il ait eu tort dans la manière dont il a jugé son époque et son peuple, il est certain que les convictions qu'il s'était formées sur la nature et la portée de sa mission, ont été la base constante de tous ses actes. Dans ce règne si long et si agité, on ne saurait trouver deux mesures, procédant l'une d'un principe, l'autre d'un principe contraire.

Tous les actes de Nicolas Ier étaient strictement parallèles les uns aux autres, parce que tous ils suivaient la direction qu'il croyait la meilleure. Tel il était en 1833, tel il fut en 1842, tel il resta jusqu'à sa mort; ce n'est donc pas une modification de ses procédés qui avait amené, dans la manière de le juger, un changement si subit et si complet qu'on ne pouvait pas se demander quelle en était la cause. Puisque en 1833 on applaudissait à tout ce qui émanait de l'Empereur, fût-ce même un ordre dont l'exécution ne pouvait manquer de froisser le sentiment public, pourquoi, en 1842, en était-on venu à trouver mauvais tout ce que faisait l'Empereur, à lui reprocher, comme autant de crimes, les revues qu'il faisait de son armée, un retard de quelques jours dans une décision attendue par le Sénat, qui lui-même tardait des années entières à prendre ses décisions? Pourquoi blâmait-on même des mesures d'utilité publique telle que la construction du chemin de fer de Moscou? Puisque, en 1833, comme me l'observa madame H..., *c'était la mode* de se dire enchanté de l'Empereur, pourquoi, en 1842, *était-ce la mode* d'en dire du mal?

A ces questions que nous nous fîmes alors, les événements ultérieurs nous ont fait trouver cette réponse : c'est que les premiers germes des tendances au nihilisme venaient de naître dans la société de la capitale, d'où, plus tard, ils se répandirent dans les provinces. Ces tendances, à leur commencement, se manifestent par un besoin maladif de trouver à

redire, sans distinction aucune, à tout ce qui émane de l'autorité légitime, à critiquer le gouvernement pour le seul plaisir d'en médire et lors même qu'il avait absolument raison. Serait-ce à dire que les hommes réunis à la table de monsieur B... auraient été des nihilistes? Assurément non, car à cette époque ni la chose ni le nom n'existaient encore. Mes coïnvités de 1842 n'étaient donc point des nihilistes, mais il y avait déjà en eux la disposition morbide qui conduit à cette sorte de maladie mentale. Ils ne songeaient ni à ébranler les bases de la société humaine, ni à changer l'ordre de choses établi, ni à renverser le pouvoir constitué; ils ne pensaient qu'à satisfaire le puéril besoin de tout critiquer, sans se douter qu'il y avait un autre public, le public si nombreux des gens à l'intelligence arrêtée à moitié de sa croissance, qui prendrait leur critique au sérieux, et qui, allant beaucoup plus loin qu'eux-mêmes, demanderait un jour à exécuter leur *programme,* c'est-à-dire à agir sans programme aucun, en s'efforçant de renverser ce qui subsiste sans savoir ce qu'on mettrait à la place.

La manie de médire du gouvernement, et de se donner des airs d'indépendance et de courage civique en parlant de l'Empereur d'une manière irrévérencieuse, se propagea comme une maladie contagieuse, et, de St-Pétersbourg, gagna bientôt les provinces. En 1844 j'eus l'occasion de l'observer à Moscou, et en 1848 on était à Koursk, Charkow, Poctava, Kiew, etc., etc., « *aussi avancé en civilisation* » que dans la résidence.

Comme du temps de madame H... on risquait de se rendre ridicule en osant critiquer l'Empereur, quinze ans plus tard on aurait prêté à rire en osant approuver hautement n'importe quelle mesure du gouvernement. Quiconque voulait passer pour un homme éclairé, un pion avancé de la civilisation européenne, était tenu de déblatérer contre les autorités constituées, de trouver à redire à tout ce que décidait le gouvernement. Ceux qui réussissaient le mieux dans ce genre, étaient sûrs de se faire une certaine clientèle, et nous avons connu

plus d'une popularité fondée sur le seul talent de débiter des propos venimeux contre les ministres, les grands dignitaires et les personnes de l'entourage de l'Empereur; or, ces chasseurs à la popularité ne s'arrêtaient devant aucun moyen. Quand ils ne savaient rien de mauvais, ils inventaient, et quand *les actes* de leurs victimes ne prêtaient pas à la calomnie, c'est *aux intentions* qu'ils s'attaquaient en supposant des arrière-pensées criminelles.

Il est évident que la déconsidération jetée à pleines mains sur les marches du trône ne pouvait manquer de rejaillir jusqu'au sommet. Entendant qu'on répétait chaque jour et presque publiquement que tout allait mal, que les conseillers de la couronne étaient ou des gens mal intentionnés ou des imbéciles, le public dut finir par s'en émouvoir. On se demanda à quoi pensait l'Empereur en choisissant de pareilles gens, comment il se faisait qu'il ne les renvoyait pas immédiatement, et toutes les récriminations contre les individus isolés investis du pouvoir s'unissaient en un seul faisceau de reproches amers qu'on n'hésitait point à mettre à la charge de l'Empereur ou plutôt à celle du gouvernement établi. Moins on était au courant des questions de politique intérieure, moins on doutait de la facilité qu'il y aurait à résoudre le grand problème de la pondération des pouvoirs. Les plus sensés donnaient alors dans l'anglomanie et prônaient les institutions anglaises : une chambre des communes comme garantie des libertés du peuple, une chambre des lords comme contre-poids modérateur, sans réfléchir que la Russie est trop immense et le peuple russe trop autochthone pour pouvoir copier les institutions d'autrui, celles qui un jour répondront entièrement aux conditions d'existence de la nation, devant être le résultat d'un travail intellectuel entrepris et achevé par le génie national lui-même.

Quant aux plus fougueux et aux plus ardents des novateurs de l'époque dont nous parlons, ils en étaient déjà à se faire ce raisonnement si simple : tout le monde est d'accord que nos

autorités ne font que des bêtises; la même chose résulte des plaintes que les peuples plus anciens en civilisation que nous élèvent contre ceux qui les gouvernent; cela prouve à l'évidence que le maniement de l'autorité bêtifie ceux qui y touchent; tâchons donc d'abolir *toute autorité*, pour que tout le monde voie aussi clair dans le fond de choses que nous qui n'exerçons aucun pouvoir. Il faut qu'il y ait une formule de contrat social basée sur l'égalité absolue de tous, une formule qui reconnaisse la liberté d'action absolue et n'admette l'autorité de personne sur personne; appliquons-nous à chercher cette formule et, en attendant que nous l'ayons trouvée, préparons notre œuvre en prêchant le néant de ce « que la bêtise humaine regarde comme étant *des autorités* ».

Ceux qui raisonnaient ainsi, et nous en avons rencontré en 1848 déjà, étaient bien des nihilistes quoique alors ils ne prissent pas encore ce titre et que, loin d'aspirer à devenir des hommes d'action, ils se contentassent du rôle de beaux parleurs. Bien que le nombre de ces réformateurs de l'humanité augmentât à vue d'œil, ils n'avaient encore aucun lien qui les reliât entre eux. Ceux qui vivaient éloignés les uns des autres n'avaient aucun moyen de se communiquer leurs idées et ceux qui se rencontraient dans le monde se regardaient souvent comme rivaux plutôt que comme alliés, l'un voulant surpasser l'autre dans l'art de faire des phrases ronflantes sur les maux qui désolaient la société et l'impuissance du gouvernement d'y jamais remédier. L'isolement même où vivaient les nihilistes russes au commencement de leur apparition fait qu'il était impossible de juger de leur importance numérique; ce n'est que plus tard quand ils eurent trouvé un centre commun qu'on put voir combien ils étaient nombreux et qu'ils devinrent, sinon une puissance, du moins un sujet de préoccupation pour le gouvernement, un sujet d'inquiétude sérieuse pour la fraction réfléchie du public.

III

Le premier lien entre les nihilistes dispersés dans toute la Russie. — La littérature manuscrite (рукописная литература). — La *Cloche*. — Influence de monsieur Hertzen sur la société russe. — La jeunesse en raffole. — Effets de ma brochure contre monsieur Hertzen. — On m'accuse d'avoir trahi la patrie. — Une réunion de hertzenistes. — Les nihilistes s'y montrent déjà. — Ils ont survécu aux hertzenistes.

Le premier lien qui s'établit entre les nihilistes dispersés dans toutes les parties de la Russie, ce furent les productions de la littérature dite « *manuscrite* » (рукописная литература).

Comme les règlements de la censure, appliqués avec une rigueur extrême, rendaient toute discussion publique absolument impossible et que le besoin qu'éprouvait la société de donner une expression à ses appréhensions sur l'avenir du pays devenait de plus en plus pressant, on eut recours à la copie manuelle pour multiplier les écrits que l'on tenait à répandre et que la presse, forcément muette, n'osait reproduire. Des lettres privées traitant d'affaires publiques, des articles de journaux refusés par la censure, des pièces de vers à la tournure quelque peu indépendante, furent copiés et recopiés en un nombre prodigieux d'exemplaires qui circulaient de main en main

et qu'on lut avec d'autant plus d'avidité que tout cela avait la saveur du fruit défendu. Au nombre des écrits ainsi livrés au public, il s'en trouvait de fort remarquables, qui unissaient une grande élévation de pensée à un style aussi mesuré que persuasif; mais on en rencontrait d'autres où perçait une complète absence d'idées laborieusement voilée par des phrases ronflantes, et d'autres encore dont le cynisme des expressions faisait tout le charme. Si la presse avait été libre, le bon sens du public aurait bientôt fait justice de toutes ces productions; on aurait donné une importance réelle aux écrits bien intentionnés et sérieux, et on aurait paralysé l'effet des autres en n'y faisant attention que pour dire à leurs auteurs à quel point ils étaient, les uns ridicules, les autres odieux. Malheureusement, ce fut le contraire qui arriva. Malgré l'immense différence de leur valeur intrinsèque, tous les écrits propagés par le moyen de la copie manuelle eurent un égal succès, ayant tous l'attrait de la chose prohibée. On les recevait sous le sceau du secret, on les lisait en cachette, et on les rendait en prenant mille précautions, ce qui fit que, quel qu'en fût le contenu, ils paraissaient toujours fort importants, et que les lecteurs au jugement indécis ne savaient trop auquel donner la préférence. Ajoutons à cela que les pensées fort élevées que l'on rencontra dans quelques-unes des productions de la « *littérature manuscrite* » dépassaient souvent l'horizon des lecteurs ordinaires, qui oubliaient vite ce qu'ils étaient *certains* de n'avoir pas compris, tandis que les phrases à effet de quelque déclamateur nihiliste et les quatrains obscènes de quelque rimailleur de bas étage se retenaient facilement, et pouvaient être redits avec succès si l'occasion s'en présentait. Tout cela fit que les plus violentes et les plus triviales des productions de la littérature manuscrite eurent le plus de popularité, et nous ne doutons pas que jusqu'à présent on ne se souvienne encore de bon nombre de ces pièces de vers aussi sales que virulentes, que dans ce temps on composa sous le titre de

« *Chansons de soldats* » (солдатскія пѣсни), ou bien de « *Chansons populaires* » (народныя пѣсни).

Il va de soi que les nihilistes contribuèrent pour une large part à l'augmentation rapide des productions de cette littérature clandestine. Les écrits qui sortirent des plumes des plus fanatiques de ces messieurs se répandirent partout et servirent de lien entre les adeptes dispersés dans l'intérieur du pays, qui eurent ainsi un premier moyen, sinon de s'entendre, du moins de se compter, ce qu'ils firent en exagérant beaucoup leur force numérique, de sorte qu'ils en vinrent bientôt à se croire une puissance redoutable en état d'engager une lutte sérieuse avec le pouvoir établi. Plus cette idée, que le temps *d'agir* était enfin venu, prenait consistance, plus se faisait sentir le besoin d'une liaison plus intime entre les mécontents, le besoin d'un moyen de communication, d'un centre commun d'où pourraient émaner les mots d'ordre pour les différents groupes de « *conspirateurs* »; car le mystère dont il fallait qu'ils s'entourassent avait donné aux petites coteries de ces rêveurs politiques les allures d'une véritable conspiration.

C'est au moment où tous les esprits agités soupiraient après un organe pouvant servir à exprimer leurs aspirations, que parurent les publications que monsieur A. Hertzen éditait à l'étranger; aussi le succès qu'eurent les écrits de l'émigré de Londres fut-il des plus complets et des plus extraordinaires. La disposition à tout blâmer, à tout dénigrer, dont nous avons parlé dans les chapitres précédents, était si généralement répandue dans toutes les classes de la société lettrée, que les articles pleins de fiel et lardés d'historiettes scandaleuses de monsieur Hertzen parurent comme une manne céleste que chacun s'empressa de recueillir. Malgré la vigilance des douanes et de la police, la *Cloche* eut un nombre prodigieux de lecteurs, car les numéros que l'on parvenait à introduire en Russie passèrent de main en main, de sorte que nous croyons ne pas exagérer en disant que chaque exemplaire eut des centaines

de lecteurs. On recopia à la main des feuillets entiers du « *premier journal russe libre* »; on se réunit pour en faire la lecture en commun; on en communiquait des extraits à ses amis éloignés; on apprenait par cœur les passages les plus marquants pour les réciter dans le monde; c'était un enthousiasme général, une vogue sans exemple. Malgré ce qu'il y avait de modéré dans le programme qu'annonçaient les premiers numéros de la *Cloche* (1), les réformes sociales qu'on y demandait, accomplies et même dépassées à cette heure, devaient alors se présenter à la majorité des lecteurs comme autant d'utopies dont la réalisation était impossible et qu'il ne fallait pas même tenter, de crainte de troubler la tranquillité du pays. Cela fit que la majeure partie des lecteurs de la *Cloche* n'approuvaient point les articles de fond de monsieur Hertzen, mais, en revanche, se délectaient aux historiettes qu'ils y rencontraient, celles surtout qui étaient rangées sous la rubrique : **Serait-il vrai?** (правда ли?) et qui, sous l'égide de cette forme dubitative, divulguaient les faits et gestes les plus intimes et souvent les plus compromettants attribués aux personnages le plus haut placés. Le goût de la société pour la médisance était tellement développé et le plaisir qu'on éprouvait à voir traîner dans la boue des individus que leur position rendait presque inattaquables était tellement vif que nous n'hésitons pas à affirmer que la principale cause de la popularité qu'obtint la *Cloche* se trouvait dans ces historiettes qui ressemblaient quelque peu à autant de délations, mais qui eurent une vogue si générale que, plus tard, on essaya de les imiter, ce qui donna naissance à un genre tout spécial qu'on surnomma depuis « *la littérature accusatrice* » (обличительная литература).

Quant aux nihilistes et aux individus naturellement prédisposés à le devenir, les publications de monsieur Hertzen leur

---

(1) Voir ma brochure : « *Lettre de monsieur Hertzen à l'ambassadeur de Russie à Londres,* » page 19. Berlin, E. Bock, 1862.

apparurent sous un tout autre aspect. Pour eux, il y avait là comme une révélation, car la *Cloche* disait dans un style brillant et plein de verve ce qu'eux-mêmes ils soutenaient par des arguments diffus et mal emmanchés, à savoir qu'ils étaient des gens d'infiniment d'esprit, les seuls hommes raisonnables de la Russie, l'orgueil et l'espoir de la patrie, et qu'il fallait en finir avec l'ancien gouvernement, aussi incapable qu'incorrigible, et avec les anciens préjugés sociaux qui faisaient qu'une fraction de la nation tenait encore à conserver cette forme surannée du pouvoir suprême. Armés des théorèmes et des conclusions que donnait la *Cloche*, les nihilistes, qui dans ce temps se nommaient encore des *hertzenistes,* firent une propagande tellement rapide que leur nombre se décupla en peu de temps.

C'était, comme bien s'entend, parmi la jeunesse, et surtout la jeunesse studieuse, que les *hertzenistes* trouvaient le plus de recrues. Nos universités, à l'exception d'une seule sur laquelle nous reviendrons plus tard, nos lycées, nos académies, nos hautes écoles militaires et jusqu'à nos gymnases et nos corps de cadets, étaient sous le charme de monsieur Hertzen, et nous estimons que ce n'est pas trop s'avancer que de dire que les trois quarts des jeunes gens de ce temps étaient des *hertzenistes* plus ou moins passionnés.

Si les articles de la *Cloche* écrits dans la première manière de monsieur Hertzen avaient trouvé une approbation si générale; s'il avait su enlever son public, tout en restant dans les limites du possible et en se bornant à demander la libération des serfs, la réorganisation de la justice et l'abolition des peines corporelles, les publications rédigées dans la seconde manière du maître produisirent un effet beaucoup plus éclatant encore. Ses théories sur les nouvelles bases à donner à la société et ses recettes pour la parfaite félicité du genre humain étaient débitées avec une telle assurance et rédigées avec un talent littéraire tellement éminent, que souvent on était tenté

de croire qu'il devait y avoir quelque chose de réalisable dans tout cela, et qu'il fallait une seconde lecture plus attentive pour bien comprendre que toutes ces phrases sonores frappaient à vide et faisaient l'apologie d'un ordre de choses incompatible avec la nature même de l'homme, et, par conséquent, insensé et à jamais impossible. Quelque enthousiasmés que fussent les lecteurs de monsieur Hertzen, il s'en trouva bon nombre que son accession vers les doctrines communistes et socialistes refroidit subitement; mais ils eurent soin de n'en rien dire aux partisans fanatiques du maître, pour lesquels « *le grand exilé de Londres* » devait rester ce qu'il était : l'homme à la parole infaillible, l'apôtre de la réorganisation de la société humaine que la Russie était destinée à accomplir en faisant, la première, l'essai du nouvel ordre de choses devant changer les destinées de l'humanité. Ainsi abandonnés à leur propre jugement peu exercé, les jeunes adeptes du hertzenisme reçurent les enseignements que leur donnait la *Cloche* comme parole d'Évangile et trépignaient de joie en voyant le magnifique avenir qui attendait la Russie régénérée. Pour eux, il ne s'agissait plus de détruire seulement, ils avaient trouvé ce qu'on pouvait mettre à la place de ce qui aurait disparu : au lieu de la monarchie définitivement abolie, on établirait le *communisme* et le *socialisme,* deux choses qu'ils ne savaient pas définir exactement, mais qui devaient être admirables, puisque la *Cloche* les recommandait avec tant d'instance.

Cette victoire sur l'intelligence de ses jeunes compatriotes remportée, monsieur Hertzen dominait sans partage sur une grande partie de la jeunesse russe dont l'enthousiasme ne connut plus de bornes, qui vit en lui le sauveur de la patrie, l'homme providentiel destiné à glorifier la Russie, et rejetait avec indignation toute critique des paroles du maître comme *attentatoire au sentiment national russe.*

L'apogée de la vogue de monsieur Hertzen tomba dans les années 1860 à 1862, et nous eûmes alors l'occasion de nous

convaincre par nous-même, à quel point ses adeptes étaient susceptibles quand il s'agissait de leur idole.

En ce temps, — que mes lecteurs me permettent encore une fois de leur parler de moi-même, — en ce temps, choqué par certains articles insérés dans la *Cloche,* j'avais cru devoir y répondre, ce que je fis par deux brochures publiées en 1862 (1). Dans le premier de ces deux écrits, je tâchais de prouver à monsieur Hertzen de combien son activité comme publiciste serait plus utile à notre patrie commune s'il voulait s'appliquer à élaborer sérieusement les questions qu'il traitait, en cherchant aux problèmes soulevés des solutions *possibles*, c'est-à-dire telles que le gouvernement *existant* pût les accepter sans décréter sa propre déchéance. — Dans la seconde brochure, rédigée en russe avec la traduction française en regard, je relevais ce qu'il y avait de risible dans les efforts de monsieur Hertzen pour se donner comme un personnage tellement important que le gouvernement russe tremblait d'être renversé par lui et que, pour prévenir la chute de la monarchie, les conseillers de la couronne n'avaient trouvé d'autre moyen que de faire assassiner ou enlever « *l'homme d'action* » qu'attendait la Russie pour briser ses chaînes.

La sévérité avec laquelle les règlements de la censure étaient appliqués en Russie, faisait que tout imprimé où il était question de la *Cloche* ou de son rédacteur, se trouvait par là même rangé au nombre des livres prohibés, je ne pouvais donc compter que sur les Russes voyageant à l'étranger pour propager ma brochure, n'espérant point la voir admise dans le commerce. C'est le contraire qui arriva. S'étant, depuis quelque temps déjà, relâchée de ses rigueurs, la censure, en 1862, en était venue à voir sans frémir le nom de monsieur

---

(1) Voir ma « *Lettre à monsieur Hertzen* » et la brochure « *Lettre de monsieur Hertzen à l'ambassadeur de Russie à Londres, avec réponse de Schédo-Ferroti* », Berlin, E. Bock, Unter den Linden, 27.

Hertzen reproduit en caractères moulés, ce qui fit que, la première en date, ma brochure russe portant le nom prohibé en tête reçut un permis de circulation. Mon petit livre eut un succès prodigieux, succès de scandale, je me hâte de le dire, et dans lequel le mérite de l'auteur ne fut pour rien. Le titre annonçant une « **Lettre de monsieur Hertzen à l'ambassadeur de Russie à Londres**, *avec réponse de Schédo-Ferroti,* » c'est **la lettre**, la prose du maître que tenaient à lire ses nombreux adhérents, qui se souciaient si peu de *la réponse* qu'on pouvait y avoir faite, qu'il y en eut qui, ayant acheté le volume, s'empressèrent d'en arracher immédiatement les pages contenant ma réponse qu'ils jetèrent sur le comptoir de la librairie pour qu'il fût bien constaté qu'ils répudiaient d'avance toute objection élevée contre le dire de leur favori (1). Malgré cela, ou plutôt à cause de cela, ma brochure se répandit avec une rapidité extraordinaire; en très-peu de temps la cinquième édition était épuisée, et je ne crois pas me tromper en estimant que dans toute la Russie il n'y avait pas un seul *hertzeniste* qui n'eût lu les observations que j'adressais au rédacteur de la *Cloche,* — je n'en excepte pas même ceux qui mutilaient ostensiblement mon petit volume et qui, la curiosité les y poussant, allaient lire dans quelque autre exemplaire les pages qui manquaient au leur.

Comme la censure, qui avait dû faire un effort de libéralisme pour laisser circuler une brochure dirigée *contre* monsieur Hertzen, n'aurait jamais consenti à ce que l'on publiât en Russie un écrit destiné *à défendre* monsieur Hertzen en attaquant son contradicteur, j'étais resté dans l'ignorance la plus absolue sur l'effet moral que pouvait avoir produit mon opuscule, lorsque, pour régler une affaire privée, je dus me rendre en Russie.

Arrivé à St-Pétersbourg vers la mi-mai 1862, une de mes

---

(1) Ce fait m'a été affirmé dans la librairie de monsieur Dufour.

premières visites fut pour les frères X... que je connaissais de longue date et qui m'avaient toujours attiré par leur esprit, l'étendue de leurs connaissances et la grande indépendance de leur caractère d'une honorabilité notoire. L'aîné, que je nommerai Pierre (1), était en 1862 capitaine dans un régiment de la garde; le second, Alexandre, avait quitté le service pour s'occuper de sciences et de littérature, ce en quoi l'aidait un sien cousin, Boris Y..., ancien élève du Lycée, qui était logé et faisait ménage commun avec les deux X... N'ayant trouvé personne à la maison, je m'apprêtais le lendemain à retourner chez les frères X... quand, en passant devant la porte du pâtissier Wolf, j'y vis entrer le cadet. M'étant empressé de le suivre, il me reçut à bras ouverts; il était tout aussi amical et aussi communicatif que je l'avais toujours vu, mais je crus m'apercevoir qu'il éprouvait un léger embarras lorsque je lui demandai quand je pourrais être certain de le trouver chez lui. Surpris de cette singularité, comme j'insistais pour avoir une réponse, Alexandre X... me prit la main, me la serra avec cordialité, et me dit qu'il m'aimait autant que par le passé, mais qu'il lui serait impossible de me recevoir chez lui. On comprendra aisément que ma surprise ne put qu'augmenter par cette réponse. Quelle que fut la cause de cette sorte de mise à l'index, elle ne pouvait m'être indifférente, car j'étais sincèrement attaché aux deux frères X...; je n'hésitai donc pas à revenir à la charge et je fis tant qu'Alexandre m'avoua

---

(1) Nous engageons nos lecteurs russes à ne pas faire d'efforts inutiles pour deviner les personnes dont nous parlons, d'après les initiales ou les noms de baptême par lesquels nous les avons désignées. Quoique sous le régime actuel on ne persécuterait personne pour avoir été *hertzeniste* en 1862, il nous a semblé plus conforme à notre dignité personnelle de ne contribuer en rien à dévoiler les noms de ceux que le hasard nous fit rencontrer. Nos lecteurs sont donc avertis que le nom de famille de mes hôtes de 1862 ne commençait point par la lettre X, et qu'ils ne s'appelaient ni Pierre, ni Alexandre, ni Boris.

que son frère et son cousin étaient furieux contre moi à cause de mes deux dernières brochures.

— Vous connaissez mon frère, me dit-il en me quittant, c'est le plus honnête et le plus loyal des hommes, il vous estime trop pour feindre avec vous et vous recevoir avec la froide politesse qu'on montre à un indifférent; il tiendra à s'expliquer, son langage véhément vous blessera, et je serais au désespoir si les choses en venaient au point que vous dussiez vous battre contre mon frère.

Demeuré seul, je rentrai chez moi sincèrement affligé de ce que je venais d'entendre. C'était la première injustice, la première inimitié à cause d'une différence d'opinion que je rencontrais dans ma carrière de publiciste, qui plus tard devait être parsemée de démonstrations haineuses et d'attaques déloyales. A cette heure j'y suis fait et rien ne m'étonne, ni les calomnies de ceux qui s'arment contre moi, ni la lâcheté de ceux qui, partageant la plupart de mes opinions, n'ont pas trouvé le courage de prendre ma défense, mais alors je n'y étais pas encore habitué et cette première défection me remplit de tristesse.

Le regret que j'éprouvais de me voir brouillé avec Pierre X... était encore tout aussi vif que le premier jour, lorsque, une semaine après mon entrevue avec Alexandre, je rencontrai son cousin Boris Y... sur la Perspective. Il m'aborda avec une politesse un peu plus cérémonieuse que de coutume et me dit qu'il allait chez moi. Je rebroussai chemin et nous rentrâmes. A peine assis, Boris Y... me dit qu'il était chargé de la part de son cousin Pierre d'une commission qu'il avait cru ne pas devoir refuser, et il ajouta qu'il me priait de l'excuser si la proposition qu'il allait me faire ne m'agréait pas.

— Le capitaine, continua mon interlocuteur, a su votre entretien avec son frère; il est tout à fait de l'avis d'Alexandre qu'il ne saurait vous recevoir en étranger et qu'à la première entrevue il ne pourrait s'empêcher d'amener une explication sur le

différend qui vous sépare; il a gardé un trop bon souvenir de votre amitié pour ne pas souffrir à l'idée que vous pourriez quitter St-Pétersbourg sans qu'il vous ait vu, il m'a donc chargé de vous prier de venir le trouver après-demain soir. Ainsi que je viens de le dire, une entrevue avec Pierre X... équivaut à une explication, c'est donc une *explication* qu'il vous propose, et il m'a chargé de vous demander si vous consentiriez qu'elle eût lieu en présence de plusieurs témoins qu'il voudrait engager.

J'avoue que je ne comprenais pas bien la portée de la proposition que Boris Y... me fit avec une grande volubilité et un maintien quelque peu embarrassé, mais par cela même je crus devoir l'accepter sans commentaire aucun. Suivant l'exemple de mon interlocuteur, je m'étais levé et lui dis en le reconduisant : Veuillez remercier le capitaine de la preuve d'estime qu'il me donne. Je serai chez lui après-demain soir, à neuf heures précises, pour lui donner toutes les explications qu'il lui plaira, et je vous prie de lui dire que je le laisse libre de fixer le nombre des témoins qui devront y assister.

Quand monsieur Y... fut parti, je restai assez longtemps à réfléchir sur ce qu'il y avait d'insolite dans la proposition qu'on venait de me faire. Que voulait dire cette *explication* annoncée deux jours d'avance, et qui devait avoir lieu par-devant témoins? Était-ce une tentative de réconciliation avec un ancien ami qu'on sentait avoir blessé injustement? Mais alors pourquoi les témoins? Était-ce un duel? Mais alors pourquoi le choix d'une heure si tardive et, encore une fois, pourquoi plusieurs (нѣсколько) témoins engagés par le capitaine sans me prévenir que j'eusse à en amener de mon côté? Plus j'y réfléchissais, plus je m'y perdais; aussi pris-je le parti d'attendre tranquillement qu'on me donnât le mot de cette énigme qui ne pouvait manquer de m'être dévoilé le surlendemain.

Au jour convenu je fus exact au rendez-vous, et neuf heures

du soir sonnaient quand je montais l'escalier conduisant à l'appartement qu'occupaient les frères X...

Qu'ici il me soit permis de dévier quelque peu des usages reçus, et d'intercaler dans un livre français un passage rédigé en russe. La discussion dont je vais rendre compte ayant naturellement eu lieu en russe, je l'ai reproduite à peu près textuellement d'après des notes écrites le lendemain même. J'espère que mes lecteurs russes me sauront gré de m'être chargé de ce double travail, et mes lecteurs français n'y perdront rien, trouvant la traduction exacte en regard du texte russe.

Человѣкъ открывшій мнѣ двери повелъ меня въ столовую и сказалъ что тотчасъ доложитъ Петру Васильевичу, находящемуся въ кабинетѣ съ *прочими гостями*. Хотя меня нѣсколько поразило, что меня не пригласили взойти „къ прочимъ гостямъ“ но я далъ себѣ слово ничему не удивляться и сказалъ человѣку что подожду.

Оставшись одинъ, я окинулъ взоромъ съ давнихъ поръ знакомую мнѣ комнату, и едва узналъ ее въ настоящемъ ея видѣ. Большой овальный столъ, поставленный по среди залы, былъ покрытъ зеленымъ сукномъ; на столѣ красовались три огромные канделабра но-

Le domestique qui m'ouvrit la porte m'introduisit dans la salle à manger, en me disant qu'il allait m'annoncer à Pierre Wassiliévitch, qui se trouvait dans son cabinet avec « *les autres invités*. » Je fus quelque peu surpris de ne pas me voir admis auprès des « autres invités, » mais je m'étais promis de ne m'étonner de rien et je dis au domestique que j'attendrais.

Demeuré seul, je jetai un coup d'œil sur la chambre que je connaissais depuis si longtemps, mais que j'eus peine à reconnaître dans ses dispositions actuelles. Au milieu de la chambre, on voyait, recouverte d'un tapis vert, une grande table ovale sur laquelle

сящіе каждый по двадцать четыре свѣчи; между канделабрами и на концахъ стола виднѣлись искуственно устроенные кучки разнородныхъ папиросокъ, окруженныя пепельницами и мундштуками; вокругъ стола стояли двѣнадцать стульевъ и предъ каждымъ лежалъ листъ бѣлой бумаги, нѣсколько очиненныхъ карандашей и экземпляръ моей брошюры: *Письмо А. Герцена къ русскому послу въ Лондонѣ*, а на одномъ концѣ стола кромѣ того положено было; полное собраніе всѣхъ нумеровъ *Колокола*, нѣсколько томовъ *Полярной-Звѣзды* и *Голосовъ изъ Россіи* и по одному экземпляру моихъ брошюръ, въ то время вышедшыхъ.

Торжественность этой обстановки привела меня къ вопросу, что тутъ готовится? Дружеская ли бесѣда любителей политической литературы, совѣщаніе ли патріотовъ единомышленниковъ, или судъ надъ оскорбителемъ общественнаго мнѣнія? Послѣднее оказалась всего вѣроятнѣе, и я только успѣлъ себѣ сказать, что под-

étaient placés trois énormes candélabres portant chacun vingt-quatre bougies. Aux bouts de la table et entre les candélabres étaient rangés en pyramide des tas de cigarettes de diverses qualités, entourés de cendriers et de porte-cigarettes. Autour de la table il y avait douze chaises, et en face de chacune une feuille de papier, des crayons taillés et un exemplaire de ma brochure « *Lettre de M. Hertzen à l'ambassadeur de Russie à Londres.* » Enfin à l'un des bouts de la table se trouvaient une collection complète de la *Cloche*, quelques volumes de l'*Étoile polaire* et des *Voix de la Russie*, et un exemplaire de toutes les brochures que j'avais publiées jusqu'alors.

Intrigué par la solennité de cette mise en scène, je me demandais à part moi : Que va-t-il dônc se passer ? Est-ce une conversation entre amateurs de littérature politique? une consultation entre des patriotes coreligionnaires politiques? ou la mise en jugement d'un offenseur de l'opinion publique? Cette dernière suppo-

судимый очевидно я самъ, какъ дверь изъ сосѣдней комнаты отворилась и вошолъ хозяинъ дома въ сопровожденіи *„прочихъ гостей“* коихъ я насчиталъ восемъ человѣкъ.

Петръ Васильевичъ подошелъ ко мнѣ торопливыми шагами, подалъ мнѣ обѣ руки и сказалъ нѣсколько торжественнымъ голосомъ: благодарю васъ Феодоръ Ивановичъ, что вы приняли мое приглашеніе; вы этимъ доказали, что я не ошибся въ оцѣнкѣ независимости вашего характера и чистоты вашихъ побужденій; насъ можетъ раздѣлять бездна въ отношеніи мнѣній, но мы можемъ пожать другъ другу руки, въ убѣжденіи личнаго достоинства политическаго противника. Обращаясь потомъ къ своимъ гостямъ Петръ Васильевичъ сказалъ очень громко: позвальте господа познакомить васъ съ стариннымъ моимъ пріятелемъ.

Пошли представленія. Ко мнѣ подвели, одного за дру-

sition me parut la plus vraisemblable, et à peine avais-je eu le temps de songer que c'était moi-même qui devait être l'accusé, que la porte d'une chambre voisine s'ouvrit et livra passage au maître de la maison et aux « autres invités », au nombre de huit.

Pierre Wassiliévitch s'approcha vivement de moi, me prit les deux mains et me dit d'un ton quelque peu solennel : Je vous remercie, Théodore Ivanowitch, d'avoir accepté mon invitation. Vous me prouvez que je ne me suis pas trompé dans mon appréciation sur l'indépendance de votre caractère et la pureté de vos intentions. En fait d'opinions des abîmes peuvent nous séparer, mais nous pouvons nous serrer la main avec la conviction réciproque de notre dignité personnelle. Se tournant alors vers ses invités, Pierre Wassiliévitch s'écria à haute voix : Permettez-moi, messieurs, de vous faire faire la connaissance de mon vieil ami.

Les présentations commencèrent. On m'amena l'un après

гимъ, двухъ молодыхъ офицеровъ, одного чиновника военнаго министерства, и двухъ студентовъ с.-петербургскаго университета, но когда хозяинъ обернулся къ остальнымъ гостямъ, какъ мнѣ казалось также студентамъ или гимназистамъ, то первый изъ нихъ остановилъ его и сказалъ съ самодовольною улыбкою; на что тутъ имена и фамиліи, вашъ пріятель намъ извѣстенъ подъ именемъ Шедо-Ферроти, это псевдонимъ, и такъ позвольте намъ пользоваться тѣмъ же правомъ; я Сидоръ Поликарповичъ, а вотъ мой двоюродный братъ Поликарпъ Сидоровичъ. Я поклонился Сидору Поликарповичу и Поликарпу Сидоровичу, но раздосадованный явною несправедливостью этой выходки, послѣ того какъ Петръ Васильевичъ назвалъ всѣмъ гостямъ мою настоящую фамилію, я не могъ удержаться чтобы не отвѣтить: Вашъ псевдонимъ, господа, имѣетъ неоспоримое преимущество предъ моимъ, который сдѣлался очень прозрачнымъ и за которымъ я скрываюсь, но я не прячусь, такъ что вся-

l'autre deux jeunes officiers, un employé du ministère de la guerre et deux étudiants de l'université de St-Pétersbourg; mais au moment où le maître de la maison se tournait vers les autres invités, qui me parurent être aussi des étudiants ou élèves de gymnase, l'un d'eux s'arrêta avec un sourire de satisfaction personnelle : A quoi bon tous ces noms et prénoms? votre ami nous est connu sous le nom de Schédo-Ferroti, c'est un pseudonyme, permettez-nous donc de profiter du même droit; je me nomme Isidore Polycarpowitch, et voici mon cousin, Polycarpe Isidorowitch. Je m'inclinai devant ces deux messieurs, mais blessé de cette sortie d'une injustice évidente, puisque Pierre m'avait nommé par mon véritable nom à tous les invités, je ne pus m'empêcher de faire cette observation : Votre pseudonyme, messieurs, a un avantage incontestable sur le mien, qui est devenu fort transparent et derrière lequel je m'abrite sans me cacher, en sorte que quicon-

кій желающій можетъ за нимъ найти живаго человѣка готоваго принимать на себя полную отвѣтственность за всѣ дѣянія и слова псевдонима. Замѣчаніе мое осталось безъ отвѣта, и тѣмъ кончились взаимныя представленія и послѣдній гость Петра Васильевича остался для меня безъ имени и безъ псевдонима.

Я не успѣлъ сказать, что почти въ тоже время когда вошолъ хозяинъ съ гостями, человѣкъ внесъ огромный подносъ съ налитымъ въ стаканахъ чаемъ, съ ромомъ, разрѣзаннымъ лимономъ, и грудою сухарей. Стаканы были мигомъ, разобраны, и когда, по окончаніи церемоніала представленій, мы съ Петромъ Васильевичемъ подошли къ столу, устроенный тамъ порядокъ былъ уже нарушенъ. Стулья были частью заняты, частью отодвинуты; кто устроился у окна, кто на угловыхъ диванахъ, кто остался за большымъ столомъ; въ наскоро сформировавшихся группахъ, спорили, смѣялись; одни

que le désire peut trouver sous ce pseudonyme un homme en chair et en os, tout prêt à assumer l'entière responsabilité de tous les actes et de toutes les paroles du pseudonyme. Mon observation ne fut pas relevée; mais les présentations en restèrent là, et le dernier invité de Pierre Wassiliévitch demeura pour moi sans nom et sans pseudonyme.

J'ai oublié de dire qu'au moment de l'entrée de Pierre Wassiliévitch et de ses invités dans la chambre où j'étais, le domestique avait apporté un énorme plateau chargé de verres pleins de thé, ainsi que de citrons, de biscuits et de rhum. On distribua aussitôt les verres, et quand, les présentations finies, nous nous approchâmes, Pierre et moi, de la table, l'ordre qui y régnait n'existait déjà plus. Les chaises, occupées pour la plupart, n'étaient plus à leur place. Les invités s'installèrent, les uns auprès de la fenêtre, les autres sur les divans, quelques-uns près de la table. Dans les groupes

въ тихомолку другіе громогласно; всѣ пили чай или курили папироски и собраніе стало походить на обыкновенную офицерскую вечеринку.

Это такъ продолжалось болѣе получаса, но когда гости стали отказываться отъ чаю и человѣкъ вынесъ подносъ наполненный нетронутыми стаканами, то Петръ Васильевичъ напомнилъ гостямъ, что пора бы заняться дѣломъ. Всѣ поднялись; стулья были придвинуты къ прежнимъ мѣстамъ, бумага, карандаши и брошюры разложены, и въ нѣсколько минутъ комната приняла опять тотъ торжественный видъ который она имѣла при моемъ входѣ. По приглашенію хозяина всѣ усѣлись. Мнѣ указали мѣсто у одного конца стола, противъ Петра Васильевича, занимающаго другой конецъ. Возлѣ меня посадили Александра Васильевича X... и Бориса Ивановича Y...

qui venaient de se former promptement on discutait, on riait, ici doucement, là d'une manière bruyante; tous buvaient du thé ou fumaient des cigarettes et la réunion commençait à ressembler à une soirée ordinaire d'officiers.

Cela continua ainsi pendant une bonne demi-heure, mais lorsque les invités ne voulurent plus de thé et que le domestique fut sorti en emportant un plateau chargé de verres pleins qu'on avait refusés, Pierre Wassiliévitch fit observer à ses invités qu'il était temps de se mettre à la besogne. Tous se levèrent alors; les chaises furent roulées à leurs places, les feuilles de papier blanc, les crayons et les brochures rangés en ordre, et en quelques minutes la chambre présenta de nouveau cet aspect solennel qui m'avait frappé à mon entrée. Sur l'invitation du maître de la maison, tout le monde s'assit. On m'indiqua la chaise placée au bas bout de la table, en face de Pierre Wassiliévitch, qui tenait le haut bout. A mes côtés furent

Господа, сказалъ тогда Петръ Васильевичъ обращаясь „*къ прочимъ гостямъ*“, вы мнѣ сдѣлали честь назначить меня руководителемъ нашей бесѣды; такъ позвольте мнѣ сперва объяснить новому гостю нашему поводъ и цѣль настоящаго собранія. Когда вы, почтеннѣйшій Феодоръ Ивановичъ, продолжалъ Петръ Васильевичъ обратившись ко мнѣ, напечатали послѣднія ваши брошюры, то вы конечно предвидѣли, что онѣ станутъ извѣстны всѣмъ приверженцамъ Александра Ивановича Герцена, а потому вы не могли имѣть другаго побужденія, какъ надежду что вамъ удастся убѣдить вашихъ читателей, что онѣ ошибаются въ оцѣнкѣ достоинствъ Герцена, который, по вашему, вмѣсто похвалъ заслуживаетъ порицанія и насмѣшки. Тутъ весь вопросъ заключается въ томъ, кто ошибается и кто нѣтъ, и если вы могли ласкать себя надеждою, что ваши доводы поколеблютъ послѣдователей

placés le frère et le cousin du maître de la maison, Alexandre X... et Boris Y...

Messieurs, dit alors Pierre Wassiliévitch en s'adressant « *aux autres invités* », vous m'avez fait l'honneur de me désigner pour diriger notre séance, permettez-moi donc d'expliquer d'abord à notre nouvel invité le but de cette réunion. Lorsque vous avez publié vos dernières brochures, — continua Pierre Wassiliévitch en s'adressant à moi, — vous avez dû prévoir qu'elles attireraient l'attention de tous les partisans de monsieur Alexandre Hertzen; vous ne pouviez donc avoir d'autre motif que l'espoir de convertir vos lecteurs en leur prouvant qu'ils étaient dans l'erreur en admirant monsieur Hertzen qui, selon vous, au lieu d'éloges ne mérite que le blâme et les brocards. Toute la question consiste à savoir qui se trompe et qui est dans le vrai; or, puisque vous vous flattiez de l'espoir que vos arguments parviendraient à ébranler les adhérents de la *Cloche*, pourquoi, à notre

Колокола, то по чему бы намъ не надѣяться, что намъ удастся васъ убѣдить въ ошибочности вашихъ воззреній? Представителемъ вашаго мнѣнія вы здѣсь одни, а мы всѣ такого мнѣнія, что вы очень дурно сдѣлали напечатавъ брошюры такого содержанія; такъ изложите же намъ вашъ взглядъ на современное положеніе общественныхъ дѣлъ, а потомъ выслушайте и насъ, и быть можетъ мы еще разойдемся единомышленниками.

Когда Петръ Васильевичъ замолчалъ всѣ обратились ко мнѣ какъ бы въ ожиданіи отвѣта. Я видѣлъ что мнѣ не миновать было участвовать въ разговорѣ, а потому, желая ограничить (localiser) предметъ преніи я сказалъ: если я не ошибаюсь господа, то рѣчь идетъ не столько объ общихъ моихъ взглядахъ на вещи, сколько о содержаніи послѣднихъ моихъ брошюръ, а потому позвольте мнѣ отвѣчать прямо на вопросъ поставленный такимъ образомъ:

tour, ne pourrions-nous espérer que nous réussirons à vous démontrer ce qu'il y a d'erroné dans votre manière de voir? Ici vous êtes seul de votre opinion, tandis que, tous, nous sommes d'avis que vous avez eu grand tort en publiant des brochures comme celles qui sont dirigées contre Hertzen; veuillez donc nous exposer votre manière d'envisager la situation actuelle de la société, écoutez ensuite ce que nous aurons à vous dire, et peut-être nous séparerons-nous ce soir comme coreligionnaires politiques.

Lorsque Pierre Wassiliévitch se tut, tout le monde se tourna vers moi comme dans l'attente d'une réponse. Je compris qu'il me serait impossible de ne pas prendre part à la conversation; aussi, désirant localiser le sujet de la discussion, je dis : Si je ne me trompe, messieurs, il s'agit ici, non pas de ma manière de voir les choses en général, mais bien du contenu de mes deux dernières brochures; qu'il me soit donc permis de répondre directe-

хорошо или дурно я поступилъ напечатавъ мои брошюры?

Все что публика въ правѣ требовать отъ публициста ограничивается двумя пунктами: чтобы факты имъ утверждаемые были совершенно правдивы, и чтобы заключенія изъ нихъ выведенныя были вполнѣ логичны. Этимъ двумъ условіямъ, буде я не ошибаюсь, отвѣтствуютъ всѣ мои сочиненія, впрочемъ они лежатъ предъ вами господа, а потому я васъ прошу указать мнѣ въ осуждаемыхъ вами брошюрахъ какой либо придуманный или искаженный фактъ, какой либо нелогичный выводъ.

Петръ Васильевичъ къ которому я болѣе всѣхъ обратился ничего не отвѣчалъ, но младшіе изъ его гостей ни мало не затруднялись моимъ вопросомъ. Они усердно перелистывали лежащую предъ ними брошюру, и, останавливаясь то на одномъ, то на другомъ мѣстѣ, спросили меня на чемъ основано такое

ment à la question ainsi formulée : ai-je bien fait, ou ai-je eu tort en publiant ces brochures?

Tout ce que le public est en droit d'exiger d'un auteur politique se résume en deux points : il faut que tous les faits qu'il affirme soient strictement vrais, et il faut que les conclusions qu'il en tire soient strictement logiques. Ces deux points essentiels, autant que je puis en juger moi-même, sont observés dans toutes mes publications, qui se trouvent réunies ici même et qui sont sous vos yeux; veuillez donc, messieurs, m'indiquer dans les deux brochures incriminées, soit un fait controuvé ou défiguré, soit une conclusion illogique.

Pierre Wassiliévitch auquel je m'étais adressé en parlant, ne dit rien, mais les plus jeunes parmi ses invités ne furent nullement embarrassés de me répondre. Ils se mirent à feuilleter en toute hâte les brochures qui étaient devant eux, et, s'arrêtant tantôt à un passage, tantôt à un autre, ils me demandèrent sur quoi était

то увѣреніе, по чему мнѣ извѣстно такое то обстоятельство? Мнѣ не трудно было отвѣчать моимъ экзаменаторамъ, указывая имъ, то на самый текстъ, то на примѣчанія къ тексту, и обращая ихъ вниманіе на то что я нигдѣ не пускался въ *предположенія* о томъ какъ думаетъ и разсуждаетъ г. Герценъ, что я ни разу не выразилъ его мысли моими словами, что могло бы подать поводъ къ обвиненію въ умышленномъ или неумышленномъ искаженіи его мнѣній, но что я всегда приводилъ *его собственныя слова* буквально перепечатанныя изъ его же сочиненій.

Мало по малу перекрестный огонь вопросовъ сталъ ослабѣвать, тогда, увидѣвъ неудачу молодой фаланги, другой противникъ выступилъ на сцену. По моему мнѣнію, сказалъ сидящій возлѣ Петра Васильевича чиновникъ, вопросъ поставленъ не такъ какъ слѣдуетъ. Главное дѣло

fondée telle assertion, d'où j'avais tiré tel fait? Je n'eus pas beaucoup de peine à répondre à mes examinateurs. Je les renvoyais tantôt au texte même de ma brochure, tantôt aux notices qui accompagnaient ce texte, en leur faisant observer que nulle part je ne m'étais permis des *suppositions* sur la manière de penser et d'argumenter de monsieur Hertzen; que jamais, en citant une idée à lui, je ne l'avais exprimée d'une manière approximative et en termes généraux, — ce qui aurait pu m'attirer le reproche d'une altération volontaire ou involontaire, — mais que j'avais toujours reproduit *les termes mêmes* dont s'était servi monsieur Hertzen dans les ouvrages que j'analysais.

Peu à peu le feu croisé de ces interrogations se ralentit, lorsque, voyant l'insuccès de la phalange juvénile, un autre adversaire crut devoir descendre dans l'arène. Il me semble, dit l'employé placé à côté de Pierre Wassiliévitch, que la question n'est pas posée comme elle devait l'être.

заключается не въ самыхъ фактахъ, которые могутъ быть всѣ правдивыми, а въ *оцѣнкѣ* фактовъ, которая можетъ быть таковою, что несмотря на отсутствіе всякой лжи, книга все таки вредна. Въ брошюрѣ «*Lettre à monsieur Hertzen*» издателю *Колокола*, старавшемуся съ начала убѣждать правительство въ необходимости принятія нѣкоторыхъ либеральныхъ мѣръ, *ставится въ упрекъ*, что онъ перемѣнилъ направленіе, и обращается съ своими совѣтами уже не къ правительству а къ самому обществу и преимущественно къ молодому поколѣнію.

Фактъ совершенно справедливъ, но оцѣнка его ошибочна. На что продолжать учить правительство когда видно, что оно плохо учится? Русское общество и тѣмъ паче молодое поколѣніе готово воспріять ученіе великаго русскаго патріота, а когда все общество будетъ дѣйствовать по одному направленію, то правительство поневолѣ покорится такой силѣ.

Ce qu'il y a de plus important dans un livre, ce ne sont pas les faits qu'on y énonce et qui peuvent être vrais, mais bien l'*appréciation* de ces faits qui peut être telle que, malgré l'absence de toute contre-vérité, le livre devient nuisible. Dans la brochure « *Lettre à monsieur Hertzen*», après avoir dit que l'éditeur de la *Cloche* s'appliquait, dans le commencement, à persuader le gouvernement de la nécessité de certaines mesures libérales, on lui fait *un reproche* de ce qu'il a changé de direction et qu'il adresse ses conseils, non plus au gouvernement, mais à la société, à la jeune génération.

Le fait est exact, mais l'appréciation en est erronée. Pourquoi s'obstinerait-on à instruire un gouvernement qui prouve qu'il ne veut rien apprendre? La société russe et surtout la jeune génération sont toutes disposées à adopter les enseignements du grand patriote russe, et lorsque la société tout entière agira dans un même sens, le gouvernement se verra contraint

Въ другомъ мѣстѣ той же брошюры, продолжалъ чиновникъ, Герцена упрекаютъ въ томъ, что говоря о высшихъ сановникахъ онъ употребляетъ выраженія грубыя, а иногда допускаетъ даже ругательства, которыя только могутъ остервенить этихъ господъ противъ него и его сочиненій, такъ что иной очевидно добрый совѣтъ не будетъ принятъ правительствомъ, встрѣчая сопротивленіе въ оскорбленномъ самолюбіи вліятельныхъ лицъ. Что Герценъ иногда ругается нельзя оспаривать; фактъ стало быть также справедливъ, но значеніе ему приданно не вѣрное. Какимъ въ самомъ дѣлѣ языкомъ должно говорить съ нашими тузами? вѣдь они добромъ ничего слышать не хотятъ. Имъ что хочешь докладывай, такъ ухомъ не пошевелятъ; а вотъ какъ ихъ хорошенько проучатъ то можетъ быть и образумятся. И съ чего, наконецъ съ ними церемониться? вѣдь они сами ни кого не жалѣютъ. Развѣ кто изъ нихъ когда остано-

de se soumettre à cette puissance.

Dans un autre endroit de la même brochure, continua l'orateur, on blâme monsieur Hertzen d'employer, en parlant de certains personnages haut placés, des termes grossiers et parfois même outrageants qui ne peuvent servir qu'à prévenir ces messieurs contre lui et ses écrits, de sorte que ses avis, lors même qu'ils auraient une valeur incontestable, pourraient néanmoins être rejetés pour avoir trouvé de l'opposition dans l'amour-propre blessé de quelques personnages influents. Que monsieur Hertzen se permette de temps en temps des invectives, cela ne saurait être nié; le fait énoncé est donc vrai, mais la conclusion qu'on en a tirée est des plus fausses. En quels termes, en effet, faut-il parler à nos gros bonnets? quand on leur parle avec douceur ils ne veulent rien entendre. Quoi que vous leur soumettiez, ils font semblant de ne pas vous écouter; il n'y a donc pas de mal à ce qu'on leur fasse la leçon, ils

вился, чтобы не обидѣть подчиненнаго? Не только дурака, но иной разъ и осла получишь, а если косо посмотришь, то и пошеямъ вытолкаютъ. По дѣламъ имъ, право по дѣламъ, а такъ иногда и сердце порадуется прочитавши какъ ихъ отдѣлаетъ *Колоколъ*. Не знаю какъ вы скажете господа, а мнѣ кажется что Герцена надо высоко уважать за то, что у него рѣчь такая твердая и мужественная.

— Я совершенно соглашенъ съ вами, отвѣчалъ господинъ, котораго назвали мнѣ Поликарпомъ Сидоровичемъ, что Герценъ прекрасно дѣлаетъ когда унижаетъ нашихъ „гранъ-сеньеровъ“, но я нахожу, что онъ ихъ еще мало ругаетъ и не умѣетъ выбрать кого именно слѣдуетъ ругать. Онъ было началъ хорошо, когда раскаэывалъ объ извѣстныхъ скач-

en deviendront plus traitables. Et pourquoi ferait-on des cérémonies avec ces messieurs? Ils se gênent bien peu eux-mêmes. Y en a-t-il un seul qui se fît scrupule d'offenser ses subordonnés? On vous traite non-seulement d'imbécile, mais d'âne bâté, et pour peu que vous fassiez la mine, on vous met à la porte. Ils n'ont donc que ce qu'ils méritent, et c'est vraiment plaisir de voir de quelle façon la *Cloche* les arrange. Je ne sais comment vous en jugez, messieurs, mais, pour ma part, il me semble que monsieur Hertzen a droit à toute notre estime pour ce qu'il y a de ferme et de viril dans son langage.

— Je suis tout à fait de cet avis, dit alors le jeune homme qu'on m'avait présenté sous le nom de Polycarpe Isidorovitch; monsieur Hertzen a parfaitement raison en humiliant nos « grands personnages », mais je trouve qu'il les maltraite trop peu et qu'il ne sait pas choisir le monde auquel il faudrait qu'il adressât ses invectives. Il avait très-bien

кахъ по Россіи съ загонкою до смерти крестьянскихъ лошадей, но къ сожалѣнію, остановился, тогда какъ по этой именно дорогѣ надобно было продолжать, чтобы достигнуть нашей цѣли. Какъ ихъ смѣшаешь съ грязью, сперва однаго, потомъ другаго и третьяго, то народъ невольно очнется... Тутъ середины нѣтъ, и народъ или всѣхъ уважаетъ, или всѣхъ ругаетъ. Отъ Людовика XIV, которому поклонялись *по убѣжденію*, до XVI котораго казнили *также по убѣжденію*, переходъ быстрый. Монархическое правленіе какъ дубъ, его не погнешь, а какъ сумѣешь подкопаться подъ него, то онъ отъ перваго вѣтра повалится. Вотъ что слѣдуетъ дѣлать Герцену, если онъ хочетъ заслужить имя великаго русскаго патріота, а этого онъ недостигнетъ ругательствами на разныхъ графовъ и превосходительныхъ лицъ. За корни господа, за корни надобно взяться, тогда нашъ дубъ не долго устоитъ, и тогда наконецъ придетъ тотъ день всѣмъ желанный когда мы примемъ самаго Александра

commencé quand il a raconté l'histoire de ces courses effrénées à travers la Russie où les chevaux de relai étaient forcés au point d'en crever, mais malheureusement il s'est arrêté là, tandis qu'il n'y avait que cette unique voie qui pût nous conduire au but que nous poursuivons. Le jour où on les aura traînés dans la boue, l'un d'abord, et après lui un second et un troisième, le peuple sera forcément désillusionné.... En matière de considération il n'y a pas de milieu, et le peuple doit les vénérer tous ou il les invectivera tous. De Louis XIV, devant lequel on s'inclinait *par conviction,* à Louis XVI, que l'on décapita également *par conviction,* il n'y a qu'un pas. Le gouvernement monarchique est comme un chêne; c'est en vain qu'on essayerait de le faire ployer; mais si l'on parvient à miner ses racines, le moindre vent suffit pour le renverser. Voilà ce que Hertzen devait faire pour mériter le titre de grand patriote russe; or, ce n'est pas à ce résultat qu'on aboutit en s'attaquant à tel comte, à tel per-

Ивановича Герцена въ свои объятія и подъ его личнымъ руководствомъ осуществимъ новый, лучшій порядокъ вещей!

— Ты крайне ошибаешся, сказалъ на это безъимянный и безпсевдонимный гость, если полагаешь, что всѣ такъ и ждутъ прибытія Герцена. Къ чему намъ его присутствіе? У насъ найдутся люди и безъ него! Я васъ, можетъ быть, удивлю, господа, продолжалъ ораторъ, обращаясь ко всѣмъ присутствующимъ, но я скажу откровенно, что въ брошюрѣ по поводу письма къ русскому послу, личность Герцена описана справедливо, и что я о немъ даже худшаго мнѣнія чѣмъ г. Шедо-Ферроти. По моему Герценъ не только фантазеръ и хвастунъ, но я его считаю въ полнѣ неспособнымъ къ какой либо практической

sonnage ayant le titre d'Excellence. C'est aux racines, messieurs, qu'il faut s'attaquer; alors notre chêne ne résistera pas longtemps, et alors nous verrons enfin ce jour que tous les vœux appellent, le jour où nous pourrons recevoir dans nos bras le grand Alexandre Hertzen, pour procéder, sous sa direction personnelle, à la réalisation d'un nouvel ordre de choses!

— Tu fais grandement erreur, objecta l'invité demeuré sans nom et sans pseudonyme, quand tu penses que tout le monde attend avec impatience la rentrée de Hertzen. A quoi nous servirait sa présence? Nous trouverons bien les hommes qu'il nous faut sans avoir besoin de lui! Je vous surprendrai peut-être, messieurs, ajouta l'orateur en s'adressant à tous les convives, mais je vous avouerai franchement que dans la brochure relative à la lettre à l'ambassadeur de Russie la description de la personne de Hertzen me semble très-juste, et que l'opinion que j'en ai est encore moins avantageuse que celle qu'ex-

мысли, а тѣмъ болѣе неспособнымъ руководить исполненіе какого либо серьознаго плана. Въ тотъ день, когда дѣло дойдетъ до дѣйствій, намъ Герцена уже не нужно будетъ, и если бы онъ тогда захотѣлъ явиться въ Россію, его бы надобно было просто выгнать, чтобы лишнимъ фразерствомъ не помѣшалъ дѣло дѣлать.

prime monsieur Schédo-Ferroti. Selon moi, Hertzen est non-seulement un utopiste et un hâbleur, mais je le tiens pour incapable d'avoir aucune idée pratique, et pour d'autant plus incapable de diriger l'exécution de quelque plan sérieux. Le jour où il sera question d'agir, nous n'aurons plus besoin de Hertzen, et si, ce jour-là, il venait à rentrer en Russie, il faudrait l'en chasser, pour que ses phrases oiseuses ne nous empêchent pas de faire notre besogne.

А не смотря на то, я нахожу, что напечатаніе брошюръ г. Шедо-Ферроти, особенно послѣдней, есть преступленіе противъ русскаго народнаго дѣла. Указывая на противурѣчія въ сочиненіяхъ Герцена, и выставляя его самаго въ смѣшномъ видѣ, восклицалъ г. ?, обращаясь ко мнѣ, вы, можетъ быть у многихъ, у очень многихъ поколебали то безъусловное довѣріе, которое они имѣли ко всему что печаталось въ *Колоколѣ;* вы значительно ослабыли нравственное вліяніе Герцена на массы, а у насъ,

Malgré cela, je suis d'avis que la publication des brochures de monsieur Schédo-Ferroti, celle de la dernière surtout, est un attentat contre la cause de la nation russe. En dévoilant les contradictions qui se trouvent dans les écrits de Hertzen, et en rendant sa personne ridicule, s'écria monsieur ? en se tournant vers moi, vous avez ébranlé chez une quantité de personnes la confiance absolue qu'elles avaient en tout ce qui était imprimé dans la *Cloche;* vous avez sensiblement diminué l'influence morale que

чтобы дѣйствовать на массы, нѣтъ другаго двигателя какъ онъ. Для насъ, нѣсколько по яснѣе понимающихъ сущность дѣлъ, Герценъ непрактическій болтунъ, для массы же его читателей, его имя сдѣлалось знаменемъ русскаго народнаго дѣла, русскихъ патріотическихъ стремленій. Такое знамя, воздвигнутое какъ бы въ укоръ знамени развѣвающемуся на зимнемъ дворцѣ, необходимо для массъ. Около него стекаются всѣ обиженные, всѣ несчастные, всѣ недовольные существующимъ порядкомъ вещей и могущіе выиграть отъ его ниспроверженія. Что на знамени написано, о томъ массы не спрашиваютъ. Знаютъ только, что нѣтъ двуглаваго орла, и что лозунгъ гласитъ: *сопротивленіе существующей власти.* Этого для массы довольно, и ихъ поведешь куда угодно. Вотъ что для насъ значитъ Герценъ, и на это то знамя вы рѣшились поднять руку. Но повѣрьте, что это вамъ не пройдетъ даромъ. Ваше имя сдѣлается такъ непопулярно въ Россіи, что достаточно будетъ его

Hertzen exerçait sur les masses; or, pour agir sur les masses, nous n'avons pas encore d'autre moteur que lui. Pour nous, qui voyons plus clair dans le fond des choses, Hertzen n'est qu'un vain bavard; pour la masse de ses lecteurs son nom est devenu l'étendard de la nationalité russe, des tendances patriotiques russes. Un tel étendard, érigé en opposition à celui qui flotte sur le palais d'Hiver, est indispensable pour les masses. Autour de lui viennent se ranger tous ceux qui se sentent lésés dans leurs intérêts, qui sont mécontents de l'ordre de choses établi et qui gagneraient à le voir renversé. Pour ce qui concerne la devise de cet étendard, les masses ne s'en inquiètent guère. Elles savent qu'il n'y a point d'aigle à deux têtes et que le mot d'ordre est : *Opposition au pouvoir établi.* Cela leur suffit et avec cela on peut les conduire où l'on veut. Voilà ce que Hertzen est pour nous, et c'est contre lui, contre l'étendard de notre cause, que vous avez osé lever la

назвать, чтобы возбудить негодованіе, и не смотря на ваши усилія, вамъ не удастся остановить перерожденіе Россіи. Съ Герценомъ или безъ Герцена, найдутся люди чтобы взволновать общество, и довести его до того, чтобы оно наконецъ разбило свои оковы и возстало самобытнымъ русскимъ народомъ!

— Позвольте тутъ прибавить одно слово, сказалъ я запыхавшемуся отъ восторга оратору, и пусть мнѣ будетъ позволено слово это прочесть изъ порыцаемой вами брошюры: *„ну если бы вамъ удалось на самомъ дѣлѣ поднять такую страшную бурю, чѣмъ вы надѣетесь ее унять и успокоить?“* (1).

Что тутъ унять, кого тутъ

(1) Смотри *„Письмо Герцена къ русскому послу въ Лондонѣ и т. д.* стран. 32.

main! Cette hardiesse, croyez-le bien, ne restera pas impunie. Votre nom deviendra tellement impopulaire en Russie qu'il suffira de le prononcer pour provoquer l'indignation générale, et, malgré tous vos efforts, vous ne réussirez pas à arrêter la régénération de la Russie. Soutenus par Hertzen ou sans Hertzen, nous trouverons bien des hommes capables d'agiter la société et de l'amener au point qu'elle brise enfin sa chaîne, pour se transformer en peuple libre et autochthone!

— Souffrez qu'ici j'ajoute quelques mots, dis-je à l'orateur qui s'arrêta tout essoufflé de sa longue tirade, et qu'il me soit permis d'emprunter ces mots à la brochure même dont vous venez de faire la critique: *Si vous pouviez réussir à soulever une aussi terrible tempête de passions déchaînées, par qui espérez-vous la calmer, l'apaiser* (1)?

— Qu'y a-t-il là à apaiser,

(1) Voir la « *Lettre de monsieur Hertzen à l'ambassadeur de Russie à Londres,* » page 32.

успокоить! воскликалъ съ пылающими какъ отъ внезапнаго вдохновенія глазами, юноша называвшійся Сидоромъ Поликарповичемъ. Въ томъ то и состоитъ ошибка всѣхъ этихъ краснобаевъ и мнимыхъ реформаторовъ, Прудоновъ, Луи Блановъ, Герценовъ и прочихъ, что они воображаютъ, что открыли окончательную формулу соціальнаго контракта долженствующаго осчастливить весь родъ человѣческій, и полагаютъ, что одного поколѣнія удачно руководимаго, достаточно для осуществленія ихъ замысловъ. Нашъ вѣкъ еще не созрѣлъ до яснаго опредѣленія того, что нужно создать. Мы, какъ сквозь густой туманъ, видимъ одни слабые очерки, того что когда то *должно быть*, и съ полнымъ сознаніемъ можемъ только указать на то, что тогда *не должно быть*, то есть на весь хламъ современныхъ предразсудковъ и учрежденій, какъ то: *авторитеты* духовные, гражданскіе, юридическіе и военные.

Точно такъ же нелѣпо по-

qui veut-on calmer! s'écria, les yeux flamboyants comme d'une soudaine inspiration, le jeune homme qui s'était donné le nom d'Isidore Polykarpovitch. C'est là où gît l'erreur de tous ces beaux parleurs et pseudo-réformateurs, les Proudhon, les Louis Blanc, les Hertzen et autres, qui se figurent avoir trouvé la formule définitive du contrat social qui doit faire le bonheur de la société humaine, et qui pensent qu'une seule génération, si elle est bien dirigée, suffit pour réaliser leurs plans. Notre siècle n'est pas encore arrivé à la perception lucide de ce qu'il s'agit de créer. Nous voyons, comme à travers un épais brouillard, les traits indistincts de ce qui, un jour, *devra exister*, et nous ne pouvons indiquer, en parfaite connaissance de cause, rien que les choses qui alors ne *devront plus exister*, à savoir tout ce tas de vieux préjugés et d'institutions surannées qu'on nomme les *autorités* ecclésiastiques, civiles, juridiques et militaires.

Tout aussi absurde est l'i-

лагать, что одно поколѣніе можетъ начать и окончить громадную задачу перерожденія общества. Кому-бы пришло въ голову, что сломка стараго строенія и возведеніе на томъ же мѣстѣ новаго зданія могутъ быть исполнены одними и тѣми же мастеровыми? Тутъ нужно чтобы были ломщики для разрушенія старыхъ стѣнъ, возчики для убиранія мусора, землекопы для копанія фундамента, коперщики для забивки свай, каменьщики, плотники, столяры, стекольщики и такъ далѣе.

— „Да вы тутъ архитектора забыли,“ началъ было Петръ Васильевичъ, но восторженный юноша продолжалъ будто ничего не слышалъ.

— При возведеніи новаго общественнаго зданія, каждая группа мастеровыхъ представляется инымъ поколѣніемъ, имѣющимъ каждое свою задачу. Если всякое поколѣніе добросовѣстно исполнитъ выпадающую на его долю рабо-

dée qu'une seule génération pourrait suffire pour commencer et achever le gigantesque travail de la réorganisation sociale. Qui aurait jamais la pensée que la démolition d'une vieille bâtisse et la construction à la même place d'un nouvel édifice pourraient s'exécuter par les mêmes ouvriers? Il faut qu'il y ait là des manœuvres pour casser les vieilles murailles, des charretiers pour enlever les décombres, des terrassiers pour creuser les galeries des fondements, des ouvriers pour enfoncer les pilotis, des maçons, des charpentiers, des menuisiers, des vitriers, etc., etc.

— « Vous oubliez l'architecte, » essaya de dire Pierre Wassiliévitch, mais le jeune enthousiaste continua sans se laisser interrompre :

— Dans le grand œuvre de la construction du nouvel édifice social, chaque groupe d'ouvriers est représenté par une nouvelle génération, dont chacune est investie d'une tâche spéciale. Si chaque génération exécute scrupuleuse-

ту, то зданіе воздвигнется стройное, гармоническое, неразрушимое, а потому, пусть старается всякій о томъ какъ бы кончить свой урокъ, не останавливаемый тщетными мудрствованіями о томъ, что прійдется дѣлать слѣдующей смѣнѣ. На долю нашего поколѣнія выпалъ починъ гигантскаго предпріятія. Мы ни что иное какъ ломщики, такъ нечего намъ размышлять о томъ что будетъ: наша задача разрушать то что есть, ломать то что мѣшаетъ воздвиженію новаго зданія. Что именно ломать? спросятъ меня. Да все что мы видимъ, все что нынѣ существуетъ!

Я торжественно отрекаюсь отъ всѣхъ застарѣлыхъ предразсудковъ. Для меня нѣтъ ни вѣры, ни правительства, ни семейства, ни права собственности въ нынѣ существующей формѣ. Все это старье, отцовское наслѣдство,

ment le travail qui lui est échu en partage. L'édifice s'élèvera splendide, harmonieux, indestructible: que chacun songe donc à bien remplir sa tâche, sans se livrer à des supputations oiseuses sur la question de savoir ce que devra faire le groupe d'ouvriers qui nous succédera. C'est notre génération qui est appelée à commencer cette gigantesque entreprise. Nous ne sommes autre chose que des manœuvres chargés de démolir l'ancienne construction, nous n'avons donc pas à nous inquiéter de ce qu'on mettra à sa place: notre tâche consiste à abattre, à briser ce qui s'oppose à l'élévation du nouvel édifice. Que faut-il abattre alors, me demanderez-vous? Mais tout ce que nous voyons, tout ce qui subsiste actuellement!

Je répudie solennellement tous les anciens préjugés. Pour moi, il n'y a ni religion, ni gouvernement, ni famille, ni droit de propriété dans la forme actuellement admise. Tout cela est un tas de vieilleries, c'est la défroque de

насильственно привитые обряды, а не самобытныя учрежденія свободныхъ народовъ. Что же останется послѣ нашей работы, что мы передадимъ слѣдующему поколѣнію? А вотъ что останется: Широкое, необозримое, разгульное поле, очищенное отъ предразсудковъ, авторитетовъ, и всякаго рода рабскихъ учрежденій, готовое для начертанія плана будущаго зданія. Вотъ что мы оставимъ грядущему люду! Найдутся послѣ насъ и землекопы и каменьщики, и маляры и золотильщики; они въ свое время сдѣлаютъ каждый свое дѣло, а мы, по мѣрѣ силъ и возможности займемся рѣшеніемъ нашей задачи. Отвѣтимъ непоколѣбимымъ и громкимъ: **Нѣтъ!** на всякое утвержденіе объ обязательной силѣ законовъ духовныхъ, гражданскихъ, отношеній семейныхъ, общественныхъ; разберемъ, камень за камнемъ, всю груду старыхъ предразсудковъ, и когда рухнется послѣднее укрѣпленіе за которымъ прячутся такъ называемые *власти*, то сами ляжемъ подъ развалинами, по-

nos pères, ce sont des formalités et des coutumes implantées de force et non pas des institutions librement votées par des peuples libres. Vous allez me demander ce qui restera après nous, ce que nous transmettrons à la génération suivante? Voici ce qui restera : une immense plaine à l'horizon incommensurable, une plaine sur laquelle il n'y aura plus ni préjugés, ni autorités, ni aucun vestige d'esclavage, et qui sera toute préparée à recevoir l'empreinte du plan de l'édifice à élever. Voilà ce que nous laisserons à la race qui nous succédera! Après nous se trouveront des terrassiers, des maçons, des peintres, des doreurs; c'est à eux de faire chacun son devoir lorsque le temps en sera venu; quant à nous, appliquons-nous à remplir consciencieusement le nôtre. Répondons par un **Non** péremptoire et inébranlable à toute assertion tendant à prouver la force obligatoire des lois canoniques ou civiles, des devoirs envers la famille ou la société; démolissons, pierre

кроемся русскою землею какъ зеленнымъ савономъ, и скажемъ въ упованіе на потомство: *Наше дѣло сдѣлано!*

par pierre, la masse informe des anciens préjugés, et quand nous verrons s'écrouler le dernier refuge où se cachent ce qu'on appelle les *autorités;* couchons-nous, nous-mêmes, sous les décombres, couvrons-nous de la sainte terre russe comme d'un vaste linceul, et, pleins de confiance en nos successeurs, écrions-nous : *Notre tâche est finie!*

Едва Сидоръ Поликарповичъ произнесъ послѣднія слова, какъ сидящій возлѣ него Поликарпъ Сидоровичъ бросился ему на шею, и обнялъ его со слезами радости на глазахъ. Мнѣ таки признаться, тоже плакать хотѣлось, но не отъ радости а отъ глубокаго, сердочнаго сожалѣнія о такой высоко одаренной интеллигенціи безвозвратно пропавшей въ слѣдствіе дурныхъ примѣровъ и ложнаго направленія.

Нѣсколько драматическое изліяніе восторга Поликарпа Сидоровича послужило сигналомъ, что засѣданіе кончено. Всѣ встали съ своихъ мѣстъ, и Петръ Васильевичъ, увидѣвъ что я сталъ отыскивать свою шляпу, подошелъ ко мнѣ. Ему

A peine Isidore Polykarpovitch avait-il prononcé ces paroles que son voisin de table, Polykarpe Isidorovitch, se jeta à son cou et l'embrassa, les yeux remplis de larmes de joie. J'avoue que, pour ma part, j'avais aussi envie de pleurer, seulement pas de joie, mais de compassion pour cette belle et noble intelligence perdue sans retour par suite des mauvais exemples et d'une direction profondément viciée.

La manifestation quelque peu dramatique de l'enthousiasme de monsieur Polykarpe Isidorovitch avait été comme le signal que la séance était terminée. Tout le monde s'était levé, et Pierre Wassiliévitch, voyant que je m'étais

видно совѣстно было за своего гостя, и пожимая слегка плечами, онъ мнѣ сказалъ: „извините“, не думая уже спросить меня, не присталъ-ли я къ числу его „*единомышленниковъ*“.

Съ такимъ впечатлѣніемъ о настроеніи умовъ приверженцевъ Герцена, я выѣхалъ изъ С.-Петербурга. Не смотря на запутанность мыслей этихъ господъ, тутъ таилась огромная сила. Слѣдуя совѣтамъ *Колокола*, во многихъ мѣстахъ образовались тайные общества съ цѣлью заняться пропагандою революціонныхъ мыслей; что-то таинственное готовилось съ судоржною поспѣшностью; и я не мало не удивился когда одинъ изъ моихъ петербургскихъ корреспондентовъ въ сентябрѣ 1862 года писалъ мнѣ: „мы здѣсь живемъ въ „атмосферѣ столько же душ„ной, какъ предшествующая „страшной грозѣ. Все тихо, „ничего не шевелится, но какъ „то дышится съ трудомъ. Чего „всѣ боятся, никто сказать не

mis à chercher mon chapeau, s'approcha de moi. Il était visible qu'il avait honte de ses convives; aussi, levant légèrement les épaules, il me dit : « Excusez, » sans songer à me demander si je n'étais pas venu me ranger au nombre de ses « *coreligionnaires politiques*. »

Quittant bientôt après St-Pétersbourg, j'emportais le souvenir de cette scène qui m'avait montré la tendance des adhérents de monsieur Hertzen. Malgré la confusion qui régnait dans les idées de ces messieurs, il y avait là une force considérable. Suivant les conseils de la *Cloche*, il s'était formé une quantité de sociétés secrètes ayant pour but de faire de la propagande révolutionnaire; quelque chose de mystérieux se préparait avec une ardeur fébrile, et je ne fus nullement surpris, lorsque, en septembre 1862, un de mes correspondants de St-Pétersbourg m'écrivait : « Nous vivons ici » dans une atmosphère aussi » pesante que celle qui s'ob» serve au moment où doit

„можетъ; то чего должно опа-
„саться не имѣетъ никакой
„опредѣленной формы, но всѣ
„чувствуютъ что какая-то бѣда
„приближается неудержимыми
„шагами“.

» éclater quelque terrible ora-
» ge. Tout est calme, rien ne
» remue, mais on respire
» avec peine. Personne ne
» saurait vous dire au juste
» où est le danger; ce que
» l'on appréhende n'a pas de
» forme précise, mais tout le
» monde sent qu'un grand
» malheur s'approche d'une
» manière fatale. »

Вотъ какое было, еще въ концѣ 1862 года, чувство преобладающее какъ въ столицѣ такъ и внутри Россіи, чувство порожденное сознаніемъ многочисленности и предпріимчивости приверженцевъ Герцена, а потому можно судить до какой степени я удивился, когда, два года спустя, я уже не нашелъ ни одного герцениста. Проѣзжая, въ сентябрѣ 1864 года, отъ Одессы чрезъ губерніи: херсонскую, подольскую, волынскую, кіевскую, черниговскую, орловскую, могилевскую, калужскую и смоленскую до Москвы, а отъ туда до Петербурга, я дорогою не только отыскалъ многихъ старыхъ знакомыхъ, но нашелъ случай сдѣлать много, и очень много новыхъ

Voilà quel était, vers la fin de 1862 encore, le sentiment qui dominait, tant à St-Pétersbourg que dans l'intérieur de la Russie, sentiment provenant de l'idée qu'on se faisait de la force numérique et de l'activité des adhérents de monsieur Hertzen; que l'on juge après cela de la surprise que je dus éprouver en voyant, deux ans après, qu'il n'y avait plus un seul « hertzeniste » dans toute la Russie. Dans un voyage qu'en septembre 1864 je fis d'Odessa, par les provinces de Cherson, de Podolie, de Volhinie, de Kiew, de Tchernigow, d'Orel, de Mohilew et de Kalouga jusqu'à Moscou, et de là à St-Pétersbourg, je revis une quantité de mes anciennes

знакомствъ. Въ прежное время можно было бы смѣло сказать что болѣе половины образованныхъ людей принадлежали, если не къ числу приверженцевъ, то по крайней мѣрѣ, къ числу доброжелателей и цѣнителей Герцена, а я на всемъ моемъ длинномъ пути не могъ отыскать не только приверженца редактора *Колокола*, но даже такого человѣка, который признался бы откровенно, что онъ когдато былъ почитателемъ Герцена. Всѣ, въ одинъ голосъ, отъ него отказывались, всѣ старались доказать,, что никогда имъ не восхищались. Одни увѣряли, что воззванія Герцена къ насильственному разрушенію существующаго порядка, имъ всегда были противными; что они хотя и желаютъ прогреса, но хотятъ и *всегда хотѣли* прогресса постепеннаго и раціональнаго, осуществимаго иниціативою правительства.— Другіе утверждали, что они въ Герценѣ никогда не видѣли ничего особеннаго; что онъ *„нѣкоторое время былъ на хорошемъ пути“*, но скоро испортился и сдѣлался пустымъ

connaissances et j'eus l'occasion d'en faire un très-grand nombre de nouvelles. Dans les temps passés, on pouvait hardiment affirmer que plus de la moitié des gens instruits faisaient partie, sinon du nombre des adeptes de monsieur Hertzen, du moins de celui de ses appréciateurs; or, sur la longue route que j'eus à parcourir, je ne parvins à découvrir non-seulement aucun adhérent du rédacteur de la *Cloche*, mais même un seul individu qui eût eu le courage d'avouer franchement avoir été un admirateur de Hertzen. Tous, à l'unanimité, s'en dédisaient; tous s'efforçaient de me prouver qu'ils n'en avaient jamais été épris. Les uns prétendaient que les excitations de Hertzen au renversement violent de l'ordre de choses établi leur avaient toujours déplu; que tout en étant pour le progrès, *ils avaient toujours été d'avis* que ce progrès devait procéder de l'initiative du gouvernement. — D'autres soutenaient qu'ils n'avaient jamais vu en monsieur Hertzen rien de bien

фразеромъ увлекающимся несбыточными теоріями: что для спасенія Россіи надобны люди рѣшительные, отважные, а не теоретики доктринеры былъ Герценъ.

Отзывы эти были такъ рѣзки и встрѣчались такъ часто, что нельзя было не придти къ заключенію, что когда то огромное вліяніе Герцена на русскіе умы исчезло совершенно. На всемъ пространствѣ русской земли, отъ Архангельска до Эривани, отъ устья западной Двины до устья Амура, можно смѣло утверждать не найдется уже ни одинъ герценистъ. А считались они еще недавно тысячами. Такъ куда же они дѣвались? Какою силою они извелись? Что съ ними стало?

Я еще возвращусь къ вопросу о томъ, какимъ ору-

[illegible] qui pendant [illegible] temps [illegible] [illegible] mais que [illegible] il avait abandonné pour vous pour ne plus faire que des phrases ronflantes sur des théories impossibles, tandis que pour sauver la Russie il fallait des hommes d'action, et non pas des doctrinaires, des théoriciens comme monsieur Hertzen.

Ces expressions de blâme étaient tellement accentuées et tellement générales, qu'il était impossible de ne pas en tirer la conclusion que l'influence, naguère encore si marquante, de monsieur Hertzen sur les esprits russes avait complétement cessé. Sur toute cette immense étendue du sol russe, depuis Archangel jusqu'à Erivan, des bouches de la Duna jusqu'à celles de l'Amour, il n'y a plus, à cette heure, un seul « hertzeniste ». Et pourtant, tout récemment encore, ils comptaient par milliers. Comment en est-on venu à bout? Que sont-ils devenus?

Je reviendrai tantôt sur la question de savoir par quelles

діемъ побѣдили Герценское ученіе, но прежде скажу, для заключенія настоящей главы, что стало со старыми герценистами.

Многіе, и съ душевной радостью можно даже сказать *очень многіе*, совершенно вылѣчились отъ болѣзненной мысли вызывать народъ къ безпорядкамъ для введенія лучшихъ порядковъ, и стали полезнымы членами общества. Къ тому числу, я въ томъ увѣренъ, принадлежитъ и большинство моихъ собѣсѣдниковъ на вечеринкѣ у братьевъ X..., и Петръ Васильевичъ, и Александръ Васильевичъ, и Борисъ Ивановичъ, и чиновникъ оскорбленный бывалыми ругательствами господъ начальниковъ, и прочіе менѣе говорливые гости.

Что же касается до Сидора Поликарповича и Поликарпа Сидоровича съ товарищами и единомышленниками, то они уже въ 1862омъ году показались мнѣ неизлѣчимыми и

armes l'enseignement de monsieur Hertzen a été vaincu, et je ne dirai, pour clore ce chapitre, que quelques mots sur ce que sont devenus les anciens « hertzenistes ».

Un grand nombre, et nous ajoutons avec plaisir, *le plus grand nombre* de ces messieurs, ayant complétement abandonné l'idée que pour introduire l'ordre en Russie il faut exciter le peuple au desordre, est revenu se ranger parmi les membres utiles de la société. Dans ce nombre, j'en suis persuadé, se trouvent la majeure partie de mes coïnvités à la soirée des frères X..., et Pierre Wassiliévitch, et Alexandre Wassiliévitch, et Boris Iwanovitch, et le « tschinovnik » si fortement impressionné par les invectives de messieurs ses chefs, et les autres convives moins loquaces.

Pour ce qui est d'Isidore Polykarpovitch et de Polykarpe Isidorovitch avec consorts et coreligionnaires politiques, ils m'ont semblé, en 1862 déjà, absolument incurables, et ils

дѣйствительно оказались таковыми. Ихъ болѣзнь не накожная какъ герценизмъ, а глубоко запавшее въ самую внутрь сердца и мозга разстройство организма. *Они нигилисты!* то есть безвозвратно пропавшія интелигенціи, излѣченіе коихъ не удается ни печати ни общественному мнѣнію а тѣмъ наипаче полиціи. Давая преспокойно вымирать уже зараженнымъ личностямъ, все о чемъ должно озаботиться ограничивается тѣмъ, чтобы не давать этой эпидеміи распространяться, чтобы предохранить грядущія поколѣнія отъ заразы, *устраняя главныя причины породившія этотъ общественный недугъ.*

Въ слѣдующихъ главахъ мы займемся отыскиваніемъ этихъ *причинъ.*

l'étaient en effet. Le mal qui les tient n'est pas une maladie cutanée comme était le « hertzenisme », mais bien une désorganisation complète ayant gagné les régions du cœur et du cerveau. *Ils sont nihilistes!* c'est-à-dire des intelligences profondément viciées dont la guérison ne saurait être entreprise, ni par la presse, ni par l'opinion publique, ni, à plus forte raison, par la police. Pour ceux qui sont déjà atteints de ce mal, il n'y a rien à faire, et il faut les laisser mourir sans s'en inquiéter et sans les inquiéter, concentrant tous ses soins à empêcher l'épidémie de se propager, à préserver les générations futures de la contagion, *en écartant les causes principales qui ont déterminé l'apparition de ce fléau.*

C'est de la recherche de *ces causes* que nous allons nous occuper dans les chapitres suivants.

IV

Tendance de la classe éclairée à se dénationaliser. — La langue russe est déconsidérée. — Suites de cet état de choses. — La scission entre la « société » et le peuple augmente visiblement. — Les étrangers au service russe. — Causes de la haine contre les Allemands. — La presse proteste contre la direction antinationale de l'aristocratie. — Action de monsieur Katkow sur la société contemporaine. — Différence entre la compression et l'assimilation.

Tous ceux qui ont étudié sérieusement le mouvement intellectuel en Russie ont dû être surpris en y observant un phénomène qu'on ne retrouve dans l'histoire d'aucune grande nation. Ce phénomène consiste dans la direction éminemment *antinationale* que suivaient les classes civilisées, celles que d'ordinaire on appelle « la société ». Chez aucun peuple « la société » n'a fait bande à part et ne s'est séparée du reste de la nation au même point et dans les mêmes conditions qu'en Russie.

En Allemagne, dans les temps de la féodalité, en France, à l'époque où les lois autant que les usages établissaient une ligne de démarcation infranchissable entre les différentes classes, ceux qui se trouvaient au haut de l'échelle avaient bien le sentiment de leur supériorité, mais ils ne méprisaient

point leurs compatriotes et n'éprouvaient aucun éloignement pour la nation à laquelle ils appartenaient. Un Montmorency, un Créqui, colonels à quinze ans, devaient involontairement se pénétrer de l'idée de la prééminence inhérente à la qualité de gentilhomme, mais la distance entre la noblesse et la roture établie, ils avaient pour le roturier français plus de sympathie que pour le roturier de n'importe quel autre pays. Entre un homme du peuple français et un étranger de la même classe, c'était toujours le premier qui avait la chance d'être reçu avec le plus d'affabilité, le plus de sympathie. Fiers d'être Français, les hommes de la haute société respectaient dans le plus humble de leurs compatriotes le titre de Français, et il suffisait de pouvoir leur parler dans leur idiome maternel pour avoir droit à leur protection.

En Russie, il n'y a pas encore bien longtemps, on pouvait observer tout le contraire. Ce que « *la société* » russe estimait le moins, c'était tout ce qui rappelait la nationalité russe. Les anciens us et coutumes populaires, le costume national et jusqu'à *la langue du pays* furent abandonnés par « *la société* » qui, bien que dans le temps elle eût protesté contre les réformes si brusquement introduites par Pierre le Grand, s'était laissé aller au courant et avait fini par se plaire à imiter les formes et le langage de la civilisation occidentale, sans s'apercevoir combien cela l'éloignait du peuple. Il est juste de dire que si la société russe en vint peu à peu jusqu'à remplacer son idiome natal par une langue étrangère, la faute n'en est pas tout à fait à elle seule, et retombe en majeure partie sur le gouvernement ou plutôt sur la cour. Du temps de l'Impératrice Catherine II, la langue française avait déjà si bien pris droit de bourgeoisie qu'elle figurait jusque dans des actes officiels, et nous voyons que la célèbre « *Instruction pour la commission chargée d'élaborer le projet d'un nouveau code de lois* » fut rédigée en français, avec la traduction russe en regard. Plus tard, sous le règne d'Alexandre Ier, le conseil

intime de l'Empereur, composé du comte Kotschoubei, du prince Czartoryski, de monsieur Novossilzow, des comtes Strogonow, Woronzow et autres, délibérait *en français*, et le russe était déjà si bien éliminé de la cour que nous avons connu plus d'un grand personnage datant de cette époque qui ne parlait que difficilement et fort incorrectement la langue de ses pères. L'Empereur Nicolas Ier tenta de produire une réaction. Il n'admit plus que le russe dans la discussion des affaires publiques, parla beaucoup le russe et ne souffrait point qu'on lui répondît en une autre langue que celle dans laquelle il avait formulé sa question. Ceci eut pour résultat que les hommes de la cour de Nicolas Ier savaient mieux le russe que ceux du temps d'Alexandre Ier, mais cela ne put arrêter l'élan une fois imprimé à la société, qui continua à se servir presque exclusivement de la langue française et ne parla le russe qu'aux personnes qui ne savaient pas le français, aux domestiques, à la petite bourgeoisie, au peuple.

Cela fit que le français devint comme un signe maçonnique auquel se reconnaissaient les gens d'un certain monde, ceux qui prétendaient être « *comme il faut* ». Quiconque savait s'exprimer en français était regardé comme faisant partie de ce monde civilisé et élégant qui formait une sorte de petite nation distincte surgie au milieu de la grande nation russe, de laquelle tout le séparait : ses habitudes, ses intérêts matériels, ses aspirations politiques et jusqu'à la langue qu'il parlait. Il va de soi que les deux nationalités que représentaient d'une part « *la société* » et d'autre part le peuple ne pouvaient sympathiser. Tous ceux qui ne parlaient que le russe, surtout si malgré cela ils avaient un certain degré d'instruction, détestaient cordialement la classe dénationalisée, *la société* devenue française, laquelle, à son tour, méprisait profondément tout ce qui était russe, et n'appréciait que ce qui lui venait de l'étranger, de la France surtout, dont elle singeait les modes, les us et coutumes et le langage.

Pour compléter le tableau de la singulière position qui, tout récemment encore, était faite à la nationalité russe sur le sol russe, disons quelques mots des sujets russes appartenant à d'autres races que les habitants de l'intérieur de l'Empire.

A la suite de cette longue série de conquêtes qu'elle dut entreprendre pour arriver à ses limites naturelles, la Russie s'annexa, l'un après l'autre, des territoires dont quelques-uns étaient habités par des peuples qui, au moment de leur soumission, étaient plus avancés en civilisation que la Russie d'alors, et avaient par conséquent des institutions et des lois plus parfaites.

Comme il aurait été injuste de vouloir faire rétrograder les libertés civiques des vaincus pour les mettre au niveau de celles des vainqueurs, il aurait fallu, pour maintenir l'égalité de droits entre tous les sujets de l'Empire, octroyer aux anciennes provinces les mêmes franchises que possédaient celles qu'on venait d'annexer. Ainsi au moment de la conquête de la Finlande, où le peuple était libre et où il y avait une représentation nationale, on aurait eu à opter entre deux mesures pouvant établir l'unité administrative entre les vainqueurs et les vaincus : Il aurait fallu supprimer la constitution et introduire le servage en Finlande, ou bien il aurait fallu supprimer le servage et établir une constitution en Russie. La première de ces deux mesures était évidemment impossible; l'autre, dont le conseil intime de l'Empereur Alexandre Ier s'occupa sérieusement, fut jugée également inexécutable, de sorte que les anciennes institutions de la Finlande demeurèrent debout, et que celles de la Russie ne furent point modifiées.

Semblable chose eut lieu dans les provinces baltiques et dans le royaume de Pologne, où les libertés existantes furent maintenues sans qu'on en octroyât de semblables aux anciennes provinces de l'Empire, ce qui fit qu'en comparant les institutions des vainqueurs à celles de vaincus, c'étaient ces derniers

qui jouissaient d'une quantité de prérogatives et se trouvaient être *les races privilégiées de l'Empire.*

D'autre part, l'insuffisance numérique de la population en présence de l'espace immense qu'il s'agissait de cultiver porta les souverains russes à favoriser autant que possible l'immigration de colons étrangers pouvant relever l'agriculture et l'industrie nationales. On s'appliqua donc, sous l'égide et la protection spéciale du gouvernement, à fonder les nombreuses colonies d'étrangers que l'on voit encore en Russie. Tous ces étrangers, avant de venir s'établir sur le sol russe, ayant demandé quelles seraient les conditions de leur existence civile, on n'hésita point à rendre ces conditions aussi attrayantes que possible, en se disant que ce n'était pas *restreindre* les libertés des aborigènes russes que d'en *accorder les plus larges* à quelques immigrants étrangers, sans s'apercevoir que tout privilége concédé à une minorité ne peut s'exercer qu'au détriment des intérêts de la majorité. C'est ainsi que les Arméniens du Don obtinrent le droit exclusif de s'administrer eux-mêmes, que les Grecs de Nièjine eurent tous qualité de marchands de première classe sans payer la guilde, que les Tatares de Crimée furent exemptés du recrutement, que les colons allemands du midi et les immigrants bulgares de la Bessarabie se virent libérés de l'impôt territorial, etc., etc. Cela fit que chacun de ces petits groupes forma comme un État dans l'État, et que les idiomes qu'on y parlait devinrent une sorte de signe distinctif *des races privilégiées de l'Empire.*

De même qu'ils avaient poussé à l'immigration, les gouvernements des différents successeurs de Pierre le Grand crurent devoir attirer en Russie des savants et des industriels de l'occident de l'Europe, auxquels, faute de pouvoir leur accorder des prérogatives corporatives, on fit d'autres concessions. On les libéra de l'imposition personnelle (capitation), on les autorisa à acquérir des immeubles dans les villes, ce que ne pouvaient faire les paysans russes, on leur permit de faire le

commerce dans tout l'Empire en réduisant même au profit des « hôtes étrangers » (иностранные гости) le prix des permis de commerce de première classe et autres. A cet appel, ce ne furent guère que nos plus proches voisins, les Allemands, qui répondirent en masse. Il y a bien un certain nombre de Français domiciliés en Russie, où l'on trouve également quelques Italiens et quelques Anglais établis d'une manière stable, mais leur nombre n'est que tout à fait insignifiant en comparaison de celui des Allemands. Ceux-là vinrent en quantité si considérable que bientôt ils comptaient par dizaines de mille et qu'il n'y a pas de coin en Russie où l'on n'en trouve quelques-uns.

Les Allemands qui arrivaient ainsi n'étaient pas de simples manœuvres comme les colons établis dans les provinces méridionales. C'étaient des hommes instruits, exerçant des professions libres; des médecins, des pharmaciens, des agronomes, des mécaniciens, des industriels de tout genre, qui trouvaient facilement à se placer, tant dans les capitales que dans l'intérieur des provinces. Par leur instruction même, ces hommes avaient droit à prétendre à certains égards de la part des classes civilisées de leur pays d'adoption; aussi s'établit-il entre « *la société* » russe et la population flottante allemande un échange de bons procédés qui servit à rapprocher ces deux groupes sans toutefois les confondre. On traitait son fermier, (арендаторъ), son intendant, son chef d'atelier, son pharmacien avec plus de déférence que ses domestiques et ses manœuvres. C'était aussi naturel que juste, mais comme la majeure partie de ces emplois d'utilité étaient occupés par des étrangers, la langue qu'ils parlaient, l'allemand, devint à son tour une sorte de signe distinctif auquel se reconnaissait, sinon une race, du moins *une position sociale privilégiée*.

De cette manière, les habitants du sol russe se subdivisèrent insensiblement en quatre catégories distinctes qui se reconnaissaient à la langue qu'elles parlaient, et dont chacune se croyait en droit de regarder avec dédain, sinon avec mépris,

les groupes parlant un idiome rangé au-dessous du leur.

L'aristocratie, les hommes de la cour, les gens à éducation brillante, la « *société* » en un mot, parlaient le *français*, à la presque exclusion du russe.

La grande utilité : les industriels de tout genre, les pharmaciens, les directeurs de fabriques, une foule d'employés subalternes, enfin la classe instruite mais non brillante parlait l'*allemand*, et ne savait ni ne voulait savoir le russe.

Les races privilégiées parlaient : le *finnois*, le *polonais*, le *tatare*, le *grec*, l'*arménien*, le *bulgare*, etc., etc., — toujours sans savoir et sans songer à apprendre le russe.

Il ne restait donc que la race *non* privilégiée qui parlât le *russe*, la langue nationale, laquelle était devenue ainsi une espèce de marque indiquant la réunion de toutes les infériorités : infériorité en civilisation, infériorité de position sociale, infériorité en fait de droits civiques.

Jamais, chez aucune grande nation, aucun peuple conquérant, on n'a vu rien de pareil; aussi, plus cet état de choses était contre nature, plus il devait contribuer à multiplier le nombre de faits isolés démontrant combien d'avantages il y avait en Russie à ne pas être Russe ou à ne pas le paraître.

Citons un fait entre mille en disant à nos lecteurs ce qui se passait aux réceptions officielles des grands dignitaires et des fonctionnaires haut placés, de messieurs les ministres, les gouverneurs généraux et les gouverneurs de province :

Ce que l'on voyait d'abord en entrant dans le local des audiences, c'étaient messieurs les aides de camp ou les employés civils chargés de commissions spéciales (чиновники для особыхъ порученій), qui recevaient les pétitionnaires et leur indiquaient la place où ils avaient à se tenir en attendant la sortie de Son Excellence.

Les personnages décorés ou titrés et les dames d'un certain rang étaient invités à passer dans une pièce réservée où entraient de droit les personnes mises avec élégance (hommes

et femmes), celles surtout qui avaient eu soin de parler *français* en disant à l'aide de camp le sujet de leur demande.

Dans une salle adjacente ou, à défaut d'une telle pièce, dans un coin réservé de la salle commune, on plaçait les pétitionnaires portant l'habit à l'européenne (нѣмецкое платье). Là on voyait l'habit noir et la cravate blanche à grand col empesé du petit gentilhomme de campagne à côté du paletot râpé du contre-maître de fabrique, l'uniforme soigneusement boutonné du pauvre officier en retraite à côté des jaquettes-marine de quelques matelots étrangers, le frac à boutons dorés du tchinovnik subalterne à côté de la longue redingote de quelque marchand israélite. Dans ce coin éminemment polyglotte, on entendait un mélange de toutes les langues : anglais, suédois, italien, espagnol; on y parlait bien un peu de russe, mais peu, très-peu; la langue dominante était l'*allemand*.

Plus loin, et immédiatement après les pétitionnaires habillés à l'européenne, on plaçait, s'il s'en présentait, les individus appartenant aux *races privilégiées* établies sur le sol russe : une députation de Bulgares ou de paysans finnois, des Arméniens du Don, des Tatares de Crimée. Là, comme bien s'entend, on ne prononçait plus un seul mot de russe, et tout au plus les députations avaient-elles eu soin de se pourvoir d'un truchement pouvant expliquer le sujet de l'affaire qui les amenait.

Enfin, près de la porte d'entrée de la salle commune, se pressait la foule des pétitionnaires *russes*, que l'on voyait parfois entassée jusque sur le palier et les marches de l'escalier. C'étaient des soldats en retraite, des artisans, des paysans, des ouvriers de tous métiers, entre lesquels se tenaient, leur pétition soigneusement écrite à la main, des marchands de troisième classe et des bourgeois propriétaires d'immeubles.

Les choses ainsi arrangées, l'Excellence paraissait et l'audience commençait.

Dans le salon des élus, c'était des poignées de mains sans fin, des « bonjour » par-ci, des « comment allez-vous » par-

là; les affaires s'exposaient avec facilité et se terminaient de même; on se connaissait de longue date ou l'on faisait promptement connaissance, grâce au lien qui unit les personnes parlant *la même langue,* car il va sans dire que tout le monde parlait français. Quant au maître de la maison, on voyait qu'il tenait à bien faire les honneurs de son salon; il accordait, le sourire aux lèvres, tout ce qui était possible; il employait les phrases les plus courtoises pour motiver ses refus quand on lui demandait des choses impossibles; il cherchait à se rendre populaire et y réussissait le plus souvent. Les solliciteurs sortaient ravis de la réception qui leur avait été faite, et chantaient les louanges du général d'une voix si peu discrète que souvent des phrases entières arrivaient aux oreilles de Son Excellence. Or, si, parmi ces phrases, se trouvait par hasard une exclamation de surprise arrachée à l'admiration de quelque coiffeur, de quelque marchand de gants des bords de la Seine qui s'était écrié : « Mais il est charmant, le général, et c'est vraiment » merveilleux, il n'a pas le moindre accent, on le prendrait » pour un Parisien, » — l'Excellence avait du bonheur pour huit jours : elle n'avait gardé rien de russe, pas même l'accent.

En présence du second groupe de pétitionnaires, le général prenait d'ordinaire un maintien quelque peu plus réservé, tout en restant très-affable. Il avait devant lui des individus appartenant à la classe privilégiée, *comme l'indiquait l'habit à l'européenne qu'ils portaient*, mais ce n'étaient plus des gens du monde élégant; cela ne parlait pas encore le russe, mais cela ne savait plus s'exprimer en français. S'il comprenait l'allemand, langue qui dominait dans ce coin, le haut fonctionnaire écoutait lui-même l'exposition des affaires, sinon, il se les faisait expliquer par quelque employé de son entourage et mettait toujours beaucoup d'urbanité dans ses réponses, s'attachant surtout à expliquer bien clairement les raisons qui l'empêchaient d'accorder les demandes qu'il était forcé de refuser. On sentait que s'il n'avait plus le désir de les charmer, il te-

nait encore à ne pas mécontenter ces « *Européens,* » dont l'approbation était loin de lui être indifférente.

C'est à peu près de la même façon que les choses se passaient pour les représentants des *races privilégiées.* Mêmes conversations par l'entremise d'un truchement, même gracieuseté dans l'accueil, même soin à motiver les refus.

Arrivée enfin jusqu'aux pétitionnaires *russes,* l'Excellence changeait subitement de ton et d'allures. Sans devenir désobligeantes et grossières, les questions : „тебѣ что надобно?“ étaient plus brusques et moins encourageantes que la formule du premier salon : « En quoi puis-je avoir le plaisir de vous être agréable? » ou la locution usitée dans le coin des *habits à l'européenne :* „Was ist Ihr Belieben?“ La manière dont on annonçait aux ayants cause que leurs demandes étaient accordées prit, à son tour, quelque chose de saccadé et de dédaigneux. Au lieu de leur adresser de ces sourires enchanteurs dont on venait de se montrer si prodigue, on se contentait de dire aux pétitionnaires *russes :* „Хорошо, будетъ сдѣлано“ (c'est bien, ça sera fait), et on leur tournait le dos. Mais c'est surtout dans la manière de formuler les refus que se manifestait le peu de cas que l'on faisait de ceux auxquels on s'adressait. Jamais il n'était question « du profond regret que l'on éprouvait de ne pouvoir les satisfaire, » jamais on ne leur disait « qu'on était navré de devoir refuser leur demande »; un simple „нельзя“ (ça ne se peut) leur annonçait la fin de l'audience, et s'ils insistaient, on ajoutait : „Да полно кланится, говорятъ тебѣ толкомъ что нельзя, такъ стало быть нельзя“ (1), et tout était dit.

Pendant nos longues pérégrinations en Russie, nous pouvons compter par centaines les réceptions officielles auxquelles nous avons assisté ; nous en avons vu, à bien peu d'exceptions près, dans tous les chef-lieux de toutes les provinces de la Russie

(1) Finissez vos révérences, on vous dit clairement que cela ne peut se faire, il est donc évident que cela ne se peut.

européenne; les premières remontent à 1832 et les dernières sont de date assez récente; eh bien, partout nous avons trouvé les choses telles que nous venons de les décrire. Selon le caractère et les qualités personnelles des hauts fonctionnaires qui accordaient ces audiences, les nuances entre la manière de traiter les pétitionnaires étaient plus tranchées ou moins marquées, mais on faisait toujours une notable différence entre « la société, » les étrangers, et les Russes, et cette différence était toujours au désavantage de ces derniers. Volontairement ou involontairement, on cajolait les uns et on brusquait les autres; on courait après le suffrage des premiers et l'on faisait fi des sympathies des derniers.

Nos lecteurs pensent bien que nous avons tenu à nous rendre compte d'un aussi singulier phénomène. Maintes et maintes fois, nous eûmes occasion d'en parler, soit à des employés chargés du service des audiences officielles, soit à quelques-uns des hauts fonctionnaires qui les accordaient. Toujours il nous fut répondu qu'on était loin de vouloir malmener les pétitionnaires russes, et que si on leur donnait des réponses fort brèves et parfois un peu brusques, ce n'était que pour mettre fin à des discussions qui, sans cela, deviendraient interminables. « Les Russes en général, » ajoutait-on, « et le peuple en particulier, n'ont pas la moindre notion de légalité et s'adressent aux autorités sans réfléchir si ce qu'ils demandent est possible ou impossible. L'un vient vous prier de lui accorder un sursis pour le payement d'une dette privée, un autre vous demande de rompre un marché qu'il vient de conclure mais qu'il ne trouve plus avantageux, un troisième veut qu'on lui continue la pension de feu son père à laquelle il n'a aucun droit. Que peut-on répondre à tous ces gens-là! Que leurs demandes sont contraires à la loi? Mais ils ne vous comprendraient pas et continueraient à insister; il faut donc leur dire bien clairement qu'ils aient à s'en aller, sans quoi leurs salamalecs ne finiraient point. »

Quoique bien jeune encore lorsque, pour la première fois, on nous donna cette explication, elle ne nous parut pas suffisante, et plus nous eûmes occasion d'en entendre de semblables, moins elles eurent le don de nous convaincre.

Non, ce n'étaient pas l'absurdité et l'illégalité des demandes des pétitionnaires russes qui rendaient toute discussion impossible, car ce que demandaient « *les habits à l'européenne* » et les personnes de « *la société* » était parfois tout aussi absurde et aussi illégal, et néanmoins on prenait une peine infinie pour bien leur faire comprendre la raison de chaque refus.

Non, ce n'était pas l'obstination des solliciteurs russes à insister malgré tout qui faisait qu'on les traitait aussi cavalièrement, car les autres, surtout les personnes de « *la société,* » insistaient souvent avec bien plus de persistance, et pourtant on les traitait poliment et on perdait un temps précieux à leur dire et redire « combien on regrettait de ne pouvoir leur être agréable. »

La vraie raison pour laquelle, dans les réceptions officielles, l'élément russe se voyait repoussé au dernier plan, était la même qui faisait qu'on y avait relégué tout ce qui portait le cachet national, tout ce qui était né sur le sol du pays : littérature, beaux-arts, produits de l'industrie, et jusqu'à la langue russe.

A force de s'être approprié les us et coutumes, les idiomes et les manières de voir et de juger de l'étranger, les Russes civilisés, ceux qui formaient « *la société* », s'étaient si bien et si complétement séparés du peuple, qu'ils avaient cessé d'être Russes et en étaient venus *à mépriser la nationalité qui, malgré tout, était la leur propre !*

Jamais, nous le répétons, chez aucune grande nation, on n'a vu rien de pareil ; jamais on n'avait donné place à un sentiment aussi contraire à la nature, aussi nuisible aux intérêts du pays, et, dans le cas spécial dont nous parlons, aussi

injuste, car il est certain que ce qu'il y a de plus sain, de plus vivace, de plus vigoureux en Russie, c'est le peuple russe, l'unique porteur de la vraie nationalité russe.

A compter du moment où « *la société* » s'était séparée du peuple, où elle avait renié le caractère national, elle ne pouvait que tomber d'erreurs en erreurs. Tous les projets de réforme qui surgissaient dans la cervelle de ces *patriotes dénationalisés* devaient nécessairement manquer de base, puisqu'ils ne pensaient à satisfaire qu'à des besoins, dont les uns existaient en réalité chez les peuples de l'Occident et dont les autres n'existaient dans aucune société régulièrement organisée, sans s'inquiéter de savoir si les formes de gouvernement qu'ils rêvaient répondaient ou ne répondaient point au génie national du peuple russe. De là tous ces songes-creux de constitutions à l'anglaise, d'États confédérés à l'américaine, de phalanges socialistes, de grandes agglomérations communistes. De là enfin le succès des doctrines subversives que répandait la *Cloche,* des théories dénuées de sens commun que prêchent les nihilistes, car, nous n'hésitons pas à l'affirmer, si le hertzenisme et le nihilisme ont pu prendre racine sur le sol russe, ce n'est que grâce à l'atmosphère délétère que les tendances antinationales avaient répandue sur le pays, et qui activait la croissance de tout ce qui était non-seulement étranger, mais même contraire aux us et coutumes, aux traditions et aux vrais intérêts du peuple.

On nous a accusé d'être hostile à la nationalité russe. C'est même un fait si bien démontré à Moscou, que dans le petit nombre de lecteurs que nous y trouverons peut-être, il y en aura qui seront grandement surpris en lisant le passage que nous venons d'écrire et qui se diront que nous avons dû changer entièrement de manière de voir, puisque nous montrons tant d'affection pour le peuple et tant de respect pour la nationalité russe. Si ces lecteurs surpris sont assez indépendants de caractère pour consentir à rectifier un jugement qu'ils

ont *définitivement* prononcé, nous comptons les surprendre encore plus en leur donnant la preuve qu'ils étaient dans l'erreur, et que nous avons toujours professé les mêmes sentiments.

Dans un livre publié en 1859, mais écrit en 1857, lorsque rien n'indiquait encore le changement qui s'est opéré depuis dans les aspirations de « *la société* » russe, nous protestions déjà contre le manque de nationalité des classes civilisées, et la disposition des Russes à renier leur nationalité. « C'est dans » le peuple » — disions-nous alors, — « que se trouve » encore la nationalité russe dans toute sa grandeur primitive, » avec ses instincts si nobles et si généreux, ses institutions » patriarcales, son respect inné pour les autorités, sa foi si » sincère, si naïve et si tolérante.

» Dès que l'on monte l'échelle sociale, un demi-degré seu- » lement, on s'éloigne du type de la vraie nationalité russe. » Déjà les domestiques des seigneurs russes (дворовые люди) » sont un peu moins russes que ne l'est le paysan. Singeant » les manières de leurs maîtres, ils sont enchantés de quitter » le costume national, pour endosser le *niemetskoe platie* » (habit allemand, c'est-à-dire à l'européenne), et sont déjà in- » fectés de la manie des rangs et des titres, ce fléau des » classes supérieures en Russie.

» S'affublant des titres de *lakay,* de *kammerdiener*, de » *koukhmister* ou de *schweizar*, empruntés au vocabulaire » allemand, ils sont tout fiers de ne plus être des *moujiks* » (paysans), sans se douter combien ils ont perdu au » change.

» En montant encore d'un degré, vous arrivez à la classe » commerçante, depuis le paysan faisant le commerce (тор- » гующій крестьянинъ) jusqu'au marchand de première classe. » Là le type russe s'est conservé en partie, et vous y trouvez » même le costume national; mais soyez certain que le mar- » chand au cafetan et à la barbe, pour peu qu'il ait fait fortune,

» s'empressera de donner à ses fils le bonheur du frac *à l'eu-*
» *ropéenne* (1).... »

Il nous semble que notre langage d'aujourd'hui est bien le même que dans le passage cité, le même que l'on retrouvera dans ceux qu'il nous reste à citer plus loin, et qu'ainsi il y a eu injustice manifeste de la part de ceux qui ont répandu les bruits concernant nos dispositions hostiles envers le peuple russe, le mépris où nous tiendrions la nationalité russe.

Mais c'est assez nous occuper de nous-même; on ne peut convaincre que ceux qui consentent à être convaincus; revenons donc bien vite au sujet qui nous occupe, au fait incontestable de la tendance que, naguère encore, avait la société russe à se dénationaliser, et posons-nous cette question : quelles étaient les causes de ce phénomène?

En premier lieu cela provenait de ce qu'en Russie, négligeant entièrement l'éducation populaire, on avait transplanté une civilisation toute faite, ayant des formes arrêtées, des besoins intellectuels, des sympathies et des antipathies, des préjugés, en un mot, tout un programme arrêté d'avance. Il est évident que cette civilisation ne pouvait s'acquérir qu'au prix de la nationalité. On devait opter entre deux choses qui semblaient incompatibles, et la société opta pour la civilisation, — *étrangère,* puisqu'il n'y en avait pas de russe.

Une fois cette direction prise et l'habitude ainsi que la mode y aidant, la connaissance des langues étrangères, celle du français surtout, devint le signe visible, l'échelle à laquelle se mesurait la civilisation. Pour s'approprier ces idiomes, il était indispensable de se munir de maîtres étrangers, on introduisit donc une quantité vraiment prodigieuse de professeurs de langues et de gouvernantes qui apportaient les préjugés les plus étranges contre la Russie qu'ils ne manquaient pas d'in-

---

(1) Voir mes « *Études sur l'avenir de la Russie, IVme Étude, la Noblesse* », page 27. Berlin, E. Bock, 1859.

culquer à leurs élèves. S'entendant dire et redire que dans l'occident de l'Europe on tenait le peuple russe pour le plus barbare, le plus brutal, le plus incivilisable de tous les peuples, les jeunes gens et surtout les petites filles s'habituaient à répéter ces phrases avec le plus pur accent parisien, et finissaient par y voir autant de vérités incontestables. Cela ne put qu'élargir l'abîme qui existait déjà entre « *la société* » et le peuple.

L'unique moyen pour remédier au mal et pour amener une réconciliation entre les classes civilisées et le peuple, aurait été un rapprochement matériel opéré par la fraction de la classe supérieure qui, propriétaire foncière, pouvait apprendre à connaître et à apprécier le peuple en habitant près de lui. Malheureusement ce lien si puissant, le lien du voisinage et de la vie en commun, manquait presque totalement entre « *la société* » et le peuple.

En Russie, quand on parle de classe civilisée, de société, c'est toujours de la noblesse, et rien que de la noblesse qu'il s'agit, car, jusqu'à présent du moins, tous ceux qui ont reçu une éducation un peu soignée appartiennent à la gentilhommerie du pays, les uns par droit de naissance, les autres par le rang (tschin) qu'ils ont obtenu au service de l'État. En thèse générale et abstraction faite des cas exceptionnels, on peut définir ces deux grandes subdivisions de la noblesse russe en les appelant, la première : *la noblesse terrienne*, l'autre : *le monde des employés*.

Pour ce qui est de ce dernier, tout le sépare du peuple, ainsi que nous l'avons démontré en 1859 déjà, en disant :
« Comme toutes ces noblesses récentes, que la puissance
» magique du *tschin* a fait surgir, ont pris naissance, soit
» dans les villes, seuls endroits où se font les carrières civi-
» les, soit dans les casernes où se font les carrières militaires,
» il est tout naturel que rien n'a pu les mettre en contact
» avec le peuple, avec la nationalité russe.

» Ayant un langage à elle, des intérêts à part, et souvent
» opposés à ceux du peuple, des goûts et des habitudes soi-
» disant européennes, et pas une tradition qui la rattachât à
» l'histoire du pays; la noblesse du *tschin* n'a rien qui eût pu
» développer en elle le sentiment de la nationalité, auquel
» elle a substitué des vues égoïstes, qu'elle décore du titre
» de cosmopolitisme, et une teinte de civilisation occidentale,
» dont on la voit très-fière, sans qu'elle se doute combien ce
» vernis est insuffisant et superficiel (1). »

Il ne restait donc, comme unique espoir d'un rapprochement entre « *la société* » et le peuple, que *la noblesse terrienne*.

Celle-là, naguère encore propriétaire du sol qu'habitait la classe agricole, semblait devoir naturellement s'attacher au peuple dont le travail l'enrichissait et avec lequel elle avait mille intérêts en commun. Le même soleil mûrissait la récolte du seigneur propriétaire et celle du paysan; ce qui faisait la fortune de l'un assurait l'aisance de l'autre; or, comme rien n'unit les hommes plus étroitement que la parité d'intérêts, il est certain que la noblesse terrienne se serait bien vite rapprochée du peuple, et, apprenant à le connaître et à l'apprécier, se serait attachée à lui de tout cœur, — si, aux liens de l'identité des intérêts étaient venus se joindre ceux que nouent les rapports de bon voisinage, l'habitude de se voir souvent. Ce dernier lien, nous l'avons dit déjà, manquait presque entièrement entre la noblesse et le peuple. Les préjugés sociaux, tels qu'ils s'étaient formés sous la pression séculaire du gouvernement, ayant fait du *tschin* (grade militaire ou civil) l'unique mesure du mérite, il était naturel que la noblesse terrienne tînt, avant tout, à remplir les conditions que lui imposait l'opinion publique. Elle courut donc à la poursuite du *tschin* qu'elle ne pouvait obtenir en demeurant sur ses

(1) Voir à l'endroit ci-dessus cité, page 29.

terres, s'établit dans la capitale ou les villes de province, et, au lieu de se rapprocher de la classe agricole, du véritable élément national, s'en sépara de plus en plus, et finit ainsi par en être tout aussi éloignée que la gentilhommerie sans terres, *le monde des employés*.

Il est évident que le type national devait s'effacer complétement dans la noblesse terrienne, comme il avait déjà disparu dans la noblesse sans terres. Car « pour être véritablement » Russe, il faut avoir des traditions de famille, des souvenirs » de jeunesse qui vous rapprochent du peuple russe. Il faut » connaître le peuple, il faut l'aimer d'un amour paternel, » vrai et dévoué, capable de sacrifier à son bien-être les » vaniteuses satisfactions du *tschin* et des décorations, et ce » continuel besoin d'émotions, cette cuisante soif d'amuse- » ments que le séjour des capitales a développés en nous (1). »

Tant que dura cet état de choses, tant que la *classe civilisée*, ce qui chez nous veut dire la noblesse, tira vanité de ressembler par ses manières, ses habitudes et son langage à des types étrangers, elle pouvait prétendre à passer pour bien élevée, mais elle n'avait pas le droit de se dire russe. Car « le » gentilhomme russe tel que je voudrais le voir, doit rappeler » dans tout son être le peuple dont il fait partie et auquel il » se rapporte comme la fleur à la plante. Il doit avoir gardé » les qualités distinctives qui font du Russe une nationalité » à part, développant par une instruction plus solide celles » qui sont des mérites, effaçant par une morale plus éclairée » celles qui sont des faiblesses, étant ainsi le représentant du » type russe *anobli*, mais restant Russe avant tout (2). »

---

(1) Voir mes « *Études sur l'avenir de la Russie, IVme Étude, la Noblesse* », page 32. Berlin, E. Bock, 1859.

(2) Voir à l'endroit indiqué, page 31. — Nos lecteurs voudront bien nous excuser si nous nous sommes permis de multiplier les citations empruntées à nos propres écrits. Il nous aurait été facile, puisque notre sujet l'exige, de dire tout cela en d'autres termes, mais nous avons cru bien faire en re-

Quoique la tendance de la classe civilisée russe à se dénationaliser fût tout à fait générale, les effets qu'elle produisit ne tardèrent pas à choquer ceux-là mêmes qui avaient contribué le plus à amener ces effets en s'éloignant du type national. La préférence marquée que l'on accordait à tout ce qui venait ou tenait de l'étranger ne tarda pas à se manifester jusque dans les sphères administratives. Non-seulement on admit au service russe des individus appartenant à toutes les nations, mais on s'en montra tellement friand que pour les y attirer on les protégea tout spécialement et parfois au détriment des compétiteurs indigènes. Ainsi, au nombre des personnages ayant atteint les grades les plus élevés dans la hiérarchie tant militaire que civile, nous trouvons : *les Français* Villebois, Richelieu, Laval, Langeron, Jomini, Bazaine, Destrème, Rezimont (1), etc. ; *l'Espagnol* Béthencour ; *les Anglais* Greigh et Wilson ; *le Suisse* Ribeaupierre ; *le Grec* Capo d'Istria ; *les Suédois* Kreutz et Manderstjern ; *les Italiens* Pozzo di Borgo et Litta, et bien d'autres encore dont les noms nous échappent. Quoique cette liste de grands dignitaires *russes* d'origine étrangère soit déjà assez longue, elle disparaît devant celle que l'on pourrait dresser des hauts fonctionnaires d'extraction allemande.

La présence d'un grand nombre d'Allemands au service russe s'explique facilement, d'abord par la proximité des deux pays et ensuite par le fait que sur le sol russe même demeuraient une quantité fort considérable d'Allemands, domiciliés, les uns dans l'intérieur de l'Empire, les autres dans les provinces baltiques. Cela fit que l'élément germanique s'introduisit

---

produisant ceux-là mêmes dont nous nous servîmes en 1859, pour constater une fois de plus que nos sentiments d'affection et de respect pour la nationalité russe ne datent pas d'aujourd'hui.

(1) Monsieur de Rezimont, qui mourut lieutenant général, était abbé lorsqu'il vint en Russie, et fut incorporé au corps du génie avec le grade de major.

dans toutes les branches de l'administration, où bientôt on le vit occuper les premières places. En n'énumérant que les généraux commandant des corps d'armée et dont le grade répond à celui de maréchal de France, nous trouvons les noms : Braun, Witgenstein, Barclay, Ostermann, Sacken, Pahlen, Roth, Korff, Neidhardt, Rüdiger, Rosen, Offenberg, Knorring, Pillar, Geismar, Cerstenzweig, Sivers, Strandmann, Owander, Lüders, etc., etc., si bien qu'il y eut un moment, — nous ne nous rappelons plus en quelle année, mais c'était du temps de l'Empereur Nicolas, — où sur les douze corps d'armée qu'il y avait alors en Russie, *huit* étaient commandés par des Allemands et un *neuvième* par un Suédois, le comte Kreutz.

Les lieutenants généraux et les chefs de brigade allemands étaient naturellement bien plus nombreux encore, et outre les noms que nous venons d'écrire et qui s'y répétaient souvent on y trouva les noms : Mörder, Güldenstube, Essen, Budberg, Sass, Rönne, Vietinghoff, Rahden, Sturler, Medem, Kaulbahrs, Freitag, Müller, Driesen, Derschau et cent autres.

La carrière civile ne fut pas moins favorable aux Allemands, et nous voyons dans le Conseil de l'Empire et le plus proche entourage de l'Empereur des noms comme : Stakelberg, Lambsdorff, Albediel, Nesselrode, Kankrine, Lieven, Benkendorff, Meyendorff, Adlerberg, Hahn, etc., etc.

Pour ce qui est des places de seconde et de troisième importance, les Allemands s'en étaient d'autant plus facilement emparés que ces emplois demandaient une grande assiduité au travail, une scrupuleuse exactitude dans les écritures officielles. Comme, par leur caractère même, les Allemands excellaient dans ce genre, les chefs supérieurs, lors même qu'ils étaient Russes, étaient à la recherche d'employés allemands, sur les épaules desquels ils se déchargeaient de la majeure partie de leur propre besogne. Cela fit qu'il n'y eut pas de ministre, pas de gouverneur général ni de gouverneur de province, qui n'eût dans sa chancellerie un ou plusieurs Allemands

investis de sa confiance, qu'on chargeait de toutes les commissions difficiles, qu'on faisait plier sous le fardeau du travail, mais qu'en revanche on récompensait et faisait avancer en raison des services qu'ils rendaient.

C'est ce spectacle du rapide avancement des employés d'origine allemande qui choqua le premier la *société russe,* et lui remit en tête des velléités nationales. Comme c'était à prévoir, c'est sur le gouvernement qu'on rejeta la faute, en l'accusant de favoriser les étrangers et de les préférer aux enfants de la patrie, aux vrais Russes. On était redevenu subitement russe! Quant aux Allemands, on se mit à les détester si cordialement que ce fut bientôt un haro général qui s'éleva contre eux, et que tout Russe qui se respectait était tenu de vociférer un peu contre les Allemands.

Ce débordement haineux de la société russe contre l'élément étranger introduit dans l'administration du pays était aussi injuste qu'illogique. Qu'avait-on à reprocher aux Allemands entrés au service civil ou militaire? D'avancer plus rapidement que quelques-uns de leurs compétiteurs russes? Mais ils ne devaient cet avantage qu'à une plus grande assiduité au travail; ce n'est pas l'étranger que l'on poussait, c'est le jeune homme laborieux et utile; or, les employés russes réunissant les mêmes qualités avançaient tout aussi vite, sans qu'on songeât à leur en faire un reproche. Le sentiment national se trouva même flatté à la vue de quelques-uns de ces avancements rapides, et on disait de ceux qui les avaient obtenus : „Молодецъ, идетъ не хуже нѣмца!“ (1) Ainsi, ce n'est pas de ce qu'ils devançaient parfois leurs camarades que provenait la haine contre les Allemands; on n'en voulait pas aux Russes qui avançaient tout aussi rapidement; l'unique reproche qu'on pût faire aux Allemands se réduisait donc à dire qu'étant entrés au service et passant leur vie au sein de la Russie, *ils avaient tort*

(1) Voilà un brave garçon, il ne va pas plus mal qu'un Allemand!

de ne pas s'être faits Russes eux-mêmes, en tâchant de s'approprier les us et coutumes, les sentiments et la langue russes.

Ce reproche était d'une injustice criante, car, — en ne nous reportant en arrière que de quelques années seulement, — nous voudrions bien que les acharnés détracteurs des Allemands nous disent *qui était Russe en Russie?* Sur qui les Allemands, ceux qui entraient au service comme ceux qui restaient dans leurs provinces, pouvaient-ils se régler pour opérer cette russification qu'on leur reprochait de ne pas avoir parachevée?

Par les emplois qu'ils occupaient et le milieu dans lequel ils vivaient, les Allemands se voyaient séparés du peuple et de la petite bourgeoisie (мѣщанство), seuls porteurs de la nationalité russe. Ils connaissaient à peine ces classes, et toutes les fois qu'ils se trouvaient en contact avec elles, ils voyaient l'élément russe relégué au dernier plan, la nationalité russe méconnue et méprisée par ceux-là mêmes qui auraient dû être le plus fiers d'y appartenir. Il n'y avait évidemment que la classe civilisée, « *la société*, » qui pouvait donner envie aux Allemands de s'y voir incorporés; or, dans la société russe on ne trouvait: „ни звука русскаго ни русскаго лица“ (ni une parole ni une figure russe). Pour ressembler aux Russes, ce n'est pas le russe, c'est *le français* qu'il fallait apprendre, et c'est ce que firent les Allemands avec toute la conscience qui les caractérise. Il est certain que de tous les généraux et hauts fonctionnaires que nous avons nommés plus haut, il n'y en avait que bien peu qui ne se fussent approprié le français, non-seulement au point de le parler couramment, mais même de dissimuler l'accent germanique et de s'habituer à la prononciation qui, en Russie, passait pour parisienne. C'était là la règle générale et les exceptions étaient bien rares. Quant au russe, on en sentait si peu la nécessité, on pouvait si bien s'en passer en vivant dans *la société russe*, que les Allemands le négligèrent complétement, et n'en apprirent que juste autant qu'il leur en

fallait pour se faire comprendre de leurs subordonnés et des classes inférieures, des classes déshéritées et réduites à se servir de l'idiome national. C'était là encore la règle générale, et les exceptions étaient si rares qu'en parcourant la liste des noms ci-dessus énumérés, nous n'en trouvons que bien peu dont les porteurs savaient le russe à fond. Les autres, écrivant médiocrement et parlant mal, évitaient de se servir d'une langue qui ne leur était point familière et que rien ne les forçait d'employer.

En étaient-ils pour cela *moins Russes* que les Russes du monde dans lequel ils vivaient? Assurément non, et le général P..., si justement célèbre pour la manière dont il écorchait le russe après cinquante années passées au service militaire, était encore plus Russe que tel arrière-petit-neveu de Rurik ne sachant pas un mot de russe, tel descendant de Guedemine, gouverneur général d'une province, réduit à se faire traduire par ses aides de camp le sujet des demandes des solliciteurs russes qu'il recevait deux fois par semaine. La direction antinationale ainsi donnée par les Russes eux-mêmes, de quoi pouvait-on en vouloir aux Allemands? Était-ce leur faute s'ils ne s'assimilaient point à la grande nationalité qui leur donnait l'hospitalité, s'ils ne devenaient pas Russes? Assurément *non*, et mille fois **Non**!

Si, au lieu d'entrer dans une société bâtarde, singeant une civilisation dont elle ne s'était appropriée que les vices, les Allemands domiciliés en Russie y avaient trouvé une société aux aspirations nationales, une société moins vernie même, moins reluisante au dehors mais *véritablement russe*, il n'y a pas le moindre doute qu'ils auraient été absorbés et auraient fini par devenir Russes de cœur et de langage. Cela est tellement vrai que les quelques Allemands que des circonstances particulières rapprochèrent de l'élément russe s'en laissèrent si bien pénétrer, que c'est parmi eux que se trouvent les auteurs dont les écrits portent le plus ostensiblement le cachet

populaire, le cachet national. C'est encore aux détracteurs acharnés des Allemands que nous nous adressons pour leur demander, quels sont les poëtes *russes* dont les œuvres se rapprochent le plus de la manière populaire, du caractère national? Ce ne sont ni Derjavine ni Lomonossoff, les créateurs de la poésie russe, ni Pouschkine qui occupe la place demeurée vide entre Göthe et Schiller, ni Griboïedoff, l'émule de Molière, ni Lermontoff, l'heureux imitateur de Byron, ni Gogal, ni les écrivains plus modernes ; ce sont : **von Wiesen, Delwig** et **Dahl**, — trois noms parfaitement allemands, mais trois cœurs parfaitement russes, trois intelligences acquises à la nationalité russe et mettant au service de la patrie commune tout ce que Dieu leur avait donné de talent et d'aptitude au travail. Eh bien, — nous le disons avec la plus profonde conviction, — il dépendait **et il dépend encore** de la société russe de faire que les Allemands habitant le sol russe deviennent tous, au génie près, des von Wiesen, des Delwig, des Dahl ; que tous ils se fondent dans la grande nationalité russe ; que tous ils deviennent Russes par leurs sympathies, leur manière de voir et la langue qu'ils parleraient.

Pour cela il y a un moyen bien simple, mais il n'y en a qu'un, *un seul :* il faut que la classe civilisée russe commence par donner l'exemple, en prouvant la haute estime où elle tient sa propre nationalité ; il faut que le nom de « *Russe* » devienne un titre dont on se montrerait si fier que toute action malhonnête, tout procédé d'une moralité douteuse seraient regardés comme une sorte de dérogeance ; il faut, en un mot, que la société russe s'élève à la hauteur du niveau moral qu'on n'atteint que par la vraie civilisation, qu'en même temps elle répudie le fard exotique qui la défigure pour devenir russe, *russe*, **russe**!

Cette métamorphose opérée sur elle-même, la société russe peut être certaine d'absorber tous les éléments étrangers dispersés sur le sol de l'Empire. Quiconque aurait atteint un cer-

tain degré de développement intellectuel briguerait l'honneur d'être regardé comme Russe ; la langue que l'on étudierait le plus soigneusement serait le russe ; le séparatisme moral (le seul dont nous admettons l'existence en niant celle de tout séparatisme politique) disparaîtrait pour toujours et on aurait réalisé cette idée qui paraît un rêve à force d'être grandiose, l'idée d'un pays occupant la septième partie du monde et dans lequel régnerait l'unité la plus parfaite : unité d'intérêts, unité d'institutions, unité de langue.

Pour réaliser cette unification, cette *russification*, le gouvernement comme tel n'a aucun moyen d'action. Ni la police ostensible, ni la police dite « *secrète* », ni aucune autre police réellement secrète ne pourraient avancer d'une heure le moment de la fusion des races, le moment où le russe sera la langue prédominante en Russie. Les mesures coercitives ne sauraient aboutir au résultat désiré, car par la force on peut bien se faire craindre, mais on ne peut se faire ni aimer ni estimer. Ce n'est donc point le gouvernement, c'est la *société russe* qui, seule, peut arriver à faire disparaître l'antagonisme des races en les absorbant toutes, mais pour cela il faut qu'elle fasse sur elle-même deux opérations distinctes et également importantes :

Il faut d'abord qu'elle divorce avec cette maladive tendance à singer servilement l'étranger, qu'elle arbore franchement l'étendard de sa nationalité, et se pénètre d'un patriotisme russe et rien que russe.

Il faut ensuite qu'elle se crée, pour y appuyer l'édifice de la morale publique, une base plus large et plus solide que celle d'aujourd'hui, qu'elle parvienne à populariser des idées plus saines que celles qui ont cours à cette heure et qui ont contribué au développement de cette sorte d'hallucination morbide que l'on a surnommée *le nihilisme*.

Nous reviendrons, dans les chapitres suivants, sur la seconde de ces deux propositions, disons ici par quel concours

de circonstances la première a trouvé un commencement d'exécution.

Ce n'est pas de nos jours seulement qu'on a commencé à sentir les graves inconvénients qui résultaient pour le pays de la direction antinationale que suivaient les classes civilisées en Russie. Déjà Griboïedow, dans son immortelle comédie „Горе отъ ума“ (Malheur à l'esprit), s'élève avec indignation contre la servile imitation des us et coutumes de l'Occident, contre l'admission d'une langue étrangère jusque dans la vie intime des Russes. Le monologue que tient le héros de la pièce au troisième acte (Французикъ изъ Бордо, и т. д.) est un vrai chef-d'œuvre de vigueur et d'éloquence, mais tout en doutant d'une prompte guérison de ses compatriotes, le poëte ne désespère point de l'avenir, et pressentant qu'un jour il se trouvera un homme assez bien inspiré et assez puissant pour arrêter le courant de ces tendances antipatriotiques, il s'écrie :

Чтобъ истребилъ Господь нечистый этотъ духъ
  Пустаго, рабскаго, слѣпаго подражанья.
Чтобъ искру зародилъ онъ въ комъ-нибудь съ душой,
  Кто могъ бы словомъ и примѣромъ
  Насъ удержать, какъ крѣпкою возжей,
  Отъ жалкой тошноты по сторонѣ чужой (1)!

Griboïedow ne s'est pas trompé dans ses pressentiments. Il s'est trouvé en effet l'homme dont le poëte sentait l'absolue nécessité au point d'en présager la venue, l'homme aux sentiments patriotiques et à la voix assez retentissante pour arrêter ses compatriotes sur la pente qui les conduisait à l'abjuration de leur propre nationalité. Cet homme, — nous n'hésitons

(1) Que le Seigneur veuille détruire cet immonde esprit qui nous pousse à une imitation irréfléchie, aveugle, servile. Qu'il daigne inspirer de son souffle quelque homme de cœur dont la parole et l'exemple puissent nous faire revenir de cette triste nostalgie après la patrie d'autrui !

pas un moment à le dire, — c'est *Michel Katkow*, c'est l'éminent rédacteur de la *Gazette de Moscou!*

On ne saurait nous soupçonner de faire de la réclame au profit d'un ami, ni de payer une pressante dette de reconnaissance en exagérant à plaisir l'influence immense que les écrits de monsieur Katkow ont exercée sur l'opinion publique en Russie. Ce que nous en dirons sera la vérité, rien que la vérité, mais pas toute la vérité, car notre but est d'écrire un livre sérieux, fruit de longues et laborieuses méditations, et non pas de faire de la polémique sur la question de savoir, si en dépassant le but on ne le manque pas tout aussi bien qu'en ne l'atteignant pas. Nous ne toucherons donc à aucune des questions pendantes, à aucun des problèmes non résolus encore, à l'analyse d'aucun des moyens proposés pour les résoudre, nous bornant strictement à l'énumération des résultats déjà obtenus par monsieur Katkow et à l'appréciation de la valeur de ces résultats.

Le jour où monsieur Katkow se mit à la tête de la rédaction de la *Gazette de Moscou,* la douloureuse impression que l'issue de la guerre de Crimée avait laissée en Russie était loin de s'être effacée, et le diapason moral du public était plus bas que jamais. Pour la vie morale des peuples et le maintien du sentiment national, il est indispensable d'avoir quelque chose dont puisse se repaître l'amour-propre populaire, quelque chose que l'on puisse montrer avec orgueil et qui serve de trait d'union entre tous les fils de la patrie par la part égale de vanité que chacun croit pouvoir en tirer. De là les disputes acharnées sur le lieu de naissance de tel ou tel homme éminent, de là les controverses sur la priorité et la propriété de telle ou telle grande invention, les appréciations contradictoires de tel ou tel fait historique. En Russie, la chose dont tout le monde se disait fier et que l'on montrait avec orgueil, c'était la force armée, regardée comme invincible et réellement invaincue depuis près d'un demi-siècle. Faisant bon marché du

reste, le public mettait une sorte de cynisme à dénigrer tout ce qui venait ou tenait de la Russie. Il exagérait volontiers la valeur des résultats obtenus par la civilisation occidentale et soupirait hautement après les institutions étrangères, les us et coutumes de l'étranger, la littérature, les modes étrangères, mais s'arrêtait net dès qu'il était question du militaire, pour vous dire avec une satisfaction visible : Quant à cela, non! nous n'avons rien à envier à personne, et ne voudrions échanger l'organisation de notre armée contre celle d'aucun pays du monde.

Cette idée de la supériorité militaire de la Russie était devenue pour le public russe une sorte de dogme, et lui servait de fiche de consolation chaque fois qu'il s'agissait des avantages que d'autres pays pouvaient avoir sur la Russie. C'est vrai, vous disait-on, leur industrie est plus avancée que la nôtre, l'instruction y est plus répandue, le commerce plus développé que chez nous ; mais en revanche, voyez notre armée, nos régiments de la garde, y a-t-il un pays au monde qui puisse vous montrer quelque chose de semblable?!

La guerre de Crimée renversa brusquement les rêves de victoire du public, en démontrant à quel point l'organisation et surtout l'armement de l'armée russe étaient défectueux; aussi le contrecoup fut-il terrible. La consternation était générale. Demeurant comme pétrifié devant un insuccès qu'on avait cru impossible, on se demanda ce qui restait de bon, de tolérable en Russie, après que tout, jusqu'à l'organisation de la force militaire même, avait été reconnu inférieur à ce qu'on voyait à l'étranger? Le doute de soi-même, le plus décourageant des sentiments s'empara du public russe et paralysa les ressorts de son activité intellectuelle. On doutait de tout : de la perfectibilité des lois existantes, des qualités autochthones de la race slave, de la puissance créatrice du génie national; on n'avait plus confiance en rien de ce qui était russe et tous les regards se tournaient vers l'étranger pour y chercher les

institutions que l'on pourrait *imiter, copier,* car on ne pensait plus qu'à imiter et à copier, tant on se défiait de ses propres forces, de la force productive de l'intelligence russe. Ajoutons à cela que le sol semblait trembler sous les pieds de la société russe, miné qu'il était par les travaux souterrains des pionniers hertzenistes, et que çà et là commençaient à poindre des figures aux traits étirés par les fureurs de l'orgueil inassouvi, aux yeux brillants de cet éclat fiévreux que produit la surexcitation maladive de la vanité, *des figures de nihilistes,* — et nos lecteurs jugeront si nous étions fondé à dire « que le diapason moral du public était plus bas que jamais. »

C'est dans cet état de prostration que monsieur Katkow trouva la société russe le jour où il accepta la direction de la *Gazette de Moscou.* Personne mieux que lui ne pouvait juger à quel point était puissante l'attraction qu'exerçait sur les esprits de ce temps la recherche des moyens d'implanter en Russie telles ou telles institutions à copier sur des modèles étrangers, car pendant un temps il avait cédé lui-même au courant qui portait les Russes à n'espérer que dans les lumières de l'Occident. Dans ses premiers écrits, monsieur Katkow apparaissait comme un anglomane déterminé et semblait ne voir de salut pour la Russie que dans l'*imitation* de l'Angleterre ; mais aussitôt entré à la rédaction de la *Gazette de Moscou,* il eut le courage de rompre avec son passé littéraire pour arborer franchement l'étendard de la nationalité.

Plus la société russe était découragée, plus la parole du publiciste qui lui prouvait qu'elle avait tort de douter d'elle-même devait avoir du retentissement. La confiance avec laquelle la *Gazette de Moscou* parla de l'avenir de la Russie, de la mission historique qui lui était dévolue, ne tarda pas à réveiller le sentiment national, assoupi et méconnu, mais non pas étouffé dans « *la société* » russe, et bientôt les acclamations unanimes prouvèrent à monsieur Katkow qu'il avait touché juste en soutenant que le génie national n'avait pas besoin de

2.9.F5

OK/SK 1456480781
STK
SST:2S

MEn, xx pre 56

N: [Fircks, Fedor Ivanovich, baron] 1812-1872.

T: 10 'Etudes sur l'avenir de la Russie...

T: Par D. K. Sch'edo-Ferroti [pseud.]

P: Berlin, B. Behr (E. Bock)

D: 1857-68.

G: v.

L: fold., tables.

Z: 23 cm.

Not same work

G: Imprint varies.

U: Polish question.

N: Russia - Social conditions.

N: Russia - Politics and government.

TITLE.

1762-18

:03/12/80 ADD:01
:PO SI:SL BAC:NLB001 SNI:2
DOR:Cyclamen Books
.BY:WZ BNPR:L53.00

MRI.06/30/80 DIS.06/30/80 v.9

T:2S	REC:atx	DCF:	FM:
P:	CON:	ILC:	PD:
L:	MEI:	GPC:	CSC:
I:	BIO:	FIC:	INT:
P:	FSI:	CPI:	DF:
D:	REV:	EL:	MS:

N:
C:
N:
D:ca25-426 Unrev'd
C: DK62.9.F5
A:
C:
O:‡cCSt
C:
P:
N:
N:
L:
M:
L:

I:
T:
C:
H:

INPUT BY:

DATE:

SUB-222

raisons d'être se retrouvent, jusque leurs moindres détails, dans ce que nous pouvons observer dans le monde matériel. En renfermant dans un même vase deux substances hétérogènes, à moins qu'il n'y ait affinité *patente* entre elles, vous ne parviendrez jamais à en opérer l'union chimique. Vous aurez beau les mêler, les remuer, les battre, les secouer ensemble, votre peine restera infructueuse, l'union ne se fera pas, car il y a différence de pesanteur spécifique, différence de température, différence dans l'absorption de la lumière. Tout ce à quoi vous pourriez aboutir à force d'agiter la masse, c'est à troubler momentanément l'équilibre des molécules et à produire une union artificielle, un *mélange* qui pourrait faire croire à l'existence d'un corps homogène et dans lequel dominerait la couleur de celle des deux substances qui, par la quantité, l'emportait sur l'autre. Mais laissez un moment reposer votre bras, cessez d'agiter, et vous verrez aussitôt que le résultat que vous avez cru obtenir est nul. A peine en repos, le système reprendra son équilibre naturel; les molécules rapprochés par force se désuniront spontanément, les uns descendront au fond, les autres surnageront, la ligne indiquant leur séparation sera aussi tranchée qu'elle était, et il y aura encore entre les deux voisins : différence de pesanteur spécifique, différence de température, différence dans l'absorption de la lumière.

Cette expérience nécessairement avortée, serait-elle la preuve qu'entre les deux corps il y aurait incompatibilité absolue et que toute union intime serait à jamais impossible? Pas le moins du monde, et pour vous en convaincre vous n'avez qu'à introduire dans votre vase un nouvel élément, un agent, que nous voudrions nommer : médiateur ou conciliateur, et l'aspect des choses changerait à vue d'œil. Cédant à l'action d'une force irrésistible, à la force qui met en jeu l'affinité *latente* qui existait entre eux, les deux corps, en apparence si hostiles, s'uniront par une action réciproque et volontaire,

pour n'en plus former qu'un seul, homogène et équipondérant dans toutes ses parties; — et tout cela sans efforts, sans secousses, sans qu'on ait besoin de rien agiter, de rien pulvériser.

Il en est de même pour les peuples et les peuplades de nationalité différente que le sort a jetés sur le même sol, et pour lesquels l'agent médiateur et conciliateur capable de les fondre en une seule nationalité s'appelle : *la civilisation*.

Personne ne saurait nier l'absolue nécessité qu'il y a pour la Russie d'arriver à l'unification de ses parties constituantes. La cessation de l'antagonisme des races profiterait à tous, et serait peut-être encore plus dans les intérêts de ceux qui sont en minorité que de ceux qui forment la majorité.

Quand les groupes composés de races hétérogènes sont trop petits pour former des États à part, des États assez puissants pour se défendre contre toute agression étrangère, le simple bon sens doit leur faire comprendre qu'il n'y a pour eux de salut que dans l'union avec la grande nation qui habite le même sol. Ceci fait tomber de soi-même le séparatisme *politique*, reconnu géographiquement impossible. Mais il reste encore le séparatisme *moral*, qui consiste à faire bande à part, et à poursuivre des intérêts spéciaux, étrangers et souvent même contraires à ceux de la majorité. Ce n'est que de cette dernière espèce de séparatisme qu'on était fondé à accuser les habitants des provinces annexées à l'Empire, lesquels, pour justifier leur peu d'empressement à se russifier, pouvaient alléguer la plus plausible de toutes les excuses : la société russe était faite sur leur modèle, et on ne considérait et n'estimait en Russie que ce qui n'était pas russe.

A l'heure où nous sommes, cette excuse n'est plus valable. Les classes éclairées du pays s'étant pénétrées d'un nouvel esprit, forment un noyau dans lequel se trouvent réunis l'intelligence et le sentiment national, et qui ne peut manquer d'exercer une puissante attraction sur tout ce qui n'est pas

encore russe. Le patriotisme de clocher, par l'exiguïté même du cercle de son activité, ne pourra donc plus suffire aux intelligences quelque peu au-dessus du commun, qui tendront tout naturellement à épouser les intérêts de la majorité, et seront ainsi personnellement intéressées à faire disparaître la dissemblance qu'il y a entre le groupe auquel ils appartiennent et la nationalité russe.

Ce que nous venons de dire nous semble tellement évident que pour nous il n'existe pas le moindre doute à ce sujet : il est de l'intérêt de tous les habitants du sol russe d'arriver à l'unification de toutes les parties qui constituent l'Empire, et de n'y voir régner qu'un seul patriotisme, *le patriotisme russe.* Voilà le but auquel il s'agit d'atteindre bien précisément défini, il n'y a donc plus qu'à choisir les moyens les plus efficaces pour arriver au résultat désiré : *la fusion définitive des éléments hétérogènes dispersés dans l'Empire avec l'élément russe.*

Faudrait-il, — qu'on nous permette de revenir encore à la métaphore dont nous nous sommes servi, — faudrait-il pour cela tenter de rapprocher *de force* les corps qu'il s'agit d'amalgamer, secouant les uns pour les faire mousser, pulvérisant les autres pour les faire disparaître, remuant et agitant le tout pour hâter l'opération? Au premier abord, le moyen peut paraître excellent, et les caractères impatients doivent en être charmés. Il y a quelque chose de séduisant dans cette pensée, qu'une gigantesque réorganisation sociale pourrait s'accomplir avec la rapidité d'un changement de décors. On doit se sentir électrisé en se disant que *personnellement,* par une activité et une énergie redoublées, on pourrait contribuer au grand œuvre en brisant les obstacles qui semblent vouloir s'y opposer. Il y a bien encore quelques scrupules qu'on se fait involontairement, mais on les surmonte en pensant à la grandeur du résultat à obtenir. On ne saurait se cacher que la violence des secousses imprimées au système entier ne peut manquer d'en altérer l'équilibre et de paralyser le jeu naturel de son

mécanisme. On se dit bien qu'en généralisant, de force, les us et coutumes des uns, en éliminant brusquement la coopération morale des autres, on arrête, pour un moment du moins, tout développement, tout progrès. On s'avoue même que le bien-être matériel du pays sera pendant quelque temps en souffrance, que les fortunes à créer ne remplaceront pas de sitôt les anciennes fortunes détruites, mais on se raffermit en songeant à la grandeur du but à atteindre, en se disant que si la génération actuelle est offerte en holocauste, elle est sacrifiée au profit des générations à venir, de la puissance, de la splendeur, de la gloire de la Russie.

Nous comprenons ce qu'il y a d'entraînant dans cette idée, surtout pour les intelligences juvéniles et celles qui, bien que mûries par l'âge, ont gardé cette exubérance de vitalité qui fait que l'agitation devient un besoin irrésistible. Nous le comprenons si bien que nous serions tout prêt à nous ranger sous leur drapeau, tout prêt à applaudir à ce qu'il y a d'expéditif dans leur procédé, tout prêt à souscrire au sacrifice des intérêts matériels du pays et même à celui de la génération à triturer *dont nous faisons partie,* — s'il y avait la moindre chance de voir cette méthode de fusion accélérée des nationalités couronnée de succès.

C'est *le succès,* seule justification admissible des violences employées, des existences brisées, qui doit infailliblement, fatalement faire défaut aux promoteurs de l'absorption par secousses, de l'absorption mécanique.

Une agitation continuée pendant des siècles est chose impossible. On arrive nécessairement à un moment de lassitude, un moment d'épuisement moral et physique; on est au bout de ses forces et on se croit au bout de ses peines, car, en apparence, les résultats obtenus sont des plus satisfaisants. Consentant alors à prendre un repos si bien mérité, à jouir en paix des fruits de son labeur, on révoque les règlements exceptionnels; on abolit, jusqu'à la dernière, les prescriptions

coercitives; on rétablit partout la loi commune qui reconnaît à chaque citoyen le droit de se gérer à sa guise, en ne se conformant qu'aux stipulations du Code; on pense avoir réalisé la grande idée de l'unification de la Russie, — et on est condamné à voir avec surprise et effroi qu'on n'a rien fait du tout.

A peine le calme rétabli, l'état de siége levé, les proscriptions révoquées, tout tendrait à revenir à l'ancien ordre de choses. Les coutumes implantées de force seraient abandonnées, les idiomes prohibés reparaîtraient, et l'antagonisme des races, loin d'être effacé, se montrerait plus cassant, plus violent que jamais, car on aurait appris aux citoyens russes de nationalité différente ce qu'ils ne savaient pas dans le temps; on leur aurait appris à se haïr les uns les autres!

Cela voudrait-il dire qu'il faut pour toujours renoncer à l'unification de la Russie? Non, et mille fois non! — L'unité russe est indispensable pour l'accomplissement de la mission historique de la nation, c'est une question *vitale* pour l'Empire qui ne peut subsister dans ses limites actuelles qu'à la condition de n'héberger qu'un seul patriotisme, *le patriotisme russe;* il faut donc qu'elle soit réalisée cette unité d'administration, d'institutions, de coutumes, de langue; nous la désirons ardemment, nous l'appelons de tous nos vœux, — mais, en notre âme et conscience, nous croyons être dans le vrai en soutenant hautement que les moyens employés actuellement, et surtout ceux qu'on voudrait suggérer au gouvernement, ne sauraient amener la cessation de l'antagonisme des races, la fusion de toutes les nationalités en une seule, la nationalité russe. Ce n'est pas la haine qui peut servir de ciment entre les habitants d'un même pays, ce n'est que la civilisation *et rien que la civilisation* qui ait la puissance de faire tomber les barrières naturelles qui séparent les différentes races, et de faire d'un agglomérat d'individus d'origine diverse des citoyens unis d'intérêts et de sentiments, des patriotes inspirés d'un même

esprit qui se serrent fraternellement la main en s'écriant d'un commun accord : *Ubi bene ibi patria!*

Ici nous pensons devoir nous arrêter. Un mot de plus pourrait donner à ce chapitre l'apparence d'une controverse engagée avec tel ou tel parti politique; or, nous l'avons dit déjà, nous ne voulons pas de polémique dans ce livre, et nous croyons donner une preuve de civisme en nous interdisant d'en faire. Ce que nous venons de dire n'est dirigé contre personne, ne veut dénigrer personne. C'est un simple énoncé de principes, l'exposé de notre manière d'envisager la question de l'unification de la Russie, et non pas une attaque contre ceux qui jugent de cette question autrement que nous. Nous espérons donc que ceux qui seraient d'un avis contraire au nôtre, voudront bien se borner à rectifier nos erreurs, sans recourir à des interprétations malveillantes pour mettre en suspicion nos intentions. De la loyauté dans la discussion, de la véracité dans les assertions, de la dignité dans la contradiction, voilà ce qui est nécessaire pour élucider consciencieusement les grandes questions sociales; or, il nous semble que ce que nous venons de dire, de même que ce qu'il nous reste encore à ajouter, est assez sérieux pour mériter une réponse sérieuse et exempte de toute attaque personnelle fondée sur « la notoriété de nos sentiments antirusses, de nos tendances séparatistes, et du mépris que nous aurions pour la nationalité russe. »

V

De cosmopolites qu'ils étaient, les *nihilistes* se font patriotes exagérés. — Les publications des chefs de l'école. — Ils demandent l'extermination des Allemands et le meurtre des rois. — A force d'être odieux et ridicules, les chefs de file ne sont plus dangereux. — Ce n'est pas d'eux que l'on doit se préoccuper, mais des membres de la société non encore atteints de la gangrène.

En se reportant à ce que nous avons dit concernant les tendances socialistes des adhérents de monsieur Hertzen et l'élan patriotique au développement duquel la *Gazette de Moscou* avait si puissamment contribué, nos lecteurs comprendront avec quelle facilité monsieur Katkow vint à bout des hertzenistes. Ce à quoi tendaient monsieur Hertzen et ses adeptes, c'est à la réforme radicale de la société humaine tout entière, réforme dont ils pensaient que la Russie devait prendre l'initiative. Cela fait qu'ils voyaient dans la Russie une contrée idéale destinée à régénérer le monde civilisé, en faisant sur elle-même toutes les expériences que les communistes et les socialistes regardent comme devant précéder l'époque de la parfaite félicité. Ils demandaient donc que la Russie répudiât les lois et coutumes existantes pour laisser au peuple le soin d'en inventer de nouvelles, et qu'afin de prouver son respect

pour le droit des nationalités, elle consentît à son propre démembrement, laissant aux provinces et aux districts qui en font partie intégrante l'entière liberté de se grouper selon leur guise et de former des États nouveaux fondés sur le principe de l'attraction mutuelle. Cette singulière élucubration, qui ressemble plutôt à un rêve poétique qu'à une combinaison politique, pouvait trouver des adhérents en Russie tant que « *la société* » y était animée d'un esprit éminemment antinational, tant que les classes civilisées se targuaient de n'être point russes. Mais à peine le souffle vivifiant des idées patriotiques s'était-il fait sentir, que toutes ces conceptions malsaines tombèrent pour ne plus se relever. L'étendard de la nationalité et de l'unité russe, qu'avait arboré la *Gazette de Moscou,* réunit autour de lui le pays tout entier, et cela d'autant plus rapidement que les événéments survenus pendant ce temps faisaient croire à l'imminence d'une immixtion étrangère dans les affaires, d'une violation des frontières de la Russie. Les articles de monsieur Katkow eurent un retentissement immense; son journal jouit bientôt d'une popularité sans exemple en Russie et le parti de monsieur Hertzen fut si bien vaincu qu'on n'en trouve même plus les débris. Le charme que dans le temps monsieur Hertzen exerçait sur une fraction notable du public est définitivement rompu, ses écrits n'exercent plus la moindre influence en Russie; pour lui, la postérité a commencé.

Voilà pour ce qui concerne les *hertzenistes;* voyons maintenant ce que sont devenus les *nihilistes*.

Il était à prévoir que l'immense élan patriotique qui avait transformé la société russe tout entière ne pouvait demeurer sans influence sur les nihilistes. Comme ces messieurs n'avaient que des notions très-confuses sur ce qu'ils voulaient au fond, et comme ce qu'ils appelaient leurs *convictions* était le produit de leur imagination plutôt que de leur intelligence, il ne pouvait y avoir aucune difficulté à les faire changer de direction, aussi s'empressèrent-ils de virer de bord pour suivre l'impul-

sion à laquelle obéissait toute la classe éclairée; car, nous croyons devoir le répéter, le nihiliste n'est jamais complétement illettré; il sait peu et mal, mais il a appris quelque chose. Répudiant leur ancienne idée du démembrement de la Russie et de la formation d'un système d'États-Unis slaves, les nihilistes ne rêvaient plus qu'unité, grandeur, puissance de la Russie. Ils étaient devenus les plus chaleureux patriotes que l'on pût voir!

En étaient-ils moins malades, étaient-ils guéris de la surexcitation morbide qui les tenait? Hélas non! On peut abuser de tout, on peut exagérer tout, même le patriotisme, et les nihilistes en donnèrent bientôt la preuve : quoique ralliés au drapeau de la nationalité, ils demeurèrent, sans s'en douter eux-mêmes, les ennemis les plus acharnés de la Russie, les promoteurs volontaires ou involontaires de l'agitation qui trouble et énerve le pays. Ils avaient changé le but, l'idéal politique auquel ils tendaient, mais ils n'avaient modifié en rien ce qu'il y avait d'inculte, de sauvage, d'effréné dans leur nature, de sorte que tout ce qui émane des nihilistes porte encore l'ancien cachet, le cachet d'une exagération malsaine, d'une impatience fébrile, d'une imagination exaltée jusqu'à l'hallucination par l'idée de leur propre infaillibilité.

Dans les conversations privées qu'il nous est arrivé d'avoir avec eux, nous avons souvent été à même de juger de l'état mental de nos jeunes nihilistes, car nous avons oublié de le dire, le nihiliste est presque toujours jeune. Nous pourrions donc communiquer à nos lecteurs un assez long récit des divers entretiens que nous eûmes avec des individus atteints de nihilisme, mais cela ne rendrait compte que de la manière de voir de tels et tels nihilistes isolés. Pour juger de l'ensemble de l'école, il vaut mieux l'étudier dans les écrits de ses chefs, de ceux du moins qui, en prenant publiquement la parole, s'arrogent le droit de propager et de perfectionner le nihilisme. Tout publiciste trouve son public, et le langage de

l'un peut servir à mesurer le développement intellectuel de l'autre.

Les écrits nihilistes sont plus nombreux qu'on ne pense. Sans compter les quelques journaux secrètement imprimés en Russie, comme le *„Великороссъ“*, *„Земля и воля“* et autres, dont nous regrettons de n'avoir pu conserver aucun numéro, il a été publié à l'étranger bon nombre d'écrits du même genre. Il s'en trouve qui ont été imprimés à Londres, à Bruxelles, à Genève; il y en a d'autres qui ne portent point le nom de l'imprimeur, et d'autres encore qui indiquent des noms d'imprimeurs imaginaires. Sans avoir fait précisément collection de ce genre de publications, nous en possédons pourtant une assez grande quantité dans laquelle nous choisirons quatre des plus caractéristiques : un journal, une brochure et deux proclamations.

Le style des écrivains nihilistes est d'ordinaire très-fleuri, tellement fleuri, que souvent on trouve une extrême difficulté à saisir le sens de ce qu'ils voudraient dire. Nos lecteurs auront occasion de s'en convaincre en lisant plus loin les proclamations nihilistes, rédigées en français, et dont nous donnerons des passages assez longs; ce fait leur suffira pour s'expliquer pourquoi de l'article de journal qui va nous occuper d'abord, nous ne reproduisons que des phrases isolées, presque tronquées. Le reste, à savoir tout ce qui se trouve avant, après et entre ces phrases, n'a *aucun sens*, et ne saurait, ni être traduit, ni donner une idée de ce que demande et desire l'auteur (1).

---

(1) A l'appui de cette assertion, nous copions le passage qui sert d'introduction à l'article dont nous allons rendre compte :

Въ представленіи матеріаловъ опредѣленія современнаго положенія Россіи въ ея управленіи и стѣпени близости или отдаленія того положенія отъ перехода къ земскому собору или федеральному контракту. Мы издаемъ ихъ въ листахъ, наиболѣе удовлетваряющихъ нашей цѣли, и переходимъ въ разборъ того положенія. Въ основаніе принимаемъ сочиненія лучшихъ писателей и мнѣнія таковаго же авторитета.

Ainsi réduits à attraper au vol les deux ou trois idées exprimées d'une façon à peu près compréhensible, voilà ce que nous trouvons dans le numéro du 15 septembre 1865 du journal intitulé *la Russie,* rédigé en russe et édité à Genève :

« En Russie fleurit et se fortifie la *doctrine* (?) concernant » le sang allemand si pernicieuse à la domination de l'élément » russe.... (1) Le changement (des couleurs) du drapeau qui » indique l'avenir, entraîne nécessairement la peine de mort » pour la nullification du peuple au nom de cette *doctrine*....(2) » L'armement (insurrectionnel) est d'une nécessité pressante » en face d'un gouvernement qui n'accorde aucun rôle au » peuple.... (3) Alors on comprendra que la (dite) *doctrine* » est vaine quand, à notre Saint-Barthélemy, elle sera devenue » le synonyme d'un signe de reconnaissance fondé sur la pro- » nonciation (vicieuse du russe).... (4) »

Nous demandons pardon à nos lecteurs de ce qu'il y a d'incorrect dans les phrases que nous venons d'écrire, mais il nous a été impossible d'en rendre le style plus coulant, sans sacrifier entièrement l'exactitude de la traduction que nous avons voulu rendre aussi littérale que possible. Du reste, pour l'usage qu'il s'agit d'en faire, notre version nous semble suffisamment claire, puisqu'elle démontre à l'évidence ce que nous avons avancé plus haut : le rédacteur du journal nihiliste, de même que le public qui sympathise avec lui, est entièrement revenu des idées antinationales et a adopté le drapeau de l'unité russe. En ce sens, ils sont en droit de se dire patriotes, mais leur patriotisme tient de leur nature; il est intolérant,

---

(1) Въ Россіи процвѣтаетъ и усиливается доктрина *нѣмецкой* крови, губящая русскій авторитетъ...

(2) Реформа того флага, отъ котораго идетъ будущее, неминуемо грозитъ наказаніемъ смертью за безслѣдность народа во имя доктринарной системы...

(3) Вооруженіе, есть насущная необходимость передъ правительствомъ, не дающимъ народу никакой роли...

(4) Тогда то вы и поймете что доктрина опусъ естъ, синонимъ признаній по произношенію въ Варфоломеевскую ночь...

exclusif et fanatique comme eux-mêmes. Ils ne voient d'autre moyen pour arriver à leur but, l'unification de la Russie, que le renversement violent du gouvernement établi et une Saint-Barthélemy, pendant laquelle on massacrerait tous les Allemands. Nous accusera-t-on de manquer de réserve, si nous nous permettons de dire que ce genre de patriotisme nous semble exagéré?

La brochure dont nous avons à entretenir nos lecteurs (1) est en quelque sorte un phénomène parmi les écrits nihilistes, puisqu'elle est rédigée dans un style exempt de toute phraséologie ronflante, et parfaitement compréhensible. S'adressant « *à la jeune génération,* » l'auteur semble tenir avant tout à capter la bienveillance de son public et s'applique à démontrer qu'il n'y a que « *la jeunesse* » (молодежъ) qui ait des idées saines et pleinement mûries en fait de politique intérieure. Cet hommage rendu à la précoce sagesse de ses lecteurs, l'auteur passe en revue toutes les branches de l'administration : intérieur, justice, instruction publique, etc., etc., pour prouver que tout va mal et ne peut être sauvé qu'autant que « *la jeunesse* » voudra bien se charger de ce soin.

Pionnier de l'avenir, l'auteur s'occupe d'abord de l'instruction populaire. Selon lui, l'éducation domestique ne sert qu'à rendre les enfants stupides et à étouffer en eux les élans de la *libre pensée* (2). Ce même reproche s'adressant aux écoles publiques actuellement existantes, l'auteur pense qu'il serait temps d'ouvrir à tous les portes de la vraie science, en donnant au peuple le droit et *la possibilité* de s'instruire. Pour cela, il ne suffirait point d'établir partout des écoles gratuites; il faudrait en outre doter la société d'une *nouvelle organisation du système économique,* qui permît aux parents d'envoyer leurs

(1) *Правительство и молодое поколѣніе.* Никифора Г... Женева, 1866 г.

(2) Отупляющая система домашняго воспитанія и неменѣе отупляющее воспитаніе въ учебныхъ заведеніяхъ слишкомъ быстро убиваютъ въ зародышѣ всѣ проявленія свободной мысли. — Стран. 4.

enfants à l'école sans se voir par là privés d'une partie de leur revenu; on y arriverait en leur donnant la possibilité d'entretenir leurs enfants par d'autres moyens que ceux que peut offrir le travail des enfants mêmes (1). A première vue, cela a l'air d'être une idée, mais ça n'en est point une, ce n'est qu'un rêve. En vrai nihiliste, l'auteur n'énonce clairement que *ce qu'il ne veut point,* à savoir : l'ancien mode d'éducation; il ajoute bien qu'il voudrait une *nouvelle organisation du système économique*, une organisation sans doute fort ingénieuse, puisqu'elle aboutit à des résultats si inattendus, mais il ne dit pas *en quoi consiste* cette organisation.

Pour ce qui est des lois civiles et criminelles, elles sont condamnées en bloc par l'auteur de la brochure, qui pense que le nouvel ordre de choses qu'il s'agit d'établir exige une *nouvelle législation*, qui serait telle, qu'en concours avec les susdites réorganisations du système économique et du mode d'enseignement, *elle rendrait toutes les lois pénales à jamais inutiles,* puisqu'elle aurait écarté les mobiles, les raisons d'être des crimes et délits (2). Il va de soi que la brochure n'entre dans aucun détail sur la législation miraculeuse dont la Russie doit être dotée par ses juvéniles réformateurs.

La presse, à son tour, fixe l'attention de notre jeune auteur. Parlant au nom de ses camarades « de la jeune génération, » il assure qu'ils ont toujours été pour *l'entière liberté* de la presse, et il ajoute qu'ils la demandent, « non-seulement pour

---

(1) Подъ словомъ „*Возможности*“ учиться, должно разумѣть не только повсемѣстное учрежденіе даровыхъ школъ..., но и введеніе такой (?) системы экономическаго устройства при которой бы семейство, посылая дѣтей въ школу, не лишалось тѣмъ самымъ части своихъ заработковъ, и могло содержать своихъ дѣтей иначе чѣмъ трудомъ этихъ послѣднихъ. — Стр. 28.

(2) Для *новаго* порядка требуется новое законодательство созданное народомъ и для народа. *Такое* законодательство, въ связи съ коренною реорганизаціею экономическихъ отношеній и системы общественнаго воспитанія, дѣлало безполезнымъ всякія карательныя мѣры, потому что оно уничтожало въ корнѣ *побудительныя причины* преступленія. — Стр. 27.

eux, mais *même* pour leurs adversaires (1). » Ce corollaire et le « *même* » qu'on y trouve, nous a semblé fort caractéristique. Il y a de la loyauté dans cette reconnaissance du droit de ses adversaires; c'est d'un brave garçon que de penser ainsi; mais cela n'est pas fort en logique. Qui dit *entière liberté* de la presse, n'admet plus *aucune* restriction, même au détriment de ses adversaires; cela peut être fort gênant quelquefois, mais c'est comme cela.

Rappelons, en passant, quelques phrases sur le droit au travail, le droit du laboureur à la propriété de la terre qu'il remue, le droit des ouvriers manufacturiers aux objets que produit la fabrique où ils travaillent (2), et nos lecteurs pourront se faire une idée assez précise de la brochure qui nous occupe.

C'est superficiel, c'est puéril, c'est plein de jactance; ça manque de logique et de maturité; mais c'est honnête et voudrait être utile sans se douter de son absolue insuffisance intellectuelle.

Ce qui nous a prévenu en faveur de l'auteur de la brochure en question, c'est qu'il se montre ennemi des mesures violentes. Il demande des réformes, il en rêve d'impossibles, mais il ne recommande point l'emploi de la force brutale. Il ne veut ni armer le peuple pour renverser le gouvernement, ni exterminer les Allemands dans une Saint-Barthélemy générale. Tout ce qui est violence lui répugne, et il s'applique, à la page 37 et suivantes, à démontrer que ses amis politiques désapprou-

---

(1) Малодое поколѣніе постоянно требовало полнѣйшей свободы печати, не только для себя, но *даже* (sic!) и для своихъ противниковъ. — Стр. 28.

(2) Общинное устройство земледѣльческаго труда принималось молодымъ поколѣніемъ такъ сказать за норму организаціи всякаго вообще труда, и такимъ образомъ, въ его понятіяхъ, мануфактурный, промышленный, умственный и всякій другой трудъ долженъ былъ устроиться на тѣхъ же самыхъ условіяхъ, на какихъ организованъ былъ бы трудъ земледѣльческій, т. е. на полномъ равенствѣ трудящихся и на предоставленіи имъ какъ средствъ труда, такъ и его выгодъ. — Стр. 25.

vent autant que lui-même l'attentat meurtrier dirigé contre l'Empereur. Mais, s'écrieront nos lecteurs, qui pourrait ne pas désapprouver cet attentat? Y aurait-il des hommes, des Russes assez pervers pour applaudir à une aussi horrible action?

Hélas! oui, et nos lecteurs vont en juger tout à l'heure en lisant les deux proclamations nihilistes qu'il nous reste à leur communiquer.

Pour faire comprendre le sens et la raison d'être des deux pièces ci-après, quelques mots d'explication sont nécessaires.

Dans un article intitulé « Irkoutsk et St-Pétersbourg, » la *Cloche* du 1er mai avait parlé du crime commis par Karakozow, qu'elle désapprouvait de la façon la plus absolue. « Le coup » de pistolet du 4 avril, » avait dit monsieur Hertzen, « nous » a fait mal au cœur.... Nous étions outrés à l'idée de la res- » ponsabilité qu'assumait sur lui un fanatique.... Il n'y a que » les peuples barbares ou sur le déclin dont l'histoire se com- » pose d'assassinats. »

Cette condamnation prononcée par le rédacteur de la *Cloche* contre le régicide offusqua à tel point les plus fanatiques parmi les nihilistes, qu'une coterie de ces malheureux qui prend le titre de « *Comité londonnien de la Société cosmopoétique* » publia une sorte de proclamation dont nous réimprimons, sans commentaire aucun, les passages les plus marquants (1) :

LE COMITÉ LONDONNIEN DE LA SOCIÉTÉ COSMOPOÉTIQUE DES GARDIENS DES VRAIES LUMIÈRES,

Après avoir lu avec le plus grand étonnement, avec horreur, regret, douleur, indignation et mépris, l'article inséré dans la « Cloche » du numéro 219 sous le titre : « Irkoutsk et St-Pétersbourg, » et ne pouvant pardonner une telle faute à une rédaction particulière, à un organe de

(1) Les phrases soulignées de même que les mots imprimés en majuscules se trouvent dans le texte.

la pensée libre de 70 millions du Peuple de DIEU nommé Peuple russe, a envoyé à l'auteur de l'article mentionné une lettre conçue en ces termes :

Si l'article « Irkoutsk et Pétersbourg » est falsifié ou écrit par l'auteur dans un moment d'égarement, l'auteur doit le rétracter publiquement, ou le reconnaître pour une faute énorme, indigne d'un homme honorable et raisonnable ; dans le cas contraire, il sera déclaré traître envers le CRÉATEUR *et l'Humanité*, comme un défenseur le plus radical de la politique et de son monarchisme.

A l'homme qui se nomme, et qui était même, jusqu'aujourd'hui, nommé par nous représentant de la pensée libre de 70 millions du Peuple de DIEU nommé « Peuple russe, » il n'est pas permis de commettre de fautes si énormément nuisibles, et, pour cela, nous ne pouvons passer ceci sous silence. — Une telle faute est impardonnable, c'est une stupidité contagieuse, attirant sur l'auteur le soupçon le plus fort : qu'il est payé par le monarchisme, pour blâmer, comme le fait Victor Hugo, le Fait des faits et la peine de mort, tant que le monarchisme existe.

Nous n'avons pas engagé l'auteur de l'article « Irkoutsk et St-Pétersbourg » à devenir membre de notre Société, mais nous n'avons pas supposé qu'il puisse être contre nous en parlant contre Karakozow, quand il pouvait au moins se taire.

Le CRÉATEUR donna aux hommes la raison, par conséquent la volonté d'avoir ou non pour maîtres des vipères et des tigres bipèdes, c'est-à-dire le monarchisme. — Les saisir, on ne le peut pas ; les enfermer, on ne le peut pas non plus ; si donc l'auteur est contraire aux « *jugement et arrêt* » du fondateur de notre Société, il croit qu'il faut leur permettre de se multiplier encore plus, et de se livrer à leur cruauté, ou, comme lui, défendre la chasse qui leur est faite, par sa propagande monarchique : car il est bon pour lui d'être en émigration, il ne veut pas de République du monde, il blâme donc le Fait des faits avec une excuse monarchique : que, pour sauver quelques individus on peut pousser les millions dans les ténèbres de l'ignorance.

Le Fait sublime, le Fait des faits, le dévouement désintéressé et sans conditions, doit être [illegible] logiquement. Personne ne [illegible] Christ [illegible] [illegible] Wa[illegible] [illegible] [illegible] [

monarchique; c'est donc un meurtre des meurtres, c'est une contagion avec les ténèbres de l'ignorance, pour conserver l'esclavage, le malheur !

Non-seulement toi, auteur qui ne serait pas capable de sacrifier de telle manière ta vie, mais même notre Société, à laquelle Karakozow appartient de fait, nous sommes tous ensemble presque indignes de toucher ses souliers, car Karakozow c'est un poëte actif comme le Christ, car c'est un saint désintéressé, martyr pour la Liberté, pour les Lumières, pour le bonheur de l'Humanité, pour le Royaume de DIEU sur la terre ! — Et un tel Homme, vrai fils de DIEU, est nommé par l'auteur du *Kolokol* « fanatique aliéné ! »

Quand le tsar, ce qui est certain, présentera à Karakozow le *Kolokol*, son cœur se brisera; donc, c'est toi qui le tueras avant le tsar ! — Était-ce ta tâche ? — As-tu fait cela sans salaire ? — Réponds.

Rétracte donc ton article déshonorant, dans lequel tu nommes les Christs : « fanatiques aliénés, » voulant te placer au-dessus d'Eux. — Si tu ne fais pas cela, nous répétons que tu seras publié comme traître de l'Humanité et compagnon des meurtriers de ses sauveurs.

Nous attendons ! Mais sache que, dans le cas de trahison ou d'orgueil, nous, le Comité londonnien de la Société cosmopoétique des gardiens des vraies Lumières, nous enverrons des lettres imprimées et ouvertes à tous les comités de notre Société, pour qu'ils punissent partout proportionnellement l'infracteur contre les lumières de 70 millions....

La Révolution fera gentilshommes tous les paysans du monde entier, et leur donnera les titres de barons, comtes, princes, rois, empereurs : en un mot, monarques; mais seulement parce qu'il n'y a pas d'autres moyens de parvenir à l'Égalité des priviléges, c'est-à-dire à la Liberté perpétuelle.

Après la mort des tsars, les paysans seront tous tsars. — C'est tout naturel.

P. S. *Nous profitons de chaque occasion pour engager nos concitoyens dans tous les villes et villages du monde entier, à organiser des comités pour notre Société.*

Malgré l'assurance avec laquelle la « *Société cosmopoétique* » parlait des succès qu'elle comptait obtenir, il paraît que ses espérances furent déçues, car quelque temps après la circulaire citée il en parut une autre, ayant pour but d'expliquer les causes qui entravaient l'activité de la Société. Cette seconde

circulaire, lancée, non plus par le Comité londonnien, mais par le Comité *moscovite* de la Société, parut vers la fin du mois d'août, sans indication du lieu où elle a été imprimée. Nous en reproduisons ici les passages les plus saillants :

LE COMITÉ MOSCOVITE DE LA SOCIÉTÉ COSMOPOÉTIQUE DES GARDIENS DES VRAIES LUMIÈRES, AUTORISÉ PAR TOUS LES COMITÉS POUR DÉMONTRER LES CAUSES DE L'INACTIVITÉ DE LA SOCIÉTÉ, TROUVE DE SON DEVOIR DE PUBLIER CE QUI SUIT :

Le Comité londonnien de notre Société a imprimé et répandu sa lettre ouverte, condamnant la défense de la vie des monarques, laquelle était entreprise par les deux ainsi nommés « libéraux, » littéraires européens.

La lettre ci-dessus mentionnée était publiée à l'occasion que l'un des écrivains qui sont nommés là, a osé blâmer le Fait des faits, exécuté par l'Homme d'immortel souvenir, par l'Homme véritablement grand, Dymitre Karakozow.

Le Fait des faits, c'est-à-dire le dévouement désintéressé, exécuté par qui que ce soit, par quelques causes et par quelques frais que ce soit, est digne de l'imitation, et au moins de louanges ou de l'hommage en silence. Le blâme donc du Fait des faits ne pouvait pas être toléré, car, sans ce Fait, les monarques existent et répandent l'esclavage et les ténèbres de l'ignorance, en face desquelles les vraies Lumières deviennent une rêverie des vieux enfants naïfs ou des rusés.

Les Lumières, l'insurrection et la révolution, tout cela est aujourd'hui seulement entre les mains des monarques, et par cela, ce sont seulement de vaines rêveries de ces auteurs, tant que les monarques vivent, car, nous le répétons, à quoi donc servent les monarques, sinon pour les ténèbres de l'ignorance et l'esclavage.

La circonstance énoncée ci-dessus, qui est si nuisible à l'activité des comités de notre Société, est nommément :

Il s'est déjà organisé dans le sein de notre Société un parti qui, tout en louant le principe de la Société, ne veut pourtant subir aucun sacrifice pécuniaire.

Ils critiquent nos paroles, et de telle manière on peut changer chaque cause sainte en chicane, et enfin se persuader qu'il est mieux de ne faire rien et parler du libéralisme, que d'agir contre les faux progrès,

lesquels, au lieu d'expliquer le bien pour le bien, préfèrent nier le bien.

Une pareille vieille critique classique de l'art de la politique contre la Science de la Poésie, était toujours nuisible pour cette sainte Science que la politique a surnommée « romantisme ou art de versifier, » et c'est la cause que, quoique nous préférions employer notre temps et notre argent pour quelque chose de meilleur qu'une nouvelle écriture, nous sommes forcés de subir encore un petit sacrifice pour la propagande littéraire, sans laquelle le Fait des faits des Sauveurs serait nommé par les monarchistes : « fanatisme ou folie. »

Voilà des paroles d'athées, qui propagent par l'avarice, l'athéisme, la fainéantise et l'impunité. — Nous n'avons donc rien de plus à dire à ces messieurs égarés par la politique, que seulement, en nous blâmant et en ne faisant rien, ils pourrissent dans une rêverie ; que les vraies Lumières, c'est-à-dire la Poésie, deviendra corps et vivra entre l'Humanité, sans l'intermédiaire des hommes. Les serviteurs des monarques-papes trouvent encore pire ; ils disent que la vérité vit déjà aujourd'hui parmi eux, et ils sont contents.

L'Humanité est déjà si abattue par la politique, que seulement les foudres de l'électrisme de la Poésie peuvent la réveiller de sa léthargie ! — Nous avons lancé ces foudres et promettons de ne plus répondre à nos accusateurs. — Nous les renvoyons pour prendre réponse à l'œuvre du poëte de l'Humanité, le défenseur de la Poésie du Christ, et fondateur de notre Société, sous le titre de « Jugement et arrêt de la Poésie contre la politique. »

La Société cosmopoétique engage tous ceux qui ne veulent pas la trahir à détruire toutes ses lettres qui ne sont pas imprimées.

Nous avons laissé la prose française des nihilistes russes sans commentaire aucun, croyant qu'elle n'en avait pas besoin et que nos lecteurs seraient parfaitement éclairés sur l'état mental de ces messieurs.

Mais ce sont tout simplement des aliénés, nous dira-t-on, des fous mélancoliques qui, par amour-propre, voudraient se donner l'air d'être des fous furieux et qui ne sont nullement dangereux, puisque leur rage s'exhale en paroles. Nous le savons bien, aussi n'est-ce pas l'idée d'un danger imminent qui nous tourmente. Une nouvelle tentative comme celle de

Karakozow est moralement et matériellement impossible. Nous sommes convaincu que dans toute la Russie il n'y a pas un second individu capable d'armer un pistolet contre l'Empereur et nous aimons à croire qu'il y en a peu, bien peu, qui consentiraient à se faire recevoir membres de la « *Société cosmopoétique* » et à approuver l'horrible circulaire du « *Comité moscovite* ». Des apparitions comme celle de Karakozow, celles des auteurs nihilistes que nous avons cités et celles des membres de la « *Société cosmopoétique* » ne sont qu'autant de cas exceptionnels dont la somme même ne forme qu'une minorité microscopique en comparaison de la masse de la population, et néanmoins l'aspect de ces égarements, en apparence si isolés, nous remplit de tristesse et d'appréhensions pour l'avenir.

Pour expliquer ce sentiment, nous demandons à nos lecteurs la permission de leur narrer un fait dont nous fûmes témoin en 1842 ou 1843, nous ne sommes plus certain de la date exacte.

Nous étions alors à Odessa où se trouvait en ce temps le docteur *Bulard*, si justement célèbre par ses travaux sur la peste qu'il a eu le courage d'étudier pendant nombre d'années en la suivant dans les endroits où elle éclatait, avec autant de soin que d'autres mettent à l'éviter. Malgré ses fréquentes relations avec l'Orient, la ville d'Odessa, rassurée par les règlements sur la quarantaine sévèrement observés dans son port, vivait dans la plus grande sécurité, lorsque se répandit la nouvelle d'un cas de peste arrivé dans un des hôpitaux de la ville. L'homme qui venait de succomber était un matelot grec, arrivé depuis deux mois. Il n'était donc plus interné, et la peste, le fait avéré que ce fut réellement la peste, était dans *la ville* et non dans l'enceinte de l'établissement de quarantaine.

L'effroi que cette nouvelle causa aux habitants et aux autorités de la ville était indicible. Les uns se voyaient déjà en butte au plus terrible des fléaux, les autres devaient songer

à préserver les contrées environnantes et le reste du pays d'une contagion imminente. La ville entière était en mouvement. Les uns allaient à la recherche des dernières nouvelles qui devinrent de plus en plus alarmantes; les autres couraient les porter au palais du gouverneur général où s'étaient rassemblées les principales autorités de la ville. Ordre fut donné d'isoler, en le cernant, l'hôpital où la maladie s'était montrée; quelques instants après on résolut de cerner le quartier de la ville supposé pestiféré, et on discutait chaleureusement la question de savoir s'il ne fallait pas cerner la ville tout entière, quand le gouverneur général demanda si on avait consulté le docteur *Bulard,* et ce qu'il pensait de l'état de l'homme décédé dans la matinée. Sur la réponse négative qui lui fut faite, le comte *Woronzow* ordonna qu'on eût à prévenir le docteur et suspendit momentanément l'exécution de l'ordre de cerner la ville. Cette sage mesure sauva Odessa des pertes et des embarras que lui aurait causés la fermeture de ses portes et l'interruption, même temporaire, de son commerce avec l'intérieur.

Informé par un des employés du gouverneur général de ce qui s'était passé, monsieur *Bulard* ne prit le temps que de se munir de sa trousse et se rendit en toute hâte à l'hôpital. Il y trouva plusieurs médecins rangés autour du cadavre, qu'ils examinaient avec toutes les précautions que l'on prend contre la contagion par la peste, qui peut se gagner par le plus léger attouchement au corps d'un pestiféré. Un examen de quelques minutes suffit à l'œil exercé du spécialiste pour reconnaître que les craintes répandues dans le public n'étaient pas sans fondement : le cadavre avait tous les indices de la peste et montrait plusieurs bubons pestilentiels très-développés.

Sur l'observation de ses collègues que le cas ne pouvait être sujet à doute : Vous avez raison, répondit monsieur *Bulard,* toutes les apparences font supposer que c'est là un cas de peste, et néanmoins nous pourrions encore nous trom-

per; il n'y a que l'autopsie du cadavre qui puisse dissiper tous les doutes.

— L'autopsie d'un pestiféré? mais vous n'y pensez pas!

— J'y pense si fort, répliqua monsieur *Bulard*, que je suis convaincu qu'il est indispensable que l'autopsie soit faite, et je la ferai.

Mettant aussitôt habit bas, le docteur *Bulard* procéda à une opération qui, certes, demandait bien plus de courage encore que de science médicale.

L'héroïque dévouement de l'audacieux opérateur fut couronné d'un plein succès. Les indices les plus irréfutables prouvèrent à l'évidence que les tumeurs à l'apparence pestilentielle provenaient d'une autre maladie et que le décès qui avait tant alarmé la ville entière n'était pas un cas de peste.

La nouvelle du verdict prononcé par le docteur *Bulard* et confirmé par ses collègues se répandit avec la rapidité de l'éclair. Nous l'eûmes de première source, et, ayant l'honneur d'être du nombre des intimes de monsieur *Bulard*, nous nous rendîmes chez lui pour attendre sa rentrée. Nous le vîmes bientôt qui revenait accompagné d'une foule nombreuse d'où partaient des acclamations enthousiastes pour celui qui avait préservé la ville des graves inconvénients d'une mise en quarantaine, ce qui, continué pendant un mois seulement, — le temps de se convaincre qu'il n'y a point de récidive de peste, — aurait suffi pour ruiner le commerce d'Odessa.

Nous nous attendions à voir le docteur rayonnant de satisfaction; il était triste et profondément abattu. Tout cela m'a bouleversé, répondit-il à nos questions empressées, et j'ai la tête pleine des plus navrantes réflexions.

— Mais puisque cet homme n'avait pas la peste?

— Eh non! — il n'avait pas la peste, mais il avait pis que cela. Il était atteint d'une maladie horrible tout aussi contagieuse que la peste, et tellement développée que je n'avais pas idée d'un tel degré d'infection.

— C'est bien triste, surtout si le défunt était jeune encore et pouvait vivre longtemps sans le mal qu'il avait gagné.

— Ce n'est pas de l'individu que je suis préoccupé, c'est des symptômes de sa maladie, c'est de l'état sanitaire de la société dans laquelle il a vécu. Pour qu'une maladie qui ne se gagne que par contagion atteigne ces proportions monstrueuses, il faut qu'il y ait des centaines, des milliers d'individus frappés de la même infirmité, car ce dernier stade de développement d'une maladie s'atteint si difficilement, que sur un millier de cas, je dirai presque sur un millier de concurrents, il y en a un, à peine, qui arrive à ce degré de perfection. On est donc forcé d'admettre l'existence d'une société entière affectée du même mal pour expliquer l'apparition d'un phénomène unique comme celui que je viens de voir. D'après les idées généralement reçues, la peste passe pour le plus redoutable des fléaux. Je ne partage pas cet avis. La peste, dans nos climats du moins, ne se développe point spontanément; il existe des moyens infaillibles pour l'empêcher de pénétrer dans un État bien organisé, et, dans le cas même où le mal serait venu à éclater, il est toujours possible d'en arrêter la propagation, en isolant les individus qui pourraient porter la contagion dans la société.

Mais que faire en présence d'une maladie dont le germe se trouve dans la société même, dont des milliers de membres sont atteints plus ou moins gravement, et que dans certains individus on voit développée jusqu'aux proportions les plus monstrueuses? Voudrait-on séquestrer tous ceux chez lesquels la maladie se montre à l'extérieur et d'une manière inquiétante? Cela ne serait d'aucune utilité, car, non content de les cerner, on les brûlerait tous, que le mal n'en serait ni extirpé ni amoindri : le virus continuant à agir sur les personnes moins atteintes ferait reparaître bientôt des phénomènes tout aussi alarmants que les premiers, des sujets tout aussi infectés que

ceux dont on se serait débarrassé. Ce n'est donc pas de ces derniers qu'on a à se préoccuper; ils ne sauraient être sauvés et ne sont même plus dangereux au point de vue de la contagion, l'état où ils se trouvent ne pouvant inspirer que du dégoût et de la pitié. Ce qui presse, c'est de porter secours à ceux qui peuvent être sauvés encore, à ceux chez lesquels le germe de l'épidémie est à peine éclos, à ceux surtout qui ne sont pas encore atteints, mais qu'une contagion inévitable menace dans un avenir prochain. Ceci vous explique pourquoi, laissant tout à fait de côté le malheureux que j'ai pu observer ce matin, je ne pense qu'au milieu dans lequel il a vécu, à la société à laquelle il appartenait. C'est ce milieu, c'est cette société qu'il faudrait tâcher de désinfecter en y introduisant un régime hygiénique soigneusement élaboré; or, je me le demande, la société se laissera-t-elle faire? Comprendra-t-elle que c'est dans son sein que se cache le germe de la maladie dont les symptômes, quand elle est complétement développée, la remplissent d'horreur? Consentira-t-elle à s'avouer à elle-même qu'elle est malade, ou traitera-t-elle de fou, de calomniateur, celui qui oserait lui dire : Voyez les fruits pourris que vous portez et jugez si vos racines ne sont pas attaquées de la gangrène! J'avoue ne pouvoir me faire aucune idée de l'attitude que prendrait une société à laquelle une série de phénomènes attestant le *maximum* de l'infection aurait démontré l'existence d'un danger imminent. Que résoudra-t-elle? Aura-t-elle le courage de procéder à une réforme radicale, ou bien, l'amour-propre l'empêchant de convenir de sa propre culpabilité, se bornera-t-elle à demander la reclusion suivie de mort des individus isolés dont l'affection morbide serait arrivée au point de devenir un scandale public? La question est des plus graves, puisque de sa solution dépend la vie ou la mort des générations futures, qui peuvent être sauvées ou perdues selon la résolution que prendra la génération actuelle; or, c'est l'incertitude où je suis concernant la solution qu'aura

cette question vitale qui me remplit le cœur de tristesse et me fait voir tout en noir.

Ce que nous dit le docteur *Bulard* concernant le mal physique auquel avait succombé le matelot grec s'adapte si bien à la maladie morale dont les nihilistes sont atteints, que nous avons cru ne pouvoir mieux faire que de reproduire en entier le raisonnement si lucide de notre savant ami. Tout comme le syphilitique de l'hôpital d'Odessa, nous croyons que les nihilistes parvenus au dernier stade de l'aberration mentale, ne sont ni guérissables, ni dangereux au point de vue de la contagion. Ils sont, les uns trop ridicules, les autres trop abjects pour que l'on soit tenté de les imiter. « Ce qui presse », — disons-nous avec monsieur *Bulard*, — « c'est de porter secours » à ceux qui peuvent encore être sauvés, à ceux parmi lesquels le germe du nihilisme est à peine éclos, *à ceux surtout qui ne sont pas encore atteints*, mais qu'une contagion » inévitable menace dans un avenir prochain. »

Dans les chapitres suivants, nous laisserons donc de côté les nihilistes qui se targuent de l'être, pour ne nous occuper que de ceux qui sont nihilistes sans s'en douter eux-mêmes, et surtout de ceux qui ne le sont pas encore et que nous voudrions empêcher de le devenir.

VI

Géographie du nihilisme. — Il est des contrées en Russie où il n'y a point de nihilistes. — Raison d'être de ce phénomène. — Différence entre instruction et civilisation. — Les sauvages lettrés en Russie. — Nos actions se règlent d'après *l'idéal* que nous poursuivons. — Développement de ce théorème. — Pour civiliser un peuple arriéré, il faut le faire changer d'idéal.

Les lecteurs qui ont bien voulu nous suivre jusqu'ici sont à même de se faire une idée précise de l'essence du nihilisme, et consentiront peut-être à prêter quelque attention aux recherches qu'il nous reste à faire pour répondre à ces questions : Dans quels pays et dans quels endroits de ces pays trouve-t-on des nihilistes? et quelle est la raison d'être de la fréquence de l'infirmité morale qui conduit au nihilisme?

Commençons par l'occident de l'Europe et demandons-nous d'abord : Y a-t-il des nihilistes en Allemagne, en France, en Belgique, en Angleterre, en Suisse, etc., etc.? Tous ceux qui connaissent ces pays comme nous les connaissons répondront à cette question par la négative. On y voit bien des rêveurs politiques, des réformateurs de l'humanité de toutes les nuances : des démocrates, des démagogues, des socialistes, des communistes, mais on n'y rencontre point de nihilistes, du

moins pas en liberté, car ceux qui pourraient s'y trouver et qui trahiraient l'état troublé de leur intelligence en parlant comme monsieur Isidore (1) ou en écrivant comme monsieur le rédacteur du journal « *Russie,* » (2) seraient depuis longtemps enfermés dans quelque maison de santé, où un conseil de famille les aurait envoyés. Cela prouve que si dans l'occident de l'Europe il y a quelques nihilistes, ils sont si peu nombreux qu'ils peuvent trouver place dans les maisons d'aliénés, ce qui permet de dire qu'il n'en reste point dans la circulation.

Pour ce qui est de la Russie, ce n'est plus une question à résoudre; la presse, de même que les actes officiels, attestent la présence du virus nihiliste; c'est donc un fait avéré qu'en Russie il y a un fort grand nombre de nihilistes plus ou moins rapprochés du stade de la maturité, et nous n'avons plus qu'à voir dans quelles parties de l'Empire ce genre d'infirmité morale se rencontre le plus souvent.

En se reportant à ce que nous avons dit dans notre chapitre Ier, nos lecteurs comprendront qu'il faut d'abord exclure tout ce qui est campagne, le peuple russe étant demeuré absolument étranger à la contagion.

Comme ce n'est que parmi les classes qui forment la population urbaine que l'on rencontre des nihilistes, voyons s'il s'en trouve à Bogodouchow, Wolokolamsk, Fatége, Souwalki, Berdiansk, Kline, Rouza, etc., etc., c'est-à-dire dans les petites villes fort arriérées en civilisation et ne possédant, la plupart du temps, qu'une école de district. Nous connaissons une quantité prodigieuse de ces petites villes et nous pouvons attester que les nihilistes y sont fort rares. On y rencontre bien des exemplaires que le hasard a séparés de la ruche à laquelle ils appartenaient pour les confiner dans les étroites

(1) Voir au chapitre III.
(2) Voir au chapitre précédent.

limites que la vie toute matérielle d'une petite ville assigne au mouvement intellectuel. Mais ces spécimens sont si rares et se sentent si isolés, si peu appréciés par la société qui les entoure, que fort souvent ils changent de marotte et abandonnent leurs rêveries de réformateurs de l'humanité pour ne songer qu'à conquérir une position influente dans le cercle microscopique où ils se meuvent. A force de se noyer dans la prose de la vie réelle, ils redeviennent des membres utiles de la société, et le nombre de ceux qui conservent encore leur ancienne infirmité est si minime qu'ils disparaissent dans la masse, de sorte qu'il est permis de dire que *dans nos petites villes le nihilisme n'a point d'adhérents.*

Dans les villes plus importantes et les chefs-lieux de province l'aspect des choses est déjà tout autre. Dans ces endroits, la civilisation ou plutôt *l'instruction* est beaucoup plus répandue que dans les petites villes de district. On y voit toujours un ou plusieurs gymnases, parfois un lycée ou quelque établissement analogue, et la société même renferme un nombre, parfois assez considérable, d'individus dont le cercle de connaissances est assez étendu. Partout ailleurs, cette augmentation de lumières serait une garantie contre la propagation des idées malsaines du nihilisme, mais chez nous on se tromperait presque toujours en jugeant de la valeur des choses d'après celle que ces mêmes choses pourraient avoir dans l'occident de l'Europe. La Russie est le pays des surprises pour tous les étrangers qui la jugent à leur point de vue habituel et pour ceux parmi les indigènes qui s'obstinent à croire que les semences importées de l'étranger, jetées au hasard sur un terrain non préparé, produiront chez nous les fruits splendides qu'annoncent les étiquettes un peu vantardes de ceux qui ont apporté les sacs. Ailleurs, les lumières éclairent et réchauffent; chez nous, au lieu d'éclairer, *elles éblouissent,* au lieu de réchauffer, *elles brûlent,* ce qui ne tient pas à la nature de la clarté même, mais à la réverbération qui est foncièrement fausse et fait

paraître les objets sous un jour trompeur dont la pénombre favorise l'apparition des spectres échevelés du nihilisme.

On comprendra aisément que dans les chefs-lieux de province, le mouvement intellectuel doit être de beaucoup plus animé que dans les petites villes de district. Dans ce mouvement, l'action du nihilisme se fait déjà sentir. Le nombre de nihilistes que l'on peut rencontrer dans ces villes, sans être excessif, est parfois assez considérable; ils ne se sentent plus isolés; ils se soutiennent et se fortifient dans leurs rêveries « *cosmopoétiques* » en s'applaudissant les uns les autres; et, sans être arrivés à l'apogée du mal, à la « *clairvoyance nihilistique* » des « *gardiens de la vraie lumière,* » (1) ils sont souvent fort avancés et approchent de la maturité. Suivant la loi générale, qui fait qu'on ne se plaît qu'avec ceux dont on est apprécié, les nihilistes se recherchent les uns les autres et forment ainsi des coteries auxquelles viennent s'adjoindre les adeptes que le hasard leur amène, car, quoique nos chefs-lieux de province hébergent bon nombre de nihilistes, qui y sont arrivés tout formés, la plupart de ces villes n'en produisent point de nouveaux. Cette assertion, comme toutes celles qu'il nous arrivera d'émettre dans le présent chapitre, n'a aucunement la prétention de passer pour une règle sans exceptions. Bien au contraire, les exceptions sont sous-entendues dans tout ce que nous disons ici, et il pourrait se faire qu'à Kherson, Poltava, Koursk, Toula, Twer, Novgorod, ou même à Bogodouchow ou Wolokolamsk, il se soit formé un ou plusieurs nihilistes en s'inspirant des écrits mal digérés de quelques auteurs modernes; mais, en thèse générale, ce n'est pas dans ces villes que prospère et que se multiplie le nihilisme.

Les endroits où l'on trouve le plus de nihilistes et où il s'en forme sans cesse de nouveaux sont : *St-Pétersbourg, Moscou, Kazan, Kharkow* et *Kiew*. Ce sont, de toutes les villes russes,

---

(1) Voir les deux proclamations dans le chapitre précédent.

celles où le mouvement intellectuel est le plus animé, des villes à université renfermant des milliers de jeunes gens adonnés aux sciences, de vrais foyers de lumières, et pourtant c'est là que le nihilisme fait le plus de prosélytes, c'est de là qu'il se répand dans l'intérieur du pays. Faudra-t-il qu'à l'appui de cette assertion nous citions des faits, en parlant des diverses associations à base nihilistique découvertes dans ces villes, des regrettables manifestations prétendues *politiques*, mais au fond quelque peu « *cosmopoétiques* » qu'on y a vues? Il nous semble que tout cela est assez connu pour n'avoir pas besoin d'être relaté, et qu'ainsi nous ferions mieux de ne pas nous appesantir sur des détails qui pourraient blesser la susceptibilité de bien des gens, sans servir à l'instruction de personne. Nous aimons mieux mentionner comme un fait avéré que ce sont nos villes les plus avancées en civilisation qui sont en même temps les centres du nihilisme, pour passer à d'autres recherches.

Nos lecteurs ont dû s'apercevoir que dans la liste que nous venons de donner de nos villes à université, il en manque une, c'est celle de Dorpat (1). Cette omission n'est pas fortuite; nous avons dû la faire puisqu'il s'agissait de villes reconnues comme centres du nihilisme, et que jamais à Dorpat on n'a vu un seul nihiliste. Il y a plus : dans tout le pays environnant, qui forme l'arrondissement scolaire de Dorpat, le nihilisme est absolument inconnu, et on n'en trouve la moindre trace ni dans les villes de district, ni dans les villes populeuses des provinces baltiques, comme Réval, Riga et Mitau.

Le contraste est trop saillant pour ne pas frapper de surprise quiconque s'est donné la peine de l'observer; on en vient donc tout naturellement à se demander quelle est la raison d'être de cette singulière anomalie. Pourquoi la jeunesse

(1) Nous ne parlons pas de l'université d'Odessa, trop récemment instituée pour qu'il soit permis d'augurer des tendances de sa jeunesse studieuse.

studieuse de nos universités de l'intérieur est-elle infectée du virus nihilistique au point de le répandre partout où elle va s'établir après la fin de ses études, tandis que, dans une autre université, également russe, le nihilisme est une maladie inconnue?

Cela tiendrait-il à l'organisation des universités mêmes? Assurément non, car les universités de l'intérieur sont tout aussi autonomes que celle de Dorpat, et sont régies par des conseils académiques jouissant d'un droit d'initiative et d'une indépendance remarquables.

Serait-ce la faute des professeurs ou des inspecteurs chargés de surveiller les jeunes gens? Non encore, car aucun professeur d'aucune université de l'intérieur ne voudrait contribuer à répandre des idées nihilistes, et les inspecteurs dans ces universités remplissent leur mission avec au moins autant de zèle que ceux de Dorpat.

La cause du phénomène ne se trouve point dans ce que les jeunes gens *acquièrent* pendant leur séjour à l'université, mais bien dans ce qui leur *manque* le jour où ils y entrent; ce n'est pas *l'instruction* qu'on leur donne à l'académie, c'est *l'éducation* qu'ils ont reçue avant que d'y venir, qui est vicieuse et qui les rend aptes à devenir la proie du nihilisme. Cela ne veut pas dire que nos collégiens de première, en sortant d'un gymnase pour aller à l'université, y arrivent avec des idées nihilistes. Ces idées, ils ne les ont pas encore, mais, en revanche, ils n'ont rien qui puisse les en préserver, car le savoir qu'ils ont pu acquérir au collége (gymnase) manque de cette base solide que, seule, donne l'éducation domestique, puisque, seule, elle nous initie aux charmes de la vie de famille et nous laisse le souvenir sacré du toit paternel, la réminiscence ineffaçable des caresses maternelles.

En comparant l'étudiant ou le collégien de nos provinces de l'intérieur à ceux des provinces baltiques, nous trouvons que tout est égal entre eux : les moyens d'instruction que leur

offrent les cours publics, la durée et la gradation de ces cours, les principes généraux qui en règlent la tendance, le zèle des professeurs qui en soignent l'enseignement, tout, — hormis une seule chose : les uns ont quitté le toit paternel de très-bonne heure et ont acquis tout leur savoir dans des écoles publiques, souvent fort éloignées de la demeure de leurs parents; les autres sont restés chez eux et ont été préparés à la maison, soit pour entrer directement à l'université, soit pour se voir reçus dans une des classes supérieures d'un gymnase (1).

C'est cette différence dans la manière dont leur éducation a été commencée qui devient la cause de la notable dissemblance qui existe entre les étudiants des universités de l'intérieur et ceux de l'université de Dorpat.

Il est un ancien proverbe russe qui dit : Каковъ изъ Колыбельки таковъ и въ магилку (tel vous sortez du berceau, tel vous descendez au tombeau), ce qui semble vouloir indiquer que les impressions reçues dans notre plus tendre jeunesse décident de la direction que nous suivrons durant toute notre vie. Comme la plupart des locutions proverbiales, celle-ci contient une grande vérité qui, très-malheureusement, n'est ni assez sentie, ni assez appréciée.

Pour qu'un enfant, un petit être sauvage, devienne un être

---

(1) Nous croyons devoir rappeler à nos lecteurs ce que nous avons dit déjà, à savoir que pour tout ce que nous avançons ici concernant des usages généralement reçus, il est toujours sous-entendu qu'il existe de nombreuses exceptions à la règle commune. Quelquefois, quoique assez rarement, on voit entrer aux universités de l'intérieur des jeunes gens dont l'éducation a été faite, tout entière, *dans la maison paternelle*. De même, dans les provinces baltiques, il arrive que des enfants sont forcés *de quitter leurs parents* pour acquérir chez des étrangers ou dans quelque école de district, les connaissances nécessaires à leur admission au gymnase. Ces faits, assez rares pour être regardés comme autant d'exceptions, n'invalident en rien les conclusions que nous avons tirées de l'ordre de choses généralement établi.

civilisé, il y a deux disciplines distinctes par lesquelles il faut le faire passer : *l'éducation*, c'est-à-dire la formation du caractère, du goût, des penchants, et *l'instruction* qui est le développement de l'intelligence, de la mémoire, du jugement.

Par une aberration des plus regrettables, il arrive très-souvent qu'on méconnaît ce qu'il y a de dissemblant dans l'action de ces deux agents de la civilisation, et que l'on croit avoir donné à ses enfants une excellente *éducation* en les envoyant à telle ou telle école renommée par la variété ou même la solidité de l'*instruction* qu'on peut y acquérir. Cette idée est d'autant plus fausse que, par la force même des choses, l'instruction se trouve à peu près séparée de l'éducation et que l'une commence à l'époque même ou l'autre est terminée.

Tout ce que nous apprenons jusqu'à l'âge de dix ans n'est, au fond, propre qu'à être oublié; ce sont des jeux d'enfants plus ou moins instructifs, qui n'augmentent en rien la somme de notre savoir. Les études sérieuses, l'instruction qui développe réellement notre esprit ne commencent qu'entre dix et douze ans; or, à cet âge, notre caractère s'est déjà dessiné, nos goûts ont commencé à se former, nos penchants se sont prononcés, *notre éducation est terminée.*

Ceci est tellement vrai, qu'il suffit d'observer avec quelque attention un garçon de cet âge, pour prédire avec certitude quel sera le caractère et la valeur morale de l'homme fait. Nous savons bien qu'ici il faut faire la part de l'influence qu'exercent sur nous la vie réelle et l'école du malheur, qui peuvent modifier le caractère que nous a donné notre première éducation, mais qui ne sauraient jamais le changer entièrement. Celui que les exclamations laudatives d'une valetaille empressée autour de « *l'enfant des maîtres* » (барское дитя) ont rendu orgueilleux et ennemi de toute contradiction, ne sera jamais modeste et détestera toujours quiconque viendrait lui prouver qu'il a eu tort, soit dans sa conduite, soit dans ses raisonnements. Celui que les passe-droits et les injustices

dont il a été témoin dans quelque école primaire, ont rendu astucieux et rampant, n'aura jamais des allures franches et loyales et préférera toujours les voies détournées à la ligne droite qu'aurait suivie un caractère indépendant. Ajoutons à cela que les penchants d'un enfant se développent moins d'après ce qu'on lui enseigne et lui conseille, que d'après ce qu'il observe et l'exemple qu'on lui donne, et nos lecteurs, nous l'espérons du moins, seront tout aussi convaincus que nous le sommes de l'immense importance de l'éducation domestique dans la question du nihilisme.

Un jeune homme qui entre au collége ou à l'université, en y apportant des traditions de famille, l'habitude du respect pour l'autorité paternelle, le souvenir du pré où il s'ébattait sous les yeux de sa mère, n'est guère exposé à prêter l'oreille aux doctrines nihilistes. Dès qu'on lui dirait qu'il s'agit de tout changer, de tout renverser, il s'arrêterait stupéfait pour demander si l'on prétend nier jusqu'au passé, jusqu'aux traditions de famille.

— Ce ne sont que d'anciens préjugés que toutes ces traditions-là, et la première chose à abolir serait la famille.

— Mais l'autorité du père sur ses enfants, vous ne sauriez la nier, puisqu'elle est indispensable?

— C'est encore un préjugé; les enfants appartiennent à l'État, et la parfaite liberté demande l'abolition de toute autorité sans exception aucune.

— Et ma mère? Vous n'allez pas nier les soins qu'elle a pris de mon enfance?

— C'est la patrie qui sera votre mère, c'est la phalange à laquelle vous appartiendrez qui prendra soin de vous.

Ici le jeune homme ne comprend plus rien, et le missionnaire nihiliste s'en va convaincu que ce garçon « *rendu stupide par l'éducation domestique* » (1) ne sera jamais du nombre des « *gardiens de la vraie lumière* ».

---

(1) Voir au chapitre précédent.

Toute autre est la position de ceux qui viennent s'asseoir sur les bancs d'une académie ou d'un gymnase, sans avoir joui des bienfaits de l'éducation domestique. A moins d'être doués d'une grande fermeté de caractère et d'une logique assez serrée pour leur faire comprendre que les phrases ronflantes de messieurs les réformateurs de l'humanité sont dépourvues de sens commun, ils sont fort exposés à se laisser gagner par ce qu'il y a d'attrayant dans des idées nouvelles attifées de mots aussi sonores que : patrie, liberté, égalité. La pensée, que pour réaliser ces projets splendides, il faut renverser tout ce qui subsiste, ne pourrait les arrêter qu'autant qu'ils auraient un culte particulier pour telle ou telle institution appartenant à l'ordre de choses établi, qu'ils trouveraient dans leur existence le souvenir de telle ou telle chose qui leur fût devenue trop chère pour qu'ils consentissent à la voir sacrifiée. A l'âge où il sont, le collégien et même l'étudiant ne peuvent encore avoir que des souvenirs d'enfance; or, voici à quoi ces souvenirs se réduisent pour une fraction, hélas! fort considérable de notre jeunesse studieuse : au lieu de leur retracer les soins d'une mère, leur mémoire ne leur rappelle que les serviles obséquiosités d'un tas de bonnes et de menins; au lieu de l'autorité paternelle ils n'ont connu que celle du chef de compagnie du corps de cadets, ou celle de l'inspecteur de l'école de district dans lesquelles ils sont entrés dès l'âge de sept ans; enfin au lieu de remonter jusqu'à quelque jardinet, quelque petit coin de terre témoin de leurs premiers jeux d'enfance, leurs souvenirs s'arrêtent à quelque manége, quelque salle de conseil scolaire, théâtre de leur premier succès d'amour-propre, du premier triomphe remporté sur *leurs rivaux*, — car, au lieu de camarades de jeux, ces malheureux enfants, dès l'âge le plus tendre, n'ont que des rivaux, des concurrents, sur lesquels il s'agit de l'emporter, et que l'on déteste quand on ne peut les vaincre.

Est-ce bien dans de pareils souvenirs d'enfance que l'on

peut trouver un bouclier contre les atteintes du nihilisme? Y a-t-il là de quoi répondre à ceux qui vous parleraient de tout renverser : « Il est des choses qui me sont sacrées et que je défendrais contre quiconque voudrait y toucher » ?

Ce n'est ni le régime de ses bonnes et de ses menins, ni celui de ses maîtres d'armes et des inspecteurs de classes, ni les précoces chatouillements de l'amour-propre surexcité qui pourraient avoir charmé notre jeunesse studieuse au point qu'elle voulût les maintenir malgré tout. Si peu que ces jeunes gens connaissent de la vie, ils y ont déjà trouvé des choses qu'ils sentent devoir être changées; ils ne tiennent à rien, ils sont mécontents de leur passé, et, s'emparant avec avidité de toute idée relative à l'amélioration de leur avenir, ils ne sont que trop disposés à tomber dans les exagérations et à donner dans le nihilisme.

Voilà ce qui a fait que dans nos universités de l'intérieur, le nombre des nihilistes est si considérable, tandis qu'à l'université de Dorpat on n'en a jamais vu un seul. *L'instruction* que l'on peut acquérir à Moscou, St-Pétersbourg, etc., n'est en rien inférieure à celle qu'on peut se procurer à Dorpat, mais *l'éducation* des jeunes gens qui suivent les cours des unes et de l'autre de ces universités est essentiellement différente. De là la dissemblance si frappante entre les tendances de la jeunesse studieuse des provinces de l'intérieur et celle des provinces baltiques.

Nous avons déjà fait l'observation que les deux disciplines qui, réunies, conduisent à la civilisation étaient souvent confondues, et que beaucoup de gens prenaient une instruction plus ou moins étendue pour l'équivalent d'une bonne éducation. Cette erreur est même poussée plus loin et une foule de gens regardent l'instruction, ou plutôt son résultat, *le savoir*, comme étant la mesure et la cause de *la civilisation*. Ainsi, voulant indiquer que tel pays est plus avancé en civilisation que tel autre, on vous cite les chiffres indiquant l'importance relative

de la population lettrée, et on en conclut qu'un pays où ce chiffre serait de 45 p. c., est supérieur en civilisation aux pays où il ne serait que de 25 ou de 20 p. c.

Ce raisonnement est juste en tant qu'il évalue la force du moteur d'après l'importance du résultat obtenu et qu'il argumente ainsi : ce peuple éprouve un plus vif besoin de s'instruire, *donc* il est plus avancé en civilisation que tel peuple demeuré illettré; mais on se tromperait fort en voulant soutenir l'inverse et en disant : ce peuple vient d'être doté d'une infinité d'écoles, il comptera prochainement autant de lettrés que les mieux partagés, *donc* il sera aussi civilisé que les autres peuples de l'Europe. Dites *aussi instruit,* et vous aurez peut-être raison, mais *aussi civilisé,* non.

La civilisation n'est pas le résultat de l'*instruction,* qui mène au savoir, à la connaissance des choses qui sont en dehors de nous et développe en nous le sentiment de *nos droits,* mais bien celui de l'*éducation* qui a pour mission de nous initier à la connaissance de nous-mêmes, d'éveiller en nous la conscience de notre dignité d'homme et de développer ainsi le sentiment de *nos devoirs.* La civilisation, c'est la victoire de l'être pensant sur les instincts de la bête, c'est la domination de la volonté sur les passions, le pouvoir exercé sur nous-mêmes, ce qui, à l'extérieur et dans son application à une nation entière, se manifeste par l'adoucissement général des mœurs, la disparition des coutumes grossières, le respect pour les droits d'autrui, et la vulgarisation de goûts et de penchants de telle nature, que leur satisfaction ne serve qu'à augmenter le bien-être moral et matérial de la société. Aussitôt que la civilisation commence à se développer chez un peuple, il est évident qu'il doit sentir le besoin de s'instruire, mais il est tout aussi évident que le savoir implanté artificiellement et au moyen de stimulants tout extérieurs, — qu'il s'agisse d'une nation ou d'individus isolés, — s'il ne rencontre un sol préparé par l'éducation, poussera des racines folles et produira

des fruits pourris avant d'être mûrs, des fruits amers et malsains comme le nihilisme.

L'instruction, — on ne saurait trop le répéter, — ne constitue point la civilisation, et pour savoir lire, écrire et calculer, on n'est pas encore un être civilisé. Qui de nous n'a connu des hommes instruits, des savants même, dont l'éducation avait été négligée au point de ne leur apprendre à dompter aucun de leurs mauvais instincts. Malgré la variété de leurs connaissances, on les voit emportés, violents jusqu'à fouler aux pieds les droits d'autrui, intolérants au point qu'ils voudraient pouvoir scalper quiconque ose les contredire. Sont-ce là des êtres civilisés? Non, ce sont **des sauvages lettrés**, dont toute la science ne suffit point à masquer ce qu'il y a d'inculte et de barbare au fond de leur nature.

Les exemples du contraire sont encore plus fréquents, et le pays que nous habitons momentanément, la Belgique, en offre des centaines qui viennent prouver d'une manière irrécusable, que sans savoir ni lire ni écrire on peut encore être un homme civilisé. Observez les manœuvres dans les fabriques, les ouvriers dans les campagnes; il en est un assez grand nombre qui ne sauraient signer leurs noms, et néanmoins le sentiment de leurs devoirs de citoyens, le respect de la loi, l'horreur de la violence et de l'arbitraire sont puissamment développés en eux, de sorte que, malgré leur manque *d'instruction*, on ne saurait méconnaître qu'ils ont reçu une *éducation* qui en a fait des êtres civilisés.

Il nous semble qu'en voilà assez pour mettre hors de doute, que pour arriver à la civilisation, soit d'un individu, soit d'un peuple, on a quelque chose de beaucoup plus pressé et de beaucoup plus important à faire que de s'occuper d'augmenter ses connaissances, c'est de soigner son éducation; nous pouvons donc passer à la question de savoir quel est l'agent le plus apte pour venir à bout des instincts brutaux que l'éducation a mission de dompter?

A cette question la réponse semble toute trouvée : « Il n'y a que les bons principes qui puissent maîtriser nos passions, donnez donc à l'enfant, au peuple dont vous voulez faire l'éducation, des principes bien arrêtés, bien rigides, et tout est fait! » Selon nous ce n'est pas tout encore, et voici pourquoi :

Ce qu'on appelle « *les principes* » n'est au fond qu'une série de prescriptions motivées, concernant ce que nous devons faire et ce que nous devons ne point faire. Par leur nature même, ces règles de conduite sont en contradiction avec nos inclinations naturelles, avec nos *penchants*, qu'elles sont destinées à modifier; il y a donc un mérite incontestable à agir toujours d'après ses principes et à se rendre maître de ses passions au point de laisser ce qu'on voudrait faire, et de faire ce qu'on aimerait mieux laisser. Plus ce mérite est grand, plus il doit être rare ; aussi voyons-nous que le fait de connaître les règles de la morale n'implique nullement leur stricte observation, et que la plupart des hommes, lors même qu'on a tâché de leur inculquer de bons principes, négligent de les suivre, toutes les fois que leurs goûts, leurs penchants sont sollicités de manière à rendre la tentation trop forte. Il nous semble devoir conclure de là qu'il y aurait beaucoup de gagné si l'on pouvait parvenir à amoindrir l'intensité de ces tentations, en tâchant de développer dans l'individu, dans le peuple en question, des goûts, des penchants, des habitudes que nous voudrions nommer « *civilisés* » et qui seraient moins en opposition avec les principes de morale que ne le sont les instincts naturels de l'homme inculte.

Ceci nous conduit à une nouvelle série de considérations que nos lecteurs voudront bien nous permettre de traiter un peu en détail :

Ce qui détermine notre activité dans la vie privée, et nos tendances dans la vie politique, c'est *l'idéal* que nous nous sommes fait et que nous voudrions voir réalisé. Quel que soit le niveau de son développement intellectuel, chaque homme

jouissant de la plénitude de ses facultés s'est fait une image plus ou moins distincte d'un état de choses qui lui conviendrait de tous points, d'un groupement de circonstances qui comblerait tous ses vœux. Sciemment ou insciemment, toutes les actions libres de l'homme tendent vers la réalisation de cet ordre de choses désiré, de *cet idéal*, et ce que nous appelons nos goûts, nos penchants, nos habitudes, ne provient d'autre chose que du désir de réaliser, momentanément du moins, toutes les conditions, ou une partie des conditions de l'*idéal* que nous poursuivons. Il en est de même pour les masses, les nations, dont les us et coutumes populaires, les vertus et les vices dominants sont le résultat de la somme des efforts que font une multitude d'individus, formant la majorité numérique, pour réaliser chacun son *idéal*.

Il est évident que la forme que prend *l'idéal* de la majorité d'un peuple, d'un groupe de nationalité distincte, en réagissant sur les mœurs et les penchants de ce peuple ou de ce groupe, doit exercer une immense influence sur la réussite ou la non-réussite des tentatives que l'on pourrait faire pour relever leur moralité par le moyen de l'*éducation*, ou pour augmenter leur savoir par celui de l'*instruction*. Plus la somme des penchants populaires, *l'idéal* que poursuit la majorité est en contradiction avec l'ordre de choses nécessaire pour la propagation de la civilisation, plus il devient difficile de vaincre la résistance que les masses opposent au progrès. D'autre part, plus *l'idéal* d'une société se rapproche de la situation que les lois d'un État régulièrement organisé assurent à chaque citoyen, plus il devient aisé d'y vulgariser les principes de morale et d'y répandre l'instruction.

Pour élucider par des exemples ce que nous venons de dire, essayons de nous rendre compte de la forme de l'*idéal* que poursuivent les habitants de trois contrées différentes de la Russie : les aborigènes du Caucase, les habitants des provinces baltiques et ceux des provinces de l'intérieur.

L'idéal du Caucasien se rapproche de celui du Bédouin avec lequel il a beaucoup de ressemblance. Ce qu'il demande à Allah, c'est de lui donner les moyens de vivre dans une aisance relative et dans une oisiveté absolue, de le préserver à jamais du malheur d'avoir à travailler de ses mains pour gagner sa subsistance et, surtout, de lui fournir souvent l'occasion de donner des preuves éclatantes de son courage et de son adresse dans le maniement des armes. Il va de soi que lorsque les occasions de se battre lui manquent il va les chercher, et se met en révolte contre les Russes ou en guerre contre quelque tribu voisine. Chasseur passionné, l'aborigène du Caucase aime surtout la chasse à l'homme, la plus émouvante de toutes, et qui, outre l'attrait du danger à braver, offre encore l'avantage d'être plus lucrative que les autres, car, tout comme celles des Bédouins, les expéditions armées des Caucasiens ont le butin pour principal motif.

Cette direction de l'esprit national constatée, supposons que par quelque coup de baguette magique on puisse faire que tous les aborigènes du Caucase, sans exception aucune, sachent lire et écrire; supposons en outre qu'on leur ait donné à chacun toute une collection de livres contenant l'exposition la plus lucide des principes les plus recommandables, et demandons-nous si, par ce fait, les Caucasiens seraient devenus plus civilisés qu'ils ne l'étaient? Il n'y a aucun doute que non, puisque *l'idéal* qu'ils poursuivent est en opposition constante avec les conceptions qui servent de base à l'ordre de choses établi dans un État civilisé. Pour qu'il adopte les principes les plus élémentaires de la civilisation : l'idée qu'on ne saurait se rendre justice à soi-même; que l'homicide est un crime; que le bien d'autrui doit être sacré, il faut que le Caucasien répudie son passé et qu'il change totalement sa manière de vivre, ce qu'il ne fera *librement* que le jour où il aura modifié ses goûts, ses penchants, ses habitudes, le jour où il se sera fait *un nouvel idéal* tout différent de celui dont il poursuivait

la réalisation. Jusque-là tous les efforts pour le civiliser resteront sans résultat aucun. On a donc quelque chose de plus pressé à faire que de doter un peuple inculte d'écoles primaires et de gymnases, c'est de le porter, peu à peu, *à changer d'idéal* en modifiant les conditions d'existence dans lesquelles il vit, ce qui, pour le cas spécial des habitants du Caucase, pourrait, peut-être, se faire par le désarmement général et une protection toute spéciale accordée à l'industrie et surtout à l'agriculture du pays.

Dans les provinces baltiques, comme on doit bien s'y attendre, *l'idéal* que poursuit la majorité est tout autre que celui que nous venons d'esquisser.

Ce qui sourit le plus à l'habitant des provinces baltiques, c'est l'idée de se caser, de se faire un nid et d'y demeurer, en le quittant aussi rarement que possible. Le goût de la vie de campagne, comme conséquence du besoin de se caser, est généralement développé; quiconque en trouve le moyen s'entoure de prés et de champs, et ceux que les circonstances contraignent à habiter les villes tâchent de s'y créer un chez soi, une propriété immobilière qui leur offre la satisfaction de fouler un sol qui leur appartienne en propre. Le besoin de locomotion, de migration, de changement d'état et de domicile est tout à fait inconnu dans les provinces baltiques, et ne s'y manifeste qu'autant qu'il est produit par des moyens artificiels ou qu'il est la conséquence de quelques circonstances particulières. Quiconque trouve moyen d'assurer son existence dans le pays même, y reste et s'y case. Quant à ceux qui en sortent pour aller chercher fortune ailleurs, soit qu'ils entrent au service de l'État, soit qu'ils se fassent industriels, agronomes ou commerçants, ils n'y sont conduits, ni par le besoin d'émotions et de plaisirs qu'offre le séjour de la capitale, ni par le désir de trouver ailleurs mieux que chez eux. Ce qui détermine ces migrations, ce sont, les cas d'exceptions réservés, des circonstances indépendantes de la volonté des émigrants. Des

frères puînés de propriétaires de majorats; des fils cadets de familles trop nombreuses et pas assez riches pour pouvoir les établir tous; des associés de maisons de commerce ayant des rapports suivis avec les provinces de l'intérieur; des industriels couvant quelque projet trop vaste pour pouvoir être réalisé dans les limites étroites de deux ou trois provinces : voilà ce qu'on voit sortir du pays.

Mais, pourrait-on nous faire observer, cette population flottante, mobilisée malgré elle peut-être, mais néanmoins mobilisée et arrachée à ses habitudes casanières, ne peut manquer de prendre, peu à peu, un autre pli, et doit finir par se sentir mal à l'aise dans le cercle restreint de la vie de province, de la vie de campagne. On se tromperait beaucoup en augurant ainsi. L'attraction qu'exerce sur l'homme *l'idéal* que les souvenirs d'enfance ont implanté dans son cœur est tellement puissante, qu'elle résiste à tout, même au temps et à l'absence. Demandez au jeune homme qui s'apprête à se rendre à St-Pétersbourg pour y entrer dans un régiment de la garde, quel est le tableau qu'il se fait de son avenir. Il ne vous parlera ni des réjouissances qu'il espère trouver dans la capitale, ni des splendeurs de la cour auxquelles il lui sera permis d'assister; il vous dira qu'il veut servir, servir avec zèle et longtemps, fort longtemps, pour atteindre à un grade qui lui assure une pension de retraite assez considérable pour pouvoir *revenir dans le pays et s'établir auprès des siens.*

Cet *idéal,* tel qu'il s'était formé dans la tête du jeune homme, soyez certain que le vieux général l'a gardé dans la sienne. Toute sa vie, il est resté fidèle au culte de la famille; son existence entière a été éclairée par les rayons du foyer domestique, et l'idée de retourner mourir à l'endroit où était son berceau ne l'a jamais quitté. Aussi l'y voyez-vous revenir courbé par l'âge, couvert de blessures et de marques de distinctions, dont ses conversations vous laissent longtemps ignorer les glorieuses raisons d'être, pour vous initier aux

moindres détails des importants événéments, qui, il y a un demi-siècle, se sont passés sous tel grand arbre, sur tel étang, près de tel petit pont.

Ce que nous venons de dire se rapporte plus spécialement aux classes éclairées, la noblesse et la haute bourgeoisie (der Literatenstand), mais, sauf les détails, cela s'applique également aux classes inférieures, les artisans et la population agricole.

L'artisan que son état amène à s'établir dans quelque petite ville, est animé d'une seule idée, celle de s'y fixer, de devenir propriétaire d'une maisonnette et de la laisser, libre de dettes s'il se peut, à ses enfants qu'il a soin d'élever lui-même et qui continueront un jour l'état qu'il a exercé. Cette tendance à la stabilité, à la persistance dans la voie choisie est un des traits caractéristiques des classes moyennes dans les provinces baltiques, où l'on rencontre des familles qui, de père en fils, exercent depuis plusieurs générations le même état et demeurent encore dans la même maison que leur arrière-grand-père a payée de ses épargnes.

La classe agricole, quoique une de par la loi, qui établit une parfaite égalité entre tous ses membres, se subdivise, de fait, en deux fractions : les fermiers et les ouvriers ou valets de ferme, ce qui, au fond, ne veut dire que les riches et les pauvres, car rien n'empêche un valet de ferme de devenir tenancier et même propriétaire d'une ferme s'il parvient à gagner de quoi en payer le bail ou de quoi l'acheter. Agriculteur par goût plus encore que par habitude, le paysan des provinces baltiques ne quitte qu'à contre-cœur son état de prédilection, et ceux mêmes qui l'ont abandonné temporairement, attirés par le gain plus considérable que leur offrait quelque autre occupation, profitent de ce qu'ils ont pu amasser pour retourner à la charrue et se mettre fermiers. Cela fait que la population agricole tout entière poursuit un seul et même *idéal*, qui consiste, pour ceux qui ne le sont pas en-

core, à devenir fermiers, et pour ceux qui le sont déjà, à se maintenir dans leur ferme et à gagner de quoi établir leurs fils et leurs filles dans d'autres fermes voisines de la leur.

Ainsi, en le résumant en une seule formule, nous trouvons que *l'idéal* de l'habitant des provinces baltiques est celui-ci : *Acquérir pour conserver;* s'établir stablement sur un lopin de terre qui lui appartienne; vivre en paix avec ses voisins sous des lois qui garantissent l'avoir de tous; et mourir en emportant la bénédiction des siens, dont, à force de labeur et de privations, il a assuré l'avenir.

On conviendra qu'une population qui poursuit un pareil *idéal* n'est guère disposée à écouter les conseils de quiconque l'engagerait à renverser le pouvoir établi qui, seul, lui garantit la possibilité d'atteindre cet idéal, et qu'ainsi le nihilisme ne pouvait trouver un seul adepte dans les provinces baltiques. Pour ce qui est de *l'instruction,* le besoin s'en fait sentir de plus en plus, et les écoles de tout étage se multiplient tout naturellement et sans qu'il soit besoin de stimulants pour en augmenter le nombre. Quant à *l'éducation,* non-seulement celle des classes éclairées, mais aussi celle du peuple, nous croyons pouvoir répéter ce que nous avons dit concernant les ouvriers et les manœuvres en Belgique : Chez ceux mêmes qui n'ont appris ni à lire ni à écrire, le sentiment de leurs devoirs de citoyens, le respect de la loi, l'horreur de la violence et de l'arbitraire sont puissamment développés, de sorte que, malgré leur manque *d'instruction,* on ne saurait méconnaître qu'ils ont reçu une *éducation* qui en a fait des êtres civilisés.

Dans les provinces de l'intérieur, *l'idéal* que poursuit la majorité des habitants est beauconp plus difficile à saisir qu'au Caucase et dans les provinces baltiques, par la raison qu'il s'est formé plutôt sous la pression d'une série de circonstances extérieures que par le développement spontané du caractère national. D'autre part, l'ensemble est trop colossal pour pouvoir être défini en bloc, nous allons donc essayer de trouver,

l'une après l'autre, les formules exprimant *l'idéal* des différentes classes de la société.

Commençons par la classe supérieure, la noblesse, et voyons quels sont les plans, les rêves d'avenir des enfants assez avancés en âge pour se former une idée de ce qui pourrait leur agréer. Tous ils vous diront qu'ils veulent entrer au service de l'État pour devenir général, ce qui ne veut pas dire que tous ils se destineraient à la carrière militaire, car il y a chez nous des généraux civils, les conseillers d'État actuels, qui ont le même grade que les généraux de brigade.

Pour réaliser cet *idéal* pleinement approuvé par ses parents, le jeune homme quitte la maison paternelle et se rend à quelque collége, ou, s'il a des protections, à quelque école spéciale instituée par le gouvernement et offrant le double avantage d'un cours de science moins étendu et d'un rang plus élevé que celui qu'on obtient d'ordinaire en quittant une université.

Son examen passé et le *tschine* (grade civil) conquis, le jeune homme a droit à un emploi subalterne, et sa lutte avec la vie réelle commence. S'il en a le choix, il reste dans la capitale; mais nous supposons ici, ce qui arrive le plus souvent, qu'il est envoyé en province et que, pour début, on lui donne une place dans quelque ville de district.

A peine établi, tout ce qui le préoccupe, c'est de trouver un moyen de s'en aller. Il se montre assidu à ses devoirs, il met un soin particulier à tout ce qu'on le charge de faire, il veut se distinguer, se faire remarquer pour obtenir sa translation au chef-lieu de la province. Il y réussit enfin, le gouverneur, frappé par la lucidité de ses rapports, le fait passer dans sa chancellerie et lui envoie l'ordre de partir pour la ville de province. C'est avec une bien vive satisfaction qu'il s'y rend, mais à la manière même dont il s'y installe, il est facile de s'apercevoir qu'il compte ne pas y rester longtemps, car, ici encore, ce qui le tourmente, c'est de savoir comment il en sortira pour aller dans la capitale où son ambition l'appelle.

Nous supposons que ce projet se réalise également et que notre jeune homme est agrégé à l'un des départements du ministère dont il relève. Le voilà habitant de la capitale et, à ce qui semblerait, à la fin de ses pérégrinations. Il n'en est rien pourtant, et son plus vif désir est de retourner en province, non plus comme petit employé subalterne, mais en qualité de gouverneur ou, du moins, comme vice-gouverneur.

Tous ses plans devant lui réussir, celui-ci s'accomplit aussi, et nous voyons notre jeune homme, arrivé à l'âge mûr, qui fait son entrée triomphale dans la ville qui l'a connu petit employé, peut-être dans le chef-lieu de la province où il est né, et où ses parents, ses frères, vivent encore. Le voilà assurément satisfait et prêt à se fixer pour le reste de ses jours. Eh bien, non, — il songe encore une fois à quitter la province et à retourner à St-Pétersbourg, mais non pas comme employé du ministère; c'est avec le grade de conseiller intime et la qualité de sénateur qu'il veut y revenir. Cela atteint, il aspire au repos, car son rêve, son *idéal*, s'est réalisé : il a la chance de mourir sur un fauteuil de sénateur.

La biographie controuvée que nous venons d'esquisser résume l'histoire de toutes les carrières civiles ou militaires, et en même temps l'histoire de la vie de quiconque appartient à la noblesse des provinces de l'intérieur, car tous, — dans les provinces de l'intérieur tous, sans exception aucune, — ont été employés du gouvernement. Sur mille qui sont entrés en lice, il n'y en a qu'un seul qui ait fourni la carrière entière qu'il a rêvée à son début, mais tous ils ont tenté d'arriver à ce but, tous ils auraient été heureux de l'atteindre, on est donc fondé à dire que tous ils poursuivent le même idéal, qui peut se formuler ainsi : *Servir pour parvenir;* conquérir un grade et un emploi aussi élevé que possible, et le conserver jusqu'à sa mort (1).

---

(1) Qu'on n'aille pas nous objecter qu'il y a des milliers d'exemples du contraire et qu'à tous moments on rencontre des gentilshommes qui n'ont

Avant d'analyser l'action que *l'idéal* poursuivi par la gentilhommerie des provinces de l'intérieur a dû exercer sur le développement moral et intellectuel de la société, hâtons-nous de dire que cet *idéal* n'est point l'expression des tendances naturelles de la noblesse russe, mais bien le résultat de circonstances indépendantes de sa volonté. Si la noblesse russe avait été libre de suivre ses penchants et de choisir le genre de vie le plus conforme à ses véritables intérêts, il est fort probable que nous la verrions établie sur ses terres, occupée à perfectionner l'agronomie, attachée au sol par les liens des souvenirs d'enfance, et intimement liée au peuple par les rapports de bon voisinage et la parité des intérêts. Mais elle n'était pas libre de vivre comme elle voulait, la loi d'abord et l'usage ensuite lui imposant l'absolue nécessité d'entrer, pour quelque temps du moins, au service de l'État.

Quoique l'article 184 du tome IX du code civil (édition de 1842) reconnaisse que « la noblesse russe a *pour toujours* le » droit d'entrer au service de l'État, *mais sans y être obligée* », l'article 38 dans le 2e livre du tome III prescrit de n'accorder le droit de vote dans les assemblées nobiliaires qu'aux gentilshommes qui auront (au moins) *le rang de la XIVe classe*.

Comme les rangs ne s'obtiennent qu'au service, cette prescription place les gentilshommes russes dans la nécessité d'entrer, tous sans exception, au service de l'État, sous peine de se voir exclus de la corporation nobiliaire.

---

atteint qu'un grade très-inférieur et ont quitté le service pour s'occuper de leurs affaires privées. — Nous le savons bien, mais nous savons aussi que, dans la plupart des cas, ceux qui ont quelque chance de faire carrière et qui renoncent à cette chance le font à contre-cœur. Pour refaire une fortune compromise on peut se résigner à tout, même à vivre à la campagne, mais n'en ayant ni l'habitude ni le goût, on n'y reste pas volontiers. Ce n'est donc pas de bon gré que les gentilshommes campagnards des provinces de l'intérieur demeurent sur leurs biens, et ils ont si peu abandonné *l'idéal* « servir pour parvenir », que s'ils y ont renoncé pour eux-mêmes, ils tâcheront de le réaliser pour leurs enfants.

Quels que soient ses projets pour l'avenir, ses goûts et les études auxquelles il voudrait se livrer, le gentilhomme russe se voit contraint de subordonner tout cela à la nécessité d'obtenir un grade. Il voudrait se faire agronome, se vouer aux sciences, s'occuper de la gestion de quelque entreprise industrielle qu'il ne le pourrait, car il doit *d'abord* entrer au service de l'État. Il faut donc qu'il se procure les connaissances spéciales qu'on demande pour l'admission à ce service, il faut qu'il suive le cours de quelque école instituée *ad hoc*, d'un corps de cadets, d'un lycée, d'une école de droit ; il faut qu'il se *prépare* à être *tschinovnik*, il faut, enfin, *qu'il le soit*, pendant quelques années du moins. Ce pli une fois pris et l'habitude, contractée de passer sa vie, soit dans l'oisiveté, soit dans les plaisirs bruyants, selon qu'il aura vécu dans quelque petite ville ou dans une des capitales, que pensez-vous qu'éprouvera le jeune homme qui, fidèle à son premier programme, sacrifierait sa place d'employé pour commissions spéciales ou son épaulette de lieutenant aux gardes, pour retourner à la campagne et se charger de la gestion des biens de sa famille? Il s'y sentira complétement dépaysé, la maison paternelle n'aura plus d'attrait pour lui, la vie de campagne lui paraîtra d'une monotonie insupportable. Lors même qu'il se résignerait à y rester, il regretterait sa carrière tronquée, il envierait ses camarades arrivés à conquérir des positions éminentes et, oubliant qu'il n'en a jamais eu un autre, il sera à soupirer après *l'idéal* devenu inaccessible pour lui, *l'idéal* de la classe entière dont il fait partie. Ajoutons à cela que par l'habitude séculaire de voir le gouvernement n'admettre que le *tschine* comme mesure de la capacité politique et intellectuelle, la société en est venue à y attacher une telle importance, qu'à ses yeux un „дворянинъ не имѣющій чина“ (gentilhomme qui n'a pas de grade) *est un être ridicule*, et nos lecteurs comprendront à quel point était puissante la pression sous l'influence de laquelle la noblesse russe a adopté l'idéal « *servir pour parvenir* ».

L'influence que cet *idéal* a dû exercer sur le développement moral et les tendances politiques de la société qui le poursuit est aisé à comprendre. Ne regardant les endroits où il vient s'établir que comme autant de stations par lesquelles il passe pour aller là où quelque avancement l'attend, le *tschinovnik* (or, nous venons de démontrer que chacun chez nous *a été, est, ou sera* tschinovnik) n'a pas de domicile stable.

Où qu'il soit, il a toujours en vue quelque endroit où il serait encore mieux; il ne s'attache donc à aucun lieu, à aucune localité, et, à la fin de sa carrière, il n'a aucun coin de terre demeuré cher à son cœur et dont il puisse parler à ses enfants en leur disant « *chez nous* ».

Ces fréquentes pérégrinations en détachant du sol une classe entière, l'ont détachée en même temps de la population moins mobile, du peuple, dont les intérêts ne lui apparaissent plus qu'à travers le prisme de son besoin d'avancement. Les liens de famille, à leur tour, se trouvent forcément relâchés par ce va-et-vient continuel, qui a le double désavantage de ne pas laisser aux enfants le temps de s'attacher au lieu de leur naissance et de faire que les adultes quittent la maison paternelle bien plus tôt qu'il n'aurait été désirable pour leur bien-être moral et physique. Enfin, le spectacle de sa propre instabilité, de l'état de fermentation où elle se trouve, n'a pu manquer de donner à la classe privilégiée l'habitude et presque *le goût* des changements.

Ceux qui, personnellement, se trouvent satisfaits de la position qui leur est garantie par les lois en vigueur, se font naturellement conservateurs et disent que tout va bien. Mais tous les autres, tous ceux qui se sentent mal à l'aise, qui se voient arrêtés dans leurs projets d'avenir par les barrières qu'y oppose l'ordre de choses existant, sont puissamment intéressés à voir tomber ces barrières. Pour peu qu'ils soient jeunes et inconsidérés, ils sont donc tout disposés à applaudir au renversement de l'édifice social en se disant : Tout ira

mieux, car nous, les « *gardiens des vraies lumières* », nous arriverons plus vite et plus haut et, — ajoutent les plus consciencieux et les plus orgueilleux, — quand nous serons au pouvoir, nous ferons en sorte d'assurer le bonheur du peuple et la puissance de la patrie.

Cette idée une fois entrée dans sa tête, que voulez-vous qui arrête le jeune employé quand il s'agit de prêter la main aux tentatives faites pour la mettre à exécution, quand même ce serait par le bouleversement violent des bases de la société, l'abolition de la famille et du droit de propriété?

Le souvenir du toit paternel? — mais son père n'a jamais eu de domicile fixe.

Le culte de la famille? — mais il a à peine connu la sienne.

L'attrait de la propriété? — mais il ne vit que des revenus que lui donne son emploi.

Il n'a donc rien, absolument rien qui lui parle en faveur de la conservation de ce qui subsiste, tandis que tout le porte à désirer que l'ordre de choses établi soit soumis à un changement radical, dans lequel il n'aurait rien à perdre et tout à gagner.

Quelle que soit la forme du gouvernement qui remplacerait celui qu'il voudrait renverser, ce gouvernement ne pouvant se passer d'employés, il a toujours la chance d'y trouver une place; or, la haute idée qu'il a de lui-même lui faisant croire que cette place sera d'une importance hors ligne, il compte bien se mettre un jour à la tête des affaires et réaliser ainsi son *idéal* : « *servir pour parvenir* ».

La classe moyenne dont nous allons nous occuper maintenant, ce que dans l'Occident on appelle « la bourgeoisie », s'est formée en Russie sous l'influence de circonstances particulières que nous devons mentionner pour l'entendement de nos lecteurs étrangers.

Partout ailleurs, la bourgeoisie est l'élément du progrès et compte parmi ses membres le nombre relativement le plus

considérable d'illustrations scientifiques. En Russie, c'est tout le contraire; la bourgeoisie est restée dans une stagnation absolue, et ne possède *ni n'a jamais possédé une seule individualité remarquable par un savoir ou un talent hors ligne.* Cela doit paraître fort extraordinaire à quiconque ne connaît pas la Russie, et pourrait faire supposer que notre bourgeoisie est ennemie du progrès ou tellement obtuse que ses efforts pour s'instruire sont restés sans résultat aucun. On se tromperait fort en jugeant ainsi. Les classes moyennes en Russie ne sont ni moins avides de savoir, ni moins bien douées que la noblesse, qui néanmoins est la seule classe où l'on voie des hommes réellement instruits. Le nombre de jeunes gens appartenant à des familles bourgeoises qui s'adonnent à des études sérieuses est fort considérable et augmente de jour en jour. Il en est qui ont acquis des connaissances aussi solides que variées, il en est qui sont arrivés à une notoriété des plus honorables, et pourtant la bourgeoisie ne possède *pas un seul individu* d'une instruction hors ligne.

L'évidente contradiction qu'il y a dans ce que nous venons de dire, s'explique par le fait que les fils de bourgeois qui ont trouvé l'occasion d'achever le cours d'études dans quelque université ou quelque école spéciale, aussitôt qu'ils ont subi leur examen, reçoivent un *tschine* (grade civil), par la force magique duquel ils cessent d'être bourgeois et deviennent nobles personnels ou héréditaires, selon le grade qu'ils ont obtenu (1). Ainsi les médecins, les pharmaciens, les avocats,

---

(1) Nous ne sommes pas sans savoir que d'après le nouveau règlement, les grades inférieurs ne donnent droit qu'à la bourgeoisie honoraire, et non plus à la noblesse personnelle. Il est probable que cette stipulation ne restera pas sans réagir sur la bourgeoisie en général, mais ce n'est que l'expérience qui prouvera si l'effet produit sera avantageux ou non. Ce qui est certain, c'est que le titre jadis si envié de bourgeois honoraire se trouve maintenant rangé au niveau de la XIVe classe. Reste à savoir si cela rehaussera sa valeur aux yeux des titulaires ?

les hommes de lettres, les professeurs des universités et des gymnases, les maîtres d'école, les ingénieurs, les mécaniciens, les architectes, en un mot tous ceux qui exercent des professions libres et qui, ailleurs, appartiennent en majeure partie à la bourgeoisie, se trouvent chez nous agrégés à la noblesse. De cette façon, il suffit qu'un bourgeois devienne un homme quelque peu instruit pour le faire quitter immédiatement la classe à laquelle il appartenait et où, par conséquent, il ne reste que des hommes, non pas tout à fait ignorants, mais d'une instruction fort au-dessous de la moyenne.

Privée comme nous la voyons du concours vivifiant des intelligences sorties de son sein, la bourgeoisie russe ne poursuit que des intérêts matériels. Le premier souci du marchand et de l'artisan est de gagner de l'argent, de s'enrichir; mais ce n'est pas seulement pour le plaisir de manier de l'or, ni même pour jouir de sa richesse qu'il désire amasser du bien. Renonçant pour lui-même à l'espoir de sortir de la classe dans laquelle il est né, ce qui préoccupe le marchand, l'artisan enrichi, c'est d'en faire sortir ses enfants, pour lesquels il rêve le bonheur d'un emploi civil ou les splendeurs d'une épaulette d'officier. Si, pour lui-même, il veut de l'argent, beaucoup d'argent, ce n'est à ses yeux qu'un moyen pour arriver à un autre but. Ce à quoi il aspire, c'est à lancer ses fils dans la carrière du service de l'État et à les voir généraux, s'il se peut. Voilà donc *l'idéal* du bourgeois russe trouvé, *idéal* qu'il poursuit, non pas pour lui, mais pour ses enfants, et qui peut se formuler ainsi : *s'enrichir pour parvenir*.

Comme au fond de cet *idéal* il y a une pensée morale : — la résolution prise par le père de s'imposer des privations pour assurer à ses enfants une situation qu'il suppose être le bonheur, — l'action que la poursuite de cet *idéal* a exercée sur la bourgeoisie devait être moins délétère que celle de la devise toute personnelle et égoïste de la classe supérieure « servir pour parvenir ».

En effet, la bourgeoisie russe a beaucoup mieux conservé le type national que la noblesse; elle est moins adonnée aux pérégrinations et éprouve le besoin de se fixer, de se créer un séjour *stable*. Quels que soient les voyages que ses affaires le forcent d'entreprendre, le marchand russe a un domicile où il aime à rentrer et auquel il finit par s'attacher en s'identifiant aux intérêts de sa localité et de ses voisins. La vie de famille, à son tour, n'a pu que gagner par là. Élevé, dans la plupart des cas, sous les yeux de sa mère, le fils du marchand russe ne quitte, en général, la maison paternelle qu'à l'âge de raison, il en conserve donc pour toujours le souvenir, et lors même qu'il en est éloigné, vous l'entendez qui vous en parle avec affection et le „у насъ“ (chez nous) revient souvent dans sa conversation.

Cela a fait qu'en somme et en moyenne la moralité (fruit de l'*éducation* et non pas de l'*instruction*) de la jeunesse bourgeoise est au-dessus de celle de la jeunesse nobiliaire (1).

Nous nous attendons bien à ce qu'on nous accusera de faire des paradoxes, à ce qu'on nous contredira de la manière la plus passionnée, mais ne pouvant nous empêcher de le penser, nous croyons de notre devoir de dire que *l'éducation*

---

(1) Qu'on n'aille pas nous objecter que dans la bourgeoisie les exemples de mauvaise conduite ne sont nullement rares, et que les déportements du „Купѣческій сынокъ“ (fils de marchand) sont devenus proverbiaux. Si la conduite des fils d'industriels, dissipant la fortune amassée par leurs pères a frappé l'imagination du public, c'est d'abord que la nature inculte de ces jeunes gens les pousse à mettre de l'ostentation dans le vice, en commettant des actes qui font scandale, et ensuite parce que ces faits sont assez rares pour qu'on puisse les compter et s'en montrer surpris. Dans la noblesse, pour être moins bruyants, moins brutalement affichés, les exemples d'inconduite sont malheureusement plus fréquents que dans la bourgeoisie, et quiconque voudra un peu chercher dans sa mémoire, y trouvera un ou quelques noms de fils de famille qui, en dix années de service aux gardes, ont dissipé non-seulement leur propre fortune, mais encore la dot de leurs sœurs et le fonds de pension de leur mère. — Nous en connaissons.

que reçoivent les enfants de la bourgeoisie, en somme et en moyenne, vaut mieux que celle que l'on donne aux enfants de nos gentilshommes. Malgré l'immense avantage qu'ont ces derniers sous le rapport de l'*instruction*, on trouve chez la jeunesse marchande plus d'attachement à la famille, plus de respect pour l'autorité paternelle, plus d'esprit d'ordre, avec moins de contentement d'eux-mêmes, moins de jactance et moins de disposition à se croire appelé à régénérer le monde.

Tout cela prouve que si la jeunesse bourgeoise *sait moins* que la jeunesse de la classe noble, elle *vaut mieux* que celle-ci, ce dont nous ne voulons d'autre preuve que l'absence, presque totale, de nihilistes dans les rangs de la bourgeoisie. Nous savons bien qu'on a découvert des nihilistes jusque dans les magasins du „гостинный дворъ“ (bazar) des deux capitales, mais ce ne pouvaient être que des spécimens fort isolés, car la classe à laquelle ils appartiennent n'est pas encore atteinte de cette infirmité morale.

Si les mœurs patriarcales qui règnent encore dans notre bourgeoisie ont été la cause que nos marchands et nos industriels, tout en poursuivant leur *idéal* d'annoblir leurs enfants, donnent à ceux-ci une *éducation* exempte de reproches, cet *idéal*, par lui-même, ne pouvait manquer de produire des effets fort regrettables et très-nuisibles, tant aux intérêts de la classe moyenne même qu'à ceux de l'État. Outre l'inconvénient d'affaiblir la bourgeoisie et de l'immobiliser dans l'ignorance, le fait que ses membres les plus distingués tendent toujours à en sortir, a un autre désavantage : il nuit à la considération dont la classe jouit aux yeux du public, et il lui donne quelque chose de chancelant, d'inconsistant, qui est en contradiction avec l'idée d'une bourgeoisie solidement établie. Ce qui dans l'occident de l'Europe se rencontre dans toutes les villes de commerce, des raisons sociales qui subsistent depuis un siècle et au delà, est chose tellement rare en Russie, qu'il n'y existe qu'un exemple *unique* d'une maison de commerce comptant

cent ans d'existence (1). Quant aux autres grandes raisons sociales, — non-seulement celles du temps de Pierre le Grand ou de l'Impératrice Catherine, mais de bien plus récentes, de même que celles qui se sont enrichies de nos jours, soit dans le commerce, soit dans le fermage des eaux-de-vie, — elles ont toutes disparu ou sont à la veille de disparaître, leurs chefs étant agrégés à la classe nobiliaire, pour avoir conquis le *tschine* qui donne la noblesse héréditaire.

Ce n'est pas ici l'endroit de nous préoccuper de la question de savoir si la corporation nobiliaire gagne beaucoup par suite de la faculté laissée à tout venant d'en forcer la porte au moyen du *tschine*, mais il est certain que la bourgeoisie perd énormément par la chance offerte aux plus éminents parmi ses membres de la quitter en obtenant un certain grade. N'était cette chance et le leurre brillant du *tschine*, notre commerce prendrait un tout autre essor, car il serait fait par des hommes réellement civilisés, joignant une *instruction* sérieuse à une *éducation* domestique et par conséquent solide. Notre bourgeoisie perdrait son caractère d'instabilité pour former une classe puissamment établie qui deviendrait une des meilleures garanties du maintien de l'ordre public; *elle serait fière de rester ce qu'elle est, le tiers état*, et ne poursuivrait plus son *idéal* d'aujourd'hui : *s'enrichir pour parvenir*.

Tout comme nous l'avons fait observer pour la noblesse et la bourgeoisie, *l'idéal* de l'homme du peuple russe n'est pas l'expression de ses tendances naturelles, mais bien le résultat des circonstances dans lesquelles il se voyait placé.

Quoique à cette heure sur tout le sol russe il n'y ait plus de serfs, la génération actuelle est née dans le servage; tous ceux qui ont atteint l'âge de raison l'ont connu et n'ont pu ne

(1) Ce fait a semblé tellement saillant et tellement digne d'être encouragé, que le chef actuel de cette antique maison a été l'objet d'une éclatante faveur de la part de l'Empereur.

pas garder une partie des habitudes contractées sous l'influence de l'ancien régime. Cela fait que pour bien comprendre certaines particularités existant de nos jours, il faut remonter à l'époque du servage qui seul peut en expliquer la raison d'être.

Le désir de simplifier l'administration de leurs biens autant que l'espoir d'en tirer un revenu plus considérable, avait porté la majeure partie de la noblesse terrienne à abandonner le système de la « *barsczhina* » qui consistait à faire cultiver les champs seigneuriaux par les paysans faisant la corvée. Au lieu de cela, on introduisit « *l'obrok* », c'est-à-dire une imposition personnelle à payer par tête ou par famille, moyennant laquelle le paysan était libéré de la corvée et à même d'employer tout son temps comme il le jugeait à propos, soit à cultiver les champs qu'on lui avait abandonnés, soit à faire n'importe quel autre métier. Comme « *l'obrok* » se payait en argent, le paysan agriculteur, outre la peine de produire la quantité de céréales représentant la valeur de son *obrok*, avait encore celle de transporter ses produits à la foire de quelque petite ville où souvent il ne trouvait pas d'acheteurs, de sorte qu'à l'heure où il devait payer son terme, lors même qu'il aurait eu du blé plein son hangar, il n'avait souvent pas un rouble dans sa poche et se voyait tourmenté par l'intendant du maître qui exigeait le payement de son dû. Les difficultés qui découlaient de cette position devinrent la première cause du parti que prenait le paysan russe d'aller chercher au loin un travail rémunéré en argent comptant.

A l'époque où commencent les travaux des champs et les constructions dans les villes, on pouvait voir des villages dont la population mâle, — laissant aux femmes et aux enfants le soin de la maison et des champs, — émigrait tout entière et courait les grandes routes pour trouver une occupation lucrative. Parcourant à pied, avec une perte de temps fort considérable, des distances énormes, ces groupes de travailleurs se dirigeaient vers les endroits qui leur offraient le plus

de chance de trouver à se placer : les deux capitales, les ports de mer, les endroits où s'exécutaient de grandes constructions publiques, et surtout les provinces méridionales où l'agriculture a pris un tel essor que les bras manquent toujours. De cette manière, on voyait à St-Pétersbourg et à Riga, non-seulement des maçons et des charpentiers de Wladimir et de Jaroslaw, mais des terrassiers et de simples manœuvres des provinces de l'intérieur; on rencontrait à Ekaterinoslaw des moissonneurs des environs de Toula, et on voyait dans la seule ville de Rostow sur Don jusqu'à quarante mille individus qui traversaient la ville pour se rendre dans les steppes de Stavropol, où ils aidaient à faire la récolte des foins.

Avec la mauvaise saison tous ces braves gens rentraient chez eux, en rapportant ce qui restait de leur salaire après avoir soldé les frais de voyage. Cela leur offrait l'avantage d'avoir de l'argent comptant pour payer leur *obrok,* mais cela eut une influence des plus pernicieuses, non-seulement sur l'agriculture des provinces de l'intérieur, mais même sur la moralité de ses habitants.

Le retour régulier de ces pérégrinations a fini par en faire une coutume populaire, et dans un grand nombre de localités l'homme du peuple russe est devenu essentiellement voyageur. Tout en aimant sa famille, ses enfants surtout, il n'aime pas à rester chez lui et n'y demeure, stablement et sans quitter la maison, qu'autant qu'il y est forcé par les circonstances. Cela fait qu'en général il n'a pas de goût pour l'agriculture, qui exige la présence continuelle du laboureur, sous peine de ne donner aucun résultat. Dès qu'il le peut, il quitte la charrue et se fait roulier, maçon, charpentier, terrassier, scieur de planches, manœuvre sur les radeaux qui descendent nos fleuves ou remorqueur sur les barques qui les remontent, métiers auxquels souvent il ne gagne que juste de quoi subsister, mais qu'il préfère à la vie sédentaire à laquelle le contraindrait la culture régulière de son propre champ.

Les mieux partagées parmi ces compagnies ambulantes de travailleurs sont celles des maçons, des scieurs de planches, et surtout celles des charpentiers. Très-habiles en général, ces gens gagnent beaucoup, et comme leurs besoins sont des plus modiques, on serait porté à croire qu'ils doivent rentrer chez eux avec la majeure partie de leur salaire, et que leur ménage doit se ressentir de cette augmentation de richesse. Il n'en est rien cependant. Les villages habités par des maçons, des charpentiers, — car on voit en Russie des villages entiers adonnés exclusivement à tel ou tel autre métier, — n'avancent guère en fait de bien-être matériel, et nous en avons vu en 1864 qui ne présentaient aucune différence notable avec l'état de choses que nous avions pu y observer en 1834. Un peu moins délabrées qu'à l'époque de notre première visite, les maisons étaient loin de présenter un aspect riant; des toits mal réparés, des haies à moitié renversées, des vitres remplacées par des carreaux de papier, témoignaient du peu de soin que met le paysan russe à entretenir sa maison; et les réparations que nous pûmes constater, de même que quelques nouvelles bâtisses soignées que nous remarquâmes, dataient toutes de l'époque de l'abolition du servage.

Cette habitude de négliger sa maison, son enclos et son champ est la suite toute naturelle du sentiment qu'avait l'homme du peuple russe que tout cela n'était pas à lui et pouvait lui être enlevé par un caprice de son maître. Ce que l'usage avait consacré comme sa propriété, se bornait aux biens meubles, bétail, instruments aratoires, meubles meublants, mais là encore la dépendance absolue où il vivait mettait des bornes étroites au développement de son bien-être matériel. Comme la fixation du chiffre de l'*obrok* était tout à fait arbitraire, les paysans aisés (зажиточные) se voyaient plus imposés que ceux qui paraissaient besoigneux, de sorte que l'artisan laborieux et rangé qui aurait monté son ménage sur un pied d'ordre et d'aisance n'aurait abouti qu'à faire hausser le chiffre de son

obrok déjà fort élevé pour les maçons et les charpentiers, dont les plus habiles devaient payer 20, 30 et jusqu'à 40 roubles par an.

La conséquence de cet état de choses a été que le paysan russe est demeuré stationnaire en ce qui concerne sa vie intérieure, et que celui de nos jours ne connaît pas plus des jouissances matérielles qu'offre le progrès que ses aïeux du temps des grands-ducs de Moscovie.

Le paysan de l'occident de l'Europe est mieux logé, mieux vêtu et mieux nourri que ne l'étaient ses pères; le nôtre n'a perfectionné ni les maisons qu'il se construit, ni les substances dont il se nourrit, ni les étoffes dont il se vêtit.

Mais, pourrait-on nous demander, puisque le paysan russe gagne de l'argent, quelquefois même beaucoup d'argent, et qu'il n'améliore point son train de maison, quelle est la jouissance qu'il obtient comme équivalent de la peine qu'il se donne pour acquérir? Que fait-il de l'argent qu'il a gagné à la sueur de son front?

Pour trouver la réponse à cette question, nous devons la faire précéder de quelques réflexions générales.

Dans chaque groupe composé d'hommes poursuivant un même but, l'obtention plus ou moins complète de ce but devient la mesure de la considération dont chaque individu jouit parmi ses collègues. Ainsi, dans une école, c'est le plus instruit, dans un régiment, c'est le plus intrépide, dans un couvent, c'est le plus pieux qui sera le plus considéré. Les compagnies ambulantes de nos ouvriers à la recherche d'une occupation lucrative devaient naturellement subir l'influence de cette loi générale; or, comme le but que poursuit l'artisan voyageur est de gagner de l'argent, il est évident que celui qui en gagne le plus, doit devenir le plus admiré, le plus considéré de tous. La dextérité et l'habileté dont quelqu'un se vanterait peuvent être niées ou sujettes à controverse, tandis que l'argent qu'il peut exhiber ne laisse aucun doute sur son

savoir-faire et le place d'emblée au nombre des plus enviés. De cette manière, aux yeux de nos paysans, la mesure du mérite d'un des leurs se trouve dans le plus ou moins d'argent qu'il sait gagner, ou plutôt, — comme d'ordinaire on suppose que celui qui en est prodigue doit en avoir beaucoup, — dans le plus ou moins d'argent qu'il peut *dépenser*.

La meilleure manière pour faire voir à ses compagnons qu'on a de quoi et qu'on ne craint pas la dépense, c'est d'en faire à leur profit en les régalant; aussi n'y a-t-il pas de pays au monde où la coutume de *régaler* (подчивать) ses amis et connaissances soit tellement générale que parmi le peuple russe. Malheureusement, l'unique régal que connaissent nos paysans consiste à s'offrir les uns aux autres de l'eau-de-vie, dont il se consomme annuellement des quantités vraiment formidables. A force d'en offrir à ses amis et d'en boire avec eux, l'homme du peuple a pris l'habitude de se griser, et l'ivrognerie est devenue le vice le plus répandu dans nos classes inférieures, mais on aurait tort d'en conclure que notre peuple, à l'instar des nègres, aurait une inclination naturelle et invincible pour l'usage des spiritueux (1). Ceux qui boivent par goût et qui seraient prêts à se griser tout

---

(1) Si, comme on l'a prétendu, le goût pour les boissons alcooliques était, ou inhérent à la nation russe, ou un résultat inévitable du climat, il faudrait que ce faible se retrouvât chez tous les habitants des provinces de l'intérieur. C'est le contraire qui arrive. Les adhérents de toutes les sectes d'anciens croyants sont tellement sobres que l'ivrognerie est un vice à peu près inconnu parmi eux. Cela prouve qu'on peut très-bien supporter le climat de la Russie et se passer d'eau-de-vie, et cela vient à l'appui de la déduction que nous venons de faire sur l'influence de la vie vagabonde de nos paysans sur le développement de l'ivrognerie. Par suite de préjugés découlant de leurs convictions religieuses, les anciens croyants évitent le contact avec quiconque est d'une autre confession que la leur; ils restent donc chez eux et ne connaissent point les pérégrinations dont nous avons parlé; en revanche, ils sont beaucoup plus aisés, beaucoup plus rangés que leurs frères orthodoxes, et, qui plus est, pas du tout adonnés à l'ivrognerie.

seuls, chez eux et à portes closes, sont fort rares. — Quand l'homme du peuple russe demande de l'eau-de-vie, c'est moins pour boire que pour en régaler quelqu'un, pour faire voir qu'il a de l'argent et qu'il n'a pas besoin de le ménager; car ce qu'il ambitionne, c'est de gagner beaucoup, et, — comme l'amélioration de son ménage ne le préoccupe guère, — de dépenser ce qu'il a gagné d'une façon « qui lui fasse honneur. » C'est cette tendance à la dépense ostensible qui est le trait caractéristique de l'homme du peuple russe, dont *l'idéal* peut être formulé ainsi : *Gagner pour dissiper*.

Quoique, — ainsi que nous l'avons fait voir, — cette direction ait été imprimée à nos classes inférieures par la pression qu'exerçait le servage, elle n'a pu cesser d'emblée et le jour même où le servage fut aboli. Des habitudes contractées pendant un siècle ne s'abandonnent pas facilement et la cessation subite d'une cause n'est pas une raison suffisante pour que l'effet produit par cette cause vienne à disparaître tout aussi subitement. A l'heure où nous sommes, le paysan est libre de ses actions, personne ne peut le contraindre à quitter sa maison pour aller chercher au loin un salaire payable en argent, dont le restant n'équivaut pas à la moitié de ce qu'il pourrait gagner en cultivant avec soin son propre champ, — et néanmoins il continue son existence vagabonde. *Il en a pris l'habitude et la vie sédentaire lui répugne*. Il n'y a plus aucune raison pour que l'homme du peuple dissimule tout accroissement de fortune en évitant ce qui pourrait lui donner l'air d'un homme aisé, — et néanmoins il laisse tomber sa maison en ruine, se nourrit mal et se vêtit de haillons. *Il en a pris l'habitude et n'attache aucun prix aux choses qui pourraient contribuer à augmenter l'attrait du foyer domestique*. Enfin, il n'y a plus rien de ce qui pourrait pousser le paysan russe à boire, soit par désespoir, comme on l'a prétendu, soit par ostentation, comme nous croyons l'avoir démontré, car il est libre et peut trouver d'autres moyens pour étaler impunément l'argent

qu'il a su gagner, — et néanmoins nous le voyons qui continue à se régaler d'eau-de-vie au point d'en consommer plus qu'auparavant. *Il a pris l'habitude de se griser et ne voit dans l'ivrognerie rien de dégradant* (1). Ainsi, malgré la cessation de la cause, l'effet qu'elle a produit subsiste encore; malgré l'abolition du servage, le peuple a conservé son ancien *idéal*, il veut : *gagner pour dissiper*.

Il nous semble que nous n'aurons pas besoin d'insister pour faire ressortir à quel point la poursuite d'un pareil *idéal* devait être nuisible aux intérêts économiques et au développement moral de notre peuple. Passant une notable partie de son temps hors de chez lui, le paysan a dû finir par perdre cette vive affection que l'agriculteur sédentaire éprouve pour sa maison et son ménage. Séparé pendant des mois entiers de sa femme, il a dû voir s'affaiblir le plus puissant des liens de famille, celui qu'établit l'habitude de vivre ensemble. Adonné au plus abrutissant des vices, à l'ivrognerie, il a dû gagner ces habitudes de désordre et cette imprévoyance qui le caractérisent et qui font qu'il est toujours à court d'argent et que le moindre revers, le trouvant sans ressources, le précipite dans la misère (2).

Tant que cette disposition à la débauche n'a pas atteint son

---

(1) Quiconque a été à même d'observer notre peuple de près, pourra constater la vérité de cette assertion. Essayez de faire comprendre à l'ivrogne que l'état où il se trouve est honteux, et soyez certain qu'il vous répondra : „Такъ чтоже, я не чужое беру; свои деньги пропиваю“ (quel mal y a-t-il à cela, je ne prends le bien de personne; c'est pour mon propre argent que je me grise. Cela prouve que ce n'est pas l'état dégradant où vous le voyez qui lui semble blâmable ; selon lui, ce qu'il y aurait de honteux, ce serait de se voir réduit à boire aux frais d'autrui ; or, — il s'empresse de vous en avertir, — il a assez d'argent pour payer son ivresse.

(2) Ceci est tellement général que parmi les charpentiers mêmes, les mieux rétribués de nos ouvriers ambulants, on n'en trouve jamais un seul que l'on pourrait louer, sans qu'il demandât qu'une partie de son salaire lui fût payée *d'avance*. Cette condition est la base de tous les contrats de louage, et

maximum d'intensité, elle peut être combattue dans l'homme du peuple, par les conseils de ses parents, les prières de sa femme, les larmes de ses enfants; mais quand le vice de l'ivrognerie l'a complétement subjugué, quand la vie du cabaret est devenue pour lui une nécessité, quand il en est venu à boire l'argent réservé pour l'impôt, le blé qui doit le nourrir pendant l'hiver, son bétail, ses hardes, l'avoir de sa femme et de ses enfants, alors il est perdu sans retour. Alors l'état dans lequel il est tombé en fait un vrai *nihiliste*. Non pas qu'il fasse du nihilisme en principe et en paroles, comme une fraction de notre jeunesse; ce qu'il fait, lui, c'est du nihilisme *pratique;* car sa conduite est la négation absolue de ses devoirs de citoyen, de fils, de mari, de père. Tout comme les « *gardiens de la vraie lumière* », il nie l'État, la famille, le droit de la propriété. Malgré l'immense distance qui les sépare sous le rapport du développement intellectuel, la classe privilégiée et le peuple devaient glisser sur deux pentes parallèles aboutissant au même précipice, par la raison que *l'idéal* de l'une autant que celui de l'autre est en contradiction avec l'ordre de choses qui favorise la civilisation et qui sert de base à la prospérité de l'État.

Pour qu'un pays prospère et qu'une nation avance en civilisation, il faut que chaque génération, au moment de s'éteindre, puisse se donner le témoignage qu'elle a ajouté quelque chose

---

l'ouvrier ne saurait ne pas la faire, car, tout en sachant que le printemps venu il va se mettre en voyage, il n'a pas conservé de quoi suffire aux frais de ce voyage. Pour tous les autres métiers c'est la même chose. Le roulier exige *une avance* sur le transport d'une cargaison de marchandises qu'il n'a pas encore livrée, le flotteur de bois en fait autant le jour où il pousse ses radeaux à l'eau, le cordonnier même vient vous prier : „Пожалуетѣ на кожу“ de lui avancer de quoi acheter le cuir dont il fera vos bottes.

Nos lecteurs russes savent tout cela aussi bien que nous, ce n'est donc pas à leur intention que nous avons fait cette annotation, mais bien à celle de nos lecteurs étrangers, qui auront quelque peine à se figurer un état de choses absolument inconnu dans l'occident de l'Europe.

à la somme de l'avoir moral et matériel dont elle a hérité de ses pères. Il faut donc que les efforts collectifs de tous les citoyens d'une même génération, ce que l'on pourrait appeler *le travail de cette génération,* soit un travail *productif,* dont les fruits, sous forme d'un exhaussement du niveau moral ou d'une augmentation du bien-être matériel, puissent être légués à la génération suivante. Voilà qu'il ne serait pas impossible de faire entendre à tout le monde, en ajoutant pour les uns, qu'il faudrait qu'ils s'occupassent *personnellement* de l'éducation de leurs enfants, quand même ils devraient renoncer pour cela aux vaniteuses satisfactions des grades et des décorations, et en disant aux autres qu'ils feraient mieux de rester chez eux que de courir les grandes routes, et que le moindre champ *soigneusement* cultivé rapporte plus que le métier le mieux salarié quand on dépense les trois quarts de son salaire à se régaler d'eau-de-vie.

Ce seraient là de bien bons conseils offerts à la classe privilégiée et au peuple; d'excellents *principes,* qu'il serait aisé de vulgariser par le moyen de la presse, de l'enseignement public, du prône même; des règles de conduite tellement simples et si bien motivées qu'elles sauraient se graver dans la mémoire de quiconque les a entendu débiter une fois. Nous allons donc admettre, pour un moment, qu'on serait parvenu à s'arranger de telle sorte que non-seulement tout le monde sût ces règles par cœur, mais que tout le monde fût intimement persuadé de la valeur morale des *principes* qui les ont dictées, et nous nous poserons cette question : les classes auxquelles s'adressent ces règles de morale, les observeront-elles à compter du jour où elles leur seront connues?

Oui, — si les prescriptions que contiennent ces règles sont de nature à les rapprocher de l'*idéal* qu'elles poursuivent; — non, — si les actes qu'on leur demande au nom des *principes* et de la morale les éloignent de leur *idéal.*

Il n'est donné qu'aux natures d'élite de maîtriser leurs pen-

chants naturels, leurs goûts, leurs passions, au point de n'écouter que la voix du devoir et de renoncer spontanément et par *principe* à l'obtention de ce qui serait pour eux *l'idéal* de la félicité terrestre. Du vulgaire on n'est pas en droit d'en demander autant. Les masses n'obéissent qu'à la voix de leurs instincts, de leurs penchants. Dans la lutte entre la passion et le devoir, entre les *principes* et le désir de réaliser son *idéal*, c'est, pour les masses, toujours ce dernier qui l'emporte. Ça devient donc une entreprise oiseuse que de s'appliquer à parler principes et à prêcher morale à des individus que leurs goûts, leurs habitudes, entraînent dans une direction diamétralement opposée. Ce qui importe, c'est de les pousser à changer de goûts, de penchants, d'habitudes; de les décider à se poser un autre but, à abandonner leur ancien *idéal* entaché d'immoralité, pour s'en créer un nouveau dont la poursuite les ramenât forcément dans la voie de l'étude et de la moralité, la voie du progrès et de la civilisation.

Tant que nos classes supérieures ne penseront qu'à *parvenir* et que le peuple ne songera qu'à *dissiper*, tous nos efforts de civilisation demeureront infructueux. Nous aurons beau multiplier nos écoles, nos gymnases pratiques et classiques, nos académies civiles et militaires, — tout ce à quoi nous pourrons aboutir, c'est à augmenter la somme de l'*instruction* populaire, mais cette instruction même tournera à notre désavantage, car elle deviendra un instrument dont on ne voudra se servir que pour la plus prompte réalisation d'un *idéal* incompatible avec la vraie civilisation.

Porter la société et le peuple russe à changer d'idéal, — voilà le problème qu'il s'agit de résoudre. Nous essayerons, dans les chapitres suivants, d'indiquer les mesures qui pourraient mener à la solution de ce problème.

VI

L'idéal que nous poursuivons se modifie d'après les qualités des femmes qui nous entourent. — Exemples à l'appui de cette proposition. — Les femmes dans les provinces baltiques. — Les femmes dans les provinces de l'intérieur (première partie). — La vie dans les villes.

Quiconque s'est observé lui-même pendant les moments où, jeune encore, il rêvait à son avenir et formulait dans sa tête *l'idéal* qu'il aurait voulu réaliser, doit se rappeler que dans le tableau que lui traçait son imagination se trouvait une figure de femme. Cette femme peut avoir des traits connus, ou n'être qu'une fiction; elle peut occuper le premier plan du tableau ou se trouver réleguée dans le fond; elle peut être sérieuse ou rieuse, réservée ou coquette, ange de bonté ou démon de malice, tout cela dépend des circonstances où se trouve et du caractère qu'a le rêveur juvénile, mais il est certain que dans la composition de chaque *idéal* la femme tient une place importante. Malgré la marge laissée à l'imagination, le tableau qu'on se fait de la femme « *selon son cœur* » garde certains traits généraux dont l'ensemble rappelle toujours le type des femmes qu'on a l'habitude de voir. *La femme rêvée* réunit toutes les belles qualités *des femmes qui nous entourent,* mais elle n'a que ces qualités-là, et manque nécessairement de toutes

celles que nous ne trouvons point parmi les femmes que nous rencontrons dans la vie réelle. Ces qualités réunies sur une seule tête, nous plaçons cet être *relativement* parfait dans la position *relativement* la plus avantageuse que comportent nos us et coutumes, ainsi que les bornes que s'est tracé notre ambition, après quoi nous entrons nous-mêmes dans ce cercle enchanté, — et notre *idéal* est achevé.

On voudra bien observer que dans cette équation aux mille inconnues dont la solution serait le bonheur parfait, nous n'introduisons jamais que deux grandeurs connues. C'est d'abord nous-même, tel que nous croyons être, et ensuite la femme, telle que nous voudrions qu'elle fût, c'est-à-dire *parfaite dans les limites du possible,* limites qui nous sont tirées par les observations que nous sommes à même de faire sur les femmes que nous avons pu rencontrer. C'est autour de ces deux points fixes, l'idée du *moi* et l'idée de la femme qu'il serait possible d'y adjoindre, que viennent se grouper les mille accessoires dont l'ensemble forme notre *idéal*. Ces accessoires se modifient selon les climats, les nationalités, les us et coutumes populaires, le degré de civilisation, mais ils ne sont jamais que le cadre en harmonie avec les traits de femme qu'on doit y placer et ils changeraient infailliblement si ces traits venaient à être modifiés. *L'idéal* du Turc ne saurait ressembler à celui du Parisien, lequel, à son tour n'a rien de commun avec celui du chef de n'importe quelle tribu sauvage, par la simple raison que la femme idéale de l'un ne saurait entrer dans le cadre de l'autre.

Ceci nous ramène à une des vérités des plus anciennes en date mais des moins reconnues, vérité exprimée dans la légende biblique de la pomme d'Ève, et qui consiste à dire : Malgré sa supériorité incontestable, l'homme n'est après tout que ce que la femme en fait. Montrez-nous, s'il s'agit d'un individu, quelles sont les femmes dont il recherche le commerce; indiquez-nous, s'il est question d'un peuple, le niveau moral et intellectuel des femmes de ce peuple, et nous vous dirons

quelle est la valeur de l'individu, quel est le degré de civilisation du peuple en question.

La civilisation, c'est-à-dire l'adoucissement des mœurs d'un peuple, est en rapport direct avec le rôle qu'y tient la femme. Les nations où la femme est esclave, de même que celles où elle est la concubine et non la compagne de l'homme, sont essentiellement incivilisables. Les peuples professant l'islamisme sont restés stationnaires pendant douze siècles, et ne sauraient progresser tant qu'ils reconnaîtront la loi de Mahomet qui proclame l'assujettissement de la femme. Les Juifs (nous parlons des masses) sont demeurés inférieurs aux populations parmi lesquelles ils vivent et resteront tels tant qu'ils conserveront les traditions mosaïques, en ne voyant dans la femme rien que la femelle destinée à continuer leur race. Il n'y a que le christianisme qui ait apprécié la puissance civilisatrice de la femme et qui lui ait assigné au foyer domestique la place et l'influence qui lui reviennent de droit. De là la supériorité des peuples chrétiens, car si l'instruction s'acquiert à un âge plus avancé, la *civilisation* commence dès l'enfance et ne peut avoir de base solide qu'autant qu'elle est due à des soins maternels.

Seul entre toutes les religions, le christianisme a divinisé l'idée de la mère, indiquant ainsi la vraie destination de la femme, qui consiste à travailler au progrès moral de l'humanité, en développant dans la jeune génération le sentiment du devoir, du respect de l'autorité paternelle, du respect des droits d'autrui, et en la dotant de ce trésor inépuisable qui suffit pour défrayer une vie entière, quand même ce serait une vie de souffrances et d'abnégation, et qui s'appelle : le culte du foyer domestique, le souvenir des soins maternels.

Quelle que soit la position qu'elle occupe, qu'elle soit née sur un trône ou dans une chaumière, la femme, la femme chrétienne surtout, ne peut avoir de but plus élevé que de remplir sa sainte mission de mère. Dès sa plus tendre enfance ses instincts la guident vers ce but, ses premiers jeux con-

sistent à simuler les soins d'une mère, à s'arranger un petit coin isolé qu'elle orne avec soin, où elle étale son petit avoir et qu'elle appelle « *son ménage* ». La nature même la pousse vers le rôle qu'elle doit tenir en lui indiquant qu'elle est née pour être *mère et ménagère;* aussi nous semble-t-il qu'en jugeant du mérite, soit d'une femme isolément prise, soit d'un groupe, d'une classe de femmes, la première question à poser doit être celle de savoir jusqu'à quel point elles seraient aptes à remplir leur mission civilisatrice, à guider une éducation, à faire le bonheur d'un ménage? Plus le nombre de femmes répondant à ce programme est considérable dans une société, une nation, plus cette société, cette nation doit avancer en civilisation, car *l'idéal* qu'on y poursuivrait, se modulant sur l'image des femmes qu'on est à même d'observer, prendrait une forme favorable au progrès, une forme dans laquelle dominerait l'idée du foyer domestique, d'une existence vouée à un travail utile à sa famille.

L'immense influence qu'exerce la femme sur la civilisation d'une nation ainsi démontrée, voyons jusqu'à quel point les femmes en Russie sont préparées à remplir la mission civilisatrice que leur assigne la nature et que confirme pleinement le christianisme.

Si, comme nous l'avons vu dans le chapitre précédent, il est des contrées en Russie où le phénomène le plus hostile au progrès et à la civilisation, le *nihilisme,* est absolument inconnu, c'est, avant tout, à l'influence bienfaisante des femmes que cela est dû. Dans les classes supérieures, la noblesse et la haute bourgeoisie (der Literatenstand) des provinces baltiques, l'éducation des jeunes filles a pour but principal de développer en elles l'amour du foyer domestique et l'habitude de l'occupation. Non-seulement dans les familles peu aisées, mais dans les maisons les plus riches, le soin du ménage et les travaux manuels sont regardés comme des choses essentielles qu'on ne saurait négliger sans manquer à ses devoirs. Ces habitudes

prises dès sa jeunesse, la femme mariée ne les perd jamais.

Dès le matin, vous pouvez la voir qui se partage entre son ménage et ses enfants. Elle assiste au lever des plus petits, elle presse la toilette des aînés, afin qu'ils ne manquent pas à l'heure de leurs leçons; elle donne ses ordres pour le dîner et ne dédaigne pas de descendre à la cuisine pour voir si ces ordres s'exécutent; elle en remonte pour présider au déjeuner de son mari et des membres adultes de la famille; elle surveille le travail des domestiques et des servantes; elle vient assister aux leçons des aînés et dirige les jeux des cadets de ses enfants. Ainsi se passe la matinée, et ce n'est qu'à l'heure du dîner que la vraie ménagère trouve un moment de loisir qu'elle emploie à faire les honneurs de sa maison aux personnes que le hasard réunit autour de sa table, mais à peine le dernier plat desservi, ses allées et venues recommencent. Il y a toutes sortes d'objets à ranger, les provisions pour le lendemain à distribuer, les promenades des enfants à arranger, enfin il y a les enfants à coucher, et ce n'est qu'assez tard que vous voyez la maîtresse de la maison s'asseoir à la table de thé pour se reposer des fatigues de la journée. C'est là que se réunissent les habitants adultes de la maison, le mari, le fils et les filles sortis de l'enfance, le précepteur, la gouvernante, quelques voisins de campagne, ou des étrangers venus de loin et dont la visite dure plusieurs jours. On passe la soirée à causer; quelquefois on fait de la musique, mais, nous le disons à regret, c'est assez rare, beaucoup plus rare que nous ne l'aurions voulu; le plus souvent on fait une lecture en commun pendant laquelle les femmes et les jeunes filles s'occupent de travaux manuels, de sorte qu'il y a une infinité de petits bonnets, de collerettes, de manchettes, de chemisettes, de cravates brodées et autres objets de toilette qui surgissent comme par enchantement et dont la façon n'a coûté que le temps que vous aurez mis à lire un roman de Walter-Scott ou un volume de l'*Histoire du Consulat* de Thiers.

Pour ce qui est de la fraction mâle de ces réunions, il arrive parfois qu'elle préfère une partie d'échecs à l'audition d'un roman, ou même qu'elle se met à faire une partie de whist, mais cela est tout à fait exceptionnel, à tel point que dans les nombreuses soirées que nous avons passées chez des gentilshommes campagnards dans les provinces baltiques, et nommément en Courlande, nous aurions de la peine à nous rappeler dix parties de whist, tandis que nous pourrions nommer plus d'une maison où on n'en a jamais joué.

Il est certain que parmi nos belles lectrices, il y en aura à qui une pareille existence paraîtra bien monotone, bien ennuyeuse, et nullement faite pour suffire à une femme que son intelligence et son savoir mettent au-dessus du vulgaire. Partageant l'avis d'Armande qu'il est fort triste

> De se claquemurer aux choses du ménage
> Et de n'entrevoir point de plaisirs plus touchants
> Qu'une idole d'époux et des marmots d'enfants,

elles seront peut-être disposées à plaindre les femmes qui se voient réduites à une telle extrémité, mais elles se tromperaient en jugeant ainsi. Loin d'être un sacrifice qu'elle s'impose, le genre de vie qu'elle mène comble tous les vœux de la femme des provinces baltiques, qui trouve dans le cercle de son activité domestique son monde, le but de son existence, l'unique bonheur auquel elle aspire. Son cœur et son imagination sont pleinement satisfaits par le calme qui règne autour d'elle; il ne reste donc qu'à savoir si son intelligence et ses manières ne se ressentent pas de ce manque de contact avec le monde extérieur?

Pour ce qui est de la distinction, nous en appelons au souvenir de tous ceux qui ont séjourné quelque temps dans les provinces baltiques, ou qui ont rencontré des dames de ce pays, que les emplois occupés par leurs maris fixaient en quelques autres endroits où elles étaient forcées de représen-

ter. Que ceux dont les souvenirs remontent un peu loin se rappellent la façon toute royale dont feu la princesse L... trônait dans son salon, où l'on voyait non-seulement les ambassadeurs de tous les souverains du monde, mais ces souverains eux-mêmes quand le hasard les conduisait à St-Pétersbourg et que l'Empereur honora si souvent de sa présence; que de plus jeunes se ressouviennent de la manière dont la comtesse R... faisait les honneurs du palais de Bruhl à la haute aristocratie russe et polonaise, et ils pourront attester que l'éducation que l'on peut recevoir *à la campagne* n'exclut nullement la distinction et l'usage du grand monde.

Quant au développement intellectuel, loin d'y être contraire, le genre de vie que nous venons d'esquisser le favorise tout particulièrement. Rien ne perfectionne nos facultés comme de les employer à développer celles d'autrui, et nous pourrions citer des femmes dont les connaissances étaient assez superficielles au moment de leur mariage et que, vingt-cinq ans après, nous retrouvâmes en état d'être professeur d'histoire ou de géographie et dont le savoir en fait de physique et d'histoire naturelle avait de quoi nous surprendre. C'est que pendant vingt années elles avaient surveillé les cours d'études de leurs fils, en recommençant les mêmes cours pour les suivre avec la même patience chaque fois que les puînés remplaçaient sur les bancs de l'école domestique leurs frères aînés sortis de la maison pour se rendre au gymnase ou à l'université.

Qu'on n'aille donc pas soutenir que la ménagère tue la femme distinguée, la femme intelligente, et qu'ainsi il faut opter entre deux choses incompatibles : qu'il faut, ou se vouer entièrement à son ménage, en se résignant à se rouiller peu à peu et à devenir vulgaire, ou bien se conserver au monde élégant en abandonnant le soin de sa maison et de ses enfants à son intendant et à des bonnes « assez largement payées pour qu'elles se donnent toutes les peines imaginables pour conserver leurs places en en remplissant strictement tous les

devoirs ». Ceux, ou plutôt celles qui raisonnent ainsi ne sauraient être tout à fait de bonne foi, car il est impossible qu'une voix secrète ne leur dise pas que les soins qu'elle prend de son ménage et de ses enfants loin de dépoétiser une femme, ne la rendent que plus attrayante et lui donnent un titre bien plus enviable que celui d'être *l'ornement le plus réussi et le plus dispendieux de la maison*, le titre de compagne équipollente du mari.

L'influence que les femmes des provinces baltiques doivent exercer sur la civilisation de ces contrées est trop visible pour avoir besoin d'être démontrée. Quelle pourrait être l'existence que l'on songerait à mener, la situation que l'on penserait à réaliser, le *cadre* que l'on voudrait se créer, pour faire entrer dans cette existence, cette situation, ce *cadre*, une figure de femme comme celle que nous venons de tracer? Les plaisirs bruyants, les émotions violentes, les entreprises hasardées doivent nécessairement être écartés du programme, car tout vous ramène à des idées d'ordre, d'activité régulière, de dévouement paternel et d'amour filial. L'unique *idéal* possible est celui d'une vie d'intérieur, d'une existence employée à assurer le bien-être moral et matériel des siens, et nous avons vu que c'est bien là *l'idéal* que l'on poursuit dans les provinces baltiques. Cet *idéal* ne pouvant se réaliser qu'à la condition que l'on respectera la loi, le droit de propriété, la famille, l'autorité, c'est-à-dire par une série de manifestations de volonté tendant au but même qu'indique la vraie morale, nous sommes fondé à dire que c'est *à ses femmes* que la noblesse et la haute bourgeoisie des provinces baltiques doivent leur civilisation, dont un des indices les plus convaincants est l'absence totale de *nihilistes* sur tout le territoire de ces provinces.

Chez la classe inférieure, celle de la population agricole, sauf l'immense différence dans le développement intellectuel, on voit quelque chose d'assez semblable à ce que nous venons de dire relativement aux classes supérieures.

Dans la maison du paysan lette ou esthonien, la femme occupe une position aussi honorable qu'honorée. Les soins du ménage sont partagés en deux parties distinctes ; tout ce qui se rapporte à la culture des champs est du ressort du mari, mais ce qui touche l'intérieur de la maison : le potager, le poulailler, la laiterie, la cuisine, forme le domaine de la femme qui y règne en maîtresse absolue et assez jalouse de son autorité pour ne souffrir aucune immixtion de la part du mari. Cette division du pouvoir, consacrée par l'usage, offre l'immense avantage de poser la femme, non pas comme la servante, la subordonnée du mari, mais bien comme sa compagne, son égale. Voyant que les ordres donnés par la fermière sont tout aussi obligatoires que ceux qui viennent du fermier, les commensaux de la ferme s'habituent à respecter la maîtresse de la maison à l'égal du maître, ce qui exerce une excellente influence sur les enfants, qui se soumettent d'autant plus volontiers à l'autorité de leur mère qu'ils la voient entourée de considération. Pour ce qui est du mari même, la manière dont il traite sa femme ne peut qu'ajouter à l'estime dont elle jouit auprès des siens. Jamais le paysan ne brusque ni ne malmène sa femme, et même dans les ménages les moins unis les brutalités sont tellement rares que celles qui se rencontrent de temps en temps font événement et deviennent le sujet des conversations et du blâme de la population agricole des alentours. La déférence que le paysan des provinces baltiques a pour sa femme s'explique tout naturellement par ce fait que dans la classe agricole de ces contrées le développement intellectuel des deux sexes est exactement au même niveau. *L'éducation* des frères et des sœurs, exclusivement confiée à la mère, est évidemment la même, et *l'instruction* que reçoivent les garçons et les filles se trouve aussi également répartie, le nombre des lettrés étant à peu près le même parmi les femmes que parmi les hommes.

Cela fait que le paysan trouve dans sa femme beaucoup plus

qu'une servante destinée à faire sa cuisine et à lessiver son linge. Il y voit un être pensant dont l'intelligence est à la hauteur de la sienne, une personne aussi instruite, parfois plus instruite que lui, et dont le commerce lui offre l'attrait d'un échange d'idées; aussi s'y attache-t-il de plus en plus, et à l'époque où l'âge fait disparaître l'amour il se sent encore attiré vers sa femme, pour laquelle son estime n'a fait qu'augmenter, et qui est devenue son *alter ego,* sa conseillère la plus écoutée.

Les conséquences de cet état de choses sont faciles à déduire. Sa maison lui étant rendue attrayante, le paysan aime à y rester et déteste les voyages lointains qui le sépareraient de sa famille. L'agriculture étant de tous les états celui qui convient le mieux à ses goûts sédentaires, il est agriculteur passionné et s'enorgueillit de l'ordre qu'il a su mettre dans ses champs et dans son ménage. Enfin, l'habitude qu'il a prise de mener une vie réglée fait que le paysan des provinces baltiques évite le cabaret et ne se grise même plus aux noces et aux baptêmes. L'ivrognerie devient de plus en plus rare, et si l'on rencontre encore quelques individus adonnés à ce vice, ce n'est guère que parmi les plus âgés, la jeune génération étant presque entièrement guérie de ce défaut.

Telle est, sur la classe agricole des provinces baltiques, *l'action civilisatrice des femmes de cette classe.*

Partout les femmes sont personnellement intéressées à empêcher leurs maris de courir les grandes routes, à les porter à s'occuper de leur ménage, et surtout à les empêcher de se griser et de se livrer à des brutalités dont elles sont les premières victimes. Il est indubitable que partout les femmes du peuple voudraient arriver à ce résultat; or, comme dans beaucoup de cas leurs efforts restent infructueux, ça devient une question des plus instructives que de savoir pour quelle raison les femmes des paysans dans les provinces baltiques sont parvenues à rendre leurs maris sédentaires, laborieux et sobres?

La réponse à cette question se trouve dans les données que nous venons de communiquer à nos lecteurs : c'est que, sous le rapport du développement intellectuel, les femmes du peuple de ces contrées *sont égales aux hommes*. De là l'influence de la population féminine sur la conduite de la population masculine, influence toujours bienfaisante au point de vue de la morale, car, — nous l'avons dit déjà, — c'est d'après le niveau moral et intellectuel des femmes faisant partie d'une classe, d'un groupe, d'un peuple, que vous pouvez juger du degré de civilisation et de moralité de cette classe, de ce groupe, de ce peuple.

L'influence de la femme sur la société à laquelle elle appartient devant augmenter en raison directe des qualités plus ou moins éminentes dont la nature l'a douée, nous croyons qu'il n'y a pas de femmes au monde qui pourraient exercer sur leur pays une action plus puissante et plus bienfaisante que les femmes des provinces de l'intérieur de l'Empire dont nous allons nous occuper maintenant.

L'observation qu'on a faite relativement à la supériorité des femmes dans toutes les races slaves, est pleinement confirmée chez les Slaves de la Russie : la femme russe est supérieure à l'homme.

Le Russe est, en général, merveilleusement doué par la nature. D'un esprit fin et délié, il a une remarquable facilité à comprendre tout ce qu'on lui explique et une aptitude innée à combiner les phénomènes qu'il est à même d'observer. D'une imagination féconde et rapide, il possède le don de toujours savoir se tirer d'embarras et de suppléer à l'insuffisance des moyens matériels dont il dispose par des procédés aussi ingénieux que hardis. Enfin, doté d'une force de résistance extraordinaire, il a l'avantage de ne jamais perdre courage, de ne jamais se livrer au désespoir, si difficile que soit la position où il se trouve. Ajoutons à cela que le Russe a le caractère le plus doux, le plus bienveillant, le plus maniable

du monde, qu'il n'est ni vindicatif, ni ingrat, ni intolérant, ni têtu, et nos lecteurs conviendront que voilà un type qui serait bien près de la perfection humaine, si certains défauts généralement répandus n'étaient venus à entraver son développement harmonieux. Ce qui manque au Russe, c'est la patience et la persévérance. S'enthousiasmant facilement, il développe une activité et une énergie extraordinaires pour arriver au but qu'il s'est proposé d'atteindre, mais il se lasse tout aussi facilement, et, son engouement passé, il se contente d'un demi-résultat, et se console même s'il n'a abouti à aucun résultat. Actif par boutades, il est au fond indolent et ne travaille d'une manière suivie que lorsqu'il y est forcé par les circonstances ou poussé par l'intérêt ou l'ambition. Enfin, insouciant autant qu'imprévoyant, il vit au jour le jour et dépense gaiement son dernier rouble, sans s'inquiéter de savoir de quoi il subsistera le lendemain.

Pour ce qui est de la femme russe, elle a toutes les qualités que possède l'homme, mais elle n'a pas les mêmes défauts. Son esprit est tout aussi délié, son imagination aussi fertile, son caractère aussi endurant, aussi doux et aussi bienveillant, mais elle a plus de patience, plus de persévérance, et elle est beaucoup moins indolente, moins imprévoyante. Quoique fort sujette aux engouements, comme toutes les personnes dont l'imagination est très-vive, la femme russe est peu changeante et montre parfois beaucoup de patience à poursuivre une même idée. Nous avons vu de jeunes femmes choyées et fêtées dans le plus grand monde s'éprendre d'une passion subite pour les sciences, au point de donner leurs soirées à une lecture ou à une conversation sérieuse plutôt que de les passer au bal. Ce n'étaient plus que des traités d'histoire, des mémoires, des relations de voyages que l'on voyait sur leurs tables, d'où les romans étaient sévèrement bannis, de sorte que, sans les fauteuils recouverts de soie, les vases ornés de fleurs et les rideaux à glands dorés, on aurait pu se croire dans le cabinet

d'un savant plutôt que dans le boudoir d'une jolie femme. Voyant ce qu'il y avait de subit et de passionné dans ces entraînements, nous crûmes toujours pouvoir leur présager une bien courte durée, mais la plupart du temps nous dûmes reconnaître que notre présage avait été erroné. L'engouement, car ç'en était un, passa en effet pour faire place à un autre, mais il avait duré assez longtemps pour laisser des traces indélébiles : on avait acquis des connaissances fort étendues dans la partie choisie pour passe-temps et on avait pris goût aux occupations sérieuses.

Ayant la même facilité d'apprendre et plus de persévérance que les hommes, les femmes russes qui trouvent l'occasion de se procurer une instruction solide arrivent très-souvent à des résultats relativement beaucoup plus satisfaisants que ceux auxquels atteignent les hommes. Quiconque a fréquenté la haute société de nos deux capitales doit avoir été frappé de l'incontestable supériorité des femmes sur les hommes. Nous ignorons ce qui s'y passe maintenant, mais, de notre temps, la quantité de femmes, non-seulement aimables et en état de soutenir une conversation animée, mais de femmes réellement instruites et d'une intelligence puissamment développée était fort considérable, tandis que parmi les hommes on ne trouvait que des danseurs et des joueurs de whist. Les causeurs étaient fort rares, et ceux dont la conversation sortait du commun et offraient l'attrait d'un savoir solide, d'un ordre d'idées élevé, pouvaient se compter.

Nous avons dit que les femmes en Russie sont en général moins indolentes et moins imprévoyantes que les hommes, et nous pourrions citer à l'appui de notre dire des exemples de mères de famille dont l'énergie et la fermeté de caractère parvinrent à sauver la fortune de leurs enfants, compromise par suite de l'imprévoyance de leurs maris, ou par quelque concours malheureux de circonstances imprévues. Ce que ces femmes montrèrent d'activité, de patience, d'abnégation, ce

qu'elles supportèrent de fatigues, de privations, était vraiment incroyable, et quand on pensait à toutes les difficultés qu'elles durent surmonter pour se faire agronomes, directeurs de fabrique ou hommes d'affaires, malgré l'éducation superficielle qu'elles avaient reçue; quand on songeait au rude labeur qu'elles acceptaient après avoir passé leur jeunesse entourées d'un luxe effréné, et qu'on les voyait accomplir tout cela le front serein et le sourire aux lèvres, — on restait plein d'admiration devant la toute-puissance de l'amour maternel à qui rien n'est impossible, devant ces femmes sublimes auxquelles rien ne semblait difficile, puisqu'il s'agissait de l'avenir de leurs enfants.

Voilà la femme russe telle que Dieu l'a créée et telle qu'elle devient toutes les fois que, soit l'éducation qu'elle a reçue, soit quelques circonstances particulières viennent à concourir au développement complet et harmonieux de toutes les qualités dont elle est douée. Que ne pouvons-nous ajouter : voilà le type des femmes russes telles qu'on les rencontre en majorité ! La Russie serait le pays le plus digne d'envie, la partie du monde la plus avancée en civilisation, si toutes ses femmes ressemblaient à celles dont nous venons d'esquisser les traits d'après des originaux que nous avons connu en Russie, mais, hélas ! ce n'est que de quelques brillantes exceptions que nous avons parlé et non pas de la majorité des femmes russes.

Ici, nous croyons devoir ne pas le cacher à nos lecteurs, nous avons eu un moment d'hésitation en pensant aux nouvelles inimitiés que nous allons nous attirer par l'analyse des résultats auxquels l'éducation que reçoivent les femmes en Russie aboutit *dans la majorité des cas,* c'est-à-dire quand ni les besoins imprescriptibles d'une nature particulièrement douée, ni les rudes leçons de l'adversité n'en ont fait des êtres hors ligne comme ceux dont nous venons de parler. On a essayé, et avec beaucoup de succès même, de nous rendre impopulaire en Russie pour avoir dit que l'opinion publique y

était encore très-peu formée (1), et on nous a traité de calomniateur pour avoir soutenu que le peuple russe n'avait point de haine contre les Polonais (2); nous devons donc nous attendre à ce qu'on nous accuse encore de sentiments hostiles envers la Russie, car ce qui nous reste à dire n'est pas à l'avantage de la société. On nous reprochera, nous n'en doutons pas, de dévoiler au public, et au public étranger encore, des plaies dont on ignore l'existence, et on ajoutera que notre but *secret* a été de dénigrer la société russe aux yeux de l'occident de l'Europe. Cela pourrait-il devenir pour nous une raison suffisante pour nous taire? Nous ne le pensons pas. — Quand les plaies de la société commencent à se faire sentir, le faux patriotisme les cache, et le vrai patriotisme les dévoile pour y remédier. C'est vouloir lutter contre la misère en détournant les yeux, lorsqu'il faut savoir la regarder avec des yeux compatissants mais résolus; nous aborderons donc résolûment la question de savoir ce que, les exceptions réservées, la femme russe est devenue par suite de l'éducation qu'elle reçoit, du milieu dans lequel elle vit, et des circonstances particulières qui pèsent sur son existence.

Ici encore le champ étant trop vaste pour être embrassé d'un seul coup d'œil, nous allons subdiviser nos recherches en trois parties distinctes, en parlant séparément des femmes appartenant aux classes éclairées, à la classe moyenne et au peuple.

Dans les classes éclairées, ce qui en Russie signifie la noblesse, l'instruction est aussi variée que soignée. Pour vous en convaincre tâchez de lier conversation avec quelques-unes de nos jeunes débutantes fraîchement sorties, soit d'un « *institut de demoiselles nobles* » entretenu aux frais de l'État, soit d'un pensionnat privé. Outre l'histoire, la géographie, l'arith-

(1) Voir mon livre : « *Que fera-t-on de la Pologne?* » pages 223 et suiv.

(2) Même endroit, pages 266 et 277.

métique et la grammaire de la langue maternelle qui font partout la base de l'instruction des demoiselles, vous trouverez chez nos jeunes filles des connaissances assez étendues en fait de physique, de botanique, d'histoire naturelle, ainsi que quelques notions sur la chimie et l'astronomie. Les langues étrangères sont loin d'être négligées; elles en connaissent au moins deux, le plus souvent trois : le français, l'allemand et l'anglais, parfois même un peu d'italien pour comprendre le sens des paroles qu'il leur arrive de chanter. Les talents d'agrément surtout sont cultivés avec soin. Nos demoiselles apprennent le dessin, le piano, le chant, et les leçons de maintien et de danse sont devenues obligatoires, sinon de par les règles des maisons d'éducation, du moins de par l'usage généralement reçu.

Ainsi préparées, nos jeunes filles peuvent se présenter dans n'importe quel salon doré, sans crainte de manquer à aucun des usages du grand monde. Ayant quelque littérature, s'exprimant avec facilité en plusieurs langues, dessinant un peu, chantant avec goût et dansant à ravir, elles sont en droit de s'attendre à être remarquées dans ce monde élégant pour lequel elles ont été élevées. Le but qu'on se proposait d'atteindre était évidemment d'en faire des jeunes personnes aimables, des femmes *charmantes* et ce but est pleinement atteint, car avec leur petit jargon parisien, leur esprit éveillé, leurs petits airs de tête si gracieux et leur maintien si correct, elles sont réellement charmantes. En sont-elles plus heureuses? C'est là une autre question que nous allons essayer de résoudre.

Il n'y a pas de doute que dans les « *instituts* », aussi bien que dans les pensionnats privés, on ne néglige point de parler aux jeunes filles des charmes de la médiocrité, du bonheur d'une existence tranquille et exempte des émotions souvent pénibles du grand monde; il est certain qu'on leur dit et redit souvent que la vie intime est pleine d'attraits et qu'on peut

être heureuse sans bals ni fêtes, mais les descriptions d'une existence séduisante par son calme ne font que peu d'impression sur ces jeunes imaginations. Pensant à celles de leurs petites amies qui sont restées, soit à la campagne, soit dans quelque mince ville de district, où l'instruction se borne au strict nécessaire, les élèves des pensionnats de premier ordre sont tout heureuses à l'idée que ces pauvres délaissées ne sont pas tant à plaindre qu'elles l'avaient cru, et que les modestes jouissances qu'offre le foyer domestique peuvent les dédommager en quelque sorte d'avoir à renoncer aux plaisirs du grand monde d'où la médiocrité de leur instruction les exclut, mais elles ne songent nullement que ce pouvait être à elles-mêmes que s'adressait l'avis de se contenter d'une existence modeste. Voyant que dans l'instruction qu'on leur donne tout est calculé pour l'effet extérieur, qu'on s'occupe plus de leur savoir que de leur caractère, plus de leur maintien que de leur savoir, qu'on s'efforce avant tout de les rendre gracieuses et aimables, elles comprennent que c'est *pour le grand monde* qu'on les prépare, et elles s'adonnent entièrement à l'idée d'y entrer et d'y briller un jour. Avec cette logique inflexible qui caractérise la jeunesse, elles se disent que ce n'est pas ainsi qu'il aurait fallu les élever si on les destinait à vivre loin du monde, que ce n'était pas la peine de leur donner une « *éducation brillante* » pour les enfermer à la campagne ou dans quelque petite ville, qu'elles ont tout ce qu'il faut pour plaire, pour faire le charme d'un salon, et qu'ainsi elles sont en droit de s'attendre à autre chose qu'à une vie de reclusion, une vie de labeur et de résignation.

Vous auriez beau leur objecter, à l'une que la position sociale de son père est trop infime pour qu'il lui soit permis d'aspirer au grand monde, à l'autre que ses parents sont trop pauvres pour qu'elle puisse s'attendre à vivre dans les plaisirs, vos observations n'auront pas le don de les convaincre. Tout au plus, se rendant à l'évidence, vous concédera-t-on que vous

avez raison en ce sens que les salons dorés de la capitale ne sont ouverts qu'à ceux qui ont un rang élevé ou qui sont riches. Mais est-il besoin d'aller à la cour pour trouver du plaisir et des distractions? La province aussi a son grand monde, son monde élégant. Celui-là est abordable aux fortunes médiocres, et, pour peu qu'on soit aimable, qu'on se présente avec distinction, qu'on ait quelques talents, on est certain d'y être remarquée et choyée, de sorte que, ayant reçu une « *éducation brillante* », on peut être sûre de s'y amuser autant et même plus qu'à la cour.

S'amuser, être remarquées et admirées, trouver des plaisirs et des distractions plus ou moins bruyants, voilà le programme avec lequel nos jeunes filles quittent les bancs des « instituts » et des pensionnats privés pour entrer dans la vie réelle, qu'elles se figurent comme étant l'arène pour laquelle on les a préparées, la scène sur laquelle elles auront à déployer les grâces et les talents qu'on leur a appris.

Cette disposition à prendre la vie fort légèrement, à la regarder comme devant être composée de jouissances plutôt que de devoirs, à y voir un plaisir et non une tâche sérieuse, est un des traits caractéristiques des femmes de nos classes supérieures. Les exceptions sont rares, fort rares, car on ne saurait compter au nombre des exceptions toutes les femmes qui passent la majeure partie de leur temps au sein de leur famille ou qui s'occupent des soins de leur ménage. Des femmes qui s'adonnent personnellement, et à l'exclusion de toute bonne, de toute gouvernante, à l'éducation de leurs enfants, ou qui se vouent entièrement à leur ménage, ne se trouvent pas souvent dans nos classes supérieures, et sur le petit nombre de celles que l'on pourrait rencontrer, les neuf dixièmes agissent non pas par goût, mais bien par suite de circonstances indépendantes de leur volonté. Pour peu que ses moyens le lui permettent, la femme de nos classes éclairées se décharge des soins de son ménage sur un ou plusieurs de ses serviteurs,

et du soin de ses enfants sur une ou plusieurs bonnes. Qu'on n'aille pas pour cela accuser la femme russe de ne point être bonne mère. Ce serait une grave erreur, car nous ne connaissons pas de pays où la tendresse maternelle soit plus vive qu'en Russie, et parmi les exemples d'abnégation, de sacrifices accomplis par les parents au profit de leurs enfants, les plus saisissants que nous ayons rencontrés se sont trouvés en Russie. La mère russe adore ses enfants, elle les caresse, les dorlote, les choie, c'est son plus doux passe-temps que de jouer avec eux, mais, — nous parlons des femmes de la classe supérieure, — elle n'a pas le temps de s'en occuper toujours. Elle les confie donc à d'autres, mais elle a soin de multiplier le nombre des bonnes et des surveillantes, au point que dans les maisons riches on en rencontre une quantité vraiment prodigieuse et formant collection, car, sans compter les russes, il y en a d'allemandes, d'anglaises et de françaises. Il va de soi que dans les maisons moins aisées le nombre des bonnes diminue, mais il y en a partout, et presque toujours plus d'une.

Les soucis du ménage presque entièrement abandonnés à quelque Ключница (femme de confiance) et ceux que donnent les enfants sensiblement allégés par des bonnes de toutes nationalités, on en vient involontairement à se demander : que peut faire la mère? à quoi passe-t-elle son temps, elle et ses sœurs, ses cousines adultes, s'il y en a qui habitent dans la maison?

Si la famille est établie dans une ville, surtout une grande ville, ces dames passent leur matinée à faire des visites ou à en recevoir, elles parcourent les magasins à la mode, elles vont aux promenades et ne rentrent qu'à l'heure du dîner. Le soir, elles se rendent au spectacle ou à quelque réunion d'amies, à moins qu'elles ne soient invitées à un bal ou un raout, ou qu'elles n'aient du monde à recevoir chez elles. Cette existence agitée et toute en dehors peut sembler attrayante dans les

commencements; plus tard elle devient une habitude, et on continue à vivre de même, tout en se plaignant amèrement de la corvée à laquelle nous astreint l'observation des mille et mille convenances sociales, des fatigues que nous donnent des plaisirs qui n'en sont plus pour nous. Néanmoins, pour peu que les mécomptes ne s'en mêlent, cette existence peut garder longtemps ses charmes. Il y a dans la vie de la femme du monde des compensations qui peuvent la dédommager de ce qui lui manque en fait de bonheur domestique. Les jouissances de la vanité satisfaite, les petits triomphes de l'amour-propre flatté, tout en laissant le cœur vide, suffisent pour agiter le cerveau, et ont, en outre, l'avantage de ne s'émousser jamais. Le genre de succès auquel on aspire doit changer avec l'âge, mais la vanité n'étant jamais assouvie, il y a toujours un succès quelconque auquel on peut aspirer, et du moment qu'on l'obtient, on peut se dire satisfaite et même se croire heureuse.

Cela fait qu'une existence toute mondaine peut avoir des charmes qui la font préférer à la vie domestique, la vie intime, mais il faut que les satisfactions d'amour-propre qu'elle nous offre ne soient troublées ni par les remords de conscience, ni par aucun embarras de fortune. Du moment que des reproches intérieurs ou la gêne s'en mêlent, la vie d'une femme du monde, loin d'être un plaisir, devient une expiation, un martyre de tous les jours; or, la grande, la très-grande majorité de nos dames, si élégantes, si séduisantes, si enviées par la foule, en sont déjà à ce second stade de la vie mondaine, au stade des remords, des regrets et des embarras de fortune.

Qu'on n'aille pas se méprendre sur la portée de nos paroles quand nous parlons *des remords,* que doivent éprouver les dames russes en réfléchissant sur le genre de vie qu'elles mènent. Ce n'est pas à des écarts de jeunesse, à des fautes galantes que nous faisons allusion en parlant des reproches que la plupart de ces dames doivent s'adresser dans leurs mo-

ments de recueillement. L'inconduite et les coups de canif donnés dans le contrat de mariage sont, en général, très-rares dans la société russe qui, sous ce rapport, a été fort calomniée à l'étranger, où on la juge d'après les façons plus que légères de quelques voyageuses russes. Voyant que ces belles fugitives ne prennent pas la moindre peine pour cacher leurs faiblesses, on a cru pouvoir en conclure que la société russe devait être fort indulgente sur ce point. C'est le contraire qui est vrai ; car s'il y a des dames russes qui font parler d'elles à l'étranger, c'est parce qu'elles y ont les coudées libres et qu'elles peuvent s'y dédommager de la contrainte que leur impose, chez elles, la surveillance que l'opinion publique exerce sur un genre de délit qui appartient encore au nombre des exceptions.

Ainsi ce ne sont pas des fautes amoureuses dont le souvenir pourrait tourmenter les dames de la société russe, et néanmoins nous avions raison de dire que chez la plupart d'entre elles le bruit des fêtes ne parvient qu'imparfaitement à étouffer cette voix intérieure qui profite de chaque moment de calme et de repos pour leur dire et redire que leur conduite n'est pas exempte de reproches et qu'il serait temps de s'arrêter sur la pente où elles glissent avec tant d'insouciance, tout en comprenant qu'elle conduit à un abîme au fond duquel il n'y a que remords et regrets.

Cet abîme, c'est l'indigence, la ruine, la misère, qui sont le lot inévitable de tous ceux qui vivent au-dessus de leurs moyens ; or, — nous le demandons à tous ceux qui connaissent la société russe, — qui, en Russie, ne vit pas au-dessus de ses moyens?!

Dans tous les pays du monde il y a des prodigues. En Allemagne comme en Angleterre, en France comme en Italie, on rencontre des gens ruinés pour avoir mangé leur bien, mais ces gaspilleurs sont toujours en minorité, la règle générale étant que chacun ne dépense qu'autant que ses moyens lui permettent de dépenser. D'autre part, en examinant le passé

de ceux qui se sont ainsi ruinés, on trouve que ce sont, ou de tout jeunes gens abandonnés trop tôt à leurs propres conseils, ou de vieux célibataires adonnés à quelque vice et menant une vie déréglée, ou des hommes malheureux dans leur ménage qui cherchent une distraction dans le désordre. Les hommes d'un âge mûr et d'une conduite irréprochable, de même que les familles unies par une affection mutuelle, ne tombent que fort rarement victimes d'un excès de prodigalité.

En Russie, les choses se passent tout autrement, et le nombre de ceux qui dépensent plus, et parfois beaucoup plus que leurs moyens ne le leur permettent, forme la grande majorité. Nous avons la mémoire surchargée de noms russes, de noms appartenant au plus grand monde et au monde moyen ; eh bien, dans cette longue liste de noms, nous aurions de la peine à en trouver dix appartenant à des personnes dont le budget annuel ne donnerait pas un déficit. Tous chez nous vivent au-dessus de leurs moyens.

Que nos lecteurs étrangers n'aillent pas se tromper en concluant de là que les mœurs en Russie doivent être fort corrompues. Ce ne sont pas seulement de jeunes écervelés ou de vieux débauchés ou des maris dépravés qui courent à leur ruine, ce sont les hommes les plus sérieux, les époux les plus heureux, les pères de famille les plus tendres, qui dérangent peu à peu leur fortune en dépensant chaque année plus que leur revenu annuel.

Nous n'avons pas besoin d'insister pour que nos lecteurs apprécient les suites désastreuses qu'un tel état de choses doit avoir. De là les soucis amers qui assombrissent l'intérieur des familles; de là les expédients souvent humiliants auxquels on est réduit pour faire face à un luxe qu'on ne peut pas se résoudre à abandonner; de là la moralité chancelante de nos « tchinovniks », les dissensions qui ébranlent les liens de famille, les procès scandaleux qui de temps en temps effrayent la société sans parvenir à la corriger.

Tous ces résultats désastreux d'une vie déréglée, les soucis rongeurs comme les procédés indélicats pour s'en affranchir, la corruption des petits employés comme les abus de confiance des hauts fonctionnaires, la prodigalité des pères qui ruinent leurs enfants comme l'inconduite des fils qui suivent l'exemple de leurs parents, enfin tout ce qui, par suite d'un luxe effréné, compromet et dégrade la classe supérieure en Russie, — nous n'hésitons pas un moment de le mettre à la charge de la conscience *des femmes* appartenant à cette classe.

Quelle que soit la position sociale du mari, le train de la maison se règle toujours d'après les besoins et les habitudes de la femme plutôt que d'après les siens propres. L'homme le plus enclin à la prodigalité, s'il a une femme rangée et prévoyante, une femme qu'il aime et qui s'oppose au gaspillage en lui parlant de l'avenir de ses enfants, se laissera toujours arrêter à temps. S'il persiste, c'est la faute de la femme.

On ne saurait contraindre une femme à être mondaine et dépensière, et pour qu'un couple vive tout au dehors, pour qu'il y ait des fêtes dans la maison, des équipages, des toilettes ruineuses pour se rendre hors de la maison, il faut le consentement de la femme, et même plus, il faut son initiative, sa volonté bien déterminée, et, dans la plupart des cas, ses prières, ses câlineries, ses larmes. Malgré le goût des Russes pour le faste et l'éclat, nous n'en avons pas rencontré qui se seraient plaint de ce que leurs femmes dépensaient trop peu et faisaient des toilettes trop simples, tandis que nous pourrions compter par centaines les femmes qui accusaient leurs maris de lésinerie et leur reprochaient de les laisser manquer du nécessaire. Et pourtant le train de la maison dépassait déjà les moyens ordinaires du couple, on en était déjà aux expédients, les biens étaient hypothéqués, les dettes criardes s'accumulaient, mais le besoin de distractions, la soif des plaisirs l'emportaient sur toutes les réflexions, et les cajoleries, les soupirs étouffés, les larmes mal essuyées revenaient

à l'ordre du jour. Devant ces grands moyens d'attaque tirés du fin fond de l'arsenal féminin, toute résistance devient vaine. Pour ramener l'éclat dans de si beaux yeux, pour faire disparaître les notes stridentes dans une voix si douce, on fait de nouveaux efforts, c'est-à-dire on contracte de nouvelles dettes. On se dit bien qu'on a tort et que cela ne peut durer ainsi, mais le moyen de résister à des instances si pressantes; aussi rien n'y résiste, ni la fortune de ceux qui ont des millions, ni l'honorabilité de ceux qui vivent sur leurs gages. L'argent s'est retrouvé et avec lui les parures, les distractions; madame recueille les hommages offerts à ses grâces, ses talents, fruits de « *l'éducation brillante* » qu'elle a reçue, madame s'amuse, ou plutôt — elle *s'étourdit*, car il est impossible qu'une voix secrète ne dise à ces femmes avides de plaisirs que les divertissements qu'elles se donnent sont achetés au prix du repos ou de l'honneur de leurs maris, au prix de la fortune, de l'avenir de leurs enfants.

Cette voix secrète, la voix de la conscience, on peut ne pas l'écouter, on peut ne pas suivre les conseils qu'elle vous donne, mais on ne saurait la réduire au silence quand elle nous dit : Tous ces embarras, ces tracas, c'est par ta faute qu'ils sont arrivés; tu aurais pu te les éviter, mais tu ne l'as pas voulu, c'est donc ta faute si le désordre et la gêne règnent dans la maison, c'est ta faute si, un jour, tes enfants se voient ruinés.

Ces retours sur soi-même, ces heures de remords et de repentir suffisent sans nul doute pour balancer les moments de jouissance que peut donner la vanité flattée, nous croyons donc pouvoir affirmer que, à peu d'exceptions près, les femmes de nos classes supérieures sont loin d'être aussi dignes d'envie qu'elles le paraissent à ceux qui les voient si élégantes, si gracieuses, si fêtées. Le plus amer de tous les regrets étant celui d'avoir été la cause du malheur de ceux que l'on aime, elles doivent se sentir d'autant plus malheureuses qu'elles sont sincèrement attachées à leurs maris et qu'elles aiment tendre-

ment leurs enfants, car, nous l'avons dit déjà, ce ne sont pas, comme ailleurs, les ménages mal assortis seulement qui se ruinent par le double effet des déportements de monsieur et des galanteries de madame.

Chez nous, les ménages les plus unis, les plus exemplaires s'endettent autant que les autres.

Mari et femme s'aiment de tout leur cœur, ils adorent leurs enfants et donneraient leur sang pour leur épargner un malheur, et néanmoins les dettes augmentent d'année en année et on court à sa ruine et à celle de ses enfants, par la raison que le besoin de plaisirs et de distractions est tellement impérieux chez nos dames qu'il l'emporte sur toutes les considérations. Elles ne sauraient se passer du monde pour lequel elles ont été élevées et qui, dès leur enfance, a été leur rêve, l'objet de leur ambition. Il leur faut du bruit, du mouvement, et ce qu'elles craignent le plus, c'est le calme et la solitude; car elles sentent instinctivement qu'elles ne sauraient ni s'y trouver heureuses, ni y faire le bonheur de ceux qui les entoureraient.

Faut-il les plaindre ou les accuser d'être ainsi?

Les plaindre sans doute, car elles doivent bien souvent se sentir malheureuses. Les accuser, nous avouons n'en pas avoir le courage, car ce n'est pas de leur faute si elles sont devenues telles que nous les voyons. L'éducation qu'on leur a donnée ayant eu pour but d'en faire, non pas des ménagères, des femmes essentielles pouvant se suffire à elles-mêmes, mais des femmes du monde, des êtres gracieux et séduisants, on ne saurait les condamner pour avoir si bien suivi la direction qu'on leur a imprimée.

Tout ce qu'on est en droit d'exiger d'elles, c'est qu'elles soient aimables, qu'elles aient quelque instruction et une tournure distinguée; or, sous ce rapport, nous les trouvons sans reproche; elles sont charmantes et d'un « *comme il faut* » accompli. Si avec cela elles sont devenues la cause, — involontaire, nous le voulons bien, — mais la cause principale

de ces embarras de fortune qui rongent nos classes supérieures, c'est un résultat auquel les gouverneurs et les gouvernantes de nos demoiselles comme il faut se sont si peu attendu, que, selon toute probabilité, ils vont nous accuser d'avoir exagéré l'influence néfaste de leurs élèves sur la situation financière et la moralité de la « société » russe.

Pour répondre d'avance à cette objection, qu'il nous soit permis de faire deux suppositions, malheureusement gratuites, mais qui serviront à prouver notre assertion.

Supposons d'abord que par quelque coup de baguette magique, tous les hommes mariés de la classe éclairée seraient devenus économes et demanderaient que le train de leur maison et la toilette de leurs femmes fussent réduits au point de répondre aux revenus stables du ménage. Comme, en réalité, il y a, pour le moins, la moitié des maris qui se permettent des observations sur les dépenses exagérées de leurs femmes, cela doublerait le nombre des ménages où il y a des contestations à propos du train de la maison. Il y aurait donc quelques bouderies, quelques scènes domestiques de plus, mais là s'arrêterait l'action du miracle que nous avons supposé. Les mauvais quarts d'heure passés et la paix faite, les dépenses resteraient les mêmes, ou fort approximativement les mêmes, les dettes persisteraient dans la marche ascendante qu'elles suivent à cette heure et les dérangements de fortune, à peine retardés, mais non pas arrêtés dans leur progression fatale, continueraient à exercer leur influence délétère sur la moralité de nos classes supérieures.

Ce moyen étant évidemment insuffisant pour guérir notre société du mal qui la ronge, voyons s'il n'y en aurait pas un autre qui pourrait aboutir à ce résultat?

Pour nous en convaincre, supposons un instant que, les maris restant tels qu'ils sont, par un autre coup de baguette magique toutes les femmes appartenant à nos classes éclairées, soient devenues rangées et prévoyantes, qu'elles aient été éle-

vées de façon à chercher le bonheur dans l'accomplissement de leurs devoirs, et non pas dans les distractions mondaines, que la vie domestique, le soin de leurs enfants et de leur ménage ait pour elles plus d'attrait que les plaisirs bruyants, et demandons-nous quel effet ce changement produirait sur la situation financière et la moralité de notre « société »?

Il nous semble que la réponse ne saurait être douteuse : les trains de maisons ruineux cesseraient immédiatement, on ne dépenserait que *son revenu*, et même un peu moins que son revenu, en songeant à l'avenir de ses enfants, à l'établissement des fils, à la dot des filles. La vie domestique, ayant tout le charme d'un genre d'existence *librement choisi*, resserrerait les liens entre les membres de la famille, car les enfants, voyant leur mère plus souvent et plus longtemps, s'attacheraient à elle d'une façon durable. Les filles surtout, au lieu d'être envoyées dans des « instituts » et des pensionnats d'où elles sortent telles que nous les voyons, pourraient être élevées à la maison sous les yeux de leurs mères restant également à la maison, et prendraient l'habitude d'une existence calme et occupée. Enfin, les maris, trouvant dans leur intérieur un charme nouveau, se laisseraient attirer par la douce lueur du foyer domestique, et abandonneraient bien vite la vie de club et les allures de célibataire qui commencent à prendre place dans nos classes supérieures. Au lieu des dissensions, des embarras de fortune, des reproches réciproques qui assombrissent maintenant la plupart des ménages, on y verrait régner l'ordre, l'union, l'aisance et le contentement. Les fortunes resteraient intactes, les mœurs deviendraient plus pures, le niveau moral de la société s'élèverait rapidement, — et tout cela par le seul fait que les femmes appartenant à cette société auraient changé de manière d'être, tant il est vrai que pour relever les mœurs publiques, les mœurs de la famille, il n'y a qu'un moyen unique : *il faut civiliser et moraliser la femme!*

VIII

Les femmes dans les provinces de l'intérieur (deuxième partie). — La vie de campagne. — Les dames nihilistes.

En essayant de trouver une réponse à la question de savoir si l'éducation que reçoivent les femmes de nos classes éclairées contribue à assurer leur bonheur, nous n'avons parlé jusqu'à présent que de celles à qui la fortune ou la position de leurs maris permettent d'habiter une des deux capitales ou quelque autre grande ville. Il nous reste à nous occuper des femmes qui, soit par les emplois de leurs maris, soit par quelque autre raison, se trouvent retenues dans une petite ville ou à la campagne.

Nos villes de district offrent si peu de ressources, que la vie qu'on y mène ne diffère de la vie de campagne que sous le rapport du site. Au lieu de donner sur une pelouse ou sur un lac entouré d'arbres, vos fenêtres ont vue sur une rue bordée de petites maisonnettes sales et délabrées, mais sous le rapport de la société, on y est à peu près aussi isolé qu'à la campagne. Cela fait que nous pouvons nous borner à dire à nos lecteurs comment on passe son temps à la campagne; ils pourront juger après cela du genre de vie que l'on mène dans nos villes de district.

En Russie, le nombre des familles qui habitent la campagne d'une manière stable est très-restreint. La plupart de nos terres sont veuves de leurs propriétaires et administrées par des intendants; et si le maître y vient de temps en temps, ce n'est que sous forme de visite et pour y passer la belle saison. Quant à ceux qui se sont fixés à la campagne et qui y passent l'hiver comme l'été, il est bien rare qu'ils aient pris ce parti tout à fait spontanément. Presque toujours, il y a quelque cause indépendante de leur volonté qui les a décidés à s'éloigner du monde, et la plupart de nos gentilshommes campagnards regardent le séjour sur leurs terres comme un temps d'épreuve après lequel il leur sera permis de se dédommager, en reparaissant avec un nouvel éclat dans quelque grande ville.

En rendant visite à une famille russe établie à la campagne, ce qui vous frappe d'abord, c'est la charmante hospitalité avec laquelle on y est reçu. Ce n'est pas de la politesse seulement qu'on vous montre en vous accueillant avec prévenance, c'est une cordialité du meilleur aloi, et quand on vous dit qu'on est enchanté de vous voir, soyez certain que ce n'est point une phrase banale, mais un mot qui part du cœur et qui vous dispose à payer par une franche amitié une prévenance aussi gracieuse que spontanée. Dès le premier abord on se sent entraîné vers ces êtres si éminemment bienveillants, et on en vient involontairement à former le souhait qu'ils soient toujours aussi heureux, aussi contents de leur sort qu'ils sont bons et hospitaliers.

Pour un observateur superficiel, ce souhait doit sembler à peu près réalisé, car la vie de campagne en Russie se présente sous l'aspect le plus animé. Pour peu que le seigneur terrien que vous serez allé trouver soit dans une position aisée, que sa famille soit nombreuse et que les alentours offrent quelque voisinage, vous pourrez croire assister à une fête non interrompue. Il n'y a pas de jour où il n'y aura quelque étranger assis à la table hospitalière du château, et par-

fois des familles entières arrivent de quelque terre voisine pour demeurer une semaine et même au delà d'une semaine, car on essaye toujours de retenir les personnes qui songent à partir. Alors la maison est remplie jusque sous les combles, au point qu'on est forcé d'improviser des chambres à coucher pour héberger tant de monde, et de doubler les tables dans la salle à manger pour placer ses convives.

L'animation que gagne ainsi la vie de campagne est facile à comprendre. On entreprend des excursions, l'été à cheval, l'hiver en traîneaux; on arrange des parties de plaisir en allant, les uns pour cueillir des fraises dans les bois, les autres pour prendre du poisson au filet ou à la ligne, tandis que d'autres vont assister à la fenaison ou se promènent en bateau. Ainsi se passe la matinée, et ce n'est qu'à l'heure du dîner que tout le monde rentre pour prendre part au repas qui, la plupart du temps, est préparé sans luxe, mais où règne une abondance antique. L'après-dîner se passe à causer ou à faire de la musique, et le soir, pendant que les personnes plus âgées font leur partie de cartes, la jeunesse arrange quelques jeux innocents ou se met à danser au son du piano. On comprend aisément que de ces petits bals improvisés la gêne et l'étiquette sont rigoureusement bannies; on s'y amuse franchement et sans arrière-pensée aucune; aussi, en se quittant, on a soin de convenir du jour où l'on pourra se réunir encore, en prenant rendez-vous chez tel ou tel ami commun, qu'on va visiter en grande compagnie sans le consulter, ni même l'avertir d'avance, tant on est sûr de trouver chez les autres l'hospitalité dont on use soi-même envers ses connaissances.

En voyant la franche gaieté qui règne dans ces maisons, on serait tenté de croire que les habitants sont les êtres les plus heureux du monde et qu'ils ne changeraient pas leur sort contre celui d'un roi. Malheureusement, on se tromperait beaucoup en jugeant ainsi, car, tout en tâchant de se rendre la vie de campagne aussi agréable que possible, personne, à

bien peu d'exceptions près, personne parmi tout ce monde, en apparence si content de son lot, ne resterait à la campagne s'il dépendait de sa volonté de passer les hivers dans quelque grande ville ou dans une des capitales. Comme partie de plaisir, comme distraction et par amour du changement, la « société » russe aime bien passer quelques mois à la campagne. Mais le séjour stable sur leurs terres, un séjour qui continuerait été et hiver et durerait des années, la vie entière, comme cela se voit dans les provinces baltiques, est foncièrement contraire au goût des Russes et surtout au goût des dames russes.

Pour se convaincre de l'exactitude de cette assertion, il suffit de passer quelque temps chez une famille établie à la campagne et d'y demeurer, comme cela nous est arrivé, des mois entiers.

Ce qui vous frappe alors, et ce qu'une visite de peu de durée a pu ne pas vous faire apercevoir, c'est l'absence des enfants entrés en adolescence. Les petits sont encore à la maison, les adultes y sont revenus, tandis que la génération moyenne se trouve, les fils dans quelque corps de cadets ou dans quelque « pension noble de gymnase » ; les filles dans quelque institut de demoiselles ou dans quelque pensionnat privé. Comme les enfants, jusqu'à l'âge où ils quittent la maison, passent tout leur temps en compagnie de leurs bonnes, on ne les voit presque pas, ce qui donne au ménage quelque chose de morne. Une maison sans gai caquet d'enfants est toujours triste. Tant qu'il y a des étrangers, cela va encore, mais dès que la famille reste seule on s'aperçoit qu'il y a quelque chose qui y manque ; or, il n'y a pas toujours des étrangers dans la maison.

Malgré la fréquence des visites, il y a pourtant, dans le courant de l'année, plus de jours où l'on est seul que de jours animés par la présence d'une nombreuse société. En automne surtout, et au printemps, quand les routes sont devenues impraticables et que le débordement des rivières rend les communications dangereuses, les jours de solitude deviennent

assez fréquents et changent complétement l'aspect de la maison. Les habitudes y sont restées les mêmes, on est toujours aussi affable, aussi prévenant, plus prévenant même pour les rares visiteurs intrépides qui ont bravé les routes et la pluie, mais on ne sait plus comment faire pour les amuser et pour se distraire soi-même.

On se promène dans le jardin s'il y a un moment de soleil, ou dans l'orangerie s'il pleut trop fort; les dames se mettent au piano, qu'elles abandonnent pour travailler à une tapisserie commencée depuis six mois; mais elles la quittent bientôt pour retourner au piano, qui est encore abandonné puisqu'on s'aperçoit qu'on a déjà joué et rejoué son répertoire entier. On essaye bien de lire un peu, mais la bibliothèque, s'il y en a une dans la maison, ne contient que des ouvrages scientifiques, et les romans qu'on a su se procurer sont dévorés depuis longtemps. Alors commencent des allées et venues d'âmes en peine qui vous remplissent de tristesse si vous avez le cœur compatissant. Les hommes sont encore moins à plaindre, le maître de la maison surtout, s'il s'occupe de ses affaires, et s'il reçoit le matin ses « starosti », ses « bourmistres », ses « lesnitchi », chargés de surveiller son bien. Les commensaux mâles, à leur tour, savent braver la pluie pour faire quelque excursion à cheval et passent le reste de la journée à jouer aux cartes. Mais les dames, les plus jeunes comme les moins jeunes, ne savent littéralement que faire de leurs personnes et de leur temps pour combattre l'ennui qui les dévore. Vous les voyez qui vont de la fenêtre à la cheminée et de la cheminée à la table aux keepsakes et aux gravures, d'où elles retournent encore à la fenêtre pour voir le temps qu'il fait. Mais la pluie continue, les chemins du jardin sont détrempés, la bise d'automne fait ployer les arbres du parc, il faut se résigner à rester à la maison; or, à la maison que faire pour trouver un amusement, une distraction?

Alors, en désespoir de cause, on fait dresser des tables de

jeu, et on se met à jouer aux cartes. Les dames plus âgées choisissent leurs partenaires parmi les hommes qui habitent la maison ou que le hasard y amène malgré la mauvaise saison; les plus jeunes jouent entre elles, et cela non-seulement le soir, mais le jour avant le dîner, le matin après le déjeuner, car nous avons connu des maisons où les tables de jeu étaient dressées dès dix heures du matin et restaient en permanence jusqu'à l'heure du coucher.

Mais, pourraient nous faire observer ici nos lecteurs étrangers, de cette façon on doit perdre ou gagner des sommes folles pour peu que l'enjeu soit considérable?

Cette crainte n'est nullement fondée; les enjeux sont, d'ordinaire, tellement minimes qu'il faut un malheur exorbitant pour perdre un rouble dans une seule soirée, et les parties des plus jeunes parmi les joueurs, les parties des demoiselles, se font même sans enjeu aucun, le but qu'on poursuit n'étant pas de gagner de l'argent, mais de trouver un moyen „чтобы время убивать“ pour tuer le temps, cet ennemi implacable de tous ceux qui l'emploient rien qu'à chercher des distractions et des amusements.

C'est la tendance à regarder la vie comme devant être composée de jouissances plutôt que de devoirs à remplir, que nous avons vu être la cause du malheur et de la ruine des familles vivant dans le grand monde, c'est cette même disposition de l'âme qui fait que les familles établies à la campagne s'y ennuient et soupirent après le moment où elles pourraient quitter la solitude pour aller *s'amuser* dans quelque grande ville. Toute occupation, même la plus banale, peut devenir attrayante quand on y attache l'idée d'un devoir rempli; mais, par contre, toute occupation, même la plus intéressante, doit finir par nous devenir indifférente et par nous ennuyer, si nous n'y voyons qu'une distraction, un amusement momentané. Cette vérité, à force d'avoir été répétée, est devenue un lieu commun; eh bien, c'est de ce lieu commun, de cet adage vieux

comme le monde que nous nous étayons pour faire à la question par nous posée cette réponse peu consolante : non, les femmes de nos classes supérieures ne sont point heureuses, et ne sauraient l'être avec la direction que leur imprime l'éducation qu'on leur donne; elles sont mécontentes de leur sort, parce qu'elles sont mécontentes d'elles-mêmes, parce que instinctivement elles sentent qu'elles ne remplissent point la grande mission civilisatrice dont la Providence les a chargées, et qu'une voix secrète leur dit qu'elles ne sont pas en état de créer un bonheur subsistant par lui-même et indépendant du monde extérieur!

Quelle pourrait être en effet — qu'on nous permette de paraphraser nos propres paroles, — quelle pourrait être l'existence que l'on songerait à mener, *l'idéal* qu'on réussirait à se créer, en faisant entrer dans le plan de cette existence, dans le cadre de cet idéal un être féminin dans lequel l'éducation autant que l'exemple auraient développé cette idée, que la femme, la femme d'un certain monde bien s'entend, est créée pour jouir de la vie, *pour s'amuser*, et que l'homme, le mari, est là pour trouver « *per fas et nefas* » les moyens nécessaires pour les plaisirs de la femme?

Les douces jouissances du foyer domestique, l'idée d'une vie d'intérieur, d'une existence calme et vouée exclusivement à l'éducation de ses enfants doivent nécessairement être écartées du programme, car, en rêvant à la femme dont on voudrait faire le bonheur, on ne saurait songer qu'à lui préparer le genre d'existence qu'elle demande pour être heureuse. Ce n'est donc que de plaisirs plus ou moins bruyants, de jouissances d'amour-propre qu'il peut être question; ce qu'on voudrait pouvoir offrir à la femme de son choix, c'est une position relativement éminente qui en fît un objet d'envie pour toutes ses compagnes. Pour cela, en Russie, l'argent seul ne suffit point, il faut en outre un rang élevé, mais le rang, à son tour, est insuffisant si on n'a pas de quoi rivaliser de luxe

avec ceux que l'on fréquente. Ainsi, les femmes de nos classes éclairées étant telles que nous les avons dépeintes, l'unique *idéal* possible pour les hommes de ces classes est d'arriver rapidement à un rang assez élevé pour assurer à sa femme le pas sur ses émules, et à gagner assez d'argent pour lui donner de quoi les écraser par son luxe. De là la devise « *servir pour parvenir* », dont nous avons développé les funestes conséquences; de là la déplorable habitude de nos employés de suppléer par des pratiques irrégulières à l'insuffisance de leur traitement, calculé pour une vie calme et réglée, mais non pour une existence d'ostentation et de luxe; de là les spéculations hasardées et d'une probité douteuse, les capitulations de conscience, les affaires véreuses; de là l'abaissement rapide du niveau moral de la classe éclairée, si profondément ébranlée dans ses principes fondamentaux que, seule entre toutes, elle est atteinte de la plus énervante des maladies sociales, — **du nihilisme!**

Ne viendra-t-on pas nous reprocher d'avoir mis trop de noir dans les couleurs dont nous avons esquissé le caractère des femmes de nos classes supérieures? Nous nous y attendons bien, et pourtant, après avoir relu ce chapitre, nous n'avons pas trouvé un mot à en effacer. Ce que nous y disons est triste, fort triste, mais c'est scrupuleusement vrai, car les tableaux que nous venons de tracer sont tous faits d'après nature. Malgré cela, on nous accusera sans doute d'avoir trop généralisé les inconvénients résultant de la direction imprimée aux femmes de notre « société », et de n'avoir pas assez tenu compte des *exceptions*.

Ce reproche, nous croyons ne pas l'avoir mérité. Nous nous sommes empressé de rendre justice aux femmes russes en parlant de celles d'entre elles qui nous ont paru dignes d'admiration. De ces femmes nous en avons rencontré quelques-unes; nous comprenons bien qu'il y en a d'autres encore, que nous n'avons point connues et qu'on pourrait nous citer comme

des modèles de vertu et de sublime abnégation ; mais plus le mérite de ces *exceptions* est grand, plus elles confirment notre dire. Ce ne sont point des défauts inhérents à leur nature, mais les conséquences de l'éducation qu'elles reçoivent qui font que les femmes de nos classes éclairées remplissent si mal la mission civilisatrice qui appartient à l'épouse chrétienne. Merveilleusement douées comme elles le sont, si elles suivaient une autre direction, si la *majorité* ressemblait à ces *exceptions* qu'on viendra peut-être opposer à nos arguments, la Russie serait le pays du monde dont la civilisation reposerait sur la base la plus solide ; la société russe serait la moins exposée aux atteintes morbides du *nihilisme*.

C'est le contraire qui est vrai, et cela prouve que notre appréciation du caractère de la femme russe, autant qu'il s'agit, non pas des exceptions mais de la *majorité*, est malheureusement d'une exactitude parfaite. Qu'on veuille nous pardonner de l'avoir formulée avec plus de franchise que de ménagement !

Quelques auteurs russes, en jugeant des femmes de leur pays, leur ont reproché, les uns de n'être pas assez attachées à leur religion, les autres de manquer de patriotisme. Monsieur Pogodine, dans un écrit que publie la *Gazette de Moscou* du 10 août 1863, parle avec indignation des cas d'apostasie que l'on rencontre parmi les dames russes domiciliées à l'étranger. « Nos classes supérieures », dit le savant professeur, « sont » livrées aux soins de bonnes anglaises, de maîtres français » et d'instituteurs allemands, et ne reçoivent sur les vérités » de leur religion que des notions assez superficielles que » leur donne quelque curé de village n'ayant que peu de savoir » et peu de talent oratoire.... Parvenues à l'âge de raison, » nos dames se rendent à l'étranger, où elles arrivent à peu » près sauvages, presque païennes, et pourtant leur cœur » éprouve le besoin de croire, d'aimer et d'espérer.... Alors » se présentent les convertisseurs à la voix moelleuse, aux

» accents persuasifs, aux regards inspirés; ce qu'ils leur disent
» est si spirituel, si agréable, si esthétique, si délicat en le
» comparant aux leçons du pope de leur paroisse, lequel,
» selon l'expression de l'Impératrice Catherine, fait des rôts
» qui sentent le radis noir.... C'est là l'histoire de toutes les
» conversions des dames russes. »

Malgré ce qu'il y a de vrai dans les observations de monsieur Pogodine, autant qu'elles se rapportent aux dames russes tombées en apostasie, on aurait tort d'en conclure que les femmes russes, en général, sont peu attachées à leur religion. C'est le contraire que nous avons observé. Il est vrai que l'instruction religieuse qu'elles peuvent recevoir de leurs curés, ordinairement peu instruits eux-mêmes, ne saurait être bien étendue. On rencontre souvent des femmes qui ont des connaissances assez variées en fait de sciences laïques et qui ne seraient pas en état de vous expliquer la signification de telle cérémonie, la raison d'être de tel usage adoptés par l'Église orthodoxe. La plupart de nos dames ne connaissent que les premiers rudiments de leur religion, autant qu'on peut en apprendre en lisant le catéchisme abrégé, mais leur peu de science en matières théologiques ne nuit pas à la fermeté de leur croyance. D'une foi naïve comme celle des enfants, la femme russe est pieuse sans ostentation et observe les pratiques de sa religion, sans en connaître ni l'origine ni la signification, mais non sans y voir toujours une chose de première importance, un acte dont l'omission pèserait sur sa conscience. Il est certain que le jour où l'émancipation intellectuelle du bas clergé russe, dont on commence à s'occuper, sera accomplie, le jour où nos curés seront des hommes instruits, l'enseignement religieux fera des progrès rapides, et que nos femmes ne seront plus, pour nous servir de l'expression de monsieur Pogodine, « *à moitié païennes* »; mais maintenant déjà elles se montrent strictes observatrices des prescriptions de leur religion, et ne sauraient avoir mérité le reproche d'y être peu attachées.

Pour ce qui est de la seconde accusation élevée contre les dames russes, celle de manquer de patriotisme, elle est, ou plutôt *elle était,* on ne peut plus fondée. Ce que nous avons dit sur la direction antinationale que, dans le temps, suivait la société russe, se rapporte aux femmes autant et même plus encore qu'aux hommes. Pour peu qu'elle appartînt à un certain monde, la femme russe tirait vanité de n'avoir rien qui rappelât sa nationalité; sa prétention était de ressembler aux Françaises, et si vous en rencontriez une sur les bords de la Seine, vous ne pouviez lui faire de compliment plus agréable que de lui dire que vous l'aviez prise pour une Parisienne. Du temps de Gribojedow déjà, l'idée que tout ce qui venait de l'occident de l'Europe devait être préféré à ce qui était national (1) avait envahi les têtes des dames russes, qui en étaient venues à professer, sinon du mépris, du moins la plus profonde indifférence pour tout ce qui tenait ou venait de la Russie.

Ce manque de patriotisme chez les dames russes fut constaté, il n'y a que peu d'années encore, par celui de nos organes de publicité qui se donne pour le plus compétent en cette matière. La *Gazette de Moscou* du 9 avril 1863, après avoir fait la description de l'enterrement, à Wilna, des premiers soldats russes tombés victimes de l'insurrection polonaise, ajoute que dans le cortége on ne vit *pas une seule dame russe,* et s'écrie, non sans raison : Qu'aurait-ce été si semblable chose était arrivée chez les Polonais (2)?

---

(1) „Какъ европейское поставить въ параллель
„Съ національнымъ, — странно что-то!

(2) Вильно, 2-го апрѣля. Сегодня въ Вильно хоронили двухъ павловскихъ солдатъ, убитыхъ въ субботу, 30-го марта, въ дѣлѣ съ шайкой Нарбута. Хоронилъ архимандритъ и нѣсколько священниковъ. Въ процессіи участвовало очень много офицеровъ, полный хоръ музыкантовъ, до тысячи человѣкъ солдатъ и довольно значительное количество Русскихъ, коренныхъ обитателей Вильно. Къ сожалѣнію, должно сказать, что часть здѣшняго русскаго общества какъ-то апатична; напримѣръ, *при похоронахъ не было ни одной русской дамы.* Что еслибы подобная же вещь случилась у Поляковъ?

Моск. Вѣд., 9 апрѣл. 1863.

Cette observation est tout à fait juste. Au commencement de l'année 1863 le sentiment national n'était encore que bien peu éveillé chez les dames russes qui ne s'occupaient guère de ce qui se passait en Russie, et pour lesquelles les grandes questions de réformes et de progrès n'avaient pas la moindre importance, mais depuis lors les choses ont bien changé.

Ainsi qu'il était à prévoir, le puissant revirement qui s'est produit dans la société russe n'a pu manquer de réagir sur la population féminine avec autant et même avec plus d'intensité que sur la population masculine. Les dames russes sont devenues patriotes chaleureuses; tout ce qui peut conduire à relever la nationalité russe les préoccupe vivement; l'idée de la grandeur, de la puissance, de la gloire de la Russie fait battre leur cœur; les travaux législatifs, les grandes entreprises industrielles, les mesures administratives, rien ne leur est indifférent; elles suivent avec la plus grande attention le mouvement intellectuel de leur pays, et voudraient pouvoir contribuer à rapprocher le moment où la Russie n'aura plus rien à envier à la civilisation de l'Occident, où leur patrie adorée sera aussi prospère, aussi heureuse, qu'elle est grande et puissante.

Personne plus que nous n'est prêt à applaudir à ces sentiments, dont plus d'une fois nous avions déploré l'absence chez les femmes de nos classes supérieures. — « L'absence d'attachement au pays », — disions-nous en 1859 déjà, et longtemps avant que la presse russe n'eût mis le patriotisme à l'ordre du jour, — « le manque de nationalité qui caractérise » chez nous les dames et les demoiselles *comme il faut*, est » un fait bien triste et d'une extrême importance, si l'on prend » en considération que ces demoiselles sont destinées à de- » venir les mères de la génération future, sur laquelle cette » indifférence en matière de nationalité, je dirais même cette » tendance antinationale de leurs mères, ne peut avoir qu'une

» influence des plus pernicieuses » (1). Cette crainte, nous ne saurions plus l'avoir; il est certain que nos fils et nos petits-fils seront de chaleureux adhérents de l'idée de la nationalité, étant élevés par des mères enthousiastes de la gloire et la grandeur de la Russie, car, tout récent qu'il soit, le patriotisme de nos dames est sincère et, le cas échéant, elles ne reculeraient devant aucun sacrifice que pourrait leur demander la patrie en danger.

Plus ce retour vers la nationalité est général parmi les femmes de nos classes supérieures, plus l'élan auquel elles obéissent est vif et spontané, plus il est à regretter qu'à ce concert d'aspirations patriotiques se mêlent déjà des notes discordantes, — qu'au nombre de nos femmes récemment converties au patriotisme il se trouve déjà des femmes acquises au *nihilisme*.

Que nos lecteurs étrangers qui n'ont jamais rencontré de *femme nihiliste*, désireux de se faire une idée de ce que cela peut être, n'aillent pas se reporter à ce que, dans notre cinquième chapitre, nous avons dit des *nihilistes*. Le nihiliste *mâle*, arrivé au paroxysme de sa maladie, est un être abject qui n'a rien de sacré, c'est un *fou furieux* qui ne peut inspirer que du dégoût. Le nihiliste *femelle* ou la *femme nihiliste* se présente sous un tout autre aspect. Non moins atteinte dans les régions du cerveau que le mâle, ses aspirations et ses allures sont tout autres; c'est la *folle éveillée* qui orne son bonnet de quelque brimborion à couleur éclatante, met son mantelet à l'envers et se promène depuis l'aube jusqu'au soir pour demander à tous ceux qu'elle rencontre si tout le monde l'a vue et admirée.

En remontant à la cause du mal qui les tient, on trouve qu'elle est la même pour les deux. Le nihilisme, chez les

---

(1) Voir mes « *Études sur l'avenir de la Russie* », IVe Étude : *La Noblesse*, pag. 44. Berlin, E. Bock, 1859.

hommes comme chez les femmes, est le résultat d'une surexcitation morbide de l'amour-propre, qui a implanté chez les uns l'idée de leur propre infaillibilité, et qui, chez les autres, détermine une démangeaison vaniteuse qui les pousse à se mettre en vue et à faire parler d'elles. Pour que nos lecteurs puissent juger par eux-mêmes de ce que sont nos *femmes nihilistes,* nous leur demandons la permission de leur présenter deux de ces dames dont, l'année dernière, nous fîmes la connaissance.

Vers la fin d'août 1865, madame S...ow, veuve d'un de mes anciens amis, m'écrivit de Baden-Baden pour m'annoncer son arrivée, et en m'engageant à venir l'y trouver. Aussitôt cette lettre reçue, je m'empressai d'arranger mes affaires de façon à me donner cinq jours de congé, et le lendemain au soir je prenais le thé chez madame S...ow dans un charmant salon de l'hôtel Victoria. Les six années pendant lesquelles je ne l'avais pas vue avaient produit chez madame S...ow un très-notable changement, mais qui était tout à son avantage. De futile et mondaine qu'elle avait été autrefois, elle était devenue réfléchie et sérieuse, et n'avait d'autre souci que de bien élever ses deux enfants, un garçon de sept ans et une petite fille, dont elle était la bonne et l'institutrice. Quoique un peu pâle encore à la suite d'une grave maladie qu'elle venait de faire, elle était charmante avec sa taille frêle et ses jolis traits un peu amaigris, qui la faisaient paraître plus jeune encore qu'elle n'était et lui donnaient l'air d'être la sœur aînée de ses enfants. Cette apparence juvénile donnait un nouveau relief à la manière pleine de tendre sollicitude dont madame S...ow s'occupait de ses enfants, et faisait ressortir ce qu'il y avait de rationnel dans le système d'éducation qu'elle avait choisi; aussi n'ai-je pu voir ce charmant ménage sans me dire, avec une bien vive satisfaction, que j'avais devant moi un nouvel exemple d'une femme russe devenue une mère modèle.

La direction sérieuse que les devoirs de la maternité avaient

imprimé au caractère de madame S...ow avaient réagi sur tout son être, en changeant ses goûts et ses occupations. Quoique, par sa fortune et par sa position, appartenant au plus grand monde, elle n'attachait pas la moindre importance aux succès qu'elle ne pouvait manquer d'avoir dans les salons dorés de St-Pétersbourg, mais, en revanche, elle s'intéressait vivement à tout ce qui se passait en Russie, et se montra fort au courant de la situation et des besoins intérieurs du pays. Je fus vraiment surpris de voir avec combien de lucidité et de calme elle jugeait des hommes et des choses, et à quel point son esprit pénétrant et juste la rendait indépendante de l'influence des opinions que la mode plutôt que la réflexion a accréditées en Russie; aussi me félicitai-je doublement de ma petite excursion, qui m'avait fait trouver une ancienne connaissance et un nouveau coreligionnaire politique.

Des trois jours que j'avais à passer à Baden-Baden deux s'étaient écoulés de la manière la plus charmante, et nous étions convenus, madame S...ow et moi, d'employer le dernier jour pour faire une excursion aux ruines du vieux château. Je devais aller, à midi juste, la prendre, en voiture, et j'étais encore à mon déjeuner, lorsque, vers neuf heures, on m'apporta un billet ainsi conçu : Venez à midi trois quarts *précis* et sans la voiture. Le mot « *précis* » était souligné.

Tout en regrettant la charmante excursion qu'un temps splendide semblait vouloir favoriser, je me soumis à ce caprice de jolie femme et me promettais d'être exact au rendez-vous, mais quelques lettres que j'eus à écrire et un importun que je rencontrai au moment de me rendre à l'hôtel Victoria me mirent en retard, et il était une heure et quelques minutes quand j'entrai dans le salon de madame S...ow. Elle n'était pas seule, et se trouvait en conversation très-animée avec une jeune personne que je ne connaissais pas.

A peine avais-je ouvert la porte que madame S...ow, s'interrompant au milieu d'une phrase, s'écria toute joyeuse : « Eh!

arrivez donc, cher vicomte, voici un grand quart d'heure que je vous attends pour vous présenter à la plus charmante de mes compatriotes, à laquelle j'ai tant parlé de vous qu'elle brûle d'envie de vous connaître ». Puis, s'adressant à sa compagne, madame S...ow ajouta : « Permettez-moi, chère demoiselle Z..., de vous présenter le vicomte de Hauteville.

M'entendant traiter de vicomte et me voyant présenté sous un nom qui n'était ni mon vrai nom ni mon pseudonyme, je restai tout abasourdi et ne savais que répondre, mais madame S...ow ne me laissa pas le temps de me reconnaître et me dit, en m'invitant du geste à m'asseoir : « Vous nous trouvez au milieu d'une conversation des plus sérieuses, nous parlions de la situation intérieure de la Russie et des mesures qu'il faudrait adopter pour relever l'esprit public de l'apathie où il est plongé encore. »

Madame S...ow s'étant tue, je sentais que, sous peine de passer pour un sot, je devais répondre quelque chose, mais mon titre de vicomte me gênait à tel point que je ne trouvais dans ma cervelle que des banalités, et que je dis, d'une voix peu assurée : « Mais c'est là une grave question politique, et à voir ces dames j'aurais pensé que ce n'est pas de ces questions-là qu'elles s'occupent d'habitude ».

— « Je m'attendais à cette observation », — me répondit mademoiselle Z..., — « elle exprime d'une manière indirecte l'idée qu'on se fait à l'étranger de la futilité et de la médiocrité des femmes russes. Je conviens que nous avions mérité la mésestime où nous étions tombées, mais je vous prie de croire qu'il y a une notable différence entre ce que nous étions et ce que nous sommes. La femme russe n'est plus cet être futile uniquement préoccupé de se parer et d'imiter servilement des modes inventées hors de son pays. Voyant le danger que courait la Russie par l'esprit de séparatisme qui avait envahi ses extrémités, de nobles voix firent appel au sentiment national, et ce sont les femmes russes qui, les premières, répondirent

à cet appel. Nous avons compris que la question de l'unité russe était une question de nationalité; que le mouvement séparatiste en général, sans excepter celui de la Pologne, le plus dangereux de tous, n'est pas un conflit entre le peuple et le gouvernement impérial, mais une lutte entre le patriotisme polonais et le patriotisme russe. Celui des deux patriotismes qui sera le plus fort finira par l'emporter. Notre mouvement patriotique serait vain s'il se bornait à des paroles, au lieu de se traduire par des actions. Ce qui a fait la force de la Pologne, c'est que le mouvement patriotique y était *organisé* et que les femmes se trouvaient à sa tête; nous devons donc y opposer un mouvement patriotique russe également *organisé*, ce qui ne peut réussir qu'autant que les femmes russes rempliront dignement la mission régénératrice que la Providence leur a dévolue. Voilà la grande idée que nous poursuivons, mes compagnes et moi, et qui nous fait supporter sans sourciller les fatigues et les privations, car, je ne vous le cache pas, si, devant aller à Paris, j'ai fait un long détour pour passer un jour, un seul jour, à Baden-Baden, c'est uniquement dans le but d'assister à une réunion d'amis politiques, qui doit avoir lieu ce soir à l'hôtel de St-Pétersbourg où je suis descendue. »

Pendant qu'elle débitait cette longue tirade dans laquelle il me semblait se trouver des phrases que j'avais lues quelque part, j'eus le temps de regarder attentivement mademoiselle Z..., qui me frappa autant par son extérieur que par ce qu'il y avait d'insolite dans sa manière de s'exprimer.

C'était une jeune fille de vingt à vingt-deux ans, à la taille élancée et bien prise, aux grands yeux d'un brun foncé, aux traits assez réguliers et d'une mobilité extraordinaire. Sa toilette, quoique un peu fantasque, était d'un goût exquis et lui allait à ravir. Ses cheveux noirs et touffus, coupés court comme ceux d'un homme, étaient séparés par une raie au milieu du front et retombaient en boucles sur la nuque. Son petit chapeau rond qu'elle avait placé sur une chaise était en

feutre gris sans aucun ornement et même sans voile. Malgré la chaleur qu'il faisait, elle portait une sorte de casaquin en cachemire blanc, serré à la taille et pourvu d'un capuchon doublé de soie cerise, orné, de même que les manches et le bas du casaquin, de larges franges de la même couleur voyante, qui produisaient un excellent effet en retombant sur une robe en soie gris perle, dont l'ampleur et la longueur étaient rendus plus visibles encore par l'absence totale de crinoline et de cage. Ajoutons à cela une mince cravate noire nouée négligemment autour d'un petit col montant, un pince-nez en écaille aux verres légèrement colorés de bleu, et, au lieu de parasol, une fine cravache au manche d'ivoire richement ciselé, et nos lecteurs conviendront que mademoiselle Z... était une apparition aussi charmante qu'extraordinaire. Son costume, car ce n'était plus une toilette mais bien un costume, tout en rappelant ceux de mesdemoiselles Benoiton, était porté avec tant d'aisance, tant de distinction naturelle, que je la trouvais à croquer avec ses petits airs décidés et entreprenants, et que je comprenais l'action étourdissante qu'un tel apôtre de la régénération sociale devait exercer sur tous ceux qu'il daignerait vouloir convertir.

Je venais de faire, à part moi, cette réflexion lorsque mademoiselle Z... finit sa tirade sur *l'organisation* du mouvement patriotique russe, et que madame S...ow lui dit : — Il me semble que le patriotisme est un sentiment tout spontané de notre âme et je ne comprends pas comment vous entendez *organiser* un sentiment.

— Rien n'est pourtant plus facile, répliqua mademoiselle Z..., et la preuve c'est qu'à cette heure le mouvement patriotique est tout organisé chez nous. Vous savez sans doute, par les journaux, que nous avons formé en Russie une quantité d'associations *secrètes* ayant pour but de reconstruire la société sur de nouvelles bases. Je suis moi-même membre de plusieurs de ces associations et, l'été passé, j'ai entrepris un long et pénible

voyage pour me remettre en rapport avec quelques-uns de nos anciens affidés établis en province. Partie de St-Pétersbourg avec mon frère qui allait visiter une terre qu'il a à Saratow, j'ai profité de chaque halte que nous faisions pour aller trouver d'anciens membres de notre société. C'était d'autant plus difficile que mon frère, comme la plupart des gens riches, n'est pas encore des nôtres, et que je devais agir en cachette. Malgré cela, j'ai réussi à m'aboucher avec beaucoup de personnes, dont j'allais voir les unes à domicile, tandis que d'autres que j'avais prévenues par le télégraphe, venaient me trouver, soit à l'hôtel, comme cela avait lieu à Moscou et à Nijnii-Novgorod, soit à bord du bateau à vapeur sur lequel nous descendîmes le Volga. Tous, ou du moins presque tous, me dirent qu'ils étaient parvenus à former de nouvelles associations, et à Moscou, de même qu'à Nijnii, et plus tard à Kazan et à Saratow, j'ai été reçue, par acclamation, membre de ces sociétés récemment créées.

Vous voyez, ma chère, poursuivit mademoiselle Z..., que nous n'avons pas perdu notre temps, et que nous sommes déjà une puissance formidable, en état de commencer la lutte avec l'ancien ordre de choses. Quand on pense au peu de temps qu'il a fallu pour organiser tout cela, il y a vraiment de quoi être fier, mais aussi que d'efforts nous devions faire pour arriver à bout de tant de besogne. Il ne se passe pas de jour où il n'y ait des lettres à écrire, des télégrammes à envoyer, des rendez-vous à accorder, sans parler des réunions des membres de la phalange auxquelles on ne saurait manquer; et tout cela, en prenant mille et mille précautions, car la police nous surveille et la moindre indiscrétion pourrait tout compromettre; aussi cette existence agitée a miné ma santé et m'a vieillie avant l'âge.

— On ne s'en aperçoit guère, observa madame S...ow, car vos cheveux ont conservé la couleur d'ébène que je leur ai connue il y-a quatre ans.

— Moquez-vous de moi, ma bonne, répliqua mademoiselle Z..., vous en avez le droit, car vous avez dû remarquer combien je tirai vanité de la couleur et de la longueur extraordinaire de mes cheveux. Je n'ai pourtant pas hésité à les couper quand je sus que cette vilaine coiffure d'étudiant était un des signes distinctifs de notre société.

— Mais ce que vous appelez « une vilaine coiffure » vous va à ravir, mademoiselle, et je pense qu'aucune tresse du monde ne pourrait aller mieux à votre figure.

— Et vous avez tort, monsieur; demandez-le à madame S...ow, elle vous dira qu'à l'époque dont je parle je n'étais vraiment pas mal. Gaie et insouciante, je ne pensais qu'à m'amuser, et les petits succès de salon suffisaient à mon bonheur. J'étais bien la créature la plus étourdie, la plus futile du monde pour laquelle les mots patrie et nationalité n'avaient pas de valeur. J'étais comme toutes les femmes d'alors, et pourtant, n'était le sentiment d'un grand devoir à remplir, je serais prête à regretter ce temps de puériles satisfactions. Malgré mon petit air éveillé et les saillies que je me permettais quelquefois, on m'aimait assez et je passais inaperçue au milieu de mes compagnes de jeu et de danse. Maintenant c'est tout autre chose; chacun de mes pas est observé, chacun de mes faits et gestes est immédiatement rapporté à la police; partout où je me présente ma présence fait événement et mes moindres paroles sont redites aux autorités. L'an dernier, à St-Pétersbourg, on m'a fait venir au bureau de la police secrète pour me demander qui je fréquentais et quelles étaient les personnes que je recevais. La même année, à mon passage par Moscou, le grand maître de la police est venu à quatre reprises chez nous, sous prétexte de voir mon frère, mais, quoique camarades de service, ils n'avaient jamais été fort liés, et je compris bien que ses assiduités n'avaient pour but que de m'espionner. A Saratow, c'était encore pis; là, le maître de police me faisait une cour assidue, se disait épris de mes beaux yeux,

et venait tous les jours à notre campagne, uniquement pour savoir ce que je faisais, qui je recevais et qui j'allais voir en ville. Enfin, pour tout vous dire, la persécution ne finit pas même à l'étranger, et à Berlin j'ai remarqué un monsieur très-bien couvert mais d'assez mauvaise mine, qui me suivait dans les rues et poussa l'insolence jusqu'à venir à l'hôtel s'informer combien de temps je resterais en ville et qui étaient les personnes qui venaient me voir. Ici même je suis certaine qu'on m'observe et je ne doute pas qu'à Paris on ne soit déjà prévenu de mon arrivée et qu'on n'y ait organisé un service régulier pour surveiller mes moindres démarches.

— Mais c'est une existence horrible que vous devez mener, interjeta madame S...ow, car je ne connais rien de plus affreux que de se savoir espionné et de ne pouvoir rien entreprendre qui ne soit immédiatement rapporté à la police.

— Vous avez raison, répondit mademoiselle Z..., la vie n'est pas facile quand il y a tous les jours quelque embûche à éviter, tous les jours un danger à braver; mais il ne dépend pas de moi d'y rien changer, et je me console en me disant que si je suis persécutée, *c'est pour la patrie que je souffre.*

— Pourtant il dépendrait de vous, ma chère enfant, de mettre fin à cette existence si tourmentée, en....

— En renonçant à la réalisation de nos grands projets, s'écria mademoiselle Z... ; on voit bien que vous ne savez pas aimer la Russie comme nous l'aimons, puisque vous pouvez admettre une pareille idée. Moi renoncer à l'unification, à la régénération, à la gloire et la grandeur de la Russie? mais j'aimerais mieux mourir; et soyez certaine que je ne suis pas seule à penser ainsi. Malgré les dangers qui nous menacent, nous sommes fermement résolus à persévérer jusqu'au bout, et dès qu'il s'agit de reculer, d'abandonner la sainte cause du progrès de l'humanité, vous pouvez être sûre qu'il ne se trouvera pas un *nihiliste* qui y consentira!

Ici je crus pouvoir profiter du nom étranger dont on m'avait

affublé pour provoquer une profession de foi politique, qui m'intéressait d'autant plus vivement qu'alors déjà je m'occupais de l'idée d'écrire un livre sur le nihilisme. Je dis donc à cette pauvre femme si heureuse d'être persécutée : Vous venez de parler des *nihilistes,* mademoiselle; j'ai rencontré ce nom dans quelques journaux, mais je ne puis me faire une idée exacte du but que poursuit cette confrérie.

— Je crois bien que vous avez entendu parler des *nihilistes;* le gouvernement et la presse russes s'occupent trop de nous pour que les journaux étrangers ne s'en occupent pas à leur tour, mais je suis certaine qu'on vous aura donné de nous une bien mauvaise opinion, en nous traitant d'utopistes, de songe-creux, de cerveaux brûlés. Rien ne saurait être plus faux et plus injuste que ce jugement. Nos associations se composent de tout ce que la Russie a d'intelligences jeunes et vigoureuses, d'intelligences non encore courbées sous le poids des années et des coutumes invétérées, et assez indépendantes pour regarder en face les préjugés dont il est temps que le monde se libère après tant de siècles d'esclavage. Toute loi que l'on subit sans l'avoir librement acceptée est un joug indigne d'une époque de progrès; or, toutes les législations du monde contiennent des stipulations imposées de force, sinon à toute la population, du moins à une partie notable de la population de tous les pays du monde. A-t-on consulté *la jeunesse* pour savoir si elle consentait à vivre sous le régime du bon plaisir de ses pères, ses parrains, ses tuteurs? A-t-on consulté *les femmes* pour savoir si elles acceptaient la position subalterne qu'on leur assigne dans l'État, la dépendance absurde où les maintient ce qu'on appelle le mariage? Jamais personne n'a songé à nous demander notre avis, et pourtant il existe, dans tous les codes du monde, des centaines de paragraphes qui stipulent de la sujétion de la jeunesse et de la servitude des femmes. Il y a plus, toutes ces prescriptions attentatoires à la liberté de ceux qu'elles concernent, à force

d'être *surannées*, ou, comme on aime à les désigner, « *consacrées par le temps* », sont entrées dans les mœurs au point de fausser le jugement public et de lui faire perdre le sentiment de ce qui est équitable et juste. Est-il juste qu'un jeune homme instruit, plein de séve et de talents, et parfaitement en état de se conduire lui-même, demeure sous la dépendance d'un père ignorant, abruti par l'âge et incapable de comprendre les besoins de notre siècle? Et pourtant, à chaque exemple de révolte ouverte, non-seulement la loi, mais l'opinion publique se prononce pour les vieux contre les jeunes. Est-il juste qu'une seule et même action, selon que c'est le mari ou la femme qui l'a commise, devienne une galanterie dont on tire vanité, ou une faute irrémissible, qu'aucun repentir ne peut expier? Et pourtant nous voyons que l'opinion publique ne juge jamais autrement dans les litiges entre mari et femme.

C'est contre ces jugements iniques, contre ces *préjugés absurdes* de la vieille civilisation que combattent nos phalanges, qui ont pris le nom de *nihilistes* puisqu'ils n'admettent la force obligatoire d'*aucune* des anciennes lois servant de base à la société actuelle. Ce qui a perdu la société, c'est qu'elle est fondée sur deux principes erronés : *la propriété* et *la famille*, dont les conséquences sont l'hérédité et le mariage. Remplaçons l'hérédité par *le communisme*, et nous aurons émancipé la jeunesse, car le fils n'aura plus à craindre d'être déshérité par son père, ayant lui-même sa part légale de la fortune publique. Remplaçons le mariage par *l'union libre*, et nous aurons émancipé la femme, qui pourra disposer d'elle-même, sans être gênée par les préjugés découlant de ce qu'on appelle la sainteté du mariage.

— Ce que je ne comprends pas dans votre exposition, dit ici madame S...ow, c'est de quelle manière vous la faites cadrer avec vos principes religieux, car je me souviens que vous étiez toujours très-pieuse, et vous ne pouvez ignorer l'extrême importance que notre Église attache au mariage, et

s'appuyant des prescriptions et des exemples, tant des apôtres que des Pères de l'Église?

— C'est là où gît l'erreur, ma chère, répliqua mademoiselle Z.... L'Église chrétienne n'a pas *institué* le mariage, elle l'a *adopté* comme héritage d'une législation plus ancienne, la loi mosaïque. C'est donc dans l'*Ancien* Testament que nous devons chercher les exemples à suivre; or, vous y trouvez que le roi Salomon vivait en *union libre* avec plusieurs femmes, sans parler *de Loth et de ses filles*, qui furent sauvées de Sodome pour avoir été les seuls dont la vie fût reconnue *sans reproche*, et qu'ainsi on doit regarder comme nous étant donnés en exemple.

La merveilleuse assurance avec laquelle mademoiselle Z... débita la dernière phrase avait de quoi me confondre. Je me demandais si elle disait tout cela en l'air, ou si elle comprenait le sens des horribles paroles qu'elle venait de prononcer, et pour en avoir le cœur net, au risque de choquer madame S...ow, je lui dis, sans autre préambule : Est-ce que monsieur votre père vit encore?

Madame S...ow rougit jusqu'au blanc des yeux, mais mademoiselle Z... répondit de l'air le plus naturel : Hélas! non, monsieur. J'ai perdu mes parents quand j'étais encore enfant, sans quoi je ne serais pas à voyager seule avec une dame de compagnie, mon frère ne pouvant quitter sa femme et ses nombreuses affaires pour venir avec moi.

Je respirais. Mademoiselle Z... n'avait pas compris la question plus qu'impertinente que je lui avais adressée, car j'aurais été vraiment peiné de voir que cette jeune et jolie personne, outre le ridicule de se croire un conspirateur traqué par la police, aurait eu l'effronterie d'une fille perdue. J'allais continuer mes investigations, quand madame S...ow, effrayée de ma sortie, m'interrompit pour dire à mademoiselle Z... :

— Votre beau système boite, et tombe de lui-même. Ce sont les femmes, les mères, qui protesteront contre son application,

car si le mariage et, par conséquent, la famille, étaient abolis, que deviendraient les enfants?

— Pour cela ne m'en parlez pas, s'écria mademoiselle Z..., je déteste les enfants et ne me préoccupe point de ce qu'on en fera. Il se trouvera bien quelqu'un pour en prendre soin, car il y aura toujours des femmes que la médiocrité de *leur fortune*, de leur position sociale ou de leur instruction portera tout naturellement à se faire bonnes d'enfants. Quant aux femmes d'une intelligence supérieure et d'un caractère réellement indépendant, leur participation aux affaires de l'État établie de droit et de fait, elles auront une plus noble tâche à remplir que de bercer des enfants. Elles n'en auront donc pas, *car il y a mille moyens pour s'empêcher d'en avoir*.

Pour le coup, j'étais abasourdi, mais en même temps j'étais tout à fait fixé sur ce que je devais penser de ma jolie *nihiliste*. Il était impossible, absolument impossible, que cette jeune fille à l'air si distingué, malgré ses ridicules, eût prononcé devant un homme, un étranger, les paroles que je viens de souligner, si elle en avait compris le sens. Quelque pervertie qu'on la suppose, elle aurait choisi un autre tour de phrase, elle aurait gazé l'horrible idée qu'elle venait d'émettre, si elle s'était douté de ce qu'elle venait de dire. Ceci, évidemment, n'était pas le cas. Mademoiselle Z... n'était point une fille éhontée, c'était *une petite perruche*, qui répétait, sans les comprendre, des phrases qu'elle avait entendu dire, et par lesquelles elle espérait établir sa qualité de femme supérieure, de *femme nihiliste*. Toutes ces tirades sur les lois librement votées, sur les erreurs de l'opinion publique, sur le communisme et l'union libre des sexes, n'était que du *caquet de perruche*, auquel il ne s'attachait d'autre idée que celle d'éblouir son auditoire. C'était, comme chez les nihilistes mâles, la vanité poussée jusqu'à l'aberration mentale qui tourmentait cette malheureuse enfant et la rendait si ridicule, malgré ses vingt ans, son esprit cultivé et sa jolie figure. Il m'était d'au-

tant plus démontré que mademoiselle Z... ne savait ce qu'elle disait, qu'il n'y avait point de liaison entre ses propositions et ses conclusions, car, tout en admettant que chacun aurait une part légale à la fortune publique, ce qui suppose *l'égalité* de toutes les positions et de toutes les fortunes, elle parlait de femmes réduites à se faire bonnes d'enfants à cause de la *médiocrité* de leur *fortune* et de leur *position sociale*. Curieux de savoir comment la gentille perruche nihiliste se tirerait de ce mauvais pas, j'allais lui signaler la contradiction où elle était tombée, lorsque la porte du salon s'ouvrit avec fracas et livra passage à une dame qui entra toute essoufflée en s'écriant : « Veniez, ma chière, veniez vite ; ils sont arriviés, tous lies quatre, et le viex comte est aussi aviec, mais il dit qu'il ne viendra pas ce soir à notre confierance, parce qu'on y parle des bietises. »

Mademoiselle Z... était visiblement contrariée de l'arrivée de sa dame de compagnie, ce que je compris au premier coup d'œil jeté sur cette étrange apparition.

C'était une petite femme qui avait la taille obèse, que l'on prend ordinairement entre trente-cinq et quarante ans, et dont la face rubiconde aux larges traits épanouis exprimait un indicible contentement d'elle-même. Sa mise, quoique beaucoup moins riche, rappelait celle de mademoiselle Z.... Sur une robe en percale à larges raies oranges retombait une marinière rayée rose et blanc ; ses cheveux, d'un assez joli blond, étaient tellement écourtés qu'on n'aurait pu les boucler ; ils descendaient donc tout lisses sur les tempes et la nuque et sortaient en désordre sous un petit chapeau de paille noire, sans ornement aucun et sans voile. Comme la jeune fille qu'elle était chargée de chaperonner, la dame de compagnie portait une cravate noire et un col de chemise montant ; au lieu de l'élégant pince-nez de mademoiselle Z..., elle avait des besicles en or avec des verres bleus ; sa main droite maniait une formidable cravache en cuir bouilli à pommeau doré, tandis que

de la main gauche elle soulevait sa robe que l'absence de crinoline faisait traîner par terre. C'était, comme on voit, la caricature de mademoiselle Z..., l'exagération disgracieuse du costume qui était devenu « *le signe distinctif des femmes nihilistes* », car la dame de compagnie était, elle aussi, une femme forte, une femme indépendante, rêvant la réorganisation de la société humaine.

J'étais encore à imprimer à ma mémoire les traits et la tournure de la nouvelle visite de madame S...ow, lorsque celle-ci, la saluant de la main, lui dit très-gracieusement :

— Bonjour, Warwara Michaïlowna, je suis charmée de vous voir.

— Ach, pardon, madame la giénérale, j'iai tant hatiée que je nie vous ai pas saluiée.

— Ni monsieur non plus, reprit madame S...ow, permettez donc que je vous présente le vicomte de Hauteville.

Mademoiselle Z... était comme sur des épingles; elle craignait évidemment de me voir lier conversation avec Warwara Michaïlowna, dont les indiscrétions auraient pu compromettre la « *grande cause du nihilisme* », elle s'empressa donc de lui dire en russe, croyant que je ne la comprendrais pas : Идите поскорѣе и скажите чтобы меня подождали, я тотчасъ сама приду (allez dire au plus vite qu'on m'attende, je rentrerai tout à l'heure).

Warwara Michaïlowna partit comme un trait, toute fière de l'importante commission dont elle était chargée auprès des « *conjurés* », venus tout exprès à Baden-Baden pour conférer sur les intérêts de la puissante confrérie des *nihilistes;* pourtant, au moment d'ouvrir la porte, elle eut encore le temps de dire :

— Figuriez-vous, j'iai encore trouvié des espions qui regardaient derrière moi quand je marchais dans la rue.

L'apparition inattendue de sa dame de compagnie avait mis beaucoup d'eau dans le vin de mademoiselle Z... Elle était tout à fait démontée, et dit, en se levant pour se retirer : — Il

faut que je rentre au plus tôt, pour que cette vieille folle ne commette pas quelque bévue; elle en fait tous les jours, avec ses airs évaporés et ses toilettes absurdes qui font qu'on se retourne dans la rue pour nous voir passer. Prenant ensuite congé de madame S...ow, à laquelle elle confia qu'elle devait partir le lendemain, à six heures du matin, pour Paris, *où on l'attendait*, elle sortit, après m'avoir dit avec un sourire des plus charmants: — J'espère, monsieur, que vous serez *quelque peu* revenu de l'idée que vous aviez des femmes *nihilistes*. En cela elle avait raison, j'étais même *tout à fait* revenu de l'idée que je m'étais formée de ces dames : je les avais cru dangereuses, je ne les trouvais plus que ridicules.

Ayant reconduit sa jolie visiteuse, madame S...ow vint à moi et me dit : — Eh bien ! qu'en pensez-vous? N'y a-t-il pas de quoi désespérer de l'avenir de la Russie, en voyant que les aberrations nihilistes ont gagné jusqu'aux femmes? Sur quoi compter après cela, en qui espérer pour préserver le pays de la banqueroute morale vers laquelle il court?

— Je vous répondrai tout à l'heure à cette question, mais veuillez me dire d'abord pourquoi vous m'avez présenté sous un nom d'emprunt qui devait faire croire que je n'étais pas Russe?

— Vous n'avez pas compris cela, c'est pourtant bien simple. Si j'avais dit votre nom ou votre pseudonyme, mademoiselle Z... n'aurait pas ouvert la bouche et se serait retirée immédiatement pour ne pas se trouver une minute en présence d'un ennemi abhorré.

— Comment, d'un ennemi? Mais je ne lui ai jamais rien fait, ni à elle, ni à ses confrères messieurs les *nihilistes*.

— Vous n'avez donc pas remarqué que le fond de leurs doctrines est un mouvement national, et que, tout en rêvant la régénération de la société humaine entière, c'est à la Russie qu'ils donnent la préférence, en lui réservant la gloire de marcher à la tête de la nouvelle civilisation. Cela fait qu'ils

sont persuadés d'être de bons patriotes, des enfants dévoués de la Russie; or, vous ne pouvez l'ignorer, vous passez auprès du public russe pour un ennemi acharné de tout ce qui est russe. Quiconque chez nous a lu un journal sait qui vous êtes, car il n'y a pas de feuille qui n'ait dit du mal de vous, de sorte qu'il est de notoriété publique que vos écrits n'ont d'autre but que de nuire à la Russie.

— Et pourtant tous mes écrits s'occupent de la recherche des moyens pour assurer le bien-être et pour relever le niveau moral de la société russe.

— Je le sais bien, car je les ai lus, mais le grand public juge de vous par ouï-dire, ou par ce que lui apprennent les journaux; or, vous vous êtes mis à dos toutes nos petites coteries politiques, celles où l'on se contente de dire de belles phrases patriotiques et celles qui ont les moyens de faire imprimer ces phrases. Quel que soit la solidité des arguments et la valeur pratique des avis que contiennent vos écrits, on ne vous en tient nullement compte, et on ne voit en vous que l'homme qui a osé s'attaquer aux idoles de la société, à ceux que la vogue avait portés au pinacle de la popularité. Vos premiers écrits étaient reçus avec beaucoup de bienveillance, quoiqu'ils fussent trop modérés pour qu'on s'en occupât beaucoup, mais après vos brochures contre Hertzen vous étiez déclaré traître à la patrie, et les hertzenistes ne vous pardonneront jamais.

— Mais il n'y a plus de herzenistes, ceux qui l'étaient ayant changé de direction.

— Vous croyez cela? Je ne suis pas de cet avis, car le fond de la doctrine de Hertzen était la haine contre le gouvernement établi, et on a eu soin d'entretenir cette haine. Mais eussiez-vous raison et les adhérents de Hertzen seraient-ils tous acquis au gouvernement, qu'encore vous n'y gagneriez rien. L'idole est tombée, mais on persiste à maudire celui qui lui a porté le premier coup de hache.

— Vous faites erreur, je pense, car je suis loin de m'attribuer l'honneur d'avoir vaincu Hertzen.

— Aussi n'est-ce pas là ce que je voulais dire. Vous avez attaqué Hertzen alors qu'il était à l'apogée de la popularité, vous ne pouviez donc pas le renverser; d'autres après vous se sont chargés de ce soin, lorsque le public en était déjà revenu en partie. Ces autres ont été applaudis, puisqu'ils disaient ce que le public voulait entendre, et la *Gazette de Moscou* doit à sa campagne contre Hertzen un des plus beaux fleurons de sa couronne de popularité. Quant à vous, vous êtes tombé une seconde fois dans la faute de dire ce qu'à tout prix le public ne voulait pas entendre : vous avez attaqué Katkow juste au moment où il était le plus en vogue.

— Ce que j'ai attaqué, ce sont certains procédés de la *Gazette de Moscou,* mais je n'ai pas mis en suspicion les intentions de ses rédacteurs, je n'ai jamais dit du mal de M. Katkow.

— Il a fait juste le contraire, il en a dit de vous, et aux yeux de son parti vous passez pour un ennemi acharné de la nationalité russe. Ce parti est nombreux et puissant, pourtant il y en a d'autres qui lui sont hostiles; mais comme vous n'y appartenez point, ayant le tort de n'être d'aucun parti, personne ne s'est chargé de votre défense, et c'est devenu un fait acquis que vous êtes l'ennemi de tout ce qui a été, de ce qui est et de ce qui sera un jour la gloire de la Russie; or, c'est à ce dernier titre que les nihilistes vous détestent tout comme les autres.

— Mais à ce compte, je n'aurais donc personne en Russie qui partagerait ma manière de voir et qui me voudrait un peu de bien?

— Vous vous trompez, me répondit madame S...ow en me tendant amicalement la main, il y a quelques hommes sérieux et inaccessibles à l'esprit de parti, quelques femmes patriotes sans être nihilistes qui apprécient ce qu'il y a de loyal dans vos procédés et de pratique dans vos écrits.

— Et voilà ma réponse toute trouvée à la question que vous m'adressiez, celle de savoir sur qui je comptais pour préserver le pays de la banqueroute morale vers laquelle il semble courir. C'est sur ces hommes impartiaux, sur ces femmes dévouées à la patrie que je compte pour sauver la Russie de la ruine qui la menace.

— Je comprends l'importance que vous attachez au suffrage des hommes réfléchis et étrangers aux partis; ils représentent *le bon sens* du public, qui finit toujours par se faire écouter quand la voix des passions politiques faiblit par suite de l'abus qu'on en fait en criant trop haut et trop longtemps. Mais je ne conçois pas de quelle utilité pourraient être les femmes quand il s'agit de la recherche des mesures à prendre pour nous guérir du nihilisme.

— Et c'est pourtant sur les femmes que je compte le plus pour réaliser la réforme radicale qui peut nous débarrasser de ce mal, en relevant le sentiment moral de la nation.

— Le sentiment moral? Mais vous n'avez donc pas fait attention à la singulière morale qui s'est répandue parmi les femmes russes, et que nous prêchait tout à l'heure mademoiselle Z...?

— Si fait, mais malgré cela, je ne désespère nullement des femmes russes, ni même de mademoiselle Z... et de son excentrique dame de compagnie. Le jour où ce sera *la mode* d'être bonne mère et bonne ménagère, mademoiselle Z... deviendra un modèle de raison et de réserve, et Warwara Michaïlowna sera une excellente femme de ménage. La femme russe est un diamant. A cette heure, malheureusement, il est à l'état brut et il ne jette aucune lumière, ou il est taillé en dépit du bon sens et il reflète de faux rayons. Taillez ce diamant comme il faut qu'il soit, élevez la femme russe d'une manière rationnelle, et vous arriverez à des résultats éblouissants, car le fond, ce que Dieu y a mis, est d'une valeur inappréciable. Telle qu'elle est, la femme russe exerce une action funeste sur la direction

morale de la nation; avec une autre éducation, elle pourra exercer une influence aussi puissante que bienfaisante, mais pour cela, **il faut civiliser et moraliser la femme.**

IX

Les femmes dans les provinces de l'intérieur (troisième partie). — Les classes moyennes. — Les femmes du peuple. — Pour arriver à changer l'idéal de la nation, il faut civiliser et moraliser la femme.

Le caractère des femmes appartenant à la classe moyenne est beaucoup plus facile à saisir que celui des femmes faisant partie de la noblesse. En Russie, la classe moyenne se compose des marchands; tout ce qui se trouve au-dessus appartient à la noblesse, et tout ce qui est au-dessous fait partie du peuple; c'est donc des femmes de nos marchands que nous allons parler.

Quoique beaucoup moins *instruite* que ne le sont nos dames et nos demoiselles nobles (дворянки), la femme du marchand russe remplit infiniment mieux sa mission d'épouse et de mère. Il est vrai que d'ordinaire elle ne sait que lire, écrire et compter; mais, en revanche, elle est très-peu mondaine, elle aime sa maison, et, — ce qui est fort important, — *elle ne s'ennuie, ni ne se trouve malheureuse en restant chez elle.* Le soin de sa maison, loin de lui être à charge, l'occupe et l'intéresse vivement. Elle est fière de l'ordre qui règne dans son ménage, car elle sent que c'est elle qui l'a créé, et elle trouve dans la peine qu'elle prend pour maintenir cet ordre toute la satisfaction que

donne le sentiment du devoir rempli. N'étant point absorbée par le besoin de distractions, la soif des amusements, elle est bonne mère et s'occupe de *l'éducation* de ses enfants qu'elle garde à la maison aussi longtemps que possible. Enfin, voyant elle-même dans son intérieur le but utile de son existence, sa vocation, son monde, elle tâche de le rendre attrayant à son mari, et elle y réussit si bien que la plupart de nos marchands passent leurs soirées en famille, ce qui ne peut que raffermir les liens qui unissent les enfants aux parents et les époux entre eux.

Qu'on n'aille pas nous objecter que parmi les femmes de nos marchands le goût du luxe commence à se répandre, et qu'on en voit qui, en fait de toilette et de brillants attelages, rivalisent avec la haute aristocratie. Le plaisir que l'on éprouve à étaler au dehors les marques visibles du bien-être qu'on est parvenu à se créer, est un sentiment tellement inhérent à la nature humaine qu'on ne saurait en vouloir à celles des femmes de nos marchands qu'au théâtre on voit resplendissantes de diamants, ou que l'on rencontre aux promenades « pod novinski » (sorte de Longchamps russe) dans des équipages et avec des toilettes dont le prix équivaut à celui d'une maison de campagne. Ces petites satisfactions d'amour-propre sont d'autant plus excusables qu'elles sont peu fréquentes, car, contrairement à ce que nous avons dit des femmes de nos classes supérieures, la femme du marchand russe voit dans les plaisirs mondains qu'elle s'accorde de temps en temps des distractions momentanées, et ne fait point de la recherche de ces plaisirs l'occupation, le but de son existence. Tout en acceptant, et en acceptant volontiers même, les objets de luxe dont son mari se plaît à l'entourer, la femme du marchand russe ne le pousse pas à la dépense, et n'abuse point de son pouvoir pour monter le train de la maison sur un pied ruineux et dépassant les ressources du ménage. Jamais le marchand ne vit au-dessus de ses moyens. Ceux que l'on voit se ruiner ont succombé à la

suite de quelque spéculation hasardée, d'un abus de confiance, d'un concours malheureux de circonstances ; mais jamais ils ne sont victimes de la mondanité de leurs femmes. Le malheur venant à éprouver le couple, la femme montre souvent plus de courage à le supporter que le mari, car s'il y a de la faute de quelqu'un dans ce qui vient de les frapper, il est certain qu'il n'y a pas de la sienne. Elle garde donc toute la sérénité d'une conscience sans reproche et s'applique avec le plus grand soin à conduire son ménage, forcément rétréci, de telle sorte que son mari s'aperçoive le moins possible des privations qu'on est contraint de s'imposer.

De là la paix qui règne dans les ménages de nos marchands, et qui, trop souvent, fait défaut dans ceux des familles appartenant à nos classes supérieures, où, dans la prospérité comme dans l'adversité, il existe toujours des raisons de discorde, d'abord, parce que les femmes trouvent qu'on dépense trop peu, et plus tard, parce qu'elles s'aperçoivent qu'on a trop dépensé.

Ce qu'on a reproché aux femmes de nos classes moyennes, c'est le *manque d'instruction*, qui rétrécit le cercle de leurs idées au point qu'elles ne comprennent de la vie que le côté matériel, et ne connaissent ni le besoin ni les jouissances d'un mouvement intellectuel. Il y a du vrai dans ce jugement. La femme du marchand russe est en effet si peu instruite qu'elle ne s'intéresse à rien de ce qui dépasse le cercle étroit de sa vie quotidienne. Elle ne lit presque jamais, et ce n'est qu'exceptionnellement qu'on en rencontre qui ont feuilleté quelque roman, quelque revue, dont à peine les titres sont restés dans leur mémoire. Entièrement absorbées par les soins de leur ménage, elles ne s'intéressent qu'à ce qui concerne leurs occupations de prédilection, à tel perfectionnement dans la manière de préparer des confitures, à tel nouveau procédé pour faire des conserves ou des liqueurs, et ne trouvent de satisfaction que dans l'approbation de ceux qui viennent goûter

et admirer les résultats de leurs savantes combinaisons culinaires.

Voilà une existence bien matérielle, nous dira-t-on, une insuffisance intellectuelle qui doit réagir sur le développement des enfants de la maison, en paralysant chez eux tout élan vers des idées plus élevées. — On ne saurait nier qu'il serait bien désirable qu'une instruction plus variée vînt à élargir l'horizon intellectuel des femmes de nos marchands; elles n'en seraient que plus aptes à remplir les devoirs d'épouse et de mère dont elles se chargent si volontiers; mais telles qu'elles sont, il nous semble que la direction qu'elles suivent est encore mille fois préférable à celle que l'éducation dite « *brillante* » a imprimée aux femmes de nos classes supérieures. Que l'on choisisse la femme de marchand la plus simple d'esprit, la plus ignorante des choses de ce monde et uniquement préoccupée à soigner le bien-être matériel de ses enfants et de son mari, et que l'on compare l'usage qu'elle fait de son mince savoir à celui que font des femmes comme mademoiselle Z... des connaissances variées qu'on leur a données. Dans l'une, tout est vrai, tout est naturel, tout respire le calme du devoir accompli; dans l'autre, tout est faussé, tout est exagéré, tout porte le cachet de cette scission intérieure qui est le résultat inévitable d'une instruction qui manque de base morale.

Ajoutons à cela que la femme du marchand n'a rien d'emprunté, rien d'exotique dans son être. Elle est *Russe* de cœur et d'âme sans faire parade de patriotisme, et représente un type *national* sans se targuer du réveil subit du sentiment de la nationalité. La seule chose qui lui manque encore, c'est l'instruction, et celle-là s'acquiert rapidement quand on y met du bon vouloir et que les moyens d'enseignement sont mis à la portée de tout le monde. Sous ce rapport on a beaucoup fait dans les derniers temps. Le nombre des écoles primaires et des colléges (gymnases) destinés à l'instruction des femmes, récemment créés, est déjà considérable et augmente d'année

en année, et la grande quantité de filles de marchands qui les fréquentent prouve que le désir de s'instruire commence à se faire sentir dans la classe moyenne. Ces établissements, étant tous des *externats*, offrent l'immense avantage de ne point séparer les jeunes filles de leurs familles, de sorte que, tout en suivant les cours qui développeront leur intelligence, elles continuent à demeurer sous le toit paternel, où elles restent en contact avec la vie réelle, telle qu'elle les attend dans l'avenir, et où elles peuvent apprendre de leurs mères que le vrai bonheur consiste, non pas à éblouir par ses grâces et ses talents les indifférents que l'on rencontre hors de sa maison, mais à faire le bonheur de ceux qui l'habitent avec nous.

Nous ne doutons pas que ces écoles et ces gymnases de jeunes filles ne fassent hausser rapidement le niveau intellectuel des femmes de notre classe moyenne, et nous espérons que les cours de ces institutions seront toujours réglés de façon à former des *femmes russes*, et non pas des demoiselles françaises subitement éprises d'un ardent amour pour la nationalité russe ; des *femmes essentielles*, capables de faire le bonheur d'un honnête homme, et non pas de jeunes valseuses charmantes, pour les grâces desquelles le cercle restreint de la vie domestique est évidemment trop étroit.

Pour ce qui est des femmes du peuple, de la classe agricole, il n'y a que bien peu à dire, et ce peu n'est guère consolant. Déprimée et, la plupart du temps, traitée avec dureté, la femme du paysan russe est plutôt la servante que la compagne du mari. Quoique parmi les paysans russes le nombre de ceux qui ont reçu quelque instruction soit fort restreint, il en est peu qui n'aient eu l'occasion d'élargir le cercle de leurs idées par leur contact avec le monde extérieur. Les fréquentes pérégrinations dont nous avons parlé dans les chapitres précédents, conduisant le paysan fort loin de chez lui, le mettent à même d'observer les us et coutumes d'autres contrées que la sienne et ne peuvent manquer de lui donner une espèce de

savoir. Ce qu'il gagne dans ces voyages, c'est, malheureusement, l'habitude de la vie de cabaret, mais il lui reste en outre le souvenir des endroits qu'il a visités, des hommes et des choses qui se sont trouvés sur son chemin; de sorte que s'il revient avec un vice de plus, il rapporte en même temps quelques notions sur ce qui se passe hors de sa province, quelques connaissances acquises par les entretiens avec d'autres ouvriers ambulants, ce qui lui donne un léger vernis d'instruction, et développe en lui le premier besoin d'un mouvement intellectuel, d'un échange d'idées.

Rentré chez lui, l'homme du peuple russe se trouve en présence d'une femme absolument inculte et dont l'intelligence, forcément rétrécie par l'exiguïté du cercle dans lequel elle se meut, dépasse à peine la ligne des instincts primitifs. N'ayant jamais rien appris, rien vu, ni rien entendu, la femme du peuple n'a l'idée de rien de ce qui gît au delà de la cabane et de l'enclos où elle reste avec ses enfants pendant les voyages de son mari. Exclusivement adonnée aux soins les plus infimes d'un ménage qu'elle est presque seule à entretenir et où l'indigence règne le plus souvent, elle n'a pour toute ressource intellectuelle que le commerce de ses compagnes, aussi ignorantes et aussi peu développées qu'elle-même. Dans leurs rares loisirs, les femmes du peuple se voient donc réduites à ne frayer qu'entre elles, ce qui, l'imagination et l'amour du merveilleux aidant, leur fait entrer en tête une telle quantité de superstitions et d'idées erronées que leur jugement sur les choses de la vie réelle finit par être complétement faussé. Cela fait qu'elles paraissent souvent, sinon tout à fait sottes, du moins extrêmement bornées et insignifiantes, ce qu'au fond elles ne sont nullement, la femme du peuple russe, comme toute la population féminine des races slaves, étant richement douée par la nature et particulièrement apte à progresser rapidement dès qu'on lui offre les moyens d'une instruction solide.

Quant au paysan, quoique la plupart du temps aussi illettré

que sa femme, il ne saurait ne pas s'apercevoir de combien elle lui est inférieure sous le rapport des connaissances et du jugement. Choqué par les réponses souvent incohérentes qu'on lui fait toutes les fois qu'il s'agit d'autre chose que des besoins matériels de la maison, et s'exagérant volontiers sa supériorité relative, l'homme du peuple russe méprise sa femme et croirait manquer à sa dignité s'il écoutait les conseils qu'elle pourrait lui donner. „Да полно съ бабою толковать, вѣстимое дѣло что *баба дура*“ (finissez donc de raisonner avec les femmes, c'est chose connue que *les femmes sont des sottes*), ou bien : „У бабы волосъ длинный, *да умъ короткой*“ (les femmes ont des cheveux longs, mais *l'intelligence courte,* c'est-à-dire de peu de portée), voilà ce que l'homme du peuple russe dit et pense de sa femme, à laquelle il assigne ainsi un rôle tout à fait subalterne dans le ménage commun, et qui, de sa position de compagne, d'épouse, d'égale, se voit ravalée à celle de servante (1).

Tant qu'elle est jeune et jolie, la femme du paysan essaye de lutter contre le joug de cette subordination absolue; employant les mille finesses de la tactique féminine, elle parvient souvent à empêcher son mari d'aller au cabaret, et réussit même quelquefois à le retenir à la maison à l'heure où les autres commencent leurs excursions annuelles. Mais malheureusement cette influence bienfaisante ne dure guère plus longtemps que la lune de miel. A l'apparition de la première

(1) Nous croyons devoir rappeler à nos critiques, ce qu'à deux reprises déjà nous avons dit à nos lecteurs, à savoir que dans toutes les assertions, toutes les descriptions de caractères que contient ce livre, il est toujours sous-entendu qu'il y a de nombreuses exceptions aux règles générales que nous indiquons. Qu'on n'aille donc pas nous objecter que dans tel endroit, dans telle famille de paysan, on voit tout le contraire de ce que nous venons d'avancer. Nous ne sommes pas sans avoir rencontré nous-même de ces exceptions, mais au lieu de l'invalider, elles ne font que confirmer la règle générale : le paysan russe n'a point de considération pour sa femme, et ne demande ni n'accepte ses conseils.

ride ou à la naissance du premier enfant, le charme est rompu ; le mari prend le ton et les allures de maître absolu, qu'il voit régner dans les maisons des autres paysans, ses voisins, et la femme se soumet à un sort qu'elle doit croire d'autant plus inévitable qu'elle voit que les autres paysannes, ses voisines, n'en ont pas de meilleur. Elle *accepte* donc son infériorité, et l'accepte si complétement qu'elle ne pense qu'à bien servir son maître, et n'ose plus songer à reprendre aucune influence sur son mari. Après un an de mariage, la coquetterie semble inconnue à la femme du peuple russe, qui ne se met avec soin que pour aller à la messe, mais qui ne se soigne ni se pare plus pour son mari.

On comprend sans peine que souvent la résignation de la femme du paysan est mise à de bien rudes épreuves, puisqu'on lui interdit même de se plaindre et de pleurer quand elle voit son mari passer des journées entières à boire avec ses amis et ses connaissances. Alors le désespoir et le désir de reprendre sur son mari l'influence perdue, font venir parfois à la femme la malheureuse idée de l'accompagner au cabaret, et de reconquérir, à titre de gai compagnon de débauche, la considération et le droit d'avoir voix au chapitre qu'on refuse à la femme, à la mère de famille.

Le nombre des femmes qui, d'abord pour complaire aux hommes et ensuite par goût, se sont adonnées à l'ivrognerie augmente d'une manière vraiment inquiétante. Il y a trente ans que l'on ne voyait guère que de toutes vieilles femmes qui fréquentaient les cabarets ; depuis lors les femmes moins âgées ont suivi ce fatal exemple, et à notre dernier voyage en Russie (en 1864) nous avons vu de toutes jeunes femmes, et même de jeunes filles, qui, un jour de foire, se promenaient dans la rue principale d'un village, complétement prises de vin. Quoique l'ivrognerie qui commence à gagner jusqu'aux femmes du peuple soit un fait fort grave et qui mérite de fixer l'attention sérieuse de quiconque est sincèrement attaché à la Russie, la

passion des spiritueux, — nous sommes heureux de pouvoir l'affirmer, — ne se trouve encore que sous forme d'exception parmi les femmes. Non-seulement celles qui se grisent, mais même celles qui, sans en abuser, boivent de l'eau-de-vie, forment, *jusqu'à présent du moins*, une minorité à peine perceptible en la comparant à la population féminine de nos classes ouvrières, tandis que toute cette population subit les conséquences de la position infime que le manque de développement intellectuel a créé à la femme du peuple russe, qui est et *qui s'avoue* inférieure à son mari.

Les conséquences de cet état de choses sont faciles à apprécier; c'est l'anéantissement de toute influence féminine sur le développement du caractère du peuple russe; c'est la réduction à zéro de la puissance civilisatrice que la femme chrétienne est destinée à exercer sur la société dont elle fait partie; c'est l'acheminement vers la dissolution des mœurs, la barbarie finale.

Quelle est, en effet, l'existence que pourrait songer à se créer l'homme du peuple russe, — demanderons-nous encore, en nous reportant à ce que nous avons dit aux chapitres précédents, — quel est *l'idéal* qu'il réussirait à se composer, en faisant entrer dans le plan de cette existence, dans le cadre de cet idéal, un être féminin chez lequel l'absence complète de toute instruction, le manque absolu de tout mouvement intellectuel a déterminé une caducité morale qui ne laisse debout que l'instinct de la conservation et de la propagation? Une vie d'intérieur, une existence douce et calme dans laquelle la femme, la mère de famille occuperait la place d'honneur au foyer domestique est irréalisable pour le paysan russe.

Pour cela, il faudrait qu'il pût trouver dans sa femme une dose d'intelligence égale à la sienne; qu'elle pût devenir son conseiller dans les questions difficiles, sa consolatrice dans les revers de la vie; or, nous avons vu ce qu'il en pense : „баба дура“ sa femme est une sotte, avec laquelle on ne sau-

rait parler raison et qui n'est bonne qu'à faire sa cuisine et à lessiver son linge. N'ayant rien qui puisse lui rendre sa maison attrayante, et se sentant moralement *seul* quand il est avec sa femme, l'homme du peuple russe est fatalement poussé à chercher le bonheur hors de chez lui, et à composer ainsi son *idéal* du bien-être terrestre : Avoir à la maison une servante soumise qu'il n'a pas besoin de gager puisqu'il l'a épousée, gagner beaucoup d'argent, et le dépenser gaiement avec ses compagnons. Cet *idéal* est bien celui que poursuit le paysan russe, et que nous avons résumé dans la formule : *gagner pour dissiper*.

Il n'y a pas de question dont on se soit tant occupé en Russie, que de la malheureuse disposition du peuple pour les boissons spiritueuses et la vie de cabaret. On a pensé remédier au mal : les uns en demandant qu'on réduisît le nombre des cabarets, comme si l'ivrogne s'arrêterait à faire cent pas de plus pour aller trouver l'eau-de-vie et les gais compagnons qu'il cherche; les autres en proposant d'augmenter le chiffre des écoles primaires, comme si le fait de savoir lire et écrire changerait les conditions de la vie intérieure du paysan. Ces moyens nous semblent absolument inefficaces. Il n'y aurait, dans tel village, qu'un seul cabaret, et tous les paysans de ce village sauraient lire et écrire, qu'il n'y aurait que bien peu de changement dans le train des ménages et la vie intime. Au lieu d'être dispersée dans vingt différents cabarets, la population mâle se réunirait dans un seul établissement, et au lieu de parler simplement, on s'exprimerait en termes plus choisis, mais on n'en resterait pas moins au cabaret, on n'en déserterait pas moins la maison, car les conditions de la vie intérieure du paysan restant les mêmes, il poursuivrait toujours son *idéal* d'aujourd'hui : *gagner pour dissiper*.

Pour qu'il abandonne cet *idéal*, il faut lui donner la possibilité de s'en créer un autre de tous points préférable au premier; il faut l'entourer de missionnaires assez éloquents pour

lui faire comprendre tout le charme et tous les avantages du nouveau genre de vie qu'on voudrait le voir adopter, de missionnaires tout prêts à le prendre par la main pour le conduire sur la nouvelle voie, et *personnellement intéressés* à l'y maintenir et à l'empêcher de retomber dans ses anciennes habitudes. Ce nouvel *idéal* d'une existence toute d'intérieur, réglée et par là même prospère, serait bientôt apprécié, et les missionnaires intéressés à le faire valoir seraient bien vite trouvés si les femmes avaient assez d'attrait moral pour rendre la maison agréable au mari, assez d'influence pour l'empêcher d'aller au cabaret. Tant que la femme du peuple restera telle que nous la voyons, l'homme ne changera point, et, illettré ou lettré, il continuera la vie de désordre qui le conduit à la ruine et au malheur ; il n'y a donc, — tout comme nous l'avons dit pour les classes privilégiées, — qu'un moyen unique pour relever les mœurs publiques, les mœurs de la famille : **il faut civiliser et moraliser la femme.**

X

Ce qu'il faudrait *ne pas faire.* — Mesures de rigueur contre les nihilistes. — La circulaire du gouverneur général de N.... — Les entraînements du patriotisme. — Les illégalités réputées utiles au pays. — Tout cela conduit au nihilisme. — Le vrai patriotisme consiste à respecter les lois. — Un oukase de Pierre le Grand exprimant une vérité de nos jours.

Dans les chapitres précédents, nous avons essayé de démontrer : d'abord que le progrès qui doit conduire la Russie vers son unification finale n'est possible qu'à la condition de porter la société et le peuple à *changer d'idéal,* et ensuite que, pour arriver à ce changement, il est nécessaire *de civiliser et de moraliser les femmes.* — Si nos arguments ont eu la force que nous aurions voulu leur donner, nos lecteurs doivent être aussi convaincus que nous le sommes, qu'il n'y a pas d'autre voie possible pour aboutir au résultat désiré, mais plus ils abonderaient dans notre sens, plus ils devraient se dire que l'émission d'un principe général n'est pas encore la solution d'une question sociale, et qu'outre le but à atteindre, il faut indiquer les moyens à employer, les mesures à prendre pour réaliser un état de choses reconnu nécessaire pour le salut du pays. Nous n'avons pas l'intention de laisser sans réponse la

question que pourraient nous adresser nos lecteurs : *que faire* pour hausser le niveau intellectuel et moral de la société russe au point de la rendre inaccessible aux atteintes morbides du nihilisme? Mais avant de nous occuper de ce qu'il faudrait faire, qu'il nous soit permis de dire quelques mots sur ce qu'il faudrait **ne pas faire** si l'on veut diminuer le nombre de ceux qui se trouvent déjà atteints de nihilisme.

En se reportant à ce que nous en avons dit dans les chapitres précédents, nos lecteurs se rappellent sans doute que le trait caractéristique des nihilistes est une vanité, un amour-propre poussé jusqu'à l'excès. Ce sont des sauveurs de l'humanité, formant des comités londonniens ou moscovites destinés à régénérer le monde ; ce sont des « *gardiens des vraies lumières* » combattant au nom de la poésie contre le « *monarchisme* » ; ce sont des femmes politiques, « *membres de plusieurs sociétés secrètes* », voyageant dans le but de préparer une nouvelle ère, l'ère de la liberté absolue et de l'émancipation de la femme.

Tout ce monde, nous voulons bien l'admettre, a eu pour premier mobile de ses actes une idée patriotique, le désir de contribuer à fonder un ordre de choses pouvant augmenter la gloire et la prospérité de la Russie, mais peu à peu cette idée s'est effacée et se trouve enfin si bien reléguée au dernier plan qu'elle n'est plus qu'un prétexte pour avoir l'occasion de satisfaire un autre sentiment, bien plus impérieux que le patriotisme, le sentiment d'admiration pour soi-même. Quelque stridents que soient ses cris « vive la Russie », quelque bruyant que soit son enthousiasme patriotique, ce qui tient la première place dans la tête du nihiliste, ce n'est point la Russie, c'est l'idée de sa propre supériorité, de sa propre infaillibilité. Le sentiment de son mérite ne le quitte jamais, et le besoin qu'il éprouve de voir ses qualités hors ligne reconnues par « le monde entier » est tellement impérieux que toutes ses pensées se concentrent sur un seul point : il veut être apprécié et

admiré, ou, s'il tombe sur des gens « assez stupides pour ne pas le comprendre », il veut être blâmé et persécuté, ce qui, tout comme le feraient des expressions louangeuses, prouverait encore *la grande importance* qu'on attache à sa personne, mais il ne se consolerait jamais de passer inaperçu.

S'il n'arrive pas à produire de l'effet, le nihiliste a recours à la ruse pour fixer l'attention de ses amis et connaissances. Il affecte des allures mystérieuses pour qu'on lui demande où il va; il a l'air distrait pour qu'on s'informe à quoi il pense; il est toujours sur le qui vive pour qu'on le croie traqué par la police, car le rêve du nihiliste est de passer pour un personnage politique dont le gouvernement s'occupe sans cesse, pour un fils dévoué de la Russie prêt à subir le martyre pour la sainte cause de la patrie. S'il est en Russie, il se vante d'avoir été mandé devant le chef des gendarmes, qu'il n'a jamais vu si ce n'est à la promenade; s'il est à l'étranger, il se fait passer pour émigré politique, tout en ayant son passeport dans la poche; les femmes, de crainte de n'être pas reconnues pour « *secrètement* » affidées au nihilisme, ont même eu soin de se composer un costume particulier; enfin, tout ce monde ne demande qu'à être *remarqué*, à fixer l'attention du public, à jouer un rôle politique. Toute mesure de rigueur, toute « persécution », loin de les dégoûter du métier de conspirateur, exerce sur les nihilistes une attraction irrésistible, en leur donnant un prétexte de se poser en victimes de la liberté, et il suffirait d'une série de mesures vexatoires pour augmenter le nombre de ceux qui brigueraient l'honneur « *d'avoir souffert pour la patrie* ».

Le gouvernement russe paraît avoir reconnu la vérité de cet argument, car il ne s'occupe guère de tous ces petits foyers de nihilistes dont il ne saurait ignorer l'existence, mais qui lui semblent trop insignifiants et trop ridicules pour leur faire l'honneur de s'en inquiéter. Rien ne saurait être plus rationnel que ce principe de non-immixtion dans les puériles démon-

strations des nihilistes. Le nihilisme n'est point une maladie autochthone; c'est le symptôme d'un malaise général dont le corps social se trouve atteint. Il importe donc d'éloigner les causes premières qui ont produit ce malaise, mais il serait tout aussi illogique d'opposer au nihilisme des mesures de rigueur que de vouloir se débarrasser d'un clou à la figure en le serrant et en le comprimant entre ses doigts. Tâchez de vous guérir en suivant un régime plus rationnel, et les pustules qui défigurent votre visage disparaîtront d'elles-mêmes, mais évitez les « moyens énergiques », car pour un clou que vous auriez extirpé, il y en aurait dix qui reparaîtraient spontanément. Il en est de même du nihilisme, qui s'éteindra tout naturellement le jour où les causes qui l'ont produit seront écartées, mais contre lequel toute action directe, toute compression violente sont d'autant plus inadmissibles qu'elles ne peuvent servir qu'à propager et à envenimer le mal.

Plus on peut se féliciter de ce que le gouvernement de St-Pétersbourg a reconnu l'inefficacité des mesures de police dirigées contre le nihilisme, plus on doit regretter que parmi les hauts fonctionnaires chargés de l'administration de nos provinces il en soit qui non-seulement ne partagent point l'avis du gouvernement central, mais qui trouvent moyen de suivre, à l'égard des nihilistes, une politique de compression violente fondée plutôt sur leur appréciation personnelle que sur les prescriptions de la loi. Voici, à l'appui de ce dire, un fait que nous empruntons à la *Gazette de Moscou :*

« Le *gouverneur général* de N..., monsieur l'aide de camp général O..., dans une ordonnance datée du 13 octobre 1866, n° 140, et adressée à monsieur le gouverneur de la province de N..., s'exprime ainsi : Dans les rues de la ville de N... on rencontre parfois des dames et des demoiselles portant un costume spécial que se sont approprié les femmes dites « *nihilistes* ». Ce costume, la plupart du temps, présente les indices que voici : Chapeaux ronds recouvrant des cheveux

coupés court, besicles à verres bleus, capuchons, absence de crinoline.

» Depuis l'attentat du 4 avril, le milieu où a été élevé le malfaiteur est stigmatisé aux yeux de tous les gens bien pensants, de sorte que l'exhibition du costume que s'est approprié ce milieu ne saurait ne pas être regardé par les surveillants de l'ordre public (блюстители общественнаго порядка) comme une insolence méritant non-seulement le blâme, mais la (plus prompte) répression.

» Fondé sur ces considérations, monsieur l'aide de camp général O... croit devoir engager le gouverneur de la province à faire attention aux personnes ci-dessus désignées et à charger la police, tant dans les villes que dans les districts, d'appeler au bureau toutes les femmes qui s'habillent de la façon indiquée, et de leur faire signer une promesse formelle qu'elles changeront de toilette. Dans le cas où elles refuseraient de signer cette promesse, on devra leur annoncer qu'en exécution des lois existantes (?), elles seront *expulsées de la province,* et on aura ensuite (затѣмъ, après cela) à établir une surveillance active pour s'éclairer sur le genre de vie, les actes et les liaisons de ces personnes.

» En même temps, monsieur O... a cru utile de porter les dispositions par lui prises à la connaissance des habitants de la province, en faisant insérer ladite ordonnance dans la gazette locale » (1).

---

(1) Voici le texte russe de ce remarquable document :

„Г. н. генералъ-губернаторъ генералъ-адютантъ О. въ отношеніи отъ 13-го октября 1866 года за № 140 г. къ начальнику губерніи, изъяснилъ: „Замѣчено имъ, что на улицахъ Н. встрѣчаются иногда дамы и дѣвицы носящія особаго рода костюмъ, усвоенный такъ-называемыми *нигилистками* и всегда почти имѣющій слѣдующія отличія: круглыя шляпы, скрывающія коротко-обстриженные волосы, синія очки, башлыки и отсутствіе кринолина. Со дня преступленія 4-го апрѣля, среда воспитавшая злодѣя заклеймена въ понятіи всѣхъ благомыслящихъ людей, а потому и ношеніе костюма, ей присвоеннаго, не можетъ, въ глазахъ блюстителей общественнаго порядка, не считаться дерзостью, заслуживающею не только порицанія, но и преслѣ-

Pendant les longues années que nous avons passées à voyager en Russie, nous avons eu sous les yeux bien des papiers officiels émanant de messieurs nos gouverneurs de province, ou de messieurs nos gouverneurs généraux, et qui contenaient des prescriptions parfois assez difficiles à expliquer, mais jamais nous n'en avons rencontré qui nous aient donné matière à des réflexions aussi sérieuses et aussi tristes que celles que nous inspire l'ordre que monsieur O... vient d'adresser aux maîtres de police des villes et des districts soumis à son administration. Il y a dans cette circulaire trois choses qui doivent fixer l'attention de quiconque l'étudie : son utilité, sa légalité et le mode de sa promulgation; nous allons nous occuper successivement de ces trois questions.

Si monsieur l'aide de camp général O... a cru devoir sévir contre les femmes dites « *nihilistes* », ce ne pouvait être par l'unique raison que le costume qu'elles portaient l'avait frappé d'une manière désagréable. Il résulte de la circulaire que le général les tient pour faisant partie du milieu dans lequel a été élevé l'auteur de l'attentat du 4 avril ; ce milieu, selon le général, compte donc encore des membres actifs, des adhérents du criminel, prêchant le régicide et, par conséquent, capables de fanatiser quelque autre aliéné, comme ils avaient « élevé » Karakozow. S'il en est ainsi, monsieur le gouverneur général a mis la main sur une grave conspiration, une conspiration des plus dangereuses, dont, en sa qualité de sur-

---

дованія. Въ виду сего онъ признаетъ нужнымъ просить г. начальника губерніи обратить особое вниманіе на подобныя личности и поручить городскимъ и уѣзднымъ полиціямъ приглашать всѣхъ одѣтыхъ вышеописаннымъ образомъ въ полицейскія управленія и обязывать ихъ подписками измѣнить свой костюмъ. Въ случаѣ же сопротивленія съ ихъ стороны къ выдачѣ требуемаго обязательства, объявлять имъ что онѣ будутъ подлежать высылкѣ изъ губерніи, на основаніи существующихъ узаконеній, и затѣмъ учреждать за образомъ ихъ жизни, дѣйствіями и сношеніями строгое наблюденіе. „При этомъ г. О. нашелъ нужнымъ сдѣлать настоящее распоряженіе извѣстнымъ жителямъ губерніи, чрезъ припечатаніе въ „Губернскихъ Вѣдомостяхъ."

(Моск. Вѣд. 235.)

veillant de l'ordre public (блюститель общественнаго порядка), il est tenu de suivre tous les pas, afin d'en déjouer les plans criminels. Pour cela, pour connaître toujours les allées et venues, les lieux de réunion, la durée et même la teneur des conciliabules des comploteurs, il n'y avait rien de si heureux que les signes distinctifs qu'exhibaient certains membres appartenant à ce « milieu » si dangereux. Nous en appelons à n'importe quel commissaire de police de Paris, pour lui demander ce qu'aurait fait le chef du département de sûreté publique, en apprenant que les membres d'une société secrète, ayant pour but « *d'élever des régicides* », se reconnaîtraient entre eux par certains signes particuliers : des chapeaux insolites, des lunettes d'une façon extraordinaire, des capuchons d'une forme nouvelle? La réponse n'est pas douteuse. Loin de contrarier le goût des conspirateurs, le « *surveillant de l'ordre public* » de Paris se serait enquis du chapelier, de l'opticien et du tailleur qui fournissent messieurs les conjurés, et plutôt que d'inviter ces derniers à cacher leurs marques distinctives, il se serait arrangé de façon à leur faire livrer au rabais les bibelots qui les trahissent.

C'est ainsi qu'aurait dû agir le général O..., lorsqu'il découvrit que « *le milieu* » d'où était sorti Karakozow donnait des signes si visibles de vitalité. *Sans avertir* les femmes dites « *nihilistes* », qu'elles aient à se tenir sur leurs gardes, il aurait dû établir, « pour s'éclairer sur le genre de vie, les actes et les liaisons de ces femmes », *la surveillance active* qu'il établit en réalité, mais seulement *après* les avoir prévenues qu'elles aient à bien se cacher. Alors, mais alors seulement, il aurait eu quelques chances de dévoiler les plans criminels de ceux qui font cause commune avec ces femmes, de ceux qui sont « en liaison avec elles » et qui subissent l'influence de leur coupable propagande.

— Mais, nous diront nos lecteurs russes, vous exagérez à plaisir la gravité de la question; il n'y a dans tout cela ni

plans criminels, ni propagande coupable. Vous n'ignorez pas que les femmes aux cheveux courts, aux lunettes et sans crinoline ne sont nullement dangereuses, et vous devez comprendre que le général O... sait cela tout aussi bien que vous.

— C'est en effet notre avis. Il est impossible que monsieur O... ait pu penser un seul instant que les femmes dites « nihilistes » pourraient devenir réellement à craindre; mais puisqu'il sait qu'elles ne sont pas dangereuses, pourquoi les dérange-t-il?

— Sa circulaire vous l'indique clairement. Il trouve que dans l'affectation que mettent ces dames à s'habiller comme elles le font, il y a une « *insolence blâmable* », et il les contrarie dans l'espoir de les corriger.

— Voilà qui se comprend plus facilement. Cela indique, de la part de monsieur le général O..., des intentions paternelles, trop paternelles peut-être venant d'un gouverneur général et s'appliquant à une fraction assez notable de la population féminine des provinces confiées à son administration, mais pourtant de bonnes intentions, qu'il faut apprécier comme telles, lors même que le résultat des mesures adoptées serait diamétralement opposé à celui qu'elles devaient amener. Quant aux résultats de ses rigueurs, si tant est que monsieur O... se flatte qu'en contrariant les femmes *nihilistes,* il parviendra à les corriger, nous croyons pouvoir lui en prédire auxquels il ne s'attend certainement pas : non-seulement il ne parviendra jamais à *corriger* ces dames, mais il n'est pas même parvenu à les *contrarier* par sa circulaire aux maîtres de police.

Que nos lecteurs veuillent bien se rappeler mademoiselle Z..., et qu'ils se demandent quel effet l'ordonnance du général O... aurait produit sur elle, si par hasard elle s'était trouvée à N..., lors de la promulgation de cette ordonnace, ce qui, — soit dit en passant, — n'est pas du tout impossible, ses excursions à la campagne de son frère la conduisant souvent sur les bords du Wolga. Il est peu d'événements qui eussent pu

faire plus de plaisir à la jolie perruche nihiliste que de se voir en butte à une mesure de rigueur qui ne laisse aucun doute sur l'*importance que le gouvernement attache à ses faits et gestes*. Loin d'avoir à *inventer* des ordres de comparoir devant le chef des gendarmes, de devoir controuver des historiettes de maîtres de police qui la surveillent, de mouchards qui la suivent dans les rues, elle aurait un fait *réel* à raconter, le fait émouvant des persécutions auxquelles son patriotisme l'a exposée: la manière dont on l'a traînée devant le commissaire de police, les réponses spirituelles par lesquelles elle s'est tirée d'affaire « sans rien avouer et sans compromettre ses complices », les menaces brutales employées pour lui extorquer la promesse écrite de ne jamais sortir sans crinoline.

Gardant comme autant de reliques toutes les pièces de « *son procès politique* », elle montrerait avec orgueil le papier du commissaire de police qui l'invite à se présenter à son bureau, les „вопросные пункты“ questions qu'on lui a posées, et la carte (permis de circuler) qu'on lui a délivrée. Quant à sa toilette, elle se conformerait strictement à l'ordonnance de monsieur O...; elle porterait des crinolines de six mètres d'envergure, des chapeaux fermés trois fois plus grands que ses anciennes casquettes d'étudiant, et se donnerait une fausse tresse et un cache-peigne contre lesquels la police de monsieur O... n'aurait rien à dire, mais qui seraient pour le moins aussi voyants que les cheveux coupés qui distinguent maintenant les femmes nihilistes. Toute cette mise en scène, ce « déguisement » auquel elle se verrait contraint pour dérouter la police et pour lui faire perdre les traces de la société à laquelle elle appartient, ce redoublement de mystère et d'allures secrètes, feraient la joie et le bonheur de la jolie persécutée, qui se féliciterait chaque jour du rôle important qu'elle tient dans la société, du nom qu'elle se fera dans l'*histoire* de sa patrie.

Si tel est l'effet des rigueurs de monsieur O.... sur les

personnes qui, comme mademoiselle Z...., étaient habituées à ce que l'on s'occupât d'elles, leur jolie figure, leur esprit et leur éducation étant des titres suffisants pour fixer l'attention de quiconque les approchait, quelle ne sera pas la joyeuse surprise que la circulaire du général N... causera aux membres moins remarquables et moins remarqués de la congrégation nihiliste, aux femmes sur le retour et peu douées par la nature, comme l'était la dame de compagnie de mademoiselle Z..... Cette bonne Warwara Michaïlowna, en voilà une qui aurait été heureuse de se trouver à N..., après le 13 octobre! Du rôle subalterne qu'elle tenait en suivant une jeune conspiratrice poursuivie par la police, elle se serait vue avancée à un premier emploi; elle aurait été « *persécutée* » elle-même. Ce ne seraient plus, comme à Baden-Baden, des espions de son invention qui l'observeraient dans la rue, ce serait un vrai employé de police, un vrai gendarme, qui serait venu lui donner l'assurance qu'elle est une femme politique, un personnage important dont les faits et gestes ont fixé l'attention des autorités de la province. Gardant dans sa mémoire les moindres détails de son interrogatoire au bureau de police, et enjolivant cet épisode à sa façon, elle en aurait fait le récit à quiconque eût consenti à l'écouter, et elle n'aurait jamais manqué de le terminer par l'orgueilleuse exclamation : *Moi aussi j'iai souffiert pour la patrie!* Et malgré cela, l'ingrate, elle aurait fait chorus avec ses compagnes qui, toutes, seront à dire pis que de pendre du général O...., en oubliant le service signalé qu'il leur a rendu, d'abord en reconnaissant officiellement leur qualité de femmes politiques par la « persécution » exercée contre elles, et ensuite en les contraignant à abandonner un costume qui était très-laid, et qui pouvait devenir très-compromettant s'il servait de signe de reconnaissance aux membres d'une société *secrète*.

Pour ce qui est de monsieur le gouverneur général de N..., puisque son intention était évidemment d'agir *contre* et non

pas *pour* le nihilisme, il nous semble que sa circulaire n'a pas atteint le but qu'il poursuivait. De deux choses l'une : les femmes nihilistes sont dangereuses, ou elles ne le sont pas? Si elles sont dangereuses, il ne fallait pas les empêcher de se trahir par leur mise insolite ; si elles ne sont qu'extravagantes, il ne fallait pas les empêcher de se rendre ridicules.

Voilà pour l'*utilité* de l'ordonnance de monsieur O..., voyons ce qui concerne sa *légalité*.

Une lecture un peu attentive fait découvrir dans la circulaire du gouverneur général de N..., trois prescriptions distinctes qui sont celles-ci :

1° On fera venir les femmes aux cheveux courts et sans crinoline au bureau de police pour leur dire que le général O... leur ordonne de changer de toilette.

2° Celles qui n'obéiraient pas à cet ordre seront, en exécution des lois existantes (?), *expulsées de la province*.

3° **Ensuite** (c'est-donc à dire *après* leur expulsion de N...), on établira sur ces femmes une surveillance active pour connaître leur vie et leurs liaisons.

Le premier point de la circulaire est d'un arbitraire manifeste. Pour ordonner n'importe quoi, il faut avoir une base légale, une stipulation de la loi qui prescrit ou qui défend ; or il n'y a en Russie aucune loi qui prescrive aux femmes de porter des crinolines ou qui leur défende de porter des lunettes, voire même de se raser les cheveux. Il y a bien des cas exceptionnels où il est permis à un gouverneur de province d'agir en dehors des lois ; c'est quand la province est déclarée en état de siége, mais encore faut-il que les mesures de l'autorité locale se règlent d'après quelque instruction, quelque ordonnance émanant du pouvoir central ; or la province de N... n'est pas en état de siége, et aucune ordonnance ministérielle n'autorise les gouverneurs généraux à réglementer la toilette des femmes.

Le deuxième point est beaucoup plus fort encore. Comment, on aurait l'audace d'expulser de N... les femmes qui auraient

refusé de mettre une crinoline? Et si elles refuseraient encore de s'en aller, on les aurait conduites de force à la frontière de la province avec défense d'y rentrer? Et tout cela « *en exécution des lois existantes* » comme dit la circulaire? Nous défions monsieur O... de citer un article du code qui prescrive pareille chose et qui autorise un gouverneur général à faire sortir de la province tous ceux qui auraient désobéi à un ordre qu'il n'était pas en droit de donner. Il y a des cas où des criminels politiques sont renvoyés du lieu de leur séjour habituel pour être internés dans quelque autre province, mais ces expatriations forcées sont toujours fondées sur un ordre émanant du pouvoir central, et l'arrêt qui les prononce porte toujours l'indication du lieu de l'exil. La circulaire de monsieur O... ne s'arrête point à ce détail. Il ne pense qu'à *expulser de sa province* les femmes qui oseraient lui désobéir, sans s'inquiéter où elles resteraient. C'est donc dans n'importe quelle direction, à la frontière de n'importe quelle province voisine qu'on transporterait les dames insoumises. Et si le gouverneur de la province voisine pensait comme monsieur O..., s'il s'écriait avec horreur : « Des femmes sans crinoline et aux cheveux coupés, je n'en veux pas, qu'on m'en débarrasse! » faudrait-il conduire les exilées de monsieur O... plus loin encore, en continuant jusqu'à ce que l'on tombât sur quelque gouverneur plus charitable ou mieux au fait des prescriptions du code?

Pour ce qui est du troisième point de la circulaire du gouverneur général de N..., nous ne savons trop qu'en penser, car nous n'en comprenons pas le sens. Ayant intimé aux dames de N... l'ordre de reprendre la crinoline, monsieur O... fait déclarer à celles qui oseraient lui désobéir qu'elles aient à sortir de la province et il établit *ensuite* (затѣмъ) une surveillance active pour connaître la vie et les liaisons de ces dames. Cela ne se comprend pas, car une fois sorties de *sa* province, les exilées ne relèvent plus de la juridiction de monsieur O...,

et la « *surveillance* » à exercer sur elles dépendrait de messieurs les gouverneurs des provinces adjacentes, qui ne reçoivent d'ordres que du pouvoir central, et n'ont pas à exécuter ceux de monsieur O..., comme, fort malheureusement, doivent le faire les autorités locales de N... Pourtant le mot „затѣмъ“ dont se sert la circulaire, outre la signification « après cela, ensuite, » peut être employé dans le sens « *pour cela* (1). » Serait-ce ainsi qu'il faudrait lire? Cela se comprendrait encore moins, car monsieur O... commence par *deux* actes de rigueur: Il fait citer des *dames et des demoiselles* » devant le bureau de police, ce qui doit causer un immense scandale dans les villes de province; il leur fait déclarer que quelques-unes d'entre elles seront expulsées de la province, et « *pour cela* », c'est donc à dire pour savoir à qui doit être appliqué ce *troisième* acte de rigueur, il établit une surveillance spéciale ayant pour but de dévoiler la vie, les actes et les liaisons de ces dames, ou, autrement dit, de découvrir si elles sont réellement coupables ou non. Mais c'est par là qu'il aurait fallu commencer. Il aurait fallu *avant tout* s'informer des faits et gestes, des relations et des accointances des femmes que l'extravagance de leur toilette désignait à l'attention de monsieur le gouverneur général.

C'est le contraire de tout cela que fit monsieur l'aide de camp général O.... Il sévit d'abord, en faisant citer devant un commissaire de police des « dames et des demoiselles, d'un certain monde; il les menace d'une expulsion honteuse, et ce n'est qu'après les avoir traitées comme si elles étaient coupables qu'il daigne s'enquérir, évidemment pour la forme seulement, si elles l'étaient réellement.

Il y a dans cette manière d'agir quelque chose de précipité, de passionné, de violent, joint à un si profond mépris pour

---

(1) Voir le *Dictionnaire de Reif*, page 212 : затѣмъ, adverbe : après cela ensuite, pour cela.

l'idée de la légalité, qu'on en vient involontairement à se demander ce qui a pu pousser le général O... à se porter à une telle extrémité.

Nous n'avons pas l'honneur de connaître monsieur le général O..., mais il passe pour très-bien intentionné, ce ne peut donc être qu'un motif honorable qui l'a guidé. Ce motif, l'examen attentif de sa circulaire le démontre, se trouve dans l'ardent patriotisme de monsieur O....

Croyant que les femmes nihilistes sympathisent avec l'auteur de l'attentat du 4 avril, leur présence lui est odieuse; l'affectation qu'elles mettent à exhiber un costume indiquant des aspirations politiques contraires aux siennes lui semble « une insolence » intolérable; la pensée qu'elles pourraient refuser de se soumettre à sa volonté l'irrite; il a le pouvoir en mains, et il s'en sert pour écraser un parti qu'il regarde comme nuisible à la cause de la patrie. Il ne peut ignorer que le Code ne lui offre aucun moyen d'action, que les mesures qu'il a prises sont absolument illégales; il ne saurait ne pas éprouver ce sentiment pénible que tout honnête homme éprouve au moment de commettre une action violente et condamnée par la loi; — mais il parvient à surmonter ce sentiment, il n'écoute que son patriotisme, la loi est insuffisante ou défectueuse, il se met au-dessus de la loi, et sa conscience est tranquille, car il se dit que son énergie a sauvé la patrie.

L'idée de laquelle procède cette manière de voir, l'idée que l'amour de la patrie doit l'emporter sur toutes les considérations, que le patriotisme sanctifie tout, purifie toutes les actions, cette idée, qui nous paraît des plus dangereuses, commence à se répandre d'une manière si inquiétante que nous avons cru devoir nous en occuper sérieusement, ce qui nous a décidé à entrer dans tous ces détails concernant la circulaire de monsieur O..., qui est une des mille et mille conséquences de cette maxime : *Le vrai patriotisme ne connaît pas de lois.*

Nous consentons à ne pas douter un instant des excellentes intentions de ceux qui professent cette maxime; ils ne pensent, — nous le voulons bien, — qu'à la gloire et à la prospérité de la Russie; ils sont persuadés, — nous le voulons encore, — que les mesures illégales qu'ils emploient ou qu'ils conseillent d'employer assureront le bien-être de la patrie; nous ne mettrons donc en suspicion ni leur bonne foi, ni la pureté de leurs desseins, ni le désintéressement de leur patriotisme, mais nous ne pouvons nous empêcher de leur dire que, sans s'en apercevoir, ils glissent sur une pente qui les conduit vers un abîme assez profond pour engloutir en entier l'ordre social de la Russie.

Dans le temps, il n'y avait que les malhonnêtes gens, les concussionnaires, qui circonvenaient les lois, ou qui les violentaient s'ils en avaient le pouvoir, mais ils étaient en minorité et devaient se cacher avec soin, car la société les désapprouvait, sachant que *le motif* de leurs actions illégales était l'amour du gain.

A cette heure, les personnes les plus honorables éludent la loi, ou l'enfreignent de force si leur position le leur permet, et maintenant elles sont en majorité et n'ont plus besoin de se cacher, car la société, ou du moins une fraction notable de la société, les approuve en considération de ce que *le motif* de leurs actions illégales est l'amour de la patrie.

Nous sommes loin de méconnaître l'immense différence entre les motifs qui conduisaient jadis et ceux qui mènent maintenant aux procédés illégaux, mais nous ne pouvons nous cacher que le résultat est le même : *le respect pour la loi diminue de plus en plus,* et l'idée que les prescriptions du Code n'ont rien de sérieux tend à se répandre dans la société, qui voit que ces prescriptions sont violées toutes les fois qu'elles se trouvent en contradiction avec les aspirations patriotiques de ceux qui sont chargés de les appliquer.

Jadis un employé subalterne qui se serait permis une action

illégale aurait été blâmé par son chef, quel qu'fût en le mérite de cette action : de nos jours, un gouverneur de province, dans une réception officielle et par-devant de nombreux témoins, dit à un employé qui vient d'enfreindre une prescription formelle du Code : « Votre action est illégale, et en qualité de chef je ne puis vous approuver, mais *comme patriote russe je vous remercie.* »

Jadis tout individu qui se serait permis de briser les fenêtres de n'importe qui aurait été reconnu coupable, non-seulement par la loi, mais aussi par l'opinion publique : de nos jours, dans la petite ville de K...ow sur les bords de l'Oeca, on a tenté d'ouvrir une souscription nationale pour récompenser un monsieur qui avait brisé les vitraux d'un prêtre polonais, sur lesquels se trouvaient peintes les armes de Pologne, en faisant valoir « *que le patriotisme de cet honnête employé ne » pouvait supporter la vue d'un objet qui offensait le sentiment » national russe* » (1).

Jadis les gouverneurs de province croyaient devoir veiller avec soin à ce que personne ne se permît aucune infraction à la loi ; de nos jours, monsieur le gouverneur général de N... prescrit à ses subordonnés d'agir d'une façon absolument illégale, et, — ce qui est fort caractéristique, — il se croit tellement sûr de mériter l'approbation générale que, contrairement à l'usage reçu, il publie sa circulaire dans la gazette locale, ne pouvant ignorer qu'elle fera le tour de toutes les feuilles de l'Empire. En aurait-il agi ainsi s'il avait pu douter un seul instant que le public russe passât sans difficulté sur *l'illégalité* de son ordonnance, en considération du *sentiment patriotique* qui l'a dictée?

Les faits que nous venons de citer et mille autres que l'on peut observer sur place ou que l'on trouve dans les journaux

(1) Voir l'*Écho de la presse russe* du 4 juillet 1866.

russes, prouvent à l'évidence à quel point la maxime : « *Le vrai patriotisme ne connaît pas de lois* », tend à se vulgariser en Russie.

Certes, il n'y a pas de sentiment plus noble que le patriotisme, ni rien de plus beau que les actes d'abnégation ou d'héroïsme qu'il sait inspirer quand il est guidé et épuré par l'idée du devoir, mais, en revanche, il n'y a rien dont on ait si souvent abusé, rien qui soit plus dangereux que le patriotisme aveuglé par l'ignorance ou égaré par la passion, et arrivé à cet état d'exaltation qui ne connaît plus de frein et n'admet de lois que celles qu'il dicte lui-même.

Qu'est-ce au fond que le patriotisme? Cette question, si elle était adressée aux représentants de nos différentes feuilles politiques, devrait avoir pour réponse : Le vrai patriotisme consiste à dire comme nous, et quiconque pense autrement que nous est un faux patriote, un traître à la patrie. C'est là le sens de presque tous les articles de polémique des journaux russes, qui se renvoient les uns aux autres cette sempiternelle accusation de faux patriotisme, au point qu'on en vient à se demander si ces messieurs sont de bonne foi en se traitant ainsi; si celui qui lance contre quelque autre le mot « *traître à la patrie* » est vraiment convaincu que cet autre trahit le pays? Si l'accusation est formulée sans conviction, c'est une preuve de peu de respect pour la vérité; si, au contraire, elle est maintenue de bonne foi, cela indique une irritabilité presque maladive, puisqu'elle va jusqu'à la confusion dans les idées, jusqu'à ne plus savoir distinguer entre la force motrice et l'application de cette force.

Le patriotisme est un *sentiment spontané de notre âme,* qui fait que nous aimons la patrie d'un amour vrai et désintéressé, d'un amour qui domine toutes les autres affections et qui nous porte à sacrifier à la patrie notre temps, nos susceptibilités vaniteuses, notre avoir et jusqu'à notre vie. C'est là la définition générale du patriotisme, et quiconque éprouve réellement

ce sentiment, — quelles que soient ses aspirations politiques, — a le droit de se dire *patriote*.

Étant donné le moteur moral qu'on nomme le patriotisme, il doit nécessairement avoir pour effet que celui qui en est animé désire ardemment la prospérité morale et matérielle de sa patrie, et qu'il est disposé à faire tout ce qui dépend de lui pour contribuer à la réalisation d'un état de choses qui, selon ses convictions personnelles, amènerait cette prospérité. Ceci encore est une thèse générale qui s'applique indistinctement à tout le monde. Quiconque aime sa patrie sans arrière-pensée personnelle est *patriote,* et tout patriote désire *le bien de la patrie;* jusque-là il y a parité entre tous les citoyens dévoués à la chose publique, qui poursuivent un but identique, que tous ils s'accordent à formuler de la même manière : « *le bien de la patrie* », mais là aussi finit tout accord entre eux, faute de pouvoir s'entendre sur ce que chacun d'eux regarde comme étant le bien de la patrie.

Selon l'éducation qu'il a reçue, l'intelligence dont il est doué, et le milieu dans lequel il a vécu, chacun se fait son idée à lui sur ce qu'il faudrait pour la prospérité d'un vaste pays. Depuis la dictature la plus absolue jusqu'au socialisme le plus avancé; depuis l'extirpation violente de toutes les nationalités au profit d'une seule jusqu'à la dissection du pays d'après les nationalités, toutes les conceptions, toutes les combinaisons ont dû nécessairement trouver des adhérents. Attirés par le plus ou moins de conformité de leur manière de voir, les partisans de ces divers systèmes ont dû se réunir pour former des petits groupes, des coteries politiques, dont chacune poursuit son idée, en s'efforçant de démontrer à quiconque qu'elle est la seule bonne, la seule rationnelle, la seule qui conduise au bien, à la prospérité de la patrie.

Jusque-là il n'y a pas le moindre mal, et les adhérents d'un système, d'une manière d'agir, ont tort, grand tort, de traiter de « *traîtres à la patrie* » les partisans d'un autre système,

d'une autre manière d'agir. Que chacun élabore l'idée politique qui lui semble la meilleure, qu'il ait le droit de l'émettre, sans crainte d'être accusé de trahison, qu'il tâche de convaincre le public du mérite de ses conceptions, qu'il s'applique à les faire adopter et réaliser par le pouvoir établi, et la chose publique ne pourra qu'y gagner, car les thèses les plus paradoxales peuvent encore contenir des vérités utiles à dire. Que chacun ait la faculté de dévoiler les inconvénients qu'il croit avoir découvert dans les lois en vigueur, et de proposer les changements qui lui semblent désirables, mais que personne ne s'avise d'enfreindre ou de circonvenir ces lois, sous prétexte qu'elles sont contraires à ses convictions politiques, qu'elles sont incompatibles avec les aspirations de son patriotisme.

Ce principe une fois admis, que le vrai patriotisme sanctifie tout, purifie toutes les actions, quelle est la limite à laquelle s'arrêteront les infractions à la loi? Quel est le tribunal qui décidera si ces violations du Code ont été dictées par le faux ou par le vrai patriotisme? C'est l'opinion publique, me dira-t-on, qui prononcera en cette matière, en approuvant les illégalités *utiles au pays* et en réprouvant celles qui sont contraires à ses vrais intérêts. Mais l'opinion publique se compose de milliers d'opinions privées, toutes les manières de voir y sont représentées, et il n'y a pas de système politique qui ne trouverait une fraction du public prête à déclarer qu'il est le meilleur de tous. Cela fait qu'il n'y a pas d'action illégale commise sous prétexte de zèle patriotique qui ne rencontrerait des approbateurs dans tel ou tel autre parti agissant et parlant au nom de la nation entière; qu'il n'y a pas d'attentat contre la liberté ou la propriété qui ne pourrait être représenté comme étant approuvé par l'opinion publique.

Nous ne savons pas quelle est l'action illégale qu'avait commise l'employé dont nous avons parlé plus haut, mais il est certain qu'une fraction notable du public approuvait cette violation de la loi, tout comme le gouverneur de la province l'ap-

prouva hautement, en indiquant ainsi *en quel sens* il voulait que la loi fût circonvenue. Cette manière de subordonner les prescriptions du Code aux inspirations du *vrai* patriotisme admise, que dirait-on si le gouverneur de la province adjacente, ayant une autre façon de voir sur ce qui convient *au bien du pays,* protégeait, de son côté, des infractions à la loi qui, chez lui, se feraient dans *un sens opposé* à celui qu'aurait indiqué son voisin? Voudrait-on prétendre qu'il a tort, qu'il trahit la patrie, que son patriotisme n'est pas de bon aloi, que ce n'est pas le *vrai,* mais un *faux patriotisme?* C'est ainsi que diraient les amis du premier gouverneur, mais les coreligionnaires politiques du second diraient le contraire, et la deuxième manière d'enfreindre la loi trouverait des admirateurs tout comme la première.

Le fait d'avoir brisé les vitraux d'un Polonais ayant été reconnu pour une action d'éclat méritant une récompense nationale, qu'aurait-on à reprocher à quelqu'un qui, au lieu des carreaux d'un Polonais, casserait ceux d'un Russe, d'un nihiliste par exemple, ou, si le briseur de carreaux était nihiliste lui-même, ceux de quelqu'un qui ne serait point nihiliste? L'action serait la même et le motif serait identique : un mouvement d'*indignation patriotique.*

Monsieur O..., entraîné par l'ardeur de son patriotisme, ayant usurpé une des attributions du pouvoir suprême, en éditant de son autorité privée une nouvelle loi somptuaire, serait-il en droit d'en vouloir à l'un ou à l'autre de ses préposés de police, si, ayant leur propre manière de voir sur ce qui convient au bien du pays, ces messieurs avaient résolu de ne point exécuter l'ordre du gouverneur général, et laissaient circuler les femmes nihilistes sans exiger qu'elles aient à mettre de crinoline? L'excuse que peut donner le квартальный (commissaire de police) est tout aussi valable que celle que peut alléguer le général : il a agi d'après ses convictions, en n'écoutant que la voix *de son patriotisme.*

Les prescriptions du Code ainsi annulées, et la *discipline civile,* l'obéissance aux ordres de ses supérieurs, réduite à néant, quelle est l'action régulière que le pouvoir central peut exercer sur la marche des affaires du pays?

Cette action est évidemment des plus limitées. Quelles que soient les lois que promulguerait le gouvernement, quelles que seraient les ordres qu'il enverrait dans les provinces, ces lois, ces ordres ne seraient exécutés *littéralement* que par ceux qui sympathisent avec la direction que suit le gouvernement. Tous les autres, tous ceux qui ont sur « *le bien de la patrie* » une manière de voir différente de celle du gouvernement, croiraient remplir un devoir civique des plus sacrés en paralysant ses dispositions, les uns, — les plus puissants, — en étouffant la loi sous des mesures administratives, les autres, — les subalternes, — en faisant plier le Code et les ordonnances ministérielles au gré des inspirations de leur *patriotisme.* Et tout cela, on ne saurait assez le répéter, tous ces actes arbitraires, ces violations de la liberté et de la propriété, ce ne sont pas les malhonnêtes gens, les concussionnaires seulement qui les commettent; les hommes les plus honorables s'en rendent également coupables en se disant que c'est pour « *le bien de la patrie* » qu'ils agissent ainsi, et que le patriotisme doit l'emporter sur toutes les considérations. En cela, le groupe de leurs coreligionnaires politiques, la coterie à laquelle ils appartiennent et qui, à leurs yeux, représente « *l'opinion publique* », « *le vrai patriotisme* », leur donne parfaitement raison, et les confirme ainsi dans une manière de voir qui conduit infailliblement et fatalement à la *négation* de la loi, sous prétexte qu'elle n'est pas assez patriotique, et à la *négation* de l'autorité constituée, sous prétexte qu'on est meilleur patriote que ceux qui sont appelés à exercer le pouvoir.

Mais nous voilà encore en plein *nihilisme*, nous diront nos lecteurs, car c'est la *négation* des lois et de l'autorité qui est le premier point du catéchisme nihiliste. Hélas! nous le savons

bien, et c'est pour cela qu'à la fin du cinquième chapitre nous disions qu'en Russie il y a des milliers d'individus atteints de nihilisme sans qu'ils songent à prendre le nom de nihilistes; des milliers d'individus prêts à anathématiser « les membres de la Société cosmopoétique, » sans se douter que les maximes des « gardiens des vraies lumières » ne sont pas plus subversives que les leurs propres, quand ils soutiennent que le patriotisme sanctifie tout, purifie tout, jusqu'aux actes les plus violents et les plus arbitraires.

Non! le patriotisme ne purifie pas tout, n'excuse pas tout, et ne saurait, par exemple, servir d'excuse à ceux qui méconnaissent la force obligatoire *des lois qui régissent la patrie.*

Quelque défectueuses que soient ces lois, quelque ardent que soit le désir qu'on aurait de les voir modifiées, il faut, tant qu'elles ne seront pas changées, les observer fidèlement, scrupuleusement, sans songer ni à les circonvenir par artifice, ni à les violer de force. Que ceux qui ont quelque chance d'être écoutés, fassent des représentations sur les modifications qui leur semblent nécessaires, qu'ils insistent avec persévérance et courage sur l'abolition des lois qu'ils croient nuisibles, mais qu'ils n'empiétent point sur les droits du pouvoir législatif en agissant, par anticipation, comme si les lois contraires à leurs vœux patriotiques n'existaient pas.

Le respect de la loi, voilà l'égide de la société, la base de la sûreté publique, sans laquelle il n'y a rien de garanti, ni la liberté de l'individu, ni l'inviolabilité de la propriété. Pour qu'un État prospère, pour que l'agriculture, l'industrie, le commerce puissent se développer, il faut que chaque citoyen, après avoir consulté le Code, puisse se dire, sans jamais pouvoir se tromper : Voilà ce que la loi me permet de faire, et tant que je n'ai rien commis qui soit contraire à la loi, aucun maître de police, aucun gouverneur, aucun gouverneur général ne peut, ni s'immiscer dans mes affaires, ni remercier un de ses employés de s'en être mêlé en dépit de la loi, ni, à plus

forte raison, m'expulser de la province, sous prétexte qu'il est meilleur patriote que moi. Tant qu'il peut y avoir la moindre *incertitude* sur ce que la loi permet ou ne permet pas, tant qu'on n'est pas *tout à fait sûr* de pouvoir compter sur la protection *efficace* de la loi aussi longtemps qu'on l'observe soi-même, tout établissement agricole, toute entreprise industrielle, toute spéculation mercantile est une affaire risquée, toute croissance de la fortune publique est arrêtée par le doute et la crainte; or, nous le demandons à quiconque connaît la Russie de nos jours, qui peut se dire *certain* quand il s'agit de la légalité ou de l'illégalité de ses actions, qui est *tout à fait sûr* que la loi suffira pour le défendre, le jour où le gouverneur de sa province l'aura trouvé moins bon patriote que lui-même?

Cette incertitude sur ce qui est licite ou illicite tient en partie, mais en partie seulement, à la rédaction du Code qui est extrêmement volumineux et dans lequel des prescriptions se rapportant à un seul et même objet se trouvent souvent dispersées dans plusieurs volumes. Ajoutez à cela les corollaires, les annotations, les modifications, les amplifications, les annexes, les observations, et vous comprendrez qu'il faut une assez longue étude pour savoir au juste ce que la loi commune vous autorise à faire. Ce travail fait, et tout heureux d'y voir clair enfin, vous fermez le Code, et vous vous arrangez en conséquence. Vous vous dites : Voilà une propriété que je vais acheter, un établissement industriel que je vais fonder, une occupation lucrative que je vais choisir et qui me fera vivre; lorsqu'on vous apprend que cela ne se peut, *la loi* s'opposant à vos projets.

Fort surpris, vous répliquez que vous venez de la lire, mais on vous fait observer que le Code ne contient que la *loi commune* et qu'outre celle-là il y en a beaucoup d'autres encore. A l'appui de ce dire on étale devant vous une quantité vraiment prodigieuse de circulaires du sénat, d'ordonnances mi-

nistérielles, d'instructions spéciales, de régimes exceptionnels, de prescriptions temporaires, qui modifient si bien la *loi commune* qu'elle ne contient plus que *les exceptions* à la règle générale.

Néanmoins je suppose que vous vous obstinez à vouloir employer d'une façon utile vos capitaux, votre crédit et vos connaissances, et que vous vous remettez à l'œuvre pour savoir ce que vous pourriez tenter sans crainte d'être arrêté au milieu de votre entreprise. Cette fois la tâche est beaucoup plus aride, vu les contradictions sur lesquelles vous tombez, et la difficulté de vérifier les dates et de pondérer les compétences pour savoir laquelle entre deux prescriptions contradictoires l'emporte sur l'autre; mais à force de travail on vient à bout de tout, et je suppose encore que vous réussissiez à savoir au juste ce que, *à tel jour nommé et sauf les modifications ultérieures,* la loi vous autorise à entreprendre.

Voyant qu'en effet vos premiers projets étaient irréalisables, vous en formez de nouveaux. Ce n'est plus le bien auquel vous pensiez, c'est un autre immeuble que vous songez à acquérir, une autre spéculation que vous allez tenter, une autre occupation que vous voulez chercher, lorsque encore une fois on vous apprend que cela ne se peut : Vous avez oublié de prendre en considération les mesures administratives, les circulaires du gouverneur général, les ordonnances du gouverneur civil, les dispositions des maîtres de police dans les villes et les districts; vous n'avez pas compté avec les convictions politiques, *le patriotisme* de telle ou de telle nuance des employés subalternes chargés d'appliquer tout cela et de trouver la moyenne entre les prescriptions de la législation *légale,* la législation *extra-légale* et la législation *illégale.*

Voilà pourquoi un changement de personnel dans l'administration locale produit un si immense effet sur le public en province. Non-seulement la nomination d'un nouveau gouverneur, mais celle d'un nouveau chef de district, celle d'un

directeur de chancellerie ont une signification politique qui produit un mouvement de bascule parmi les différents partis. On s'enquiert du nom, des parentés, des antécédents, des principes du nouveau venu; on s'informe de *la couleur* de son patriotisme, des journaux auxquels il est abonné, et selon qu'on le trouve progressiste ou rétrograde, conservateur ou niveleur, polonophile ou polonophobe, le parti duquel il se rapproche se redresse sur ses talons, tandis que le parti opposé laisse tomber la tête. Car personne ne doute un seul instant que le nouveau venu, tout comme le pratiquait son devancier, ne fasse plier la loi au gré de son *patriotisme,* et ses coreligionnaires politiques se félicitent d'avance de ce que les *illégalités* qu'il commettra seront *utiles à la bonne cause*, la cause qui est la leur.

L'espoir que *son parti* met en la personne du nouveau fonctionnaire tarde rarement à se justifier. A peine arrivé il s'empresse de prendre la direction des affaires en main, et de lancer une telle nuée de circulaires, d'instructions, d'ordonnances et de règlements que le Code n'a plus qu'une signification tout à fait secondaire, et que la province se trouve dotée d'un nouveau recueil de lois, soit dans le sens, soit dans un sens tout opposé de celle qui, à N..., prescrit l'expulsion des dames nihilistes et leur renvoi dans « *d'autres provinces* » où règne une *autre* loi.

Il va de soi que ces circulaires et ordonnances de messieurs les gouverneurs de province, arrivées aux bureaux des chefs de district, en sortent munies d'explications et de corollaires rédigés dans le sens des *aspirations personnelles* de ces messieurs, de sorte que ce sont des instructions assez notablement différentes de celles de messieurs les gouverneurs qui parviennent aux chefs d'arrondissement, lesquels, à leur tour, n'exécutent de tout cela que ce que leur patriotisme reconnaît comme utile au bien du pays. De cette façon, on peut dire sans trop d'exagération que *tout le monde en Russie,* du moins le

monde qui appartient à la classe des employés, *se mêle de faire des lois, et que personne ne consent à se soumettre à celles de son pays.*

Voilà encore un trait qui appartient au nombre de ceux qui caractérisent *le nihilisme,* nous feront observer nos lecteurs, s'ils se rappellent ce que nous en avons dit dans notre premier chapitre. C'est malheureusement vrai; aussi la classe où le nihilisme patent comme le nihilisme latent sont le plus développés, c'est la classe des employés.

Parmi les anciens fonctionnaires on en trouve encore qui ont gardé « *des préjugés* » sur la force obligatoire des lois, et qui, s'il leur arrive de les violer, s'en cachent du moins avec soin, ce qui s'explique du reste par ce fait qu'ils ne les circonviennent que dans un but d'intérêt personnel.

Les employés moins vieux n'y regardent pas de si près et conviennent sans difficulté qu'il est tel article du Code, tel ordre ministériel qu'ils ont toujours tâché d'éluder, parce qu'il leur répugnait d'appliquer une loi contraire à leurs convictions politiques.

Quant aux plus jeunes parmi les employés russes, ils ont un mérite que nous nous plaisons à reconnaître, ils ont renoncé aux „взятки“ profits illicites, mais en revanche ils professent hautement le plus profond mépris pour la loi, qu'ils n'observent qu'autant qu'ils ne peuvent l'éviter, pour n'écouter que les inspirations de leur patriotisme qui leur suggère, aux uns des idées aristocratiques, aux autres des tendances socialistes, aux uns des aspirations polonophiles, aux autres des dispositions polonophobes.

Quel est l'avenir que cet état de choses fait présager à la Russie, et que se passera-t-il le jour où les jeunes employés d'aujourd'hui occuperont des postes de première importance, où « *la jeune génération* » de nos universités et de nos gymnases, imbue d'idées nihilistes et habituée au mépris de la loi sera en possession des emplois subalternes du pouvoir exé-

cutif? La réponse est fort difficile à trouver, et il nous semble que la science humaine est insuffisante pour préciser les événements auxquels on doit s'attendre, si l'on ne parvient pas à rétablir en Russie **le respect pour la loi**.

Il n'y a que la légalité et *rien que la légalité* qui puisse maintenir et fortifier un État; or, pour faire respecter la loi, il faut commencer par la respecter soi-même.

Il faut faire preuve de respect pour la loi, en réfléchissant mûrement et longuement avant de proposer la modification de celles qui existent ou d'en émettre de nouvelles; et en les rédigeant de façon à ce qu'il n'y ait pas besoin de les faire suivre de notes explicatives, nous dirions presque de les traduire en russe pour les mettre à la portée du public.

Il faut faire preuve de respect pour la loi, en s'abstenant de les embrouiller par toutes ces amplifications, ces réglementations, ces instructions qui sortent des bureaux du Sénat et de ceux de messieurs les ministres avec une rapidité vertigineuse qui rappelle le travail du fusil prussien lançant six balles, six ordonnances, par minute.

Il faut faire preuve de respect pour la loi, en s'opposant à ce que les autorités dans les provinces, sous prétexte de mesures de sûreté publique, commettent des attentats contre la liberté et la propriété des citoyens, et en décrétant que les ayants cause auront le droit de poursuivre en justice les gouverneurs et les gouverneurs généraux qui auraient outre-passé leur mandat en agissant sans base légale.

Il faut faire preuve de respect pour la loi, en exigeant impérieusement, irrémissiblement l'exécution littérale de la loi de la part des employés subalternes chargés de l'appliquer en détail, en les rendant personnellement responsables des dommages et préjudices que leurs actions illégales pourraient causer à leurs administrés, dommages et préjudices dont l'importance serait à déterminer par des verdicts des tribunaux compétents.

Nous n'oserions affirmer que ces mesures toutes rationnelles qu'elles seraient, parviendraient à rétablir *promptement* la confiance des administrés, si profondément ébranlée par la manière dont les administrateurs manient les lois du pays; mais il est certain que peu à peu la sécurité renaîtrait, et que le public s'habituerait à l'idée qu'il y a quelque chose au-dessus des circulaires d'un gouverneur général, des „распоряженія" dispositions d'un maître de police, et que cette chose est **la loi**.

Voyant qu'il y a des tribunaux pour juger les abus de pouvoir des fontionnaires de tout grade, le public sentirait que ces messieurs ne sont plus *au-dessus de la loi*. Voyant que les explications et les instructions ministérielles ne viennent plus amplifier la loi au point d'en paralyser l'effet, le public jugerait que les ordonnances de messieurs les ministres n'ont plus *force de loi*. Voyant, enfin, que les lois ne sont plus éditées avec cette prodigalité et cette rapidité fiévreuses qui ne laissent pas aux secrétaires le temps de relire leur rédaction (1), le

(1) A l'appui de cette assertion, qui doit sembler quelque peu hasardée, nous citons le texte d'un article du Code civil, concernant le droit que la veuve et les orphelins d'un employé ont à la pension du défunt. Voici l'original et la traduction de cet article :

Стат. 823. Т. III. Св. Зк. (издан. 1842): Вдова бывшаго на службѣ класнаго чиновника и состоявшаго на пенсіи, по смерть свою получаетъ ежегодно *половину*; а дочери оставшіяся при ней, получаютъ *каждая четвертую часть* пенсіи которую умершій получалъ по смерть свою. — Но ежели оставшееся число дѣтей при матери по смерти класнаго чиновника *такъ велико*, что слѣдующая имъ съ матерю пенсія будетъ превышать *двѣ трети пенсіи*, которую отецъ ихъ по смерть свою получалъ; то выдается имъ всѣмъ и съ

Article 823, T. III du Code (édition 1842) : La veuve d'un employé pensionné recevra *la moitié*, et ses filles, si elles restent auprès de leur mère, *chacune un quart* de la pension que touchait le défunt, à moins que le nombre des enfants ne soit *tellement grand* que le montant de leurs quotes, joint à la demi-pension de la mère, ne dépasse les ⅔ de la pension du défunt, en quel cas on se bornera à servir à tous ensemble, veuve et orphelins, les ⅔ de cette pension.

public reprendrait confiance dans la stabilité des choses, car il comprendrait que tout le monde prend les lois *au sérieux*, et que le temps n'est plus où les uns les rédigeaient en jouant, tandis que d'autres les appliquaient en se jouant de la liberté et de la propriété des administrés.

Un vieux dicton populaire assure qu'il est dangereux de jouer avec le feu. Il est vrai que c'est un jeu dangereux, mais il y a un autre jeu infiniment plus dangereux encore, c'est de jouer avec les lois. A ce jeu on risque le bien-être, le repos, l'existence d'un État, qui court la chance de se dissoudre dans le nihilisme final; or voici un siècle et demi que nous jouons à ce terrible jeu, dont maintenant seulement on commence à comprendre les conséquences, en voyant le virus nihiliste infiltré dans toutes les artères du corps social. Faut-il qu'à l'appui de ce dire nous citions des faits? Leur énumération remplirait dix volumes, nous aimons donc mieux nous appuyer d'une autorité devant laquelle personne ne refusera de s'incliner, de l'autorité de Pierre le Grand :

„Не что такъ ко управленію Государства нужно есть какъ крѣпкое храненіе правъ гражданскихъ; понеже всуе законы писать когда ихъ не хранить или ими играть какъ въ карты, прибирая масть къ масти, что нигдѣ въ свѣтѣ

« Rien n'est aussi nécessaire pour l'administration d'un État qu'une stricte observation du droit commun, attendu qu'il est inutile de donner des lois si elles ne sont pas respectées, ou si l'on se met à jouer avec com-

---

матерью въ пенсію по двадцатилѣтній возрастъ, или прежде онаго, по замужество или по смѣрть; *двѣ трети* пенсіи отца.

Comme il est de notoriété publique que ½ + ¼ font plus que ⅔, nous en appelons à quiconque sait l'arithmétique pour demander s'il est possible que cet article ait été lu, soit par celui qui proposa la loi, soit par ceux qui en votèrent l'acceptation.

такъ нѣтъ, какъ у насъ было, а отъ части и еще есть.»	me on joue aux cartes, les arrangeant à sa convenance littéralement : en les rangeant d'après les couleurs, ce qui n'existe nulle part au monde autant que cela a été chez nous, et qu'en partie cela est encore. »

Voilà ce que Pierre le Grand écrivait dans son oukase du 17 mars 1722, et ce qui est tout aussi vrai de nos jours que ça l'était du temps du premier réformateur de la Russie. « *Jouer avec les lois comme on joue avec les cartes*, » voilà, — pour répondre à la question soulevée au commencement de ce chapitre, — ce qu'il faudrait **ne pas faire**, si l'on veut guérir la société russe de l'épidémie du nihilisme. Il ne faudrait pas permettre de persécuter, sans base légale, ceux *qui se disent nihilistes*, sous prétexte qu'ils sont mauvais patriotes; et il ne faudrait pas souffrir que ceux *qui ne se disent pas nihilistes* commettent ou provoquent à commettre des actes arbitraires et illégaux, sous prétexte qu'ils sont bons patriotes.

XI

Ce qu'il *faudrait faire* pour avoir raison du nihilisme. — Quatre mesures répondant à autant de causes du malaise moral qui tient la société. — Développement de ces mesures. — Vérification de nos arguments.

En abordant la question de savoir *ce qu'il faudrait faire* pour avoir raison du nihilisme, nous devons prier nos lecteurs de vouloir bien se rappeler *les causes* qui ont contribué à développer en Russie le malaise moral dont le nihilisme est un des symptômes. Ces causes sont au nombre de quatre :

1° La nécessité pour la noblesse d'entrer au service de l'Etat afin d'y obtenir un « tschine » (grade civil ou militaire), sous peine de perdre le droit de voter dans les assemblées nobiliaires.

2° La tentation incessante à laquelle se trouvent exposés les membres les plus éminents de la classe moyenne d'abandonner cette classe, dont ils feraient la force et l'ornement, pour entrer dans celle de la gentilhommerie dont le « tschine » leur ouvre la porte.

3° La fausse direction qu'une éducation irrationnelle et une instruction superficielle ont imprimé aux femmes des classes supérieures.

4° L'absence complète de toute instruction chez les femmes de la classe inférieure.

Pour faire disparaître ces quatre causes de l'état morbide où se trouve la société russe, il y a *quatre mesures à prendre*, qui sont : la radiation d'un article du Code civil, la réorganisation d'une branche de l'administration, l'abolition d'une ancienne coutume, et la création d'une nouvelle institution. — Nous traiterons séparément de chacune de ces mesures.

La première mesure que nous voudrions pouvoir proposer au gouvernement est très-facile à exécuter, puisqu'il ne s'agit que de biffer, par un simple trait de plume, la dernière des quatre conditions que l'article 38 du règlement sur les élections nobiliaires impose aux gentilshommes des provinces de l'intérieur. Voici la teneur de cet article, tel qu'il se trouve dans le livre 2 du Tome III du Code (édition de 1842) :

Pour avoir le droit de prendre part aux discussions de l'assemblée nobiliaire, et pour y avoir droit de vote, un gentilhomme doit satisfaire aux *quatre* conditions que voici :

a. Conduite honorable;
b. Inscription sur le registre généalogique de la province et possession immobilière;
c. Vingt et un ans accomplis;
d. Rang de la XIVe classe (au moins).

C'est cette dernière condition qu'il faudrait rayer de la loi, puisqu'elle exerce sur la noblesse russe l'influence funeste que nous avons indiquée au chapitre VI, en parlant de la pression sous l'action de laquelle la noblesse en est venue à abandonner ses intérêts naturels, l'administration de ses biens, le soin de son ménage, pour ne songer qu'à poursuivre l'idéal « servir pour parvenir. »

Ce n'est pas la première fois que nous émettons le vœu de

voir la condition du service obligatoire effacée de la loi qui traite des « *prérogatives* » de la noblesse russe. Dans un livre publié en 1859, nous avons énuméré les inconvénients de cette stipulation, et, à la page 68 de ce livre, nous avons même eu la présomption de dire : « Nous espérons que notre voix, toute faible qu'elle soit, sera écoutée (1). »

Cet espoir a été déçu ; personne n'a fait attention à ce que nous disions pour prouver à quel point cette stipulation était désastreuse en altérant la moralité, l'attachement à la famille et jusqu'au sentiment de nationalité de la gentilhommerie russe, et néanmoins, — tant il est vrai que l'espérance ne nous abandonne jamais, — nous sommes encore à nous flatter de l'espoir que cette fois nous pourrons être plus heureux, et qu'on finira par se convaincre que nos arguments n'étaient pas dénués de fondement.

Ce qui nous porte à nous abandonner à cet espoir, c'est que la mesure que nous proposons est tout à fait dans le programme actuel du gouvernement, qui jouit d'une popularité immense, par la raison qu'on lui reconnaît les deux qualités qui répondent le mieux aux aspirations du public russe : sa politique intérieure est *libérale* et éminemment *nationale;* or, c'est au nom de l'équité et dans l'intérêt de la nationalité que nous demandons l'abolition de la dernière corvée qui existe encore en Russie, d'une corvée attentatoire à la dignité de la noblesse russe.

Puisque, pour les paysans, on a aboli *la corvée,* c'est-à-dire (comme le définit le Dictionnaire de Boiste à la page 179) « le service *forcé,* dû par le vassal au seigneur ou à l'État, » pourquoi n'abolirait-on pas le *service forcé* auquel la noblesse se voit astreinte? On a reconnu que le servage du peuple était une cause de souffrance pour le pays, parce qu'il rendait tout progrès impossible; pourquoi ne reconnaîtrait-on pas que

(1) Voir mes « *Études sur l'avenir de la Russie,* » IVe Étude, *La Noblesse.* Berlin, E. Bock, 1859.

l'asservissement de la noblesse doit avoir de semblables résultats? On a proclamé l'affranchissement du peuple; pourquoi ne proclamerait-on pas la libération de la noblesse du service obligé qui étouffe son libre développement intellectuel? Il nous semble que la dernière de ces deux mesures est intimement liée à la première, et qu'elle est recommandée par les mêmes considérations d'équité et de saine politique; car nous ne demandons pour la noblesse aucune prérogative, aucun privilége, mais seulement *le droit commun,* ce qu'on a accordé au peuple : la faculté laissée à chaque individu de choisir le genre d'occupations qui convient à ses goûts et à ses capacités.

Voilà pour ce qui concerne l'équité de la mesure, qui est recommandée tout autant par des considérations de dignité nationale.

En Finlande et dans les provinces baltiques, la condition imposée à la noblesse russe n'existe point. Là, pour exercer son droit de vote dans les assemblées nobiliaires, et pour être éligible aux charges dépendant de la corporation, il suffit de satisfaire aux trois premières stipulations de l'article 38, et personne ne vous demande si vous appartenez à la XIVe ou à n'importe quelle autre classe. Vous pouvez y être élu aux postes les plus élevés, par le seul fait d'avoir mérité la confiance des électeurs et sans avoir aucun grade civil ou militaire, tandis que, dans les provinces de l'intérieur, un gentilhomme qui n'aurait point de grade *acquis au service de l'État,* ne peut être élu, ni au poste de maréchal de la province, ni à celui de maréchal de district, ni à aucun autre emploi, hormis un seul : il peut être nommé *inspecteur du magasin de farine de son district* (1).

Pourquoi cette singulière anomalie? Pourquoi cette prérogative accordée à la noblesse d'origine étrangère, ou plutôt,

---

(1) Voir le Code, T. III, livre 2, article 77 (édition de 1842).

pourquoi *le droit commun*, le droit de choisir librement ses représentants, *refusé à la noblesse russe?*

Que nos lecteurs veuillent bien se reporter à ce qu'au chapitre IV nous avons dit sur l'habitude qu'on avait, dans le temps, de reléguer au dernier plan tout ce qui tenait à la nationalité russe, et ils conviendront que la loi en question ne rappelle que trop les tendances de ce temps, puisqu'elle établit, au détriment de la noblesse russe, une *infériorité* de position et une *infériorité* en fait de droits civiques. Il est impossible qu'un gouvernement *libéral* veuille maintenir le service forcé, la corvée, sous quelque forme qu'elle se présente; il est impossible qu'un gouvernement *national* persiste à maintenir une loi attentatoire à la dignité d'une fraction notable de la nation russe, et c'est pour cela que nous espérons que notre voix, quoique affaiblie depuis 1859, sera écoutée maintenant, et qu'on ne tardera pas à biffer la dernière des quatre stipulations de l'article 38 du règlement sur les élections nobiliaires.

La seconde mesure que nous aurions voulu voir adopter par le gouvernement, aurait une action beaucoup plus étendue que la radiation de l'article du Code dont nous venons de parler et rendrait même cette radiation inutile; mais, en revanche, il y aurait des difficultés assez sérieuses, une opposition très-décidée à vaincre pour la mise à exécution d'une réforme qui toucherait à la bureaucratie tout entière. Cette réforme devrait consister dans l'abolition du « *tschine* » au service civil.

Si nous sommes bien informé, l'idée d'abolir les grades dans le service civil a déjà été soulevée dans les sphères législatives, où elle a rencontré de nombreux adversaires qui ont fait valoir les trois objections que voici :

a. Privé de l'attrait que les grades exercent sur le public,

le service civil ne serait plus aussi recherché qu'il l'est à cette heure, et le gouvernement pourrait avoir de la difficulté à trouver le nombre indispensable d'employés, surtout pour les postes inférieurs.

b. Les officiers militaires devant nécessairement garder les grades qu'ils ont, on ne saurait où ranger les officiers qui quitteraient le service militaire pour entrer au service civil, les grades civils qui répondaient à leurs anciens grades militaires étant abolis.

c. La limite qu'indique le grade civil d'un employé quand il s'agit des postes auxquels il peut aspirer, renversée par l'abolition de tous les grades civils, il serait à craindre que le népotisme ne connût plus de bornes et qu'on ne vît élevés à des emplois de première importance, des jeunes gens sans expérience et sans mérite, mais bien apparentés ou puissamment protégés (1).

Selon nous, ces trois objections contre l'abolition du « *tschine* » au service civil ne sont nullement faites pour invalider cette mesure.

Il n'y a pas de doute que, l'attrait du « *tschine* » venant à manquer, on ne verrait plus, comme maintenant, *toute la population mâle* des classes supérieures entrer au service de l'État, mais, loin de voir en cela un inconvénient, il nous semble que tout le monde y gagnerait, l'État autant que la société. Au lieu de cette nuée de candidats qui, de toutes les parties de l'Empire, accourent pour occuper les emplois inférieurs que, la plupart du temps, ils ne pensent ni à bien

(1) En Russie tout poste civil répond à un certain grade que doit avoir le fonctionnaire qui occupe ce poste, mais la loi permet de nommer des titulaires ayant deux grades au-dessous de celui qui répond au poste à remplir. Ainsi le poste de gouverneur de province, répondant à la IVe classe, peut être occupé par un employé de la Ve et même de la VIe classe. Là pourtant s'arrête la marge laissée par la loi, et un employé de la VIIe, ou d'une classe encore inférieure, ne saurait être nommé gouverneur.

— Il serait tout aussi impossible d'exiger que l'on bâtit avec intention des maisons étroites, mal disposées et mal aérées, pour habituer les pensionnaires à vivre dans des appartements peu spacieux et manquant du nécessaire.

— Ce serait, en effet, impossible, et nous n'avons pu songer à proposer pareille chose.

— Que proposez-vous alors pour remédier au mal que vous signalez en accusant les élèves de nos instituts d'avoir des tendances trop mondaines, d'être inutiles et, par conséquent, de se sentir *déplacées* et *malheureuses* dans la vie réelle?

— La plus simple des choses. Une mesure d'un effet immanquable et si facile à mettre à exécution, qu'un trait de plume suffirait pour la réaliser. Pour changer l'esprit qui règne dans nos maisons d'éducation et pour paralyser l'action de ces mirages que la reclusion monacale fait surgir à la place des phénomènes que présente la vie réelle, il faudrait décréter que nos « instituts » de demoiselles, sans exception aucune, seront transformés en externats, en institutions ouvertes admettant, outre les pensionnaires, des demi-pensionnaires et des externes.

Les pensionnaires vivraient à l'institut, comme cela se fait actuellement; ce seraient les enfants de parents demeurant à la campagne ou dans quelque ville où il n'y a point de maison d'éducation.

Les demi-pensionnaires arriveraient le matin et resteraient jusqu'à l'heure de la clôture des classes, prenant à l'institut les repas pendant le temps qu'elles y passent; ce seraient les enfants de parents habitant la ville même, mais demeurant trop loin pour que les jeunes filles pussent faire deux fois le trajet de la maison à l'institut.

Les externes, enfin, viendraient assister aux cours du matin, rentreraient chez elles pour dîner, et reviendraient pour les cours du soir; ce seraient les enfants dont les parents auraient pris ou viendraient à prendre domicile aux environs de l'insti-

tut. Il va de soi que les prix d'admission devraient être sensiblement différents pour les pensionnaires, les demi-pensionnaires et les externes.

Quant à l'effet que produirait cette mesure, nous ne pouvons le comparer qu'à celui qu'aurait un courant d'air frais subitement introduit dans un espace rigoureusement clos, dont les habitants, placés dans des conditions d'existence contre nature, ressentiraient déjà cette oppression générale qui détermine les visions, les hallucinations morbides. Libérés de l'atmosphère artificielle dans laquelle ils étaient placés, ces prisonniers respireraient à pleins poumons l'air, *le vrai air,* tel que Dieu l'a créé, tout comme les recluses de nos « *instituts* », affranchies de la contrainte monacale, renaîtraient peu à peu à la vie, *à la vie réelle,* telle que Dieu a consenti qu'elle se formât sous l'influence combinée des événements historiques, du climat, du progrès de la civilisation.

Sans parler des externes et des demi-pensionnaires, qui auraient l'immense avantage de demeurer auprès de leurs parents et de pouvoir juger par elles-mêmes des limites qu'elles doivent se tracer dans leurs projets pour l'avenir, les pensionnaires trouveraient, à leur tour, un frein salutaire au travail de leur imagination dans les conversations avec leurs petites amies demeurant hors de la maison. Le moyen de faire des rêves dorés, de se voir rouler en carrosse, d'espérer briller dans le monde élégant, lorsque tous les jours on entend le récit des efforts qu'il en coûte pour lutter contre les petites misères de la vie? Le moyen d'arranger dans son imagination un palais, ou une chaumière meublée comme un palais, qu'on habitera au sortir de l'institut, quand on verrait par hasard une de ses amies arriver avec quelque petite blessure à la main, et qu'à la question : qu'avez-vous là? elle répondrait : oh! presque rien, je me suis brûlée hier en ôtant une casserole du feu.

— Vous faites donc la cuisine à la maison?

— Non pas, ni maman non plus, mais comme nous n'avons qu'une seule femme à la cuisine, elle ne peut suffire à tout, et alors nous l'aidons un peu, maman ou moi.

— Ça doit bien vous ennuyer d'avoir à vous occuper de choses aussi vulgaires.

— Mais pas du tout; je suis si contente quand mon père fait l'éloge d'un plat que j'ai préparé. D'ailleurs, cela me contrarierait que je ne pourrais faire autrement, nos moyens ne nous permettant pas d'avoir un cuisinier.

— Vos parents sont donc bien pauvres?

— Hélas! oui. Papa n'est que conseiller de cour, son traitement se borne à 2,000 roubles et nous sommes trois enfants, mon frère aîné, ma petite sœur et moi.

Cette réponse, étant donnée à une pensionnaire dont le père n'aurait que 1,500 roubles de traitement ou une famille plus nombreuse à entretenir, serait, sans le moindre doute, une leçon infiniment plus utile pour l'avenir de la jeune fille que toutes celles que pendant six années consécutives auraient pu lui donner toutes les dames de classe réunies de n'importe quel « *institut* » fermé.

Nous sommes loin de méconnaître l'importance de l'instruction pour les femmes, et nous ne voudrions pas que l'on retranchât rien de ce qu'on enseigne aux jeunes filles dans nos « *instituts.* » Qu'on développe leur intelligence, qu'on leur donne un savoir solide, qu'on soigne leurs talents, qu'on s'occupe de leur maintien, mais, — dans l'intérêt de leur bonheur et de celui de la famille qui, un jour, sera la leur, — qu'on ne les prive point des leçons que *l'expérience seule* peut nous donner! Qu'elles sachent que pour la plupart d'entre elles la vie doit être un labeur, une lutte de tous les instants, qu'elles s'habituent à l'idée des privations qui les attendent, et leur caractère vaudra mille fois mieux. Par l'effet même de cette imagination juvénile, qui tend à tout poétiser, elles en viendraient bientôt à voir dans les actes d'abnégation accom-

plis au profit des leurs la plus douce jouissance d'un cœur aimant, et elles se mettraient à rêver *renoncement à soi* et *résignation dans le malheur*, comme maintenant elles rêvent succès dans le grand monde et établissement splendide. Au lieu de vouloir des bals, des fêtes, des toilettes tapageuses, elles ne demanderaient qu'à se sacrifier, à s'immoler ; au lieu d'aspirer au rôle d'apparitions brillantes, elles ne songeraient qu'à devenir des êtres intéressants par leurs vertus modestes; au lieu de trouver toujours moins qu'elles ne demandaient, elles rencontreraient souvent mieux qu'elles n'attendaient; enfin, au lieu de se sentir malheureuses et de répandre le malheur autour d'elles, elles seraient contentes de leur sort en voyant l'influence bienfaisante qu'elles exercent sur ceux qui les entourent.

Tant que nos « *instituts* » de demoiselles resteront des internats soumis à une règle presque monacale, l'éducation qu'on y reçoit, toute « brillante » qu'elle soit, ne produira jamais d'autres résultats que ceux dont nous avons parlé dans nos chapitres précédents, et l'unique moyen d'y remédier, c'est d'ouvrir ces maisons d'éducation aux externes. Cela les rapprocherait des colléges (gymnases) de demoiselles récemment créés, et qui, on peut l'espérer, seront d'une grande utilité, étant fondés sur un principe tout à fait rationnel, le principe que *l'instruction* d'une jeune fille n'est pas plus importante que *son éducation*, laquelle, pour porter des fruits salutaires, doit être le résultat de l'action combinée des soins maternels et des observations faites sur la vie réelle.

Plus nous attachons d'importance à l'éducation domestique, plus nous devons regretter que les moyens d'élever les enfants à la maison soient si difficiles à trouver dans les provinces de l'intérieur. Les hommes à instruction solide ne sont pas rares en Russie. Nos universités, nos académies, nos écoles du génie en fournissent chaque année un nombre fort considérable, mais dans ce nombre il n'y en a que bien peu qui choi-

sissent la carrière de pédagogue, en demandant une place de professeur dans un gymnase ou une université, et il n'y en a point ou presque point qui consentiraient à accepter une place d'instituteur dans une maison privée. Le « *tschine* », que tout le monde ambitionne, fait préférer le plus mince emploi de l'Etat à la place d'instituteur la mieux rétribuée, de sorte que les familles qui veulent, à toute force, garder leurs fils à la maison, se voient réduites à engager des instituteurs étrangers, des Allemands ou des Français.

L'éducation domestique des filles rencontre tout autant de difficultés, mais qui proviennent d'une autre cause. Quoique très-variée, comme nous l'avons vu plus haut, l'instruction que l'on reçoit dans nos instituts de demoiselles est loin d'être assez solide pour former des gouvernantes; car il y a une grande différence entre savoir un peu de tout, et savoir telle ou telle chose à fond, au point de pouvoir l'enseigner à autrui. Du reste, avec la direction que nous leur connaissons, les jeunes filles sorties de nos « *instituts* » ne se pressent nullement de demander des places de gouvernantes. La plupart d'entre elles poursuivent un tout autre idéal; ce n'est qu'en cédant à la nécessité qu'elles consentent à chercher un emploi d'institutrice, et alors elles éprouvent bien des difficultés à en trouver, l'idée qu'on a en général de leur savoir n'étant pas à leur avantage.

Nous ne sommes pas sans savoir qu'il existe chez nous quelques établissements spéciaux destinés à former des gouvernantes. Ces établissements jouissent, sous le rapport de la solidité du savoir, d'une meilleure réputation que les « *instituts* » de demoiselles nobles. Les élèves munies d'une patente d'institutrice trouvent facilement à se placer et reçoivent des émoluments souvent assez considérables, par la raison qu'il y en a fort peu, beaucoup trop peu, en présence de la demande qui augmente de jour en jour. Malgré cela, malgré la pénurie des gouvernantes russes, on n'en voit, en général, que dans

les maisons moins favorisées sous le rapport de la position et de la richesse. Les familles appartenant à la haute société, soit par la naissance, soit par la fortune, si elles ne préfèrent placer leurs filles dans un « *institut* » de premier ordre, savent se procurer des gouvernantes françaises, souvent moins instruites mais toujours plus recherchées que les russes, à cause de la *prononciation* du français, qui est jusqu'à présent encore le signe distinctif du « *comme il faut* » en Russie.

Ces deux faits, l'insuffisance numérique d'institutrices russes, et la préférence accordée aux gouvernantes françaises, ne sauraient manquer d'exercer une influence des plus pernicieuses sur l'éducation domestique des jeunes filles russes. D'une part, faute de pouvoir se procurer une bonne institutrice, bien des familles se voient réduites à faire élever leurs enfants dans un « institut » ou un pensionnat privé, tout en regrettant de ne pouvoir les garder à la maison, et d'autre part, les leçons d'histoire, de géographie et de littérature qu'elles peuvent recevoir de leur gouvernante *française,* ne sont pas faites pour donner à nos jeunes filles un bien vif attachement pour leur patrie (1).

Le premier de ces deux inconvénients, le manque d'institutrices russes, ne peut être levé que par l'initiative du gouvernement, qui devrait multiplier les écoles normales destinées à former des institutrices, au point d'avoir une école dans chaque province.

Pour ce qui est de l'autre inconvénient signalé dans l'éducation de nos jeunes filles, la grande quantité de gouvernantes françaises dans les maisons russes, il est évident que le gouvernement, comme tel, est impuissant à y remédier. Tant que le monde élégant, et, à son exemple, le monde qui voudrait passer pour élégant, tiendront une prononciation irréprochable du français pour la plus importante des choses, on ne pourra,

---

(1) Voir mes « *Études sur l'avenir de la Russie,* » la Noblesse, pag. 43.

ni se passer de gouvernantes et d'instituteurs français, ni éviter que le français ne devienne la langue habituelle, usuelle, nous dirions presque la langue *maternelle* des enfants dans les grandes maisons russes, qui ne sauraient acquérir qu'à force d'exercice et d'habitude le jargon parisien qu'on veut leur inculquer. Ici encore, comme dans toutes les questions sociales, c'est à la cause qu'il faut remonter pour faire cesser l'effet. Or, *la cause* de l'usage général d'une langue étrangère et de la présence en Russie d'un si grand nombre d'instituteurs sans aucune sympathie pour la nationalité russe, se trouve dans le préjugé qui, chez nous, frappe de ridicule quiconque ne sait pas le français au point de le parler couramment et *sans accent,* préjugé tellement puissant que, il n'y a pas longtemps encore, vous pouviez voir des dames et des demoiselles russes qui avouaient, *sans rougir,* qu'elles parlaient très-mal la langue de leurs pères.

Nous ne sommes pas sans savoir qu'à cette heure un tel aveu serait impossible. Ces dames, nous l'avons dit, sont devenues ardentes patriotes. Où que vous les rencontriez, à Baden-Baden, en Suisse, à Paris, en Belgique, elles profitent de chaque occasion pour vous dire combien elles adorent la Russie, combien elles sont fières d'appartenir à la nation russe, mais, tout en prônant leurs aspirations nationales, c'est *en français* qu'elles jurent n'aimer que la patrie russe. Nous avouons que nous aimerions mieux qu'elles jurassent un peu moins et qu'elles y restassent un peu plus, et qu'elles ne missent pas tant d'affectation à faire résonner les r à la parisienne, en parlant de « *l'amourrr sacrrré de la patrrrie* ».

Il n'est pas dans nos intentions de mettre en suspicion la sincérité des sentiments patriotiques de nos dames. Tout récent qu'il est, leur enthousiasme pour la nationalité russe nous semble véritable, mais plus il est de bon aloi, plus il serait facile d'en profiter pour couper court à l'imitation servile de l'étranger, et pour empêcher à jamais le retour de ce temps

où, à force de vouloir être Parisiennes, nos dames oubliaient qu'elles étaient Russes et n'appréciaient que ce qui venait des bords de la Seine.

Afin d'arriver à ce résultat, il faut commencer par avoir raison du préjugé qui fait encore que la langue française *domine* la langue nationale dans les salons dorés de l'aristocratie et les maisons qui se piquent d'appartenir au grand monde; or, on ne saurait mieux combattre ce préjugé qu'en lui opposant le sentiment de nationalité devenu si vif chez nos dames. Pour détrôner le français et mettre le russe à sa place, la Cour pourrait beaucoup en faisant du russe sa langue habituelle (1), mais cela n'aurait d'influence assurée que sur la génération *actuelle* et ne garantirait point les générations *futures* de quelque rechute fortuite, d'un retour subit vers d'anciens errements. Cette rechute ne peut être à jamais empêchée, qu'en reléguant la langue française à la place qu'occupent de droit toutes les autres langues européennes que l'on cultive en Russie; place honorable puisqu'il s'agit d'idiomes dont se sont servi de grands penseurs, de grands poëtes, mais qui ne doit jamais être assez éminente pour dominer la langue nationale. Qu'on sache le français comme on sait l'allemand, l'anglais, l'italien; qu'on l'étudie à fond pour apprécier les beautés des auteurs français, tout comme on apprend l'allemand ou l'anglais pour jouir des belles œuvres écrites dans ces langues; qu'on parle couramment le français comme le parlent les autres étrangers, dans le but de se faire comprendre par les aborigènes; mais qu'on ne fasse plus de cette langue *étrangère* une « condition *sine qua non* » d'admission dans la haute société *russe;* qu'on ne tolère plus qu'elle usurpe la place de la langue nationale jusque dans l'intimité du foyer domestique.

Il est certain que rien n'est plus rude à déraciner qu'une ancienne coutume, que rien n'est difficile à vaincre comme

(1) Voir à l'endroit indiqué page 46.

une habitude prise dès l'enfance, et pourtant il nous semble qu'on pourrait venir à bout de la manie du français qui nous tient encore. C'est la société à *direction antinationale* qui a laissé s'enraciner le mal, c'est à la société *aux aspirations nationales* d'y porter remède.

Si, dans la bonne ville de Moscou aux blanches murailles, nous étions aussi *populaire* que nous y sommes *impopulaire,* nous exercerions sur l'opinion publique une influence immense, dont nous aurions voulu profiter pour proposer la création d'une **Société de tempérance contre l'abus de la langue française**. Les membres de cette société devraient s'engager sur l'honneur à ne parler le français qu'aux personnes qui ne savent pas le russe, à n'admettre dans leurs rapports de famille et d'intimité que le russe, et à ne faire enseigner le français à leurs enfants *qu'après* qu'ils auraient appris les premiers rudiments de la grammaire de leur langue nationale. Ce n'est que la génération actuelle qui aurait à lutter pendant quelque temps contre la forme de ses habitudes; la jeune génération entrerait sans difficulté aucune dans la voie qui l'affranchirait de la domination d'un idiome étranger. Au lieu de faire comme maintenant et de parler le français, parfois même rien que le français, dès l'âge de cinq ans, les enfants l'apprendraient à l'époque où d'ordinaire on commence à s'occuper de langues étrangères. Les leçons de français iraient de pair avec celles d'allemand et d'anglais, et les progrès que l'on y ferait seraient regardés comme un accroissement de savoir et non plus comme une condition indispensable pour l'admission dans le beau monde.

Tout en sachant le français solidement, plus solidement peut-être que maintenant, il est probable qu'on le prononcerait un peu moins bien et que l'on garderait *l'accent russe*. Mais on n'en aurait plus honte, de même que l'aristocratie anglaise et les seigneurs de la cour de Vienne ne rougissent point d'avoir gardé leur *accent national* en parlant une langue qu'ils connaissent à fond, mais qui, pour eux, reste toujours une

langue *étrangère* qu'ils ne consentiraient point à mettre au-dessus, ni même au niveau de leur langue *nationale*.

Voilà où nous voudrions qu'on en vînt en Russie; or, dans cette question, comme dans toutes celles qui touchent à une réorganisation fondamentale de la société, ce sont encore *les femmes* qui tiennent la première place. Tant qu'elles parleront le français dans leur ménage et leur intimité, tant qu'elles trouveront ridicule quiconque leur dirait « *Soudarinia* » au lieu de « *Madame* », leur enthousiasme national d'aujourd'hui, tout sincère que nous le croyons, n'est pas une garantie suffisante contre une rechute éventuelle, le retour inopiné des préjugés antinationaux dont Griboïedow déplorait la toute-puissance. Pour être tout à fait certain que la fascination exercée par la langue française sur les dames de la société russe a cessé d'agir, il faudrait qu'elles parlassent cette langue *moins bien que la leur*, et qu'elles en vinssent à avouer, *sans rougir*, qu'à Paris on a reconnu à leur accent qu'elles étaient *Russes*.

Alors, mais alors seulement, la primauté de la langue russe serait pleinement et stablement assurée; les mères pourraient élever leurs enfants à la maison, à l'aide de précepteurs et de gouvernantes *russes;* l'attachement à la famille, le respect pour l'autorité paternelle augmenteraient rapidement; les idées d'ordre, le sentiment du devoir remplaceraient les folles élucubrations du nihilisme; le niveau moral de la société hausserait à vue d'œil; — mais pour cela, nous le répétons, il faut commencer par modifier l'éducation que reçoivent nos jeunes filles, les futures mères des générations à venir, en abolissant les internats et en fondant des écoles où l'on formerait des instituteurs et des institutrices *russes*.

La dernière des quatre mesures indiquées au commencement de ce chapitre se rapporte à ce que nous avons dit plus haut concernant le rôle tout à fait subalterne que tient la femme du

peuple au foyer domestique. Cette sujétion de la femme et l'absence complète de toute influence de la population féminine sur la direction morale de la population masculine proviennent de ce que la femme du peuple russe est inférieure à l'homme sous le rapport du développement intellectuel. Pour rétablir l'équilibre, et pour mettre les femmes à même d'exercer dans la vie de famille l'action bienfaisante et civilisatrice que le christianisme assigne à l'épouse et à la mère, il faut donner à la femme une instruction à la hauteur de celle du mari. Ceci n'a pas besoin d'être démontré, et il ne peut être question que de savoir quelles seraient les mesures les plus convenables pour arriver à donner de l'instruction aux femmes du peuple russe.

La question de l'instruction populaire est une de celles qui préoccupent le plus le public russe. Elle présente d'immenses difficultés matérielles et morales, qui ne peuvent être vaincues que par l'action simultanée du gouvernement et de la fraction éclairée de la nation, mais qui sont loin d'être insurmontables et dont on aura raison le jour où l'on aura reconnu leurs véritables causes.

On ne saurait ne pas rendre justice aux efforts qui se font actuellement en Russie pour propager l'instruction populaire. Partout on ouvre des écoles primaires; le clergé, les différents ministères, les administrations locales, les communes urbaines et rurales rivalisent de zèle pour répandre les lumières parmi le peuple, et le nombre d'écoles a augmenté d'une manière vraiment surprenante. Malgré cela, comme on devait bien s'y attendre dans un aussi vaste pays que la Russie, la quantité d'écoles est loin, très-loin de répondre aux besoins de la population, et il faudra des soins continués pendant longtemps encore pour combler les lacunes existantes.

Les obstacles à surmonter dans l'œuvre de la civilisation populaire sont de trois espèces différentes : la difficulté de se procurer les moyens pécuniaires pour fonder et entretenir les

écoles, la difficulté de trouver des maîtres d'école, et la difficulté de décider la population agricole à envoyer les enfants à l'école. Nous reviendrons plus loin sur la question des moyens pécuniaires, disons d'abord quelques mots sur la seconde et la dernière des trois difficultés énumérées.

Il est de toute évidence que les emplois de maîtres d'école, les cas de vocation et de dévouement réservés, ne seront acceptés que par des individus qui trouveraient ces places *relativement avantageuses*, c'est-à-dire plus lucratives, plus honorifiques ou plus faciles à remplir que toutes celles auxquelles ils pourraient aspirer.

Quoique pour être maître d'école dans un village on n'ait besoin que de savoir lire, écrire et compter, le nombre des candidats à ces emplois est fort restreint.

En premier lieu, il faut exclure de la liste des candidats tout ce qui appartient à la noblesse, ce qui a fait son cours à l'université, aux académies, aux gymnases, ce qui a un « *tschine* » ou l'espoir d'en obtenir un. Le moindre tschinovnik est mieux payé qu'un maître d'école primaire, et garde la chance d'avancer en grade, chance que n'a pas ce dernier.

En second lieu, il faut ne point compter sur le tiers état russe, la classe des marchands, quoique ses membres sachent tous, ou presque tous, lire, écrire et compter. Le moindre прикащикъ (garçon de boutique) a un traitement qui dépasse celui d'un maître d'école, et peut se flatter de l'espoir de s'enrichir un jour, ce que ne saurait espérer un instituteur populaire.

Enfin, on ne peut compter qu'en partie seulement sur le clergé pour remplir les fonctions de maîtres d'école, car les curés de villages sont trop occupés et trop souvent obligés de s'absenter dans l'exercice de leur ministère pour pouvoir sacrifier régulièrement plusieurs heures par jour à l'enseignement de la jeunesse. D'autre part, les curés de campagne sont, à notre sentiment, *les inspecteurs nés des écoles populaires*, et,

par cela même qu'ils les inspectent, ils ne devraient point en être chargés personnellement. Il ne resterait donc, à l'avenir et quand les choses seront régulièrement organisées, que les membres subalternes du clergé de campagne, les diacres et les sacristains, pour fournir un contingent quelque peu notable à la somme d'instituteurs populaires dont on a besoin.

Il est inutile de démontrer que cela ne saurait suffire et qu'outre les diacres et les sacristains, il faut encore un nombre prodigieux de maîtres d'école. D'où viennent ceux que l'on a trouvés déjà? car il y en a des milliers qui fonctionnent à cette heure, et d'où pourraient venir ceux qu'il faudra trouver encore si l'on parvient à établir autant d'écoles qu'il en faut pour une population de 50 millions? (1)

Comme ce n'est ni dans la noblesse, ni dans la classe des marchands que l'on peut espérer trouver des recrues pour l'enseignement primaire, il n'y a, le contingent du bas clergé réservé, que la classe d'hommes qu'en Russie on appelle les « *rasnotschinzi* » qui pourrait fournir un certain nombre de maîtres d'école. Ce mot, que Reiff traduit par « *roturier* » (2), et qui nous semble devoir être rendu par « *exempt* », sert à désigner les individus qui jouissent de certaines prérogatives que n'ont ni le peuple ni la petite bourgeoisie, et qui les placent entre cette dernière et la noblesse. Au nombre des « *rasnotschinzi* » se trouvent les sous-officiers et les soldats en retraite, les démissionnaires parmi les employés subalternes de la cour et du service civil (3), les fils des « *tschinovniki* », qui ne sont pas nobles héréditaires et autres, qui tous sont « *exemptés* » de l'imposition personnelle (capitation), du recrutement et des punitions corporelles. Cette classe, ou

---

(1) Nous parlons ici des provinces de l'intérieur, sans compter la Finlande, les provinces baltiques et le royaume de Pologne.

(2) Voir le *Dictionnaire de Reiff* à la page 388.

(3) Voir l'article 455 du Tome IX du Code civil.

plutôt, — comme la loi ne leur reconnaît point la qualité d'une classe à part, — cette catégorie d'individus est assez nombreuse, et, à l'exception des simples soldats démissionnés, la plupart d'entre eux savent lire, écrire et compter, de sorte que *leur savoir* suffirait pour en faire des maîtres d'école.

Une autre source pour fournir des instituteurs populaires pourrait se trouver parmi les individus que des circonstances quelconques forcent à se détacher des classes auxquelles ils appartiennent et à abandonner les carrières qu'ils avaient l'intention de suivre. De ce nombre sont : les employés subalternes renvoyés du service, les jeunes gens qui n'ont pu achever leur cours de gymnase, les personnes ayant choisi l'état ecclésiastique, mais qui n'auraient pas pu subir leur examen de sortie du séminaire. Quoique d'une instruction fort médiocre, et souvent même d'une conduite douteuse, tout ce monde sait lire, écrire et compter, et, par conséquent, possède la qualité la plus indispensable pour être maître d'école.

Il faudrait pouvoir se livrer à des recherches statistiques que le gouvernement seul pourrait tenter avec quelque chance de succès, pour déterminer le chiffre de *lettrés*, de candidats *possibles* aux emplois de maîtres d'école, que pourraient fournir les « *rasnotschinzi* » et les individus forcément déclassés. Selon toute probabilité ce chiffre ne dépasserait pas de beaucoup celui qui exprimerait le nombre d'écoles répondant à une population de 50 millions, de sorte que même en déterminant tous ces gens à devenir instituteurs populaires, il n'y aurait pas de choix à faire pour remplir les places vacantes. Mais cette évaluation pourrait être au-dessous de la réalité, nous allons donc en admettre un autre, *évidemment au-dessus de la vérité*, en supposant, un moment, que les catégories de lettrés d'où l'on peut espérer avoir des maîtres d'école, compteraient *trois fois plus de membres*, qu'il ne faudrait d'écoles en Russie, pour nous demander ensuite si cela donnerait quelques chances de voir les emplois de maîtres d'école occupés

par des gens capables d'en remplir dignement les fonctions.

Pour trouver la réponse à cette question il faut se rendre compte des emplois qui demandent la même dose de savoir que ceux de maîtres d'école, c'est-à-dire que l'on peut occuper en ne sachant que lire, écrire et compter. Ces emplois sont fort nombreux, et leur chiffre augmente chaque jour, par suite du développement que prennent les grandes entreprises publiques et l'industrie privée. En première ligne nous trouvons les surveillants de travaux ou de matériel attachés aux chemins de fer en construction; les conducteurs des lignes en exploitation; les commis compteurs (счетчики) et receveurs (пріемщики) dans les fabriques, les distilleries, les usines, les manufactures; les teneurs de livres (конторщики) et les intendants dans les petites propriétés; les teneurs de registres aux stations de poste; et enfin les scribes (greffiers) dans les administrations cantonales et les villages. Ces derniers, à eux seuls, sont juste aussi nombreux que devront l'être les maîtres d'école, le jour où toutes les places seront remplies, et où il y aura un instituteur primaire dans *chaque village*. Pour les autres emplois il est absolument impossible d'en évaluer le chiffre, mais il est certain qu'il doit être fort considérable, et qu'en additionnant tous les surveillants, les conducteurs, les commis compteurs, les teneurs de livres, etc., etc., on trouverait qu'il y en a plus, et probablement beaucoup plus que de scribes de village, et, par conséquent, de places de maîtres d'école.

Cette évaluation, toute approximative qu'elle soit, conduit cependant à la conclusion que les individus lettrés sur lesquels on pourrait compter pour occuper les emplois d'instituteurs populaires, trouvent toujours un grand nombre d'autres emplois pour lesquels, malgré leur peu de connaissances, on les recherche, de sorte qu'il ne reste qu'à savoir s'ils préféreront se faire maîtres d'école ou accepter quelque autre place. La question ne saurait être douteuse pour quiconque connaît les conditions d'existence offertes à nos maîtres d'école. De

tous les emplois que nous venons d'énumérer, il n'y en a que fort peu dont les émoluments ne surpassent pas le traitement accordé à un instituteur primaire, et il en est un très-grand nombre qui peuvent compter sur un revenu double et plus que double de celui qu'aurait un maître d'école dans un village. Ainsi ce ne sont pas les avantages pécuniaires qui pourraient faire préférer un emploi de maître d'école à n'importe quelle autre place accessible à un individu lettré, il faudrait donc, pour qu'on recherchât les postes d'instituteurs primaires, qu'on s'y sentît attiré par ce qu'ils auraient d'honorifique.

Sous ce rapport, sous le rapport de la considération dont il jouit, des égards qu'on lui montre dans le monde où il vit, le maître d'école dans un village est bien moins favorisé que la plupart de ceux qui occuperaient un des emplois que nous avons indiqués plus haut. Un surveillant de travaux, un commis receveur, un petit intendant, un scribe de village, exercent un certain pouvoir sur ceux qui les entourent. Il arrive souvent qu'on a besoin d'eux, ils peuvent rendre service ou nuire à beaucoup de monde, et les égards qu'on leur témoigne se mesurent d'après l'influence qu'ils exercent, la crainte qu'ils inspirent.

Toute autre est la position d'un pauvre maître d'école. Personne n'a besoin de lui, les services qu'il peut rendre ne sont appréciés par personne, et c'est lui, au contraire, qui a besoin de tout le monde, de l'ancien du village, du scribe, des membres du conseil communal, des habitants influents du hameau. Selon qu'il parvient à leur plaire ou qu'il a le malheur de leur déplaire, il est bien ou mal logé, bien ou mal traité ; il devient donc le plus humble entre les humbles, et salue dans chaque passant un personnage influent qui, s'il ne peut l'aider en rien, pourrait du moins lui nuire.

Malgré le soin qu'il met à s'effacer, le maître d'école ne parvient pas toujours à conjurer les inimitiés qu'il a tant d'intérêt à éviter. Lors même que tous lui seraient favorables, il

est certain de trouver un individu prévenu d'avance contre lui et tout disposé à le chicaner. C'est le scribe du village, qui voit en lui un concurrent, une menace vivante, l'homme qui pourrait le remplacer le jour où ses supérieurs seraient mécontents et voudraient le renvoyer.

Quoique moins ouvertement hostile que celle du scribe, la réception que font à un nouveau maître d'école le diacre et le sacristain de la paroisse, est loin d'être amicale. Lors même qu'ils n'ont pas l'intention d'ouvrir eux-mêmes une école primaire, et qu'ils ne le regardent pas comme leur ayant enlevé un gain assuré, ils reconnaissent en lui une puissance rivale, un homme dont l'influence morale sur les habitants du village pourrait balancer la leur, un individu que l'on viendrait à consulter aussi souvent et parfois plus souvent qu'eux-mêmes. Ce n'est pas là une raison de haine, mais cela suffit pour motiver maint propos désobligeant, maints petits coups d'épingle dont l'ensemble rend la position du maître d'école fort peu agréable.

Le curé à son tour, sans descendre jusqu'à voir dans l'instituteur primaire un rival, n'est nullement disposé en sa faveur. Sans être son égal, le maître d'école n'est pas non plus son subordonné, ce qui ne peut manquer de rendre un peu tendus les rapports presque quotidiens où ils doivent se trouver, l'enseignement religieux dans l'école relevant naturellement du curé.

Voilà, il nous semble, plus de raisons qu'il n'en faut pour faire de l'emploi d'instituteur primaire un poste fort peu couru, et pour le placer au dernier rang parmi tous ceux auxquels peuvent aspirer les hommes dont l'instruction se borne à savoir lire, écrire et compter. Quiconque aurait la moindre chance de se voir employé dans quelque entreprise industrielle, dans quelque construction, quelque usine, quiconque aurait en vue d'obtenir une place de teneur de livres ou de scribe de village, refuserait sans hésiter un emploi de maître d'école

qu'on viendrait lui offrir. Pour se décider à se faire instituteur primaire dans un village, il faudrait que, par sa faute ou sans sa faute, le lettré russe en fût venu à ne plus pouvoir aspirer à aucun des emplois que nous avons énumérés plus haut, et qui sont tous mieux soldés et plus considérés que celui de maître d'école.

Cela fait que, les cas d'exceptions réservés, c'est l'infirmité, l'incapacité ou l'inconduite qui, en leur fermant les carrières plus lucratives, décident les hommes sachant lire, écrire et compter à se porter candidats pour les emplois de maîtres d'école de village.

Il est évident que les personnes chargées d'organiser de nouvelles écoles soumettent ces candidats à un triage des plus sévères, et qu'ils choisissent ce qu'il y a de mieux entre les concurrents; mais comme, au lieu d'être les plus distingués parmi les lettrés de bas étage, ce sont les moins capables, les moins recommandables entre lesquels ils ont à choisir, nous étions fondé à dire qu'il y a beaucoup de difficulté à trouver de bons maîtres d'école. Cette difficulté doit augmenter en raison directe du nombre des nouvelles écoles à créer. A cette heure, nous voulons bien l'admettre, on a pu encore trouver de bons instituteurs pour toutes les écoles nouvellement fondées; mais que ferait-on si le nombre d'écoles était doublé? On en viendrait nécessairement à accepter une partie des candidats qu'on a refusés comme insuffisants. Et si le chiffre des écoles augmentait encore, comme il est indispensable qu'il augmente, s'il venait à être triplé? On se verrait contraint à prendre le restant des candidats refusés; or, il est certain qu'il nous faudrait non pas trois fois, mais dix fois autant d'écoles populaires que nous en avons.

Qu'on n'aille pas nous objecter que les écoles les premières en date fourniront les précepteurs pour les écoles à fonder plus tard. Les gamins qui apprennent maintenant à lire dans nos écoles de village, lors même qu'ils en viendraient à pou-

voir *l'enseigner* à autrui, ne seront d'âge à le faire que dans une dizaine d'années, et il ne faudrait pas remettre si loin la création du nombre d'écoles répondant au besoin de toute la population. D'autre part, les conditions d'existence des maîtres d'école restant telles que nous venons de les décrire, les lettrés de l'avenir feront comme ceux de nos jours, ils fuiront les emplois d'instituteurs primaires pour en rechercher d'autres auxquels leurs connaissances leur permettent d'aspirer. Il n'y aurait donc rien, ou presque rien de gagné par l'augmentation numérique des lettrés en Russie, et la difficulté de trouver de bons maîtres d'écoles de village resterait la même. Pour la surmonter et l'écarter à jamais, il n'y aurait qu'un moyen unique : *il faudrait établir les emplois d'instituteurs populaires sur un tel pied que les candidats futurs à ces emplois les trouvassent plus avantageux et plus honorifiques que tous ceux auxquels ils pourraient aspirer.*

Pour ce qui est de l'autre difficulté que nous avons signalée plus haut, celle de décider la population agricole à envoyer les enfants à l'école, nous constatons avec une bien vive satisfaction qu'elle commence à s'aplanir d'elle-même et qu'ainsi on n'aura pas trop de peine à la faire disparaître entièrement. Dans nos journaux on trouve souvent des correspondances de l'intérieur qui parlent de l'accueil favorable que les habitants de tel village, de telle commune rurale ont fait à la proposition de les doter d'une école primaire. Les uns se sont cotisés pour assurer au maître d'école un traitement convenable, d'autres lui ont assuré la jouissance d'une maison avec enclos, d'autres encore sont convenus d'un prix fixe que lui payerait chacun de ses futurs élèves. Il est vrai qu'on rencontre aussi des correspondances faisant un bien triste tableau de la situation qui, dans d'autres villages, est faite aux maîtres d'école, dont quelques-uns ont été logés dans des bâtisses tombant en ruine, tandis que d'autres n'ont trouvé pour tout logement que la cuisine du juge de paix. Mais ces exemples témoignent

plutôt de la pauvreté que du mauvais vouloir des ayants cause, et nous croyons qu'en général l'indifférence du peuple pour l'instruction est tout près de disparaître. Jusqu'à présent il est arrivé assez souvent que des écoles de village, fondées par les soins de quelque administration ou du propriétaire foncier, restaient à peu près vides, les paysans trouvant inutile de faire apprendre à lire à leurs enfants. A l'avenir ils profiteront des écoles établies chez eux, ils y enverront leurs garçons dès le jour de l'ouverture de ces écoles, cela nous semble indubitable; mais continueront-ils longtemps à les y envoyer? Ceci est une autre question dont la solution dépendra entièrement des qualités morales, du talent pédagogique des futurs instituteurs populaires.

Si les progrès des enfants sont assez rapides pour que les parents puissent les constater au bout de quelque temps, et même d'un temps assez court, car l'homme primitif est d'ordinaire peu patient; si non-seulement les plus doués, mais la masse, les intelligences ordinaires, sont amenés à profiter de l'enseignement qu'on leur donne; enfin si, outre la connaissance des lettres et des chiffres, les enfants rapportent de l'école des manières plus respectueuses, une tenue plus convenable, fruits de la discipline scolaire, — il n'y a pas le moindre doute que le peuple appréciera les bienfaits de l'instruction, et qu'il continuera à envoyer ses enfants à l'école. Dans le cas contraire, il est certain qu'il ne les y enverra que jusqu'au jour où il aura vu qu'on n'y apprend rien qui vaille, et alors aucun ordre, aucune contrainte ne pourront le décider à recommencer l'expérience.

En ce moment, l'élan qui porte le peuple à vouloir s'instruire est assez général; il n'y a guère que quelques contrées tout à fait arriérées, quelques communautés d'anciens croyants qui craignent encore les lumières, mais plus cette ardeur de savoir est vive, plus il faut prendre garde de l'émousser par un mécompte; or, le plus cruel et le plus manifeste entre tous, ce

serait de donner au peuple des instituteurs primaires dont il reconnaîtrait bientôt l'insuffisance morale, des maîtres d'école qui n'auraient point les qualités indispensables de leur état. Au nombre de ces qualités, — puisqu'il ne s'agit que d'écoles de village, — nous ne comptons pas un savoir étendu ; il suffit de pouvoir enseigner à lire, à écrire et à compter ; mais, outre l'instruction qui peut être médiocre, un maître d'école doit avoir d'autres qualités, dont l'absence le rendrait absolument inapte à devenir utile dans son emploi. Il faut qu'il soit bon et affable, pour se faire aimer des enfants, ce qui est plus important que de s'en faire craindre ; il faut qu'il soit d'une conduite irréprochable, pour que son exemple ne contredise pas les préceptes qu'il fait lire et copier à ses élèves ; il faut, enfin, qu'il ait de la patience, de la patience et encore de la patience, pour ne jamais abandonner les retardataires et ne jamais se lasser de dire et redire mille fois la même chose.

Il sera bien difficile de trouver toutes ces qualités réunies, nous dira-t-on, surtout parmi les hommes de la catégorie à laquelle appartiennent les futurs maîtres d'école. Nous le savons bien, mais il faudra pourtant les trouver, sous peine de renoncer à la civilisation du peuple par son instruction, car, nous le répétons : pour décider le peuple à continuer d'envoyer ses enfants à l'école, *il faut lui donner des instituteurs qui soient bons et affables, d'une conduite irréprochable et d'une patience à toute épreuve.*

Quelque peine qu'il y ait à rencontrer, parmi les candidats aux emplois de maîtres d'école, des hommes répondant à ce programme, il est certain qu'on en trouvera quelques-uns. Nous en avons connu nous-même qui étaient instituteurs primaires et fonctionnaient depuis quelques années, nous allons donc supposer un moment que dans tel district, dans telle province, il y a dans chaque village une école, et dans chaque école un précepteur d'élite, pour nous demander ensuite si cela suffirait pour assurer dans ce district, dans cette pro-

vince, la grande œuvre de la civilisation du peuple?

Hélas! non, cela ne suffirait point, car on tomberait sur une nouvelle difficulté dont nous avons eu l'occasion de reconnaître toute la gravité pendant le voyage qu'en 1864 nous fîmes à travers la Russie.

Cette difficulté, c'est la répugnance qu'éprouve le peuple, les hommes autant que les femmes, à envoyer les petites filles aux écoles où il y a des garçons.

Le but unique du voyage dont nous avons donné l'itinéraire au chapitre III, étant d'étudier l'état moral des provinces, que nous n'avions visitées que longtemps avant l'affranchissement des paysans, nous mîmes, comme de raison, un soin tout spécial à nous enquérir du progrès qu'avait fait l'instruction en général, et l'instruction populaire en particulier. Ce que nous tenions à voir avant tout, c'était les écoles primaires dans les petites villes, les bourgs et les villages; aussi en avons-nous vu une quantité prodigieuse, tant dans les endroits que traverse la grande route, que dans d'autres où nous nous rendîmes en suivant les indications des autorités scolaires, des arbitres de paix, des curés de village ou d'autres personnes recommandables que nous rencontrâmes en route. Les impressions que nous emportâmes de ces visites étaient de la nature la plus diverse. Si dans beaucoup d'écoles populaires les instituteurs savaient à peine lire eux-mêmes, et suivaient, pour l'enseigner à leurs élèves, l'ancienne pratique de l'alphabet russe, dans d'autres écoles nous fûmes heureux de trouver des précepteurs tout à fait distingués, et en possession des méthodes d'enseignement les plus modernes et les plus rationnelles. Ainsi, non-seulement à Odessa et à Kiew, mais dans des villes de second ordre, comme Koseletz et Roslawl, nous trouvâmes des écoles primaires qui ne laissaient rien à désirer sous le rapport des méthodes d'enseignement, et où les enfants faisaient des progrès vraiment étonnants. Dans ces écoles, l'attraction exercée sur le public par ce qu'il y avait d'immédiat

dans les résultats obtenus, était très-visible, car les bancs de la plupart de ces écoles se trouvaient encombrés, et dans quelques-unes le local suffisait à peine pour contenir les écoliers. Les écoles où les précepteurs étaient moins doués et moins bien préparés avaient naturellement moins de vogue; on ne se pressait pas pour y entrer, mais il n'y en avait point qui fussent vides, et les maîtres d'école les plus médiocres avaient trouvé encore des élèves, dont nous eûmes l'occasion d'admirer la patience et l'intelligence, car, malgré la méthode défectueuse des précepteurs, nous y vîmes des garçons qui avaient fini par apprendre à lire assez couramment.

Les faits que nous citons ici prouvent, comme nous l'avons dit déjà, que le désir de s'instruire commence à être général en Russie, mais ils nous donnèrent en même temps la preuve que ce désir ne va pas jusqu'à pouvoir vaincre le préjugé qui s'oppose à ce que l'on envoie les petites filles aux écoles où il y a des garçons.

Dans toutes les écoles populaires que nous visitâmes, à l'exception de trois dont nous parlerons plus loin, il n'y avait que des garçons et pas une petite fille.

A Koseletz, l'inspecteur de l'école primaire, un des hommes les plus dignes et les plus distingués dans sa partie, avait tout préparé pour ouvrir un cours *gratuit* pour les petites filles, mais *pas une* n'y est venue. — Dans l'arrondissement scolaire de Jitomir, qui compte un nombre assez considérable d'écoles populaires, *pas une petite fille* n'a été envoyée à aucune de ces écoles. La même chose nous frappa dans les autres contrées que nous visitâmes en 1864. Là où il existe des écoles spécialement destinées pour elles, les petites filles du peuple les fréquentent assidûment et avec beaucoup de succès, mais elles ne vont pas dans les écoles où il y a des petits garçons, leurs parents s'y opposant formellement.

Les quelques exceptions à cette règle générale nous paraissent assez remarquables pour que nous les citions toutes. Dans la

bourgade Zorine, province de Kiew, l'école du village est établie dans la maison du sacristain, et c'est sa fille qui s'occupe de l'enseignement; nous y comptâmes 29 petites filles qui prenaient leurs leçons avec 35 petits garçons. — Dans le village Wolotzick, province de Volhynie, c'est le prêtre orthodoxe qui s'est chargé de l'enseignement primaire, il y avait dans son école 22 petites filles et 40 garçons. — Enfin, dans le village Michaïlowskoe, province de Tschernigow, la veuve ou la fille majeure, nous ne nous le rappelons pas au juste, d'un prêtre orthodoxe décédé depuis trois ans, avait ouvert une école populaire, où nous vîmes 10 petites filles et autant de petits garçons.

Voilà les seuls exemples que nous connaissions en fait d'écoles mixtes, servant pour l'enseignement primaire des deux sexes. Il n'y a pas le moindre doute qu'il en existe d'autres, et même bon nombre d'autres, mais nous croyons ne pas nous tromper en soutenant que, toutes les fois qu'on verra une école primaire de ce genre, on trouvera qu'elle a surgi dans des conditions semblables à celles que nous avons indiquées. Pour rassurer les mères et pour les porter à envoyer leurs filles dans la même école où vont leurs petits garçons, il faut que cette école soit dirigée par une personne de confiance, une femme ou un membre du clergé. Dès que cette condition n'est pas remplie, et quels que soient l'âge, le mérite et les qualités de cœur de l'instituteur populaire établi dans leur village, les parents qui s'empresseront d'envoyer leurs garçons à l'école, refuseront obstinément d'y envoyer leurs filles.

Cette vérité établie, et nous pensons l'avoir mise hors de doute, quel serait l'effet que produirait sur la *civilisation* du peuple la création de toutes ces écoles primaires que, dans notre hypothèse, nous avons supposé établies dans chaque village, et pourvues chacune d'un instituteur modèle?

La population mâle, jouissant des bienfaits de l'instruction,

avancerait rapidement; le savoir élémentaire et, à sa suite, les connaissances utiles se répandraient par tout le pays; les arts et métiers s'en ressentiraient d'abord, et l'industrie se relèverait à vue d'œil, car c'est perfectionner jusqu'aux doigts de l'ouvrier que de perfectionner son intelligence. L'homme du peuple, ayant appris à lire, en profiterait pour élargir le cercle de ses idées, et demanderait, pour être heureux, plus que des jouissances purement matérielles; enfin, le *niveau intellectuel* de la population mâle du pays serait visiblement exhaussé, mais, — et cela nous paraît infiniment plus grave, — le *niveau moral* du peuple resterait stationnaire et viendrait peut-être même à baisser encore.

Ce n'est pas *le savoir* qui détermine la valeur morale de l'homme, ce sont ses mœurs, ses inclinations, *ses actions*. Celles-ci, nous pensons l'avoir démontré plus haut, se règlent en général d'après le but que nous nous proposons d'atteindre, *l'idéal* que nous poursuivons, lequel, à son tour, se modèle sur l'image des femmes qui nous entourent et dont l'influence sur l'adoucissement des mœurs, la régularité de la conduite, *la moralité* de la population masculine est beaucoup plus directe, beaucoup plus puissante que l'action exercée par n'importe quelle augmentation de savoir, dût-elle aller jusqu'à l'érudition.

De nos jours déjà, la principale cause de l'état arriéré où nous voyons les classes agricole et ouvrière en Russie se trouve dans l'insuffisance des femmes de ces classes, qui sont inférieures à leurs maris et ne peuvent, par conséquent, exercer sur eux et sur les enfants l'action civilisatrice qui appartient à l'épouse, à la mère chrétienne. Plus la distance intellectuelle qui sépare deux personnes vivant en commun est grande, plus il devient difficile à celle qui est au bas de l'échelle d'exercer quelque influence sur les résolutions de l'autre; or, en donnant de l'instruction aux garçons, et *rien qu'aux garçons,* on augmenterait, pour les générations futures,

la distance qui, maintenant déjà, sépare l'homme du peuple de sa femme.

Au fur et à mesure que son cerveau s'ornera de connaissances, que le besoin d'une vie intellectuelle, le besoin d'un échange d'idées se manifesteront dans l'homme du peuple, la présence d'une femme inculte et grossière devra lui paraître plus dénuée d'attraits. Si néanmoins il en recherche et s'il en épouse une, ce ne sera qu'en obéissant à l'instinct de la reproduction, mais il en évitera la société, et il tâchera de se créer une existence indépendante de sa femme, de sa famille. L'instruction qu'il a reçue réagissant sur ses goûts, les grossières jouissances du « *kabak* » (cabaret) ne lui suffiront plus; il lui faudra des « *tractiri* », des « *khartschewni* » (cafés et cafés restaurants) pour y passer ses loisirs; au lieu de boire de l'eau-de-vie, il se grisera avec du vin ou du rhum qui coûtent plus cher, mais qu'il pourra payer puisqu'il gagnera plus que maintenant; enfin, au lieu d'être un ivrogne ordinaire, il sera un débauché raffiné, mais il passera sa vie hors d'une maison que sa femme ne peut lui rendre attrayante, et la vie d'intérieur, la vie domestique, la vie réglée et à base morale n'aura absolument rien gagné par l'augmentation du savoir de nos classes inférieures.

Nous ne sommes pas le premier à exprimer cette pensée, qu'aussitôt qu'on lui aura appris à lire et à écrire, l'homme du peuple abusera de son savoir, pour perfectionner ses vices et les moyens de les satisfaire. Émise sans être motivée, cette idée doit paraître une élucubration de pessimiste ou une thèse d'obscurantiste, mais en refléchissant mûrement, on trouve qu'il y a là une grande vérité : L'instruction, pour porter des fruits salutaires, a besoin d'une base morale, à défaut de laquelle l'abus est immanquable. En instruisant rien que la population masculine sans donner un contre-poids à son savoir, vous la démoralisez infailliblement; or le seul contre-poids capable de balancer les penchants au désordre, aux jouissances

faciles et illicites que l'accroissement des lumières ne sert que trop souvent à nourrir, se trouve dans le développement simultané des intelligences féminines, dont l'intérêt collectif consiste à s'opposer au relâchement des mœurs. Ce contrepoids faisant défaut, l'instruction ne peut conduire qu'à la démoralisation.

Voilà pourquoi nous étions fondé à dire que, lors même qu'on parviendrait à établir dans chacun de nos villages une école populaire, et qu'on trouverait pour chacune de ces écoles un précepteur modèle, l'œuvre de la civilisation, de l'*instruction conduisant à l'épuration des mœurs*, serait loin d'être achevée. Ce n'est que dans des cas tout à fait exceptionnels qu'on verrait quelques petites filles profiter de ces écoles, et les femmes de la génération future resteraient aussi incultes, aussi arriérées que l'étaient leurs mères.

Pour remédier à ce mal, le moyen qui se présente d'abord à l'imagination consiste à fonder dans chaque village *deux écoles*, une pour les garçons et une autre pour les filles. Ce moyen est absolument impraticable en Russie, car, sans parler des immenses sacrifices pécuniaires qu'exigerait l'entretien d'un nombre double d'instituteurs populaires, on n'y trouverait jamais le nombre de candidats nécessaires pour remplir tous ces emplois. Tout ce à quoi il sera possible d'atteindre, à force de soins et de dévouement, c'est d'avoir dans chaque village *une école unique*, école qui ne pourra avancer l'œuvre de la civilisation qu'à la condition *irrémissible* d'être fréquentée par les enfants des deux sexes. Pour cela, pour vaincre la répugnance du peuple à envoyer les petites filles aux écoles où vont les garçons, il *faudrait mettre à la tête de toutes ces écoles des instituteurs primaires qui, par leur caractère et leur conduite, offriraient aux mères la garantie morale que leurs filles seront soignées et protégées comme elles peuvent l'être à la maison.*

En résumant les conclusions auxquelles nous sommes arrivé

concernant les conditions à remplir pour mener à bonne fin l'œuvre de l'éducation populaire, nous trouvons que ces conditions sont au nombre de trois :

Pour attirer aux emplois d'instituteurs populaires des candidats d'élite, il faut les établir sur un tel pied que les aspirants futurs à ces emplois les trouvent *plus avantageux et plus honorifiques* que tous ceux auxquels ils pourraient prétendre.

Pour encourager le peuple à *continuer* d'envoyer ses enfants à l'école, il faut que les précepteurs qu'on lui donnera soient bons et affables, d'une conduite *irréprochable* (pas ivrognes par exemple) et d'une patience à toute épreuve.

Enfin, pour décider les mères à envoyer leurs filles aux écoles où vont les garçons, il faut que les instituteurs primaires puissent offrir la garantie morale que les petites filles seront soignées et protégées à l'école *tout comme elles pourraient l'être à la maison.*

Il n'est pas impossible que nos lecteurs, en présence des difficultés qu'il y a à remplir ces trois conditions, n'y voient que des *pia desideria,* des souhaits pieux à jamais impossibles à réaliser. Nous espérons démontrer le contraire en leur soumettant un plan qui nous semble réunir tous les avantages; mais avant d'exposer les mesures que nous voudrions voir adoptées, il nous reste quelques mots à dire sur l'absolue insuffisance des moyens d'action sur lesquels on compte en ce moment.

Quelle chance y aurait-il, en effet, de voir remplies, non pas toutes les conditions reconnues indispensables pour la réussite de l'éducation populaire, mais *une seule* de ces conditions, tant qu'on sera réduit à ne chercher les instituteurs primaires que dans la classe d'hommes où on les prend actuellement? Dût-on doubler et tripler le traitement que reçoivent actuellement les maîtres d'école dans les villages, qu'encore on n'aboutirait qu'à augmenter le chiffre des candidats aux emplois d'in-

stituteurs populaires, mais non pas à hausser la valeur intrinsèque de la classe à laquelle appartiennent ces candidats. Quiconque connaît cette classe conviendra qu'elle ne brille point par la sobriété, et que sur cent individus il y en a bien quatre-vingt-dix-neuf qui se grisent plus ou moins souvent. Cela fait que, à part le petit contingent de bons maîtres d'école que pourrait fournir le bas clergé, les diacres et les sacristains, il sera très-difficile de trouver ne fût-ce que *mille* individus réunissant les qualités requises de capacité et de bonne conduite. Ce millier d'hommes d'élite, attirés à force de sacrifices pécuniaires et placés à la tête d'autant d'écoles de village, où prendrait-on le reste? Toujours dans la même classe, tant qu'on n'aura pas trouvé quelque autre source pour se procurer des instituteurs populaires. On accueillerait donc ceux qui se grisent rarement; on installerait ensuite ceux qui boivent souvent; on prendrait plus tard ceux qui s'enivrent tous les jours. Mais dût-on en venir à accepter quiconque se présenterait, sans s'enquérir de *la moralité* des candidats, dût-on ne leur demander rien que *les connaissances indispensables* pour être précepteur, qu'encore on n'arriverait pas à trouver le nombre voulu de maîtres d'école. La classe *tout entière* de nos lettrés de bas étage ne compte pas autant d'hommes *en état d'enseigner* à lire et à écrire, qu'il en faudrait pour les plus urgents besoins d'une population de cinquante millions d'âmes. Que le chiffre de nos écoles populaires monte jusqu'au triple seulement de celui de nos jours et nous aurons épuisé jusqu'au fond de la caisse tout notre avoir en fait d'instituteurs primaires, et l'œuvre de l'instruction populaire devra s'arrêter inachevée, faute de moyens pour la continuer.

Mais, pourraient nous faire observer nos lecteurs, ce serait une déclaration d'insolvabilité morale que ferait la société russe, contrainte de déposer son bilan et d'interrompre une entreprise commencée, pour n'avoir pu trouver chez elle le capital intellectuel exigible pour l'achèvement de cette entreprise?

Cette observation ne serait juste qu'en apparence. Oui, il y aurait insolvabilité, si, toutes les ressources découvertes et épuisées, on venait à se convaincre qu'elles sont insuffisantes; mais il y a, non pas faillite, mais seulement embarras momentané, si, outre le capital en mouvement et évidemment trop faible, on en possède un autre infiniment plus considérable qu'on a négligé de faire fructifier.

Ce capital intellectuel non mobilisé encore, ce trésor enfoui et demeuré sans usage, la société russe le possède, et il dépendrait d'elle de le mettre en circulation pour sortir de l'embarras où elle se trouve et pour s'assurer à jamais les moyens d'avoir des instituteurs populaires, non-seulement en quantité suffisante, mais doués de toutes les qualités requises pour remplir dignement leur mission civilisatrice. Le capital disponible, le trésor sans emploi dont nous parlons, gît dans *les intelligences féminines de nos classes moyennes,* dans l'instruction que possèdent les filles et les veuves des membres du clergé et des employés subalternes, qui toutes savent lire, écrire et compter, et qui, d'ordinaire, le savent mieux que la plupart des « *rasnotschinzi* » dont nous avons parlé plus haut.

Afin de donner à nos lecteurs une idée de l'importance du capital intellectuel que nous voudrions voir utilisé pour la civilisation des classes inférieures, nous leur dirons qu'il y a en Russie environ 37,000 prêtres orthodoxes, 13,000 diacres et 63,000 sacristains, marguilliers et autres desservants subalternes. Tout ce monde étant marié, cela forme environ 113,000 familles (1), la plupart du temps très-nombreuses et contenant nécessairement une quantité fort considérable de filles majeures, tout à fait aptes à être institutrices primaires et qui seraient heureuses de pouvoir le devenir. La même chose a lieu dans les familles des employés subalternes, dont les

(1) Ces chiffres ne sont guère qu'approximatifs, étant tirés du compte rendu du Saint-Synode pour l'année 1855.

membres féminins se trouvent souvent dans des positions très-gênées qui leur feraient accepter avec empressement des emplois d'institutrices primaires, que leurs connaissances leur permettraient de remplir avec le plus grand succès. Il y a en Russie, en comptant le service civil et le service militaire, environ 160,000 employés ayant le grade d'officiers. Pour conclure de ce chiffre à celui des familles besoigneuses, il faut décompter d'abord les fonctionnaires supérieurs ainsi que les personnes qui ont de la fortune personnelle, et il faut défalquer ensuite les officiers et les employés célibataires. Cela réduirait sensiblement le chiffre de 160,000, mais cela donnerait encore une quantité fort considérable de familles trop heureuses de trouver pour leurs filles des positions honorables et à l'abri de la misère.

Ce qui, dans les commencements surtout, fera obstacle à l'installation des institutrices primaires, c'est qu'on n'a guère l'habitude de voir les femmes occuper des emplois qui exigent une activité indépendante, et qui entraînent une responsabilité personnelle. Accoutumé qu'on est chez nous à voir la femme rester mineure sa vie durant, il faudra un certain effort pour vaincre le préjugé qui la frappe d'incapacité civique, et pour se résoudre à y voir un être pensant et relativement émancipé, qui, dans les limites tracées par la nature même, peut et doit devenir aussi utile à la chose publique que n'importe quel autre membre de la société.

A cette heure, et lors même que telle ou telle femme viendrait se présenter pour une place vacante de maître d'école populaire, il est certain que les autorités de qui dépend la nomination à cet emploi éprouveront un moment d'hésitation avant d'y admettre une femme, quand même ses connaissances seraient des plus avancées, et il est probable que dans bien des cas on débouterait la postulante, par la seule raison qu'on n'a pas l'habitude de voir des femmes occuper des „штатные мѣста“ postes officiels.

L'action en sens inverse du même peuple se manifesterait tout aussi souvent. Les mêmes que l'une ou l'autre des autorités dont relèvent les écoles dans les villages, voudraient à proposer à telle ou telle femme de se mettre à la tête d'une de ces écoles. Il y en aurait un nombre qui hésiteraient à accepter cette offre bonne sérieuse qu'elle leur paraîtrait, et bien des femmes, surtout si elles étaient jeunes encore et s'il s'agissait de se déplacer, refuseraient un emploi qui mettrait fin à la misère où elles se trouvent, par l'unique raison qu'elles ne sont pas habituées à l'idée de se voir émancipées, de se sentir mises en évidence, et d'assumer la responsabilité de leurs faits et gestes.

Pour avoir raison des difficultés que la force de l'habitude ferait renaître pour chaque cas spécial où il s'agirait de nommer une femme institutrice primaire, il n'y a qu'un moyen : *il faut habituer le public* à l'idée de voir dans les femmes, dont l'instruction suffit à la besogne, les candidats naturels aux emplois fondés dans le but de travailler à l'éducation et à la civilisation du peuple.

Afin d'arriver à ce résultat, il y aurait, ainsi que nous l'avons annoncé au commencement de ce chapitre, à créer une nouvelle institution, dont nous allons essayer de tracer les contours.

Une administration centrale, placée sous d'augustes auspices, serait à la tête d'un *Ordre laïque de sœurs institutrices* (Община сестеръ наставницъ).

Dans chaque chef-lieu de province il y aurait une *dame patronnesse* (сестра попечительница), assistée d'un conseil composé du gouverneur, du grand maréchal de noblesse, du président de la commission exécutive de la province (предсѣдатель губернской земской управы) et d'un délégué du clergé.

Dans chaque chef-lieu de district on choisirait une *dame inspectrice* (сестра смотрительница), assistée d'un conseil composé du chef du district, du maréchal de noblesse, du président de

la commission exécutive du district (предсѣдатель уѣздной земской управы) et d'un délégué du clergé.

Ces autorités féminines instituées dans les provinces et dans les districts, elles devraient commencer par publier et distribuer des programmes indiquant les qualités requises pour aspirer à se voir agrégé à l'Ordre, à titre de *sœur institutrice* (сестра наставница). Les veuves ou filles majeures qui justifieraient de ces qualités, formeraient un premier noyau d'institutrices primaires pouvant entrer en fonctions à la demande des communes ou des personnes en droit de nommer les titulaires aux emplois de maîtres d'école.

Comme il ne suffit pas d'avoir appris à lire, à écrire et à compter pour bien savoir l'enseigner à autrui, et qu'en outre l'éducation consiste plutôt dans le développement de l'intelligence de l'élève que dans la transmission de la connaissance des lettres et des chiffres, il est de toute importance de vulgariser les méthodes d'enseignement que l'expérience a démontré être les meilleures. Les dames patronnesses et les dames inspectrices devraient donc avoir soin de répandre, soit en les faisant vendre à vil prix, soit en les donnant gratuitement, des imprimés destinés à guider les personnes qui désireraient se faire agréger à l'Ordre.

Afin de perfectionner autant que possible les méthodes d'enseignement, il faudrait fonder dans chacune de nos villes de province et de district une *école populaire normale*, placée sous la protection des dames patronnesses et des dames inspectrices. Ces écoles normales auraient une double utilité : ce seraient autant de pépinières destinées à former de bons précepteurs, et elles serviraient de modèle aux instituteurs et aux institutrices primaires du district, qui seraient invités à s'y rendre à tour de rôle pour s'approprier une méthode rationnelle d'enseignement.

Le but de l'Ordre étant uniquement d'attirer à lui le plus grand nombre d'individus capables de contribuer à l'œuvre de

l'éducation populaire, et de les mettre à la disposition du public, après avoir perfectionné leur talent pédagogique, son activité doit s'arrêter à cette limite. La fondation de nouvelles écoles dans les bourgs et villages, l'entretien de celles qui existent déjà, la fixation des traitements offerts aux instituteurs populaires, tout cela ne regarde plus l'Ordre, et doit demeurer entre les mains des autorités compétentes et surtout des délégués des districts. Quiconque a fondé une école ou l'entretient à ses frais, que ce soit une administration, une commune ou un particulier, doit avoir le droit de choisir librement l'instituteur qui lui convient, et qui ne peut être soumis qu'au contrôle que la loi commune établit à cet égard. On garderait donc la faculté de conserver les maîtres d'école de village actuellement en place, ou d'en aller chercher de nouveaux parmi les « *rasnotschinzi* » et autres lettrés de bas étage, nonobstant l'institution de *l'Ordre laïque des sœurs institutrices*, dans lequel il n'y aurait rien qui pût rappeler le privilége, le monopole. Ce qui doit faire la force de l'Ordre, c'est la supériorité visible des agents civilisateurs dont il disposera, c'est le besoin que sous peu le public éprouvera de s'adresser à son ministère pour être certain d'en obtenir des instituteurs populaires à la hauteur de leur mission.

La seule action immédiate que le nouvel Ordre devrait être mis à même d'exercer sur l'augmentation numérique des écoles populaires, consisterait en des secours pécuniaires à accorder, tant pour la fondation que pour l'entretien de nouvelles écoles dans des contrées où la population serait trop pauvre pour pouvoir en établir à ses frais. Ceci nous ramène à ce que nous avons dit plus haut concernant les difficultés que l'on rencontre souvent à trouver les moyens pécuniaires pour fonder et entretenir des écoles. Dans quelques parties de l'Empire ces difficultés commencent à s'aplanir, mais dans beaucoup d'autres, lors même qu'elles en auraient le désir, les communes rurales seraient dans l'impossibilité de solder un maître d'école.

Pour venir en aide à ces communes besoigneuses, l'Ordre devrait pouvoir garder à sa solde un certain nombre de sœurs institutrices, afin de les envoyer là où le besoin s'en ferait sentir. Cela exigerait des sacrifices pécuniaires et même des sacrifices fort considérables, mais il est certain que de toutes les manières de placer des fonds de l'Etat la plus lucrative est de les employer à la civilisation du peuple; c'est de l'argent placé à cent pour cent.

Pour éveiller chez les membres de l'Ordre le sentiment de la solidarité morale qui doit les unir, il faudrait leur donner un costume spécial, facultatif pour les dames inspectrices et les dames patronnesses, mais *obligatoire pour les sœurs institutrices*. Choisissant n'importe quelle couleur foncée, — à l'exclusion du noir cependant, pour éviter tout ce qui pourrait avoir un air monacal, — il serait facile de composer une mise réunissant les conditions d'économie et de bon goût, un vêtement qui ferait trancher celles qui ont droit de le porter sur la population environnante, et contribuerait à leur assurer la position honorable à laquelle elles ont droit de prétendre.

Une autre mesure à prendre dans le but d'opérer le rapprochement intellectuel entre les membres de *l'Ordre laïque des sœurs institutrices* consisterait en l'édition d'une feuille hebdomadaire envoyée gratuitement à toutes les sœurs. Cette feuille devrait contenir.... Mais voilà que nous touchons à des détails qui ne sauraient trouver place dans ce livre, auquel il nous faudrait ajouter un second volume si nous voulions épuiser la matière, en parlant du mode d'enregistrement des candidats à l'Ordre, du noviciat des sœurs, des secours à accorder à celles qui fréquentent les écoles normales, de la caisse pour les pensions de retraite à fonder sous les auspices de l'Ordre, et de bien d'autres conditions tout aussi essentielles pour la réussite de l'institution. Tel n'est pas le plan du présent ouvrage. Si, comme cela nous est arrivé à maintes reprises, notre idée n'est point prise en considération, nous en avons

dit beaucoup plus qu'il ne fallait ; mais si, au contraire, on devait s'en occuper et la soumettre à un examen sérieux, nous serions heureux de la développer d'une façon plus détaillée. Pour l'usage qu'il s'agit d'en faire dans le présent écrit, il suffisait de tracer, — ainsi que nous l'avons annoncé, — « *les contours* » de la nouvelle institution que nous aurions voulu voir surgir en Russie, et qui, si elle était réalisée, donnerait au pays des instituteurs primaires répondant *à toutes les conditions* exigibles pour le succès de l'œuvre de la civilisation. Quelques mots suffiront pour établir l'exactitude de ce que nous venons d'avancer.

Tout comme nous l'avons dit à propos des aspirants mâles aux emplois de maîtres d'école de village, il est évident qu'on ne verra au nombre des candidats à ces emplois que les femmes qui trouveraient la position d'institutrice *relativement avantageuse,* c'est-à-dire plus attrayante et plus honorable que toutes celles qu'elles pourraient espérer atteindre. Cela fait que du chiffre de la population lettrée féminine que nous avons essayé d'évaluer, il faut décompter, d'abord les femmes en puissance de mari, et ensuite les jeunes filles qui, à tort ou à raison, gardent l'espoir de se marier. On ne saurait nier que, cette défalcation opérée, le total ne serait considérablement réduit, mais, en revanche, on doit regarder le restant comme exprimant le chiffre des aspirantes aux emplois que nous voudrions leur ouvrir.

Quelle est, en effet, la position que peuvent se faire les veuves, les filles majeures, les jeunes filles quelque peu maltraitées par la nature, les orphelines surtout de nos prêtres, de nos diacres, de nos sacristains, de nos officiers civils et militaires d'un grade inférieur et sans fortune personnelle? Les chances des mille et mille emplois pour lesquels on recherche les hommes sachant lire et écrire leur étant nécessairement fermées, elles ne peuvent tirer aucun avantage de leur instruction et sont condamnées à mener une existence précaire

et misérable. Vivant, les unes d'un travail manuel qui les nourrit à peine, les autres de quelque petite industrie, il n'y a que les plus favorisées qui trouvent à se placer comme femmes de confiance dans quelque ménage aisé, comme bonne dans une famille honorable, tandis qu'il y en a bon nombre qui sont réduites à manger le pain amer de la charité.

Pour toutes ces femmes et ces filles, — et leur nombre est beaucoup plus considérable qu'on ne pense, — une place d'institutrice primaire serait le comble du bonheur. On ne saurait comparer les avantages qu'offre une telle place avec l'existence que ces pauvres femmes mènent actuellement, et ainsi se trouverait remplie la première des trois conditions ci-dessus énumérées : les aspirants que nous voudrions voir se présenter pour les emplois d'instituteurs primaires trouveraient ces emplois *plus avantageux* et *plus honorifiques* que tous ceux auxquels ils pourraient prétendre.

La conséquence naturelle de l'attrait qu'aurait la position de maîtresse d'école pour les femmes besoigneuses de nos classes lettrées, serait de porter sur la liste des aspirants à ces emplois la presque totalité de ces femmes. Il s'ensuivrait que, contrairement à ce que nous avons fait observer concernant les maîtres d'école mâles, on aurait le choix, non pas entre les moins recommandables, mais entre les plus capables, les plus distinguées de la catégorie. Ce choix, dont auraient à s'occuper les dames inspectrices et les dames patronnesses, étant fait avec soin et discernement, il n'y a pas le moindre doute qu'on parviendrait à former un corps enseignant composé rien que de sujets d'élite, réunissant toutes les qualités voulues pour faire d'excellents instituteurs populaires. Le peuple alors ne suivrait plus seulement le premier élan qui le porte maintenant à envoyer ses enfants aux écoles nouvellement ouvertes, sauf à interrompre leurs études le jour où l'incapacité ou l'inconduite du maître d'école en auraient dé-

montré l'inutilité. Voyant que les instituteurs primaires qu'on lui donne sont bons et affables envers leurs élèves, qu'ils ne se grisent jamais, et qu'ils possèdent le don le plus précieux pour l'enseignement de la jeunesse, *la patience*, qualité moins rare chez les femmes que chez les hommes, le peuple *continuerait* à envoyer ses enfants à l'école, et ainsi se trouverait remplie la seconde des deux conditions que nous avons énumérées plus haut.

Quant à la répugnance qu'éprouve le peuple à laisser aller les petites filles aux écoles où il y a des garçons, elle cesserait immédiatement dès qu'on verrait des femmes placées à la tête des écoles populaires. Étant certaines que les jeux des enfants pendant les heures de récréation seraient surveillés par un œil de femme, qu'une petite fille tombée subitement malade trouverait des mains féminines pour lui donner les premiers soins, les mères n'hésiteraient pas à envoyer leurs filles à l'école. Elles y mettraient d'autant plus d'empressement qu'outre la connaissance des lettres et des chiffres, les petites filles pourraient y acquérir des notions pratiques sur les ouvrages manuels, l'art de tailler et de coudre des robes ou des chemises, de tricoter ou de réparer les bas, connaissances si nécessaires et si négligées dans nos villages. Quant à ce qui est des garçons, il n'y a pas la moindre raison pour qu'ils ne viennent, eux aussi, assister aux leçons de lecture, d'écriture et d'arithmétique. Ce que leur enseigneront les *sœurs institutrices* vaudra autant et mieux que ce que pourraient leur apprendre les maîtres d'école choisis parmi les « *rasnotschinzi.* » Ils ne perdraient absolument rien au change et comme leur présence ne serait plus une raison pour empêcher les petites filles de profiter des bienfaits de l'instruction, on en serait venu à remplir la dernière et la plus importante des trois conditions dont nous avons démontré l'extrême urgence : les mères ne refusant plus d'y envoyer leurs filles, *les écoles dans les villages seraient fréquentées par les deux sexes*, et l'œuvre

de la civilisation, du développement moral et intellectuel du peuple serait à jamais assurée.

Lorsque, en arithmétique, par une série de soustractions, d'additions, de multiplications, on est arrivé à la solution d'un problème, et qu'on désire vérifier si le résultat obtenu est tel qu'il doit être, ce qu'on a de mieux à entreprendre, c'est de refaire toutes ses opérations en sens inverse, pour se convaincre si, le résultat étant présumé exact, elles nous ramènent aux chiffres que contenait l'exposition première du problème.

Qu'il nous soit permis de procéder comme en arithmétique et de vérifier l'exactitude de nos arguments en en remontant l'échelle pour voir si, partant de nos conclusions finales comme d'autant de faits supposés avérés, nous arriverons aux vérités fondamentales desquelles nous sommes parti. A cette fin supposons un moment que les mesures ci-dessus proposées aient été toutes adoptées et réalisées, et demandons-nous si cela suffirait pour écarter les causes premières du malaise moral dont nous avons constaté l'existence dans la société et le peuple russes? D'après notre hypothèse, voici ce qui aurait été fait :

La loi qui contraint les gentilshommes russes à entrer, tous sans exception, au service de l'État, serait abrogée.

Le « *tschine* », au service civil, serait aboli, de même que la loi qui veut que certains grades deviennent, *de droit*, des titres de noblesse. Il serait stipulé qu'aucun poste, aucun rang, ni civil, ni militaire, ne donnent, *de droit*, la noblesse héréditaire, qui ne serait plus conférée que par des actes spontanés émanant du pouvoir suprême.

Les « *instituts de demoiselles* » seraient tous ouverts aux demi-pensionnaires et aux externes; on y enseignerait les langues étrangères, au nombre desquelles on classerait le français, tout comme on y a classé l'allemand et l'anglais; mais on soi-

gnerait, avant tout, la langue russe dont la prononciation correcte serait *seule obligatoire*. En outre on aurait fondé des écoles normales dans tous les chefs-lieux de province, pour y former des précepteurs et des gouvernantes russes, pouvant être mis à la disposition des familles qui préféreraient donner à leurs enfants une éducation domestique.

Enfin, *l'Ordre laïque des sœurs institutrices* serait en pleine activité. Les écoles dans les villages seraient pourvues de précepteurs méritant la confiance des parents, qui n'hésiteraient plus à envoyer leurs filles à l'école, de sorte qu'on y verrait les deux sexes rivalisant pour acquérir des connaissances utiles.

L'état de choses qu'établit notre hypothèse ainsi défini, quelles en seraient les conséquences?

Sortant de la même école, les hommes et les femmes du peuple emporteraient, comme base de leur développement ultérieur, une même dose de savoir, une même habitude de réfléchir, un même besoin de mouvement intellectuel. Si, plus tard, par le contact avec le monde extérieur, l'homme venait à acquérir une certaine supériorité pratique, fruit des expériences qu'il aurait été à même de faire, la femme, de son côté, trouverait occasion de perfectionner son intelligence par les méditations que provoque une vie calme et retirée, car la solitude ne tue que les intelligences incultes et sert à donner de la profondeur à celles qui ont pris l'habitude de la réflexion. Cela fait que le niveau intellectuel des deux populations, masculine et féminine, resterait le même. Le dicton populaire „баба дура“ (la femme est une sotte) n'aurait plus de raison d'être; l'homme du peuple *estimerait* sa femme, qui ne serait plus sa servante, sa cuisinière, mais deviendrait sa compagne, son égale, sa conseillère dans les cas difficiles, son soutien dans les revers de la vie. Occupant de plein droit, et sans contestation aucune, la place d'honneur au foyer domestique, la mère de famille règnerait sans partage dans la maison et

reprendrait sur son mari et ses enfants l'influence que son insuffisance morale lui avait fait perdre. Cette influence, elle la mettrait nécessairement au service de ses propres intérêts et de ceux des siens; or, de tous les intérêts d'une femme mariée, d'une mère, le plus puissant, le plus vivace, est d'empêcher son mari et ses fils de se livrer à la débauche, à l'ivrognerie, dont les conséquences inévitables, l'appauvrissement du ménage et les actes de brutalité, retombent d'abord sur elle-même. Combattant avec vigueur et persistance les inclinations vicieuses de la population masculine, il est impossible que la puissance renaissante des femmes ne finisse pas par en avoir raison, et que même la génération actuelle ne se ressente déjà des bienfaits de la contrainte morale qui lui fermera la porte du cabaret pour la ramener à sa maison, rendue habitable et attrayante par la présence d'une femme à l'intelligence développée par l'instruction et la réflexion.

Pour ce qui concerne les générations futures, il est de toute évidence que l'action civilisatrice de la femme s'y manifestera d'une façon bien plus puissante encore. Venant s'asseoir sur les bancs de la même école où leur mère a appris les belles légendes, les contes instructifs dont elle berçait leur première enfance, les jeunes filles auraient l'inappréciable avantage, qu'en lisant ou en recopiant quelque grande maxime, quelque sage règle de conduite, elles pourraient se dire : c'est ainsi qu'agit maman !

Estimer et vénérer ses parents, non pas seulement en exécution de la prescription du décalogue qui veut qu'on les honore, mais de pleine et entière conviction, parce qu'on reconnaît en eux des qualités de cœur, une valeur morale hors ligne, voilà, certes, le plus grand bonheur que nous connaissions, le plus ferme appui pour soutenir notre propre moralité. C'est l'exemple des pères et mères, le souvenir des grands parents, les récits touchant les faits et gestes des aïeux, qui font les traditions de famille, lesquelles peuvent être tout aussi

respectables et aussi respectées sous un toit de chaume que sous les lambris dorés d'un château seigneurial, mais qui ne sauraient exister dans un milieu où les femmes sont nulles ou de peu de valeur morale. A cette heure les traditions de famille font complétement défaut chez le peuple russe; elles apparaîtront dès la seconde génération de femmes cultivées, qui consacreraient les veillées à raconter les vertus de leurs mères, pour engager leurs filles à suivre d'aussi beaux exemples. Avec la tradition de famille, qui n'est que l'exaltation du mérite des défunts servant à stimuler l'ambition des vivants, le niveau moral s'élève immédiatement, les opinions sur ce qui est licite ou illicite se fixent, et la haine du désordre, le mépris de la débauche passent à l'état de convictions.

La population féminine de la génération future montée à cette hauteur, serait-il possible que la population masculine demeurât dans l'état arriéré où nous voyons maintenant le peuple russe? Évidemment non, car, — ainsi que nous l'avons dit plus haut, — l'homme finit toujours par être tel que la femme veut qu'il soit. Que tel jeune homme en train de se laisser aller au désordre, de s'adonner à l'ivrognerie, reçoive des remontrances venant de ses amis, de ses parents, il n'est pas bien certain qu'il en profitera; mais quand il s'apercevra qu'il est devenu un sujet de dégoût pour les jeunes filles de son village, quand il apprendra, — s'il y en a une qui lui tiendrait à cœur, — qu'elle aussi le méprise, il n'y a pas le moindre doute qu'il fera tous les efforts possibles pour vaincre ses mauvais penchants et pour regagner une estime nécessaire à son bonheur.

Le jour où les femmes du peuple, sorties de la nullité où nous les voyons, auront une opinion personnelle, on comptera avec cette opinion, et à partir de là, les projets d'avenir, les plans d'existence, la forme de *l'idéal* des classes agricole et ouvrière se régleront nécessairement sur le modèle des femmes de ces classes. L'idée que s'est fait le peuple russe du bonheur

terrestre et que nous avons caractérisée par la formule « *gagner pour dissiper* », étant absolument incompatible avec la nature d'une femme dont l'éducation aurait développé les instincts maternels et le sentiment de dignité personnelle, l'homme du peuple se verra forcément amené à abandonner son ancien *idéal* et à s'en former un autre, dans lequel domineraient les idées d'ordre, de travail, de vie domestique. Cet *idéal*, par cela même qu'il répond à un état de choses approuvé par la morale, ne pourrait être atteint que par une série d'actions conformes aux devoirs de l'homme social; la chance de le voir se réaliser en entier ou en partie ne serait plus offerte qu'à ceux qui se conduiraient le mieux, qui respecteraient les lois, les droits d'autrui; ce ne serait point celui qui dépense le plus pour régaler ses amis qui se verrait envié et considéré, ce serait le plus rangé, le plus probe, le plus laborieux; enfin l'opinion publique aurait changé de direction, et c'est sous son action toute-puissante que le peuple russe deviendrait un peuple réellement civilisé, car **l'instruction qu'on lui aurait donnée reposerait sur une base morale**.

Sur la classe moyenne, l'effet produit par les mesures que notre hypothèse suppose ne serait pas moins salutaire. Aussitôt le « *tschine* » aboli et la loi qui fait de certains grades militaires des titres de noblesse héréditaire abrogée, le mouvement artificiellement produit qui porte le tiers état à se déclasser cesserait immédiatement. Les fils des bourgeois notables, des négociants, des employés n'appartenant pas à la noblesse héréditaire, ayant achevé leurs cours à l'université, ne cesseraient pas de faire partie du tiers état. On serait médecin ou avocat, ingénieur ou architecte, qu'on n'en resterait pas moins dans la bourgeoisie, et on s'en consolerait d'autant plus facilement que la considération pour la classe entière augmenterait rapidement. Conservant pour s'en enrichir toutes les intelligences qu'actuellement le « *tschine* » fait sortir de son sein, la bourgeoisie serait bientôt composée de ma-

nière à pouvoir rivaliser de savoir et de talent avec la noblesse. Plus le nombre d'hommes distingués appartenant et *continuant à appartenir* au tiers état deviendrait considérable, plus le niveau intellectuel de toute la classe s'élèverait, en entraînant jusqu'aux femmes dans ce mouvement de progrès. La direction que suivent les femmes de la bourgeoisie est excellente; elles sont attachées à leurs devoirs, elles aiment leur maison et ne s'y ennuient point, et la seule chose qui leur manque, c'est l'instruction. A cette heure, elles n'en sentent pas trop le besoin, puisque les hommes qui les entourent sont, eux aussi, d'une instruction fort au-dessous de la moyenne, ceux des leurs qui dépassaient le niveau ordinaire étant sortis de leur cercle. Dans l'avenir elles éprouveront le désir de rester à la hauteur des hommes distingués que possédera leur classe, et elles profiteront des moyens d'instruction que leur offrent les gymnases pour femmes déjà institués en beaucoup d'endroits, et dont il est à espérer qu'on augmentera le nombre.

A ces deux grands leviers qui poussent le tiers état dans la voie du progrès : la présence d'un certain nombre d'hommes réellement distingués et l'action vivifiante d'un élément féminin possédant une base morale pour y appuyer l'instruction qu'on a mise à sa portée, il faut ajouter un troisième moteur dont l'influence bénigne ne tardera pas à se manifester. C'est le principe électif qui commence à s'introduire dans toutes nos institutions et qui ne peut manquer de développer un des plus puissants agents de la civilisation : *l'opinion publique*.

De même que dans la classe supérieure le « *tschine* » est la mesure de la capacité, dans la classe moyenne la richesse est l'unique indice du mérite. Jusqu'à présent une patente de la IVe classe ou un capital d'un million suffisaient pour établir la supériorité de l'heureux mortel qui pouvait en faire l'exhibition. Le public s'inclinait en silence devant le fait accompli, et personne ne songeait à s'enquérir quels services l'Excellence avait pu rendre à la patrie, par quels moyens le richard avait

acquis sa fortune? A l'avenir, il n'en sera plus ainsi, grâce au principe électif qui forme la base de notre administration locale. Pour mériter la confiance de ses concitoyens, et pour être appelé par eux à l'un des postes si justement brigués de nos institutions urbaines ou provinciales, ni le « *tschine* », ni la richesse ne sauraient suffire. Pour cela, il faut mieux qu'un rang élevé et plus qu'un million; il faut l'estime de la société dans laquelle on vit, la considération de ceux auxquels on n'est connu que par renommée. A cette heure déjà on pourrait citer bien des députés aux assemblées provinciales, bien des membres de nos conseils urbains, qui l'ont emporté sur des concurrents gradés ou millionnaires, n'ayant eux-mêmes ni grade ni millions. Ces exemples se multiplieront au fur et à mesure que l'opinion politique se fortifiera, et serviront à vulgariser deux idées dont l'action sur nos classes moyennes sera des plus bienfaisantes. On comprendra d'abord qu'il y a quelque chose de plus estimé que l'argent, la probité, et les procédés de nos marchands et de nos industriels en deviendront plus réguliers, plus délicats; on verra ensuite que pour occuper des emplois aussi honorifiques qu'influents, il n'est pas besoin d'appartenir à la noblesse héréditaire, et la tendance de notre tiers état à se déclasser disparaîtra d'elle-même. N'ayant plus de raison d'être, *l'idéal* que poursuivent en ce moment nos marchands et nos industriels ferait place à un autre plus naturel et plus conforme à la morale. Au lieu de ne songer, ayant amassé de la fortune, qu'à sortir de leur classe, *à parvenir*, ils seraient fiers de rester ce qu'ils sont, et fonderaient alors de ces maisons de commerce, de ces raisons sociales, qui se transmettent de père en fils et dont la probité séculaire vaut bien des titres de noblesse.

Pour ce qui est de la classe supérieure, il est probable que l'action salutaire des mesures que nous voudrions voir adoptées sera moins immédiate et moins rapide que celle que produirait l'abolition du « *tschine* » sur la classe moyenne, mais

nous pensons, en revanche, que cette action sera des plus radicales, des plus durables.

L'effet de la réforme de nos instituts de demoiselles et de leur changement en maisons d'éducation ouvertes par l'admission de demi-pensionnaires et d'externes, ne se ferait pas attendre et serait facile à constater. Rapprochées du monde réel, ces jeunes filles apprendraient, par leur propre expérience, ou par les récits de leurs camarades externes, que la vie est une lutte de tous les jours et non un plaisir de tous les instants, ce qui leur donnerait l'avantage de ne plus être dépaysées dans le monde des réalités et de s'attendre à autre chose qu'à des fêtes et à des amusements. Cela les habituerait à l'idée que le savoir et les talents peuvent servir à autre chose qu'à briller dans le grand monde, et qu'on peut les utiliser pour son propre bonheur en les employant à faire celui des personnes qui nous entourent. Enfin, au lieu de ne rêver que succès et conquêtes, les futures élèves de nos instituts seraient pénétrées de la pensée qu'elles auront des devoirs sérieux à remplir, ce qui en décuplerait la valeur morale, sans nuire ni à leur instruction ni au développement de leurs talents d'agrément.

Quelle que soit l'influence salutaire que la réforme des instituts de demoiselles exercera sur la direction des femmes de nos classes supérieures, il n'y a pas de doute qu'en facilitant les moyens d'élever les enfants à la maison on n'arrive à des résultats beaucoup plus favorables encore. La moins tendre des mères vaut mieux que la plus attentive des dames de classe (surveillante), et la maison des parents, toute chétive qu'elle serait, est préférable à la plus somptueuse de nos maisons d'éducation publiques.

Dès qu'on aura de la facilité à trouver des institutrices *russes,* — et notre hypothèse admet qu'il y en aurait en nombre suffisant, — non-seulement les familles riches, mais les moins aisées mêmes s'arrangeraient de façon à garder leurs

filles à la maison. On ne serait plus contraint d'aller s'installer dans telle ou telle ville pour trouver des maîtres pour ses enfants. On pourrait rester à la campagne, en y amenant une gouvernante dont les émoluments ne sauraient atteindre, ni le chiffre des dépenses occasionnées par le séjour de toute une famille dans n'importe quelle ville, ni la somme exigible pour payer ne fût-ce que deux pensions dans un institut. Cela fait que les familles peu aisées ou nombreuses, — ce qui veut dire la grande majorité, — seraient tout spécialement intéressées à profiter de la facilité de trouver des gouvernantes russes, pour garder leurs filles chez elles.

Les conséquences de cet état de choses sont trop faciles à prévoir pour avoir besoin d'être démontrées. Élevées dans la maison paternelle, sous les yeux de leur mère, et par les soins d'une gouvernante *russe,* les jeunes filles de la génération future n'auraient pas les joues couvertes de ce fard étranger qui défigure plutôt qu'il n'embellit les femmes de la génération actuelle. Elles seraient tout aussi instruites, plus solidement instruites peut-être qu'on ne l'est maintenant, sans que jamais il leur vienne l'idée de vouloir passer pour Françaises, pour Parisiennes. Il pourrait arriver qu'en les observant attentivement on s'aperçût qu'elles danseraient d'une manière un peu moins gracieuse que nos demoiselles d'aujourd'hui; mais, — à moins d'admettre que la femme est créée pour danser, — cela ne diminuerait pas leur valeur, et serait largement compensé par la direction imprimée à tout leur être.

Demeurant constamment en contact avec la vie réelle, et ne pouvant se faire aucune illusion sur le degré de prospérité qui les attend, les jeunes filles prendraient l'habitude de la vie de famille et finiraient par y voir une condition indispensable pour leur bonheur. Elles ne feraient plus de la recherche des distractions et des plaisirs mondains leur préoccupation constante; elles ne s'ennuyeraient plus en restant à la maison, et

trouveraient dans le calme et dans les jouissances paisibles du foyer domestique cette assiette solide qui manque si souvent aux femmes de la génération actuelle. Mariées et mères de famille, elles éprouveraient le plus enviable, le plus consolant de tous les sentiments, le sentiment *d'être utiles* et de remplir une mission importante et sacrée, en veillant sur l'éducation de leurs enfants, pour en assurer l'avenir au point de vue moral et matériel. Enfin, relevées à leurs propres yeux par le sentiment du devoir accompli, *elles seraient heureuses* du bonheur qu'elles auraient créé autour d'elles, et transmettraient à leurs filles et à leurs petites-filles ces goûts sédentaires, ces habitudes d'ordre, ce respect du devoir, qui sont la base de la vie de famille, la plus sûre garantie de la moralité et de la prospérité de la société humaine.

Cette direction imprimée aux femmes de notre classe supérieure, la réaction sur la population masculine de cette classe ne se ferait pas attendre. Le changement opéré dans le caractère et les goûts de la majorité des femmes, entraînerait nécessairement la modification de *l'idéal* que poursuivent actuellement les hommes appartenant à la « *société* » russe. Ce ne serait plus de conquérir pour la femme de son choix une position relativement brillante qu'il serait question, mais de lui créer une existence toute d'intérieur dont l'activité ferait le principal charme. On n'aurait plus besoin de vivre au delà de ses moyens et de s'endetter pour *amuser* sa femme, qui ne serait plus une cause de ruine, mais bien la fondatrice de l'ordre de la maison, le génie bienfaisant qui parvient à créer l'abondance avec des moyens qui paraissaient à peine suffisants pour se procurer le nécessaire. Cela fait qu'on n'aurait plus besoin de s'enquérir avec tant de soin de la fortune des demoiselles nubiles, pour savoir si elles ont de quoi suffire au surcroît de dépenses que leur présence occasionne. Les mariages cessant d'être une affaire, une question d'argent, deviendraient plus faciles, plus fréquents, et seraient conclus par

inclination plutôt que par calcul, ce qui deviendrait une nouvelle garantie de moralité.

D'autre part, — la noblesse étant libérée du service obligatoire, par la suppression de l'article susmentionné du Code, ou, mieux encore, par l'abolition du « *tschine* », — l'action déprimante exercée sur la classe supérieure par la violation de son libre arbitre cesserait immédiatement. N'ayant plus de « *tschine* » à conquérir, on serait maître de consulter ses goûts et ses capacités pour choisir l'état que l'on voudrait exercer. On étudierait l'agronomie pour administrer ses biens, la métallurgie pour exploiter ses mines, la mécanique ou la chimie pour diriger ses fabriques, ses usines, sans avoir besoin de passer par un corps de cadets, ou quelque école spéciale où l'on enseigne les sciences exigibles pour l'acquisition d'une épaulette ou d'un rang de la XIVe classe. Dans ces conditions, le but des études serait *de s'instruire* et non pas d'obtenir un « *tschine* » ; on y mettrait donc plus de suite, plus de sérieux ; on continuerait à apprendre jusqu'à ce que l'on fût parvenu *à savoir*, et on ne se féliciterait pas, comme maintenant, d'avoir eu *de la chance* aux examens et d'être sorti de l'université ou de quelque académie avec un diplôme indiquant un degré d'instruction que l'on sait ne pas avoir.

Enfin, et cela nous semble d'une grande importance, — la liberté laissée à chacun de choisir l'état qu'il lui plaît d'embrasser, diminuerait considérablement le nombre des individus mécontents de leur sort pour avoir été contraints à se préparer tous pour une seule et même carrière, celle du service de l'État, que plus tard ils ont dû abandonner ne pouvant trouver à s'y placer tous. Ces individus, et leur nombre est fort considérable, renonçant au projet de servir, après des essais infructueux d'obtenir un emploi qui pourrait les faire vivre, se trouvent dans une position vraiment désastreuse. N'ayant appris que ce qu'il faut, et juste autant qu'il faut pour passer l'examen qui conduit au « *tschine* », la plupart de ces hommes n'ont

qu'un savoir très-superficiel et dont ils ne sauraient faire aucun usage utile, hors celui auquel ils le destinaient; ils peuvent être des fonctionnaires civils ou militaires, mais, les cas d'exception réservés, ils sont incapables de gagner de quoi subsister, s'ils ne trouvent un emploi au service de l'État. Quelque nombreux que soient ces emplois, il ne saurait y en avoir pour tous ceux qui en voudraient, et surtout qui en voudraient d'assez bien rétribués pour les faire vivre. Il y a donc une quantité d'aspirants rebutés dès les premiers pas qui se retirent de la lice aussitôt qu'ils sont parvenus à conquérir le « *tschine* » indispensable, et qui, rentrés dans la vie privée, ne savent que faire de leur temps et de leur personne, surtout s'ils n'ont pas de fortune et s'ils sont dans la nécessité de gagner de quoi subsister. Vivant au jour le jour, souvent réduits aux expédients, essayant tantôt d'une chose tantôt d'une autre, et ne réussissant point, parce qu'ils n'ont ni une instruction solide ni l'habitude du travail, ces hommes, la plupart du temps jeunes encore, viennent augmenter le prolétariat lettré, qui est le plus dangereux, le plus aigri, le plus remuant de tous les prolétariats. Le malaise matériel qui pèse sur ces hommes est augmenté par les souffrances de l'amour-propre, profondément blessé de se voir dans une position qui ne répond nullement au mérite qu'ils croient avoir, car l'idée d'un mérite hors ligne est presque toujours le résultat d'une instruction superficielle et insuffisante. Rejetant sur la société, sur les lois et le gouvernement la faute de leurs insuccès, ces mécontents sont tout disposés à donner dans le nihilisme et à travailler au renversement d'un ordre de choses qui les place dans une position sans issue, et pourtant il aurait été facile d'en faire des membres utiles de la société, des citoyens exerçant avec succès un état librement choisi et par conséquent contents de leur sort. Pour cela il aurait suffi de ne pas violenter leurs goûts en les contraignant d'apprendre ce qu'on exige pour le service de l'État, au lieu d'étudier à fond ce que

leurs goûts et leurs aptitudes les portait à vouloir savoir.

Il n'y a aucun doute que l'action réunie de l'éducation domestique, de l'influence civilisatrice des femmes et de l'abolition du « *tschine* » ne parvienne à faire disparaître le malaise moral qui pèse sur cette partie de la population masculine de la classe supérieure. Dès que les jeunes gens de cette classe auront, pour les guider dans la vie, le souvenir de leur enfance passée sous le toit paternel, l'exemple de la vie active et strictement réglée de leurs sœurs placées sous le doux régime de leur mère, dès qu'ils seront libres de choisir l'état qui leur convient, le genre d'études qu'ils préfèrent, — la société russe sera radicalement guérie de l'affection morbide dont elle souffre; et ce ne sera plus que sous forme de légende, et comme d'un phénomène moral des temps passés, qu'on y parlera de l'étrange maladie appelée **le nihilisme**.

FIN.

TABLE DES MATIÈRES.

Pages.

I. — Définition du *nihilisme*. — Il se rencontre partout. — Sa base est le culte du *moi*. — Les nihilistes politiques ne se trouvent qu'en Russie. — Différence entre les socialistes de l'Occident et les nihilistes russes. — Le mal ne sévit que dans les classes éclairées, le peuple n'en est point atteint. 1

II. — Naissance du nihilisme en Russie. — Il était inconnu au commencement du règne de l'Empereur Nicolas. — L'opinion publique en 1833. — Une matinée chez madame H... — L'esprit de la société en 1842. — Un dîner dans le grand monde. — Il devient de bon ton de déblatérer contre le gouvernement. — A force de blâmer tout ce qui émanait du pouvoir établi, on en vint à nier la nécessité d'une autorité. 13

III. — Le premier lien entre les nihilistes dispersés dans toute la Russie. — La littérature manuscrite (рукописная литература). — La *Cloche*. — Influence de monsieur Hertzen sur la société russe. — La jeunesse en raffole. — Effets de ma brochure contre monsieur Hertzen. — On m'accuse d'avoir trahi la patrie. — Une réunion de hertzenistes. — Les nihilistes s'y montrent déjà. — Ils ont survécu aux hertzenistes. 32

IV. — Tendance de la classe éclairée à se dénationaliser. — La langue russe est déconsidérée. — Suites de cet état de choses. — La scission entre la « société » et le peuple augmente visiblement. — Les étrangers au service russe. — Causes de la haine contre les Allemands. — La presse proteste contre la direction antinationale de l'aristocratie. — Action de monsieur Katkow sur la société contemporaine. — Différence entre la compression et l'assimilation. 72

V. — De cosmopolites qu'ils étaient, les *nihilistes* se font patriotes exagérés. — Les publications des chefs de l'école. — Ils demandent l'extermination des Allemands et le meurtre des rois. — A force d'être odieux et ridicules, les chefs de file ne sont plus dangereux. — Ce n'est pas d'eux que l'on doit se préoccuper, mais des membres de la société non encore atteints de la grangrène. 108

VI. — Géographie du nihilisme. — Il est des contrées en Russie où il n'y a point de nihilistes. — Raison d'être de ce phénomène. — Différence entre instruction et civilisation. — Les sauvages lettrés en Russie. — Nos actions se règlent d'après *l'idéal*

Pages.

que nous poursuivons. — Développement de ce théorème. — Pour civiliser un peuple arriéré, il faut le faire changer d'idéal. 127

VII. — L'idéal que nous poursuivons se modifie d'après les qualités des femmes qui nous entourent. — Exemples à l'appui de cette proposition. — Les femmes dans les provinces baltiques. — Les femmes dans les provinces de l'intérieur (première partie). — La vie dans les villes. 168

VIII. — Les femmes dans les provinces de l'intérieur (deuxième partie). — La vie de campagne. — Les dames nihilistes. 195

IX. — Les femmes dans les provinces de l'intérieur (troisième partie). — Les classes moyennes. — Les femmes du peuple. — Pour arriver à changer l'idéal de la nation, il faut civiliser et moraliser la femme. 227

X. — Ce qu'il faudrait *ne pas faire*. — Mesures de rigueur contre les nihilistes. — La circulaire du gouverneur général de N.... — Les entraînements du patriotisme. — Les illégalités réputées utiles au pays. — Tout cela conduit au nihilisme. — Le vrai patriotisme consiste à respecter les lois. — Un oukase de Pierre le Grand exprimant une vérité de nos jours. 238

XI. — Ce qu'il *faudrait faire* pour avoir raison du nihilisme. — Quatre mesures répondant à autant de causes du malaise moral qui tient la société. — Développement de ces mesures. — Vérification de nos arguments. 268

FIN DE LA TABLE.

Марта 18 88

Ouvrages du même auteur :

ÉTUDES
SUR
L'AVENIR DE LA RUSSIE.

PREMIÈRE ÉTUDE :
LA LIBÉRATION DES PAYSANS.
Quatrième Édition. 1861.

DEUXIÈME ÉTUDE :
LES PRINCIPES DU GOUVERNEMENT ET LEURS CONSÉQUENCES.
Troisième Édition. 1860.

TROISIÈME ÉTUDE :
MALVERSATIONS ET REMÈDES.
Deuxième Édition. 1860.

QUATRIÈME ÉTUDE :
LA NOBLESSE.
Deuxième Édition. 1859.

CINQUIÈME ÉTUDE :
LE MILITAIRE, LA GARDE ET L'ARMÉE.
1860.

SIXIÈME ÉTUDE :
LES SERFS NON ENCORE LIBÉRÉS.
1861.

SEPTIÈME ÉTUDE :
LA TOLÉRANCE ET LE SCHISME RELIGIEUX EN RUSSIE.
1863.

HUITIÈME ÉTUDE :
QUE FERA-T-ON DE LA POLOGNE.
1864.

Lettres sur les chemins de fer en Russie. — 1861.
Lettre à M. Hertzen. — 1862.
Lettre de M. Hertzen à l'Ambassadeur de Russie à Londres,
avec réponse de M. SCHÉDO-FERROTI.
Cinquième édition. 1862.

LA QUESTION POLONAISE
AU POINT DE VUE
DE LA POLOGNE, DE LA RUSSIE ET DE L'EUROPE.
1863.

LETTRE D'UN PATRIOTE POLONAIS
AU GOUVERNEMENT NATIONAL DE LA POLOGNE
Avec une préface et quelques notes explicatives.
DEUXIÈME ÉDITION, 1863

LE PROGRAMME
DU CONGRÈS EUROPÉEN,
Essai d'une solution du problème que pose le discours du 5 novembre.

75 358ST BR3 5741 GBC
08/94 53-005-00